

Diane
Chamberlain

Les
falaises
de
Carmel

roman

PRESSES
DE LA CITÉ



Résumé

Carlynn et Elisabeth sont deux sœurs jumelles que la vie ne gâte pas de la même manière. Elisabeth, secrétaire médicale, vit dans l'ombre de sa sœur qui connaît une brillante carrière de médecin, et surtout, possède un extraordinaire don de guérisseuse. Un jour, un drame frappe leur destin : les deux sœurs ont un accident de voiture et Carlynn est la seule à survivre. Plusieurs années plus tard, une certaine Joëlle, que Carlynn avait sauvée à la naissance, l'implore de guérir sa meilleure amie, Mara. Or, les pouvoirs de guérison de la jumelle ne semblent plus faire effet et Joëlle cache un secret troublant...

Diane Chamberlain

LES FALAISES DE CARMEL

*A ces personnes extraordinaires que
sont mes frères, Tom et Rob, et ma sœur,
Joann.*

Quelle année ! N'est-ce pas ?

Prologue

Big Sur, Californie, 1967

Blanc et épais, le brouillard, dérivant lentement dans le vent, enveloppait la côte dans de la ouate. Aucune personne étrangère à la communauté de Cabrial, à Big Sur, n'aurait pu deviner, par ce temps, que douze petits chalets sur la falaise surplombaient l'océan. Si le brouillard faisait souvent partie du paysage dans cette région, il persistait rarement pendant sept jours d'affilée. Les douze enfants de la communauté disaient qu'ils avaient l'impression de vivre dans un nuage. Comme eux, les adultes, au nombre de vingt, avançaient à tâtons et n'étaient sûrs d'avoir retrouvé leur chalet qu'une fois à l'intérieur. Les parents demandaient aux petits d'éviter de jouer au bord de la falaise. Les mères les plus inquiètes gardaient leurs enfants à la maison toute la matinée, parce que le brouillard était plus dense le matin que le soir. Ceux qui travaillaient dans le jardin se penchaient au ras du sol, afin de ne pas confondre mauvaises herbes et choux-fleurs naissants. Plus d'un homme prenait la ouate comme prétexte pour se tromper de lit - prétexte superflu puisque la communauté pratiquait l'amour libre. En tout cas, en cette troisième semaine d'été, chacun faisait une certaine expérience de la cécité.

Le brouillard étouffait aussi les bruits. L'appel des cornes de brume se réduisait à un gémissement sourd, diffus, qui ne permettait même plus de savoir si l'océan était devant ou derrière soi.

Seuls les cris qui s'échappaient par intermittence d'un chalet parvenaient à percer la nappe cotonneuse. Les enfants, nus pour la plupart, suspendaient leur partie de cache-cache et se tournaient vers l'endroit d'où provenait ce bruit distinct. Les plus sensibles ou les plus anxieux frissonnaient. Les secrets n'étant pas de mise dans la communauté, ils savaient ce qui se passait. Dans le chalet numéro quatre, baptisé Rainbow, Ellen Liszt était en train d'accoucher. Pendant ce temps, Johnny Angel -jeune homme de dix-neuf ans - coupait du bois de chauffage dans la petite clairière à côté du chalet. Il faisait si chaud, en dépit du brouillard, qu'il avait retiré son jean et son tee-shirt. A l'intérieur, Felicia, la sage-femme, faisait bouillir ses instruments sur le petit poêle que Johnny voulait alimenter. Bien qu'il eût coupé suffisamment de bûches pour toute une semaine, il continuait à lever et abattre la hache, fasciné par le bruit du bois fendu. Régulièrement, il s'accordait une pause pour prendre la cigarette qu'il avait posée en équilibre sur la balustrade de la véranda. Le cœur

cognant dans sa poitrine, la main tremblante, Johnny se disait qu'il était exténué, tout en sachant que ce n'était pas l'exacte vérité. A chaque hurlement d'Ellen, il grimaçait et reprenait vite sa hache, dans l'espoir de masquer les cris de douleur qui sortaient de la petite chambre, à l'arrière de la maison de bois.

Quand cesserait-il enfin de les entendre ? Lorsque les douleurs d'Ellen s'étaient amplifiées au beau milieu de la nuit, Johnny avait agi comme prévu. Il avait couru, en titubant dans le brouillard, vers le chalet Moonglow, et réveillé Felicia. Elle avait attrapé sa trousse médicale, l'avait suivi et avait parlé à Ellen d'une voix apaisante, en lui tenant la main. Johnny avait eu un choc en voyant Ellen à la lueur de la lanterne. En dépit de ses dix-huit ans, elle ressemblait tant à une petite fille terrorisée qu'il s'était tenu en retrait, à court de mots, incapable de savoir quel geste il devait faire. Le visage couvert de sueur, haletante, Ellen semblait prête à vomir. Johnny ne pouvait pas voir vomir quelqu'un sans être lui-même malade.

Il avait laissé les deux femmes seules pour aller couper du bois. Mais il ignorait encore que ce serait si long. Combien d'heures avaient passé ? Il savait simplement qu'il en était à son deuxième paquet de Kool et que la menthe commençait à lui irriter la gorge.

Lorsque Felicia lui avait demandé s'il voulait rester avec Ellen, il l'avait regardée, les yeux arrondis par la surprise. Oh, non, il n'était pas du genre à assister à un accouchement ! Maintenant, il se faisait l'effet d'un lâche. Certains hommes revendiquaient le droit de voir leurs enfants venir au monde, et il y en avait deux dans la communauté qui n'avaient pas quitté leur femme une seule seconde. Mais Johnny était différent. Il avait eu besoin de mettre une certaine distance entre lui et son amie, transie de peur et de douleur, dans cette petite chambre qu'ils partageaient depuis six mois, loin du confort d'une clinique. Felicia avait posé des journaux entre le vieux matelas et les fesses d'Ellen, en disant que le papier avait été stérilisé par le procédé d'impression. Ni obstétricienne ni même sage-femme diplômée, Felicia n'était que la mère de quatre enfants qui, à cette heure, jouaient à cache-cache dans le brouillard.

L'idée de faire appel à Felicia avait paru séduisante au jeune couple. Après tout, les femmes s'étaient entraïdées pendant des siècles. Mais, maintenant que les cris de son amie lui donnaient le frisson, Johnny se disait que, par bien des aspects, la façon de vivre de la communauté lui semblait tout à coup plus ridicule qu'attirante. Ses parents avaient eu un air de résignation dégoûtée quand il leur avait annoncé qu'Ellen et lui allaient s'installer dans une communauté de Big Sur. Quand il leur avait parlé du bâtiment de pierre qui abritait une cuisine, une salle à manger, une laverie où les résidents accomplissaient des tâches ménagères à tour de rôle, sa mère lui avait demandé ce qui l'avait jusqu'alors empêché de l'aider à préparer la cuisine et à débarrasser la table. Ensuite, ses parents s'étaient inquiétés

en apprenant que la communauté excluait le téléphone. Puis ils avaient menacé de lui couper les vivres s'il abandonnait ses études à Berkeley. Johnny avait répondu que c'était sans importance. On pouvait vivre à Cabrial avec peu d'argent, en se nourrissant des produits de la terre.

En ce moment même, il aurait donné n'importe quoi pour que sa mère fût présente. Elle ignorait que son fils allait être papa. Ne serait-elle pas indignée d'apprendre que son premier petit-enfant naissait loin de toute assistance médicale ? Sans parler du fait que Johnny et Ellen n'étaient pas mariés. Quant au rituel qui suivrait la naissance, Johnny imaginait facilement ce que sa mère en penserait... Felicia allait recueillir le placenta, l'enterrer quelque part sur le périmètre de la communauté et planter un arbre - un cyprès de Monterey -, attachant ainsi pour toujours l'esprit du bébé à ce site magnifique. L'idée charmait Johnny, bien que l'existence du placenta fût pour lui une découverte récente.

« Le treizième enfant... » Il ajoutait une bûche à la pile qui s'élevait à côté du perron, quand il se rappela soudain que sa fille, ou son fils, serait le treizième enfant de la communauté. Sans qu'il fût enclin à la superstition, cette pensée l'effraya. Il ne voulait pas que son bébé commençât sa vie sous de mauvais auspices. Allumant une nouvelle cigarette, il se demanda s'il n'avait pas, avec Ellen, un peu trop pris les choses à la légère. Ils avaient pensé au physique et à l'allure de Shanti Joy, si c'était une fille, ou de Sky Blue, si c'était un garçon, s'étaient promis de laisser leur enfant s'ébattre nu dans la nature s'il le souhaitait. Ils voulaient le soustraire aux conventions du monde extérieur, et confier sa scolarité aux deux femmes et à l'homme qui partageaient leurs valeurs et se chargeaient d'éduquer les enfants de la communauté. Mais Johnny craignait maintenant d'avoir joué avec le feu.

Les bras douloureux, il alluma une nouvelle cigarette puis s'assit sur les marches du perron à l'instant où Ellen recommençait à hurler. Il ferma les yeux, comme pour faire taire les cris. Aimait-il vraiment sa compagne ? Il avait cru voir une étrangère quand il était revenu au chalet avec Felicia. Le visage luisant de sueur, de longues mèches noires, poisseuses, étalées sur l'oreiller, Ellen occupait les trois quarts du matelas tant elle avait grossi. Elle risquait de devenir un jour, comme Felicia, une matrone à la chevelure grisonnante et frisottée. Elle avait déjà la charpente adéquate. Johnny grogna : le physique n'était jamais l'essentiel. Lui-même n'aurait pas meilleure mine s'il était en ce moment à la place d'Ellen. Il fallait être un salaud pour avoir ce genre de pensées.

Johnny écrasa son mégot sur la semelle de sa sandale puis se leva, passa la main sur sa barbe clairsemée - une vraie barbe d'adolescent - et scruta le brouillard. Par temps clair, il aurait vu l'océan au-delà des chalets, au-delà de la cascade de rochers qui dévalait sur la plage, au pied de la falaise. Mais, aujourd'hui, son regard ne rencontrait que des nappes de brouillard.

Le brusque silence retint aussitôt son attention. Les cris, les gémissements venaient de cesser. Johnny se tourna vers la porte du chalet. Était-ce enfin terminé ?

Mais un bébé ne crie-t-il pas en venant au monde ? Soudain, il entendit des pas précipités marteler le plancher du chalet, et Felicia apparut sur la véranda, le visage rouge, le regard affolé.

—Il nous faut de l'aide, Johnny ! Le bébé ne respire pas. Va chercher l'amie de Penny, Carlynn, qui est arrivée hier soir. Elle est médecin.

Johnny se précipita dans la direction du Cornflower, le chalet de Penny, en espérant le trouver facilement dans le brouillard. Il avait déjà réussi à le repérer en pleine nuit, les soirs où Ellen l'avait incité à aller chez Penny parce qu'elle n'éprouvait aucune envie de faire l'amour. À l'évidence, ses pieds connaissaient le chemin.

Il se souvenait d'avoir vu l'amie de Penny, la veille, dans la salle à manger. Quelqu'un lui avait dit qu'elle n'était que de passage. Il s'était surpris à la détailler. Petite, mince, elle avait de grands yeux bleus et des cheveux blonds mi-longs, en broussaille, qui lui donnaient un air sauvage et séduisant. Elle devait avoir dans les trente-cinq ans, l'âge de la mère de Johnny. Mais elle n'avait rien d'une mère de famille. Ni d'un médecin.

Il fit irruption dans le chalet où Penny et Carlynn, assises aux deux extrémités du canapé, étaient en train de coudre. Elles levèrent les yeux de leur travail, le geste suspendu.

—Le bébé ne respire pas ! fit Johnny. Aussitôt, Carlynn laissa tomber sa couture et se précipita vers la porte. Johnny et Penny lui emboîtèrent le pas.

—Où est le chalet ? cria Carlynn en s'enfonçant dans le brouillard.

Johnny l'attrapa par le bras, l'entraîna vers le Rainbow puis s'immobilisa brusquement devant le perron.

—Ici, dit-il en montrant la porte.

Carlynn lui saisit le poignet, prête à le contraindre à monter les marches s'il le fallait.

—Ton amie a besoin de toi, dit-elle.

Johnny comprit qu'elle ne lui laissait pas le choix.

Il reçut en plein visage la chaleur que le poêle à bois faisait régner dans le chalet tandis qu'avec Carlynn il traversait le séjour au pas de course. Dans la chambre, Ellen pleurait, frissonnait comme si elle avait froid. Elle tendit la main vers lui. Une étrange odeur, mélange de transpiration et de cuivre, fit tourner la tête de Johnny, et il s'assit sur le lit, à côté de sa compagne. Lui tenant la main, il se pencha pour embrasser son front moite, soudain envahi d'une tendresse qui lui fit mal à la poitrine et lui brûla les yeux. Il posa ses lèvres sur les doigts d'Ellen, lui frota les bras. Comme il avait été lâche et stupide de la laisser traverser cette épreuve seule ! se dit-il en la prenant dans ses bras. Il aurait dû être à ses côtés dès le début.

Elle avait encore les jambes écartées, les pieds à plat sur le matelas. Entre ses genoux, Felicia et Carlynn se tenaient penchées sur quelque chose. Sur son enfant. Le treizième de la communauté.

—Le cordon était enroulé autour de son cou, expliqua Felicia.

Carlynn hocha la tête, se courba sur le bébé, insuffla de l'air dans son petit nez et sa bouche. Johnny s'attendait à un cri, mais seuls les pleurs d'Ellen étaient perceptibles.

Carlynn recommença son opération. Felicia se rejeta en arrière et s'assit, les larmes aux yeux.

—Elle est morte, dit-elle, la main posée sur l'épaule de Carlynn. C'est fini.

—Non ! gémit Ellen. Non, par pitié !

—Chut... fit doucement Johnny, la joue contre celle de sa compagne.

Carlynn souleva le bébé. Johnny découvrit le nouveau-né, les bras ballants, la peau d'un gris-bleu. Carlynn le tenait d'une façon bizarre, une main à plat sur le torse, l'autre sur le dos, les lèvres pressées sur la tempe bleuie. Les yeux fermés, elle respirait lentement, profondément. Ellen cessa de pleurer, se souleva sur les coudes afin de mieux voir. Pendant un moment, Johnny se demanda si Carlynn avait toute sa tête. Que faisait-elle donc ?

Elle prit une inspiration plus longue et plus profonde que les autres, puis diffusa lentement son souffle chaud sur la tempe du bébé. Quelques secondes plus tard, un faible gémissement s'échappait du nouveau-né. Johnny, l'oreille tendue, pria pour qu'un autre son se fît entendre. Carlynn recommença à respirer contre la tempe du bébé et, soudain, un cri emplit la pièce. Puis un second. Personne ne disait mot. Le bébé devint rose entre les mains de Carlynn, qui l'enveloppa dans une petite couverture et le tendit à Ellen.

Submergé de gratitude et d'amour, Johnny se pencha pour frotter son front contre celui de sa femme et de son enfant, pendant que, dehors, le brouillard se levait. Pour la première fois depuis une semaine, Big Sur fut inondé de soleil.

Monterey Peninsula, Californie, 2001

Certains soirs, Joëlle se sentait coupée du reste du monde par le brouillard. Ces soirs-là, fréquents en été, elle avait du mal à dormir. Le matin, elle se réveillait dans un appartement sombre, aux fenêtres tapissées de ouate. Deux ans plus tôt, elle avait abandonné la vallée de Carmel pour la petite ville elle-même, en bordure de l'océan, mais, bien qu'elle aimât la beauté pittoresque de ce site légendaire, elle craignait de ne jamais s'adapter à ce sentiment matinal de claustration.

Cependant, ce n'était pas seulement le brouillard qui l'empêchait de dormir en ce début de juin. Joëlle se tourna et se retourna dans son lit, gonflant ses oreillers sous sa tête, puis les aplatissant, intriguée parce qu'elle ressentait dans son ventre depuis une quinzaine de jours. Étaient-ce ses règles qui la travaillaient ?

Elles n'avaient jamais été régulières. Parfois, il ne se passait rien pendant des mois ; ou bien elle perdait du sang à une ou deux semaines d'intervalle. Un cycle aussi capricieux avait rendu difficile, sinon impossible, la grossesse qu'elle avait tant attendue pendant ses huit années de mariage avec Rusty. L'absence de règles engendrait toujours un espoir, chaque fois balayé par un test négatif. Finalement, Joëlle et Rusty avaient divorcé. Aucun examen médical n'ayant pu déterminer, chez l'un ou chez l'autre, une cause évidente de stérilité, Rusty avait un beau matin annoncé qu'il avait rencontré quelqu'un et voulait la quitter. Au fond, Joëlle avait éprouvé plus de soulagement que de colère. Il y avait trop longtemps que leur mariage se réduisait à une unique obsession, trop longtemps qu'elle ne pensait plus qu'à prendre sa température, à uriner sur les languettes des tests de grossesse, à se faire examiner par des gynécologues. Toutes ces contraintes mécaniques avaient eu raison de l'amour que le couple avait partagé.

Quant à savoir qui des deux était stérile, la question trouva une réponse avec la grossesse de la nouvelle femme de Rusty. Pendant que celui-ci devenait le père d'un petit garçon, Joëlle acquérait la certitude de ne jamais être mère.

Des éclats de rire résonnèrent dans la rue, montèrent jusqu'au lit de Joëlle, installé au milieu d'une tourelle vitrée de tous côtés. Elle eut la sensation que les joyeux lurons étaient juste sous son sommier. Bien que son appartement fût éloigné d'Océan Avenue, l'artère principale de Carmel, les touristes devaient parfois se garer dans le quartier, et il ne pouvait

s'agir que de vacanciers libres de se lever tard, après une soirée passée dans les petites boutiques, les galeries d'art et un charmant restaurant. La jeune femme mit sa tête sous les oreillers et ferma les yeux.

Elle occupait l'un des deux appartements aménagés dans une ancienne résidence familiale, en stuc neigeux, à quelques mètres de l'océan et de la plage au beau sable blanc. Des fenêtres de la chambre, au deuxième étage, on voyait au crépuscule le soleil plonger dans le Pacifique lorsque le brouillard n'était pas trop dense. Ses voisins, Tony et Gary, vivaient dans l'appartement du rez-de-chaussée. Elle entretenait avec ces deux homosexuels des rapports cordiaux et, de temps en temps, dînait avec eux ou regardait un film sur leur téléviseur, doté d'un large écran.

Mais ils avaient une vingtaine d'années et menaient une vie de couple. Quelquefois, quand elle percevait leurs éclats de rire, elle se sentait plus seule que jamais.

Les touristes montaient dans leurs voitures. Le bruit des claquements de portières traversa les fenêtres de la chambre et s'insinua sous les oreillers que Joëlle serrait autour de sa tête. Il n'y avait rien à faire. Le sommeil lui échappait.

Rejetant sa couverture, elle se leva et se dirigea vers la salle de bains. Du placard, sous le lavabo, elle sortit un vieux sac en plastique qu'elle alla vider sur son lit. Il contenait un thermomètre, un calendrier pour les ovulations, des tests de grossesse, autant de choses qu'elle avait laissées de côté depuis qu'elle avait quitté la maison où elle avait vécu avec Rusty. Elle ne savait même pas ce qui l'avait poussée à emporter tout ça avec elle. Pendant quelques instants, elle regarda l'un des tests, puis elle prit la boîte, l'ouvrit, lentement, délibérément, jeta la notice, qu'elle aurait pu réciter par cœur, dans la corbeille à papier, emporta le reste dans la salle de bains, s'assit sur les toilettes et urina en comptant jusqu'à dix. Avec une apparente indifférence, elle remit la languette dans son capuchon et la posa sur le bord du lavabo. En attendant le résultat, elle lissa ses longs cheveux bruns devant la glace puis, au bout de trois minutes, regarda les deux extrémités transparentes du capuchon. A chacune apparaissait la ligne rose qu'elle avait vainement attendue pendant huit ans. La couleur était nette. Impossible de se tromper. Mais le miracle avait mal choisi son moment.

S'efforçant de garder son calme, elle vérifia la date de péremption du test. Il restait valable pendant un an. Elle ouvrit une autre boîte, d'une marque différente - elle avait pris l'habitude d'en essayer plusieurs afin d'être sûre du résultat. Cette fois, elle lut soigneusement la notice et suivit les instructions à la lettre. La conclusion fut identique.

Méthodiquement, elle enveloppa les deux languettes dans du papier hygiénique, les jeta dans la poubelle et se lava les mains. L'évidence de sa grossesse était inscrite dans sa tête, pas encore dans son cœur, et elle comptait bien en rester là.

—Ne t'affole pas. Sois rationnelle et... se murmura-t-elle en sortant de la salle de bains.

Si les larmes lui brûlaient les yeux, elle réussit à les refouler. Elle s'allongea sur le lit, posa les mains sur son ventre et fixa le plafond.

« C'est impossible. C'est une plaisanterie. Ça ne peut pas m'arriver maintenant. Pas avec cet homme. »

De toute façon, elle avait le temps de se faire avorter. La conception remontait à huit semaines. Elle s'empressa de repousser le souvenir de cette nuit-là avant qu'il la hante de plus belle. Elle n'avait pas besoin d'une grossesse pour se rappeler ce qu'elle avait fait.

Elle se tourna sur le côté et pensa à une clinique loin de la ville. Assistante sociale au Silas Mémorial Hospital de Monterey, Joëlle connaissait plusieurs obstétriciens, mais elle n'aurait osé s'adresser à aucun. Huit semaines. L'intervention serait sans problème. Mais comment se faire avorter après avoir tant attendu un enfant ?

Elle se leva, s'avança vers la fenêtre et réfléchit, le regard perdu dans le brouillard. Il n'y avait pas de solution sans complications. Certaines risquaient même de blesser d'autres personnes plus gravement qu'elle. Elle appuya le front contre la vitre froide. Cette nuit, elle allait la passer à regarder le brouillard, à se tourner et à se retourner dans son lit en se débattant entre plusieurs options.

Cependant, au-delà du tracassé, des hésitations, de la peur, pointait un sentiment de joie, vague mais séduisant.

Le lendemain matin, la maternité du Silas Mémorial Hospital parut bien différente à Joëlle quand elle y pénétra.

Comme d'habitude, elle passa devant les chambres des patientes pour se rendre au bureau des infirmières. Mais, ce matin, la vue des femmes qui marchaient à pas lents dans le corridor, les cris des bébés qui s'échappaient par les portes ouvertes eurent pour elle une signification nouvelle. Dans quelques mois, elle serait peut-être l'une de ces jeunes accouchées, et l'un des beaux bébés réclamant vigoureusement le lait de sa mère pourrait être le sien.

Dès qu'elle vit Serena Marquez dans le bureau, elle tendit les bras vers l'infirmière en chef.

—Tu es de retour ! s'écria-t-elle en embrassant Serena. Tu as des photos ?

—Si elle a des photos ! remarqua l'une des infirmières. Je crois bien qu'elle a passé son congé de maternité l'œil collé à l'objectif. J'espère que tu as ta matinée libre, Joëlle.

Joëlle s'appuya au comptoir, les mains ouvertes.

— Montre-moi, dit-elle à Serena.

—Nous devrions d'abord parler travail. Radieuse, Serena ne demandait pas mieux que de montrer son petit garçon à une personne habituée aux enfants. Elle commença néanmoins

par désigner du doigt les formulaires que Joëlle tenait à la main. Installée sur l'un des tabourets, Joëlle lut à voix haute les noms inscrits sur les formulaires tandis que Serena sortait au fur et à mesure les dossiers des patientes. Puis elle examina l'énoncé des problèmes : deux demandes d'aide à domicile pour des mères célibataires, un cas de relation douteuse entre une mère et son bébé, un enfant né d'une droguée à la cocaïne, un homme qui contestait sa paternité, un bébé mort-né. Rien que de très routinier pour le service - y compris l'enfant mort-né -, comme pour Joëlle, presque exclusivement confrontée aux situations difficiles. Mais s'occuper ce jour-là de la mère d'un enfant mort-né, quand elle-même pensait à son test positif, s'annonçait comme une épreuve. D'autant que, d'après le dossier de cette femme, c'était le second accident de ce genre. Joëlle regarda Serena.

— Comment va-t-elle ?

— Pas très bien. Elle a trente-cinq ans. Elle est charmante. Après avoir perdu le premier bébé, ils ont tout fait pour oublier et recommencer.

Trente-cinq ans. Si Joëlle gardait son enfant, elle aurait le même âge en le mettant au monde.

—Qu'est-ce qui provoque ces accidents ?

—On l'ignore.

—La pauvre... Deux fois de suite, et pas d'explication...

Joëlle posa encore quelques questions au sujet de cette jeune femme et de sa famille, puis elle réclama les photos du fils de Serena et, tandis qu'elle les regardait, elle jeta de temps en temps un coup d'œil vers la maman. Serena n'avait pas encore retrouvé sa ligne mais Joëlle lui enviait ses joues roses et son air radieux. A vingt-huit ans, c'était son premier enfant. Avait-elle, elle aussi, pendant sa grossesse, regardé la maternité d'un œil nouveau ? Joëlle n'osa le lui demander.

Elle commença par aller voir la mère de l'enfant mort-né et remarqua, dès qu'elle entra dans la chambre, que cette femme lui ressemblait un peu. Avec sa longue et épaisse chevelure châtain, sa lourde frange, elle était plus mignonne que réellement jolie. On lui aurait donné trente ans plutôt que trente-cinq. Assis à son chevet, son mari lui tenait la main, sa mère était installée sur une chaise, au pied du lit, la main sur la jambe de sa fille, recouverte par le drap. Il y avait de l'amour dans cette chambre. L'affection entre les époux était presque tangible. C'était toute la différence entre Joëlle et cette femme, mariée, visiblement aimée.

—Comment est-ce que ça a pu recommencer ? demanda la mère de la jeune femme.

Joëlle n'avait pas de réponse. Elle en manquait souvent dans ce genre de situation, et ne pouvait que comprendre les sentiments des familles qu'elle avait appris à reconforter et à soutenir. Elle parla un long moment avec ces personnes, les laissa pleurer, puis leur demanda si elles voulaient voir le bébé.

—Non, répondit fermement la jeune femme. Nous avons vu notre première enfant, nous l'avons tenue dans nos bras et...

En larmes, elle s'interrompit avant d'ajouter :

—Je ne peux pas revivre la même épreuve. Joëlle hocha la tête. Ordinairement, elle insistait, mais, cette fois-ci, elle s'inclina. Ces gens savaient ce qu'ils refusaient. Toutefois, elle reviendrait un peu plus tard, au cas où ils auraient changé d'avis.

Au bout d'une demi-heure, elle sortit de la chambre, en sachant qu'elle n'était pas près d'oublier cette femme qui lui ressemblait et avait tant souhaité être enceinte. Deux bébés attendus et perdus. Pensant à l'être minuscule qui commençait à vivre en elle, Joëlle comprit qu'elle était bien décidée à ne pas avorter.

La cafétéria de l'hôpital avait été restaurée l'année précédente. Les murs étaient mauves, et de grandes fenêtres donnaient sur la cour arborée. Son plateau à la main, Joëlle avança vers le coin salle à manger, tout en essayant de se persuader qu'elle avait vraiment envie de foie et d'oignons. Elle avait choisi du foie, avec des épinards et un verre de lait, en pensant au bébé qu'elle mettrait au monde, quelles que fussent les conséquences. Dès qu'elle eut repéré ses deux collègues, Paul et Liam, près d'une fenêtre, elle se dirigea vers eux.

— Bonjour, les garçons, dit-elle en posant son plateau sur la table à côté de Paul.

Tous les trois déjeunaient ensemble presque chaque jour.

— Du foie ? remarqua Paul en grimaçant.

— J'ai eu envie de changer un peu.

Paul Gardland s'occupait des enfants et des malades du sida. Il ne travaillait au Silas Mémorial que depuis un an mais, fort d'une expérience préalable, il s'en sortait très bien. Liam Sommers travaillait avec les sidéens quand Paul était arrivé en insistant pour s'occuper de ces malades. Joëlle et Liam en avaient déduit qu'il était homosexuel. Très bel homme, toujours impeccablement habillé, les cheveux noirs, coiffés à la dernière mode, les yeux verts et un sourire ravageur, il avait été mannequin pour des créateurs de prêt-à-porter, tout le monde le savait. Mais il avait suffi qu'il présente sa fiancée pour que Joëlle et Liam comprennent qu'ils s'étaient trompés et que son intérêt pour les sidéens n'était que pure compassion.

Liam, travailleur social chargé des urgences ainsi que des services de cardiologie et d'oncologie, était l'opposé de Paul, du moins physiquement. Il laissait ses cheveux brun clair, légèrement ondulés, frôler ses oreilles et sa nuque, d'une façon que Joëlle trouvait séduisante. Ses yeux étaient d'un bleu très pâle. Liam était fait pour les tee-shirts, peut-être une chemise hawaïenne, ou en flanelle écossaise par temps frais. Son sourire, chaleureux, réconfortant, était devenu rare depuis un an, et manquait à Joëlle pendant le déjeuner.

En ce qui la concernait, elle travaillait depuis une dizaine d'années à la maternité et en chirurgie générale. Mais, au besoin, les trois collègues se relayaient, ou bien se donnaient un coup de main quand il y avait trop de travail dans un secteur. Si bien qu'ils se tenaient toujours au courant de leur travail.

—Comment se passe la journée ? demanda Liam à Joëlle.

Elle portait à sa bouche un morceau de foie dont les oignons masquaient fort heureusement le goût.

—Bien. A l'exception d'un mort-né. Le second pour la famille.

—Le second mort-né ? s'étonna Paul.

—Oui. Et sans cause apparente.

Joëlle joua avec ses épinards, visiblement sortis d'une boîte de conserve.

— Ça m'a remuée. Je ne sais pas pourquoi.

Elle aurait aimé s'expliquer, mais elle savait qu'elle ne révélerait sa grossesse à personne avant d'y être contrainte.

— Tu n'as pas une idée ? fit Paul.

Joëlle haussa les épaules et coupa un autre morceau de foie.

—C'est parce que tu as toi-même un problème de stérilité, suggéra Liam. Evidemment, ça te travaille.

—Tu as sans doute raison, admit Joëlle plutôt que d'avouer la vérité. Et vous deux, où en êtes-vous ?

Paul et Liam, exposèrent à tour de rôle les cas dont ils étaient chargés. Joëlle les écouta en s'efforçant de finir son foie. Autrefois, tous trois avaient l'habitude de plaisanter entre eux, mais l'atmosphère avait changé à cause des problèmes de santé de Mara, la femme de Liam, qui souffrait des suites d'une rupture d'anévrisme depuis qu'elle avait accouché, un an plus tôt, de leur premier enfant. Dans les jours qui avaient suivi, tout le personnel de l'hôpital était venu demander régulièrement des nouvelles pendant le déjeuner. Puis, peu à peu, les questions s'étaient espacées et, finalement, quand on avait appris que Mara ne se remettrait jamais, la discrétion avait été de mise. Seuls les amis proches continuaient à prendre des nouvelles. Mara avait été admise dans un service de rééducation, puis dans un établissement spécialisé, le meilleur qu'ait pu trouver Liam avec l'aide de Paul et de Joëlle. Quelquefois, Joëlle se demandait si le choix de l'établissement avait eu son importance. Bien que Mara semblât à l'aise et même, parfois, joyeuse - phénomène que les médecins expliquaient par une sensation d'euphorie due à l'accident cérébral -, elle ignorait que le petit garçon qui venait la voir avec Liam était son fils. Joëlle, qui lui rendait visite au moins une fois par semaine, était elle aussi accueillie avec des sourires, sans que Mara se souvînt qu'elle était une amie. Elle ne reconnaissait même pas sa propre mère.

Seul Liam échappait à cette confusion. C'était évident à la façon dont Mara s'animait quand il apparaissait, en poussant des petits cris comme un jeune chien quand son propriétaire rentre à la maison. Cette bonne humeur perpétuelle rendait-elle la situation plus tolérable à ceux qui venaient voir Mara ? Joëlle n'en était pas du tout certaine. Mara, n'ayant jamais été d'une telle gaieté du matin au soir, était devenue une étrangère. Joëlle avait mis longtemps avant de pouvoir repartir de l'établissement spécialisé sans fondre en larmes dans sa voiture.

Pendant des années, Mara avait été sa meilleure amie. Psychiatre, elle s'était spécialisée dans les problèmes psychologiques liés à la grossesse et à l'accouchement ; Joëlle faisait appel à elle quand un cas la déroutait. Dès l'instant où elle avait rencontré Mara, Joëlle s'était sentie attirée par elle. De deux ans son aînée, la chevelure brune et lisse caressant ses épaules, des yeux presque noirs et une peau très claire, Mara possédait de multiples qualités et s'intéressait à un tas de choses. Médecin, musicienne tournée vers le folklore, catholique pratiquante, professeur de yoga et adepte de la course à pied - elle avait participé à trois marathons -, elle parlait plusieurs langues. Professionnelle jusqu'au bout des ongles quand il s'agissait de son travail, elle était capable, tête à tête avec Joëlle, de se lancer dans ces conversations de femmes où l'échange de confidences crée des liens précieux et inaliénables. C'était Joëlle qui l'avait présentée à Liam quand celui-ci avait commencé à travailler au Silas Mémorial, et personne n'avait été plus heureux qu'elle lorsque ces deux êtres qu'elle aimait s'étaient épris l'un de l'autre.

Dieu que Mara lui manquait ! Elle n'avait personne vers qui se tourner pour parler de sa grossesse, à qui confier son dilemme. Si le père de l'enfant était assis en face d'elle, il était bien le dernier qu'elle eût pris comme confident.

A dix-sept heures, Liam quitta les urgences. La journée avait été longue, mais presque entièrement consacrée aux urgences, si bien qu'il avait dû négliger les services d'oncologie et de cardiologie. Pour ne rien arranger, il était de permanence cette semaine, ce qui lui interdisait de fermer son bipeur. Il assurait les gardes de nuit et de week-end en alternance avec Joëlle et Paul. Les heures supplémentaires étaient correctement payées, mais, cette année, le rythme l'avait épuisé. Il avait essayé de faire engager une quatrième personne pour la nuit et les week-ends, sans succès : l'argent manquait. Joëlle s'était proposée pour le remplacer une fois par mois, mais il avait estimé que ce serait injuste pour elle, bien qu'elle n'eût pas à s'occuper, comme lui, d'un enfant.

A deux occasions, il lui avait demandé si elle pouvait assurer la permanence de nuit à sa place ou garder le petit Sam. Mais c'était fini. Il ne lui demanderait plus ce genre de chose. Depuis deux mois, il osait à peine rencontrer son regard, sauf lorsque Paul était avec eux. Comme s'il était gêné ou avait honte. En fait, il éprouvait et de la gêne et de la honte.

Les appels en pleine nuit, tant redoutés, l'obligeaient maintenant à s'adresser à Sheila, sa belle-mère, pour garder Sam. Sheila ne demandait pas mieux. Elle vivait à proximité de chez lui, dans une maison que Mara avait toujours appelée la « maison rose », à cause de la couleur du crépi. La maison rose se situait à deux pas de la plage de Monterey, où Sheila emmenait souvent Sam, enveloppé dans des lainages, suivre les évolutions des cerfs-volants dans le ciel. Veuve, retraitée depuis des années de l'Institut d'études internationales de Monterey, où elle avait enseigné le russe, Sheila s'occupait quotidiennement de son petit-fils pendant que Liam était à l'hôpital et elle ne se plaignait jamais lorsqu'il téléphonait en pleine nuit. Malheureusement, il devait aussi lui demander son aide pour payer la maison. L'immobilier étant hors de prix à Monterey, sans le salaire de Mara Liam aurait été incapable de conserver la villa à trois chambres. Il dépendait de Sheila par bien des côtés, - ce qui était à la fois une bénédiction et un handicap. Sa propre famille - ses parents et sa sœur aînée - vivait dans le Maryland, à plus de quatre mille kilomètres de là. S'il était fréquemment en contact avec eux, financièrement il n'avait rien à en attendre.

Liam prit la route de l'établissement où Mara était traitée, à Pacific Grove, trajet qui ne prenait pas plus de dix minutes si la circulation était fluide. En arrivant, il vit Sheila et Sam assis sur le banc, devant l'entrée. Il leur fit signe pendant qu'il se garait, un sourire aux lèvres. Mais il sentit que, à force de sourire de moins en moins, certains muscles de son visage

s'atrophiaient.

Entouré de jardins, l'établissement était accueillant, et le décor avait compté dans le choix de Liam. A l'intérieur régnaient la clarté et une propreté impeccable. Le jour où il avait déjeuné là, en compagnie de Sheila et de Joëlle, Liam avait également constaté que la nourriture était savoureuse et joliment présentée. Mais quand il se souvenait du tracas qu'il s'était donné pour trouver le meilleur établissement possible, il se disait qu'il avait été bien naïf. Mara ne pouvait apprécier ce qui l'entourait. Rien ou presque ne comptait plus pour elle.

Sam vint à sa rencontre quand il s'approcha du banc. « l'enfant le plus adorable de la terre », songea Liam pour la énième fois. Petit pour son âge, Sam avait l'air d'une poupée avec ses boucles blondes, les yeux noirs et la peau claire de sa mère. Il souriait tout le temps, ignorant que sa naissance avait provoqué une tragédie. Liam espérait être en mesure de protéger son fils, de le maintenir dans cette ignorance pendant longtemps.

Quand Sam trottait comme ça, plein d'enthousiasme en voyant son père, on avait l'impression qu'il risquait de tomber d'une seconde à l'autre. Ce qui lui arrivait de temps en temps. Mais, ce jour-là, il n'eut même pas l'ombre d'un trébuchement. Penché sur lui, Liam l'embrassa sur la joue et respira son odeur avant de le soulever dans ses bras. Liam savait qu'il se libérerait vite de son étreinte, tant l'enfant était heureux d'être capable de marcher, et il regrettait de ne pouvoir le garder plus longuement contre lui. Il redoutait déjà de le voir acquérir son indépendance, peu à peu. Certains jours, Liam avait le sentiment que cet enfant était tout ce qui lui restait au monde.

—Quelle belle journée nous avons eue ! remarqua Sheila en se levant.

Elle repoussa une mèche blonde sur son visage. La brise chaude la ramena avec quelques autres cheveux vagabonds. Dans la lumière du soleil, Liam vit la patte-d'oie au coin de ses yeux, et se souvint qu'elle venait d'avoir soixante ans. Cinq ans plus tôt, elle s'était fait faire un lifting et, si elle conservait une beauté étonnante, une peau à peine flétrie, quelque chose dans son visage révélait son âge. Il ne l'avait remarqué que ces derniers mois. Tous ceux qui étaient concernés par l'état de santé de Mara avaient vieilli : Sheila, Joëlle, lui-même.

— Ah, oui ? fit Liam en s'asseyant sur le banc. Qu'avez-vous donc fait aujourd'hui, Sam ?

L'enfant échappa aux bras de son père pour poser les pieds par terre, sans lui avoir répondu. Il parlait encore peu, et il était, de toute façon, beaucoup plus avide de se servir de ses jambes que de sa langue. Liam se demandait comment Sheila arrivait à le surveiller toute une journée.

Il le regarda taper du plat de la main sur les arceaux métalliques qui bordaient le trottoir comme s'il voulait les faire bouger, puis il se tourna vers sa belle-mère.

— Comment allez-vous, Sheila ?

—Il est mon univers, répondit-elle en désignant Sam. Il est ma joie. Je ne sais pas

comment je pourrais surmonter mon chagrin sans lui.

Ne comprenant que trop bien, Liam hocha la tête, puis se leva et tendit la main vers son fils.

— Allons voir maman.

Sam trotta vers son père et glissa sa menotte dans la grande main paternelle.

Le hall était éclairé par deux immenses verrières et sentait la propreté, sans la moindre odeur d'antiseptique agressif. Joëlle avait été la première à recommander cet établissement. Liam la revoyait, dans son petit bureau, le visage baigné de larmes, en train de prospecter au téléphone, de rechercher ce qu'il y aurait de mieux pour Mara. Au bout de quatre mois passés dans le service de soins intensifs de l'hôpital, un court coma, deux interventions chirurgicales et un essai de rééducation sans résultat, Mara devait être prise en charge ailleurs. Joëlle avait aussitôt réagi pendant que Liam restait sous le choc. Il éprouvait toujours de la gratitude pour elle quand il pénétrait dans ce hall lumineux.

La chambre de Mara se trouvait au bout du couloir. Liam avait insisté pour qu'on l'installât dans cette pièce dont l'une des deux grandes fenêtres donnait sur le joli jardin verdoyant et son pavillon blanc. Depuis neuf mois, il venait quotidiennement voir sa femme - à une exception près : le lendemain du jour où il avait couché avec Joëlle. Jamais il n'aurait pu rendre visite à Mara ce jour-là, voir son visage illuminé par la présence d'un homme qui venait de la tromper. Le pas qu'il avait franchi avec Joëlle l'avait empli de culpabilité et d'angoisse, de dégoût envers lui-même. Il avait laissé son cœur et son corps dominer son esprit.

Mara commença à pousser ses petits cris de joie - que Joëlle appelait avec affection ses « cris de chiot » - dès que Liam, Sam et Sheila entrèrent dans la chambre. Aussitôt, Liam prit la voix enjouée qu'il s'inventait pour ces visites.

— Bonsoir, Mara ! dit-il en se dirigeant vers le lit. Il se pencha pour embrasser ses lèvres, puis souleva Sam et l'assit sur le bord du lit.

— Nous devrions l'installer dans son fauteuil, observa Sheila.

Mais une aide-soignante, qui se trouvait dans le couloir, surprit la proposition de Sheila et passa la tête dans la chambre.

— Elle s'est levée pendant un bon moment, cet après-midi, expliqua la jeune femme. Il vaut mieux qu'elle reste au lit maintenant.

Liam n'était pas mécontent. Transporter Mara du lit au fauteuil était une épreuve, et il devinait que Mara elle-même n'appréciait pas les manipulations nécessaires : chaque fois, elle perdait son sourire. Mara pouvait uniquement contrôler sa tête et son bras droit. Elle avait perdu l'usage de la parole, et son brillant esprit ne se manifestait plus.

Très bien, fit-il. Nous ne la déplacerons pas.

Le sourire de Mara s'épanouit, comme si elle avait compris Liam. Il sentait qu'elle éprouvait encore de l'amour pour lui. Seuls son sourire, ses petits cris, l'éclat de ses yeux en témoignaient, mais c'était une évidence qui à la fois le flattait et l'encombrait. Pour Sheila, sa mère, Mara ne manifestait pas les mêmes signes de reconnaissance. Ni pour Joëlle, dont elle avait été si proche pendant tant d'années. Quant à Sam, elle le reconnaissait maintenant, d'une visite à l'autre, elle semblait aimer sa compagnie, bien qu'elle n'eût jamais été très attentive aux enfants, mais elle ignorait qu'il était son fils. Parfois, Liam trouvait cette situation très douloureuse. Il aurait tant aimé que Mara pût se réjouir avec lui des facéties de leur fils ou de ses progrès... Mais la Mara d'autrefois, séduisante, aimante, pleine de vie, efficace, n'existait plus.

Pendant une demi-heure, Liam et Sheila racontèrent leur journée à Mara. Sheila avait emmené Sam à la plage, lui avait permis d'enlever ses chaussures pour jouer avec les vagues du bout des orteils. Liam avait été confronté à un cas difficile aux urgences. Jamais il n'évitait les détails psychologiques les plus durs, espérant ainsi provoquer, un jour ou l'autre, une étincelle dans le cerveau de l'ex-psychiatre qui avait tant aidé des patients profondément perturbés. Puis, en même temps que Sheila, il reporta son attention sur Sam, qui s'impatientait souvent en les entendant bavarder. Le petit garçon ayant besoin de bouger, ils « cachèrent » le petit pot de marguerites en soie, qui ornait la table de chevet de Mara, dans différents endroits. Les fleurs restaient visibles, mais chaque fois Sam avait besoin de quelques minutes pour les trouver. Puis il poussait un cri de triomphe qui faisait rire son père et sa grand-mère, et provoquait le sourire de Mara, bien que Liam fût convaincu qu'elle ne comprenait rien à ce jeu. Au bout d'un moment, Liam remarqua que ses paupières s'alourdisaient. La visite avait assez duré pour aujourd'hui.

—Allez. Nous partons, annonça-t-il à Sam en le soulevant dans ses bras.

L'enfant gémit en montrant du doigt les marguerites que Sheila remettait à leur place. Liam sourit et l'embrassa sur la tempe.

—Désolé, mon chéri. Mais, si tu veux, nous recommencerons à la maison.

—Et un jour, maman pourra peut-être jouer avec nous, ajouta Sheila.

Liam grinça des dents. Il ne supportait pas les illusions de Sheila en ce qui concernait l'état de Mara, mais en vérité il n'y échappait pas totalement. Quand Sam serait assez grand pour comprendre, il mettrait un terme aux espoirs exprimés par sa belle-mère.

Il se pencha pour embrasser Mara sur la joue. Les yeux clos, elle n'avait plus conscience de sa présence.

Avec Sheila, il entraîna Sam vers le hall. Ils s'y arrêtaient, le temps de parler avec l'une des infirmières de Mara. A l'instant où ils allaient ressortir, Joëlle apparut. Comme tous les jeudis soir, elle venait rendre visite à Mara. Liam l'avait oublié et, sous l'effet de la surprise, il

sentit un flot d'amour, de gratitude et, oui, de désir le submerger. Mais aussitôt un sentiment de culpabilité se manifesta si violemment qu'il eut envie de se sauver.

— Bonsoir, Joëlle, fit Sheila d'un ton sec.

Liam avait remarqué que, ces derniers temps, sa belle-mère parlait de Joëlle, ou s'adressait à elle, avec froideur. Il craignait qu'elle n'eût deviné quelque chose à leur sujet.

Sam tendait déjà les bras vers Joëlle. Liam lui donna le petit garçon mais, sans le vouloir, effleura sa main fine. Elle fit mine de n'avoir rien remarqué tandis qu'un frisson le parcourait.

Bonsoir, bout de chou, dit Joëlle. Comment se porte mon petit garçon ?

Joëlle sourit un instant à Liam puis regarda Sheila. Il comprit qu'elle aussi se sentait mal à l'aise lorsqu'elle rencontrait son regard.

— Comment va Mara, ce soir ?

Question idiote, pensa Liam. Tout le monde savait que l'état de Mara restait stationnaire. Mais tous jouaient le même jeu.

— Elle sourit beaucoup, comme d'habitude, observa Sheila.

— J'ai peur que nous ne l'ayons exténuée, ajouta Liam. Je suis désolé, mais j'avais oublié que nous élions jeudi.

— Ça ne fait rien, répondit Joëlle en rendant Sam à son père. Je vais rester un moment à son chevet. Lui tenir la main.

— Ce sera très bien, commenta Sheila. Puis elle se dirigea vers la sortie.

— On se voit demain, fit Liam en emboîtant le pas à sa belle-mère.

Dehors, il reposa son fils par terre. Sam se mit aussitôt à explorer ce qui l'entourait.

— Qu'y a-t-il entre vous et Joëlle ? demanda Sheila en regagnant le parking.

— Que voulez-vous dire ?

— Je sens une certaine distance entre vous deux depuis quelque temps.

— C'est le fruit de votre imagination.

Liam avait remarqué une pointe de satisfaction dans la voix de Sheila, et il se souvint de certains commentaires récents à propos de Joëlle ; « Elle ne vient voir Mara qu'une fois par semaine. Quand je pense qu'elles ont été les meilleures amies du monde ! » Un autre jour, Sheila avait dit : « Je n'aime pas le chemisier que Joëlle porte aujourd'hui. Il la grossit. »

Liam attachait Sam sur le siège arrière de la voiture, puis se redressa pour embrasser rapidement Sheila.

— Merci.

— Je vous en prie.

— J'espère que je n'aurai pas besoin de vous appeler cette nuit.

— Je serai disponible, de toute façon.

Sheila avait retrouvé une voix chaleureuse. D'un geste de la main, elle dit au revoir à son petit-fils, puis se dirigea vers sa voiture.

Liam prit le chemin du retour, en pensant, sans aucun enthousiasme, qu'il devrait préparer le dîner en rentrant. Il détestait ce sentiment de déprime qu'il éprouvait depuis quelque temps. Pendant un an, il avait réussi à se débrouiller sans Mara - la Mara qu'il avait connue et adorée -, il avait eu des moments de dépression, certes, mais il avait su résister. Jusqu'à la date anniversaire du drame, qui était aussi celle de l'anniversaire de Sam. Les deux se confondraient à jamais pour lui rappeler que tout avait brusquement changé avec la venue au monde de l'enfant. Les médecins avaient été formels : il n'y avait aucun espoir. Mara ne redeviendrait jamais la femme dont il était tombé amoureux.

Il avait fêté l'anniversaire de Sam, en compagnie de Sheila et de Joëlle, sans que personne fît allusion à l'autre événement. Un an, c'était quelque chose. Une étape bien définie dans le développement d'un être, la confirmation d'une activité ou d'une maternité. Et cela avait été ravi à Mara. A lui aussi.

Mais, s'il désapprouvait les illusions de Sheila, lui-même n'entendait pas abandonner tout espoir, et il se gara devant chez lui avec un regain de détermination.

Quand le dîner serait terminé, la vaisselle nettoyée et Sam au lit, Liam poursuivrait ce qu'il faisait depuis la naissance de son fils : il se connecterait sur le site où les gens envoyaient des anecdotes concernant leurs amis et leurs parents victimes d'une rupture d'anévrisme. Là, il trouverait des histoires de miracles, et matière à espérer encore, au moins quelques instants, que la femme qu'il aimerait éternellement serait un jour capable de prendre leur fils dans ses bras.

Sur la route qui la menait chez ses parents, Joëlle écoutait un roman sur cassette. Mais son attention était tellement dissipée qu'elle ne cessait de revenir en arrière. Finalement, elle arrêta la cassette. Sa vie prenait désormais le pas sur la fiction.

Elle avait promis d'être à Berkeley pour fêter l'anniversaire de son père. « Fêter » était un terme inadéquat. Elle serait la seule invitée, le dîner se passerait calmement. Pour ses parents, les anniversaires n'étaient pas des événements marquants. A l'occasion de celui de leur fille, ils n'offraient jamais le moindre cadeau. Ils ne voulaient pas se sentir contraints à ce genre de rituel. Ils ne fêtaient pas plus Noël ou Hanoukka, et Joëlle était habituée aux pots de fleurs séchées, aux coquillages ou aux fruits sur l'autel dressé par ses parents dans la pièce qu'ils consacraient à la méditation. Une pièce où personne n'entrait hors de leur présence. S'ils fuyaient les us et coutumes ordinaires, Ellen Liszt et Johnny Angel s'en étaient recréé toute une collection.

Joëlle avait été élevée dans cet état d'esprit.

Les dix premières années de sa vie, elle les avait passées dans la communauté de Cabrial, à Big Sur. De cette époque où elle s'appelait Shanti Joy Angel, elle gardait un souvenir très clair des repas végétariens, de l'adoration de la nature, des jeux sur la falaise - à condition de ne pas s'approcher du bord, comme d'autres enfants apprennent à ne pas jouer au milieu de la rue. Il lui arrivait aujourd'hui de regretter l'exceptionnelle magie de Big Sur, qui lui avait autrefois paru si naturelle. Elle repensait avec nostalgie aux rochers qui découpaient leur silhouette sur les vagues bleu-vert, à la forêt sombre et fraîche, au brouillard omniprésent qui enveloppait la communauté le matin ou en fin d'après-midi, et rendait les parties de cache-cache à la fois plus excitantes et plus effrayantes. On ne savait jamais ce qui se trouvait à quelques pas de vous. Sa mère, parmi d'autres parents, avait fait la classe aux enfants de Cabrial. Quand Joëlle était entrée à l'école publique, elle s'était montrée très en avance sur le reste des élèves.

Ces dix ans passés dans la communauté lui avaient permis, d'une manière générale, de développer des aptitudes dont les autres enfants semblaient privés. Elle pouvait discuter avec des personnes de tous âges, aborder n'importe quel sujet. Elle était ouverte, sans préjugés, et d'une imagination fertile. Au sein de la communauté, elle avait également appris à s'occuper des autres, et c'était probablement l'une des raisons qui l'avaient poussée à devenir assistante

sociale.

Toutefois, ces vingt-quatre dernières années, Joëlle avait appris à se conformer aux usages du monde extérieur. Peut-être à cause de ce que lui avaient révélé ses parents lorsqu'elle avait eu treize ans - âge qu'ils avaient apparemment jugé approprié pour ce genre de conversation. Ils avaient cru à l'amour libre, au partage de leurs partenaires comme à celui de la nourriture, des vêtements et des tâches, jusqu'au jour où ils avaient commencé à éprouver un sentiment vieux comme le monde : la jalousie. La jalousie faisant son œuvre, ils avaient décidé qu'il était temps pour eux de quitter la communauté, de rejoindre le monde. La vie communautaire n'était peut-être pas faite pour durer éternellement, après tout. Mais Joëlle s'était toujours dit qu'ils ne se seraient sans doute jamais adaptés au monde extérieur aussi bien qu'à Berkeley, royaume de la contre-culture et des libres-penseurs. Par plus d'un côté, ses parents, qui ne s'étaient jamais mariés, restaient fidèles aux valeurs de Cabrial.

Ellen et Johnny avaient accepté que leur fille changeât de nom quand elle avait quitté Cabrial. Toutefois, eux-mêmes ne l'appelaient jamais Joëlle - contraction de leurs deux prénoms : John et Ellen, ainsi que l'avait voulu leur fille. Joëlle avait également sorti de l'oubli le vrai nom de famille de son père : D'Angelo.

Johnny avait maintenant cinquante-trois ans. Il tenait une cafétéria, près de l'université, pendant qu'Ellen vendait ses tissages et ses colliers de perles de verre, faisait des massages thérapeutiques, lisait dans les tarots et était mécanicienne, à mi-temps, dans une station d'essence, à quelques pas de chez eux. Ces activités diverses lui permettaient de gagner plus d'argent que Johnny avec sa cafétéria.

Ces deux derniers jours, la jeune femme avait beaucoup pensé à son père et à sa mère. Rien que de très naturel, sans doute. Quand on apprend qu'on va être mère à son tour, on commence à voir ses parents sous un jour nouveau. Mais ce n'était pas la seule raison. Elle entrevoyait la possibilité de garder cet enfant sans faire de mal à personne, sinon à elle-même. Si elle quittait la péninsule de Monterey, l'hôpital, son appartement à Carmel, enfin si elle changeait de vie, elle pourrait avoir son bébé sans que personne le sache à Monterey, sans qu'on s'interroge sur l'identité du père. Et surtout, elle éviterait à Liam d'être confronté à un impossible dilemme. De toute façon, il était temps pour elle de bouger. Elle avait perdu, pour des raisons différentes, ses deux meilleurs amis : Liam et Mara ; ses autres amitiés n'étaient que superficielles, en comparaison. Donc elle pouvait partir, s'installer ailleurs, se faire de nouveaux amis.

Le mieux, pensait-elle, serait d'emménager dans un endroit où elle connaîtrait déjà quelqu'un, et Berkeley, avec ses parents à proximité, lui semblait un choix logique. Peut-être même pourrait-elle vivre avec eux un certain temps. Elle hésitait encore sur ce point, et la décision ne serait pas pour ce soir. Elle avait encore besoin de s'habituer à l'idée de quitter

Monterey, et aussi de garder sa grossesse secrète.

Joëlle arriva chez ses parents juste avant dix-huit heures. La maison, au pied des collines de Berkeley, où elle avait passé son enfance, ravissait toujours son regard d'adulte. Petite mais charmante, elle ressemblait à une maison de la campagne mexicaine. Le crépi avait une couleur mi-blanche, mi-bleue, des azulejos encadraient la porte d'entrée et la baie vitrée du séjour, sous un toit aux angles pointus.

Elle se gara dans l'allée et traversa la petite pelouse en demi-cercle qui précédait le perron. Comme toujours, la porte n'était pas fermée à clef.

—Salut ! cria-t-elle en pénétrant dans l'entrée.

—Nous sommes ici, Shanti, répondit sa mère depuis la cuisine, à l'arrière de la maison.

En tablier, Johnny préparait des brochettes de légumes. Ellen, en jean et tee-shirt, remuait de la citronnade dans un pichet. L'un et l'autre étaient minces, avaient des traits bien dessinés, des cheveux gris, et semblaient tellement sereins que Joëlle ne put s'empêcher de sourire en les regardant.

— Bonjour, ma chérie.

Johnny posa sur un torchon la brochette qu'il tenait à la main et prit sa fille dans ses bras.

— Bon anniversaire, papa, dit-elle, la tête posée sur l'épaule de Johnny.

— Merci d'être venue, répondit-il, ému.

Contrairement à la plupart des hommes, il ne songeait jamais à dissimuler ses sentiments, et Joëlle adorait cette spontanéité.

— Shanti, je veux te montrer quelque chose, lui annonça sa mère en la prenant par la main.

Ellen l'entraîna dehors, dans le jardin, derrière la maison.

— Regarde. Là-haut.

Joëlle leva les yeux et découvrit une maison pour oiseaux au sommet d'un poteau, planté au milieu du jardin. S'approchant afin de mieux la voir, elle constata que l'objet était l'exacte réplique de la maison de ses parents.

—Comment avez-vous fait ça ? C'est adorable.

—Oh... il a suffi d'un peu de peinture, de plâtre et d'habileté. J'espère qu'elle attirera des oiseaux chanteurs.

Le bras de sa mère autour de ses épaules, Joëlle sentit les larmes lui monter aux yeux. Serait-elle capable de donner à son enfant autant d'amour qu'elle en avait reçu ? Elle prit Ellen par la taille et, dans un soupir, posa la tête sur son épaule.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma chérie ?

— Je suis simplement un peu fatiguée. J'ai eu une semaine chargée. Je suis heureuse

d'être avec vous. Voilà tout.

— C'est beaucoup, observa Ellen.

Tandis que sa mère lui faisait faire le tour du jardin, lui expliquait ce qu'elle avait planté cette année, Joëlle essuya ses larmes à la dérobée. Pour la première fois, elle se dit qu'elle aussi aimerait posséder un petit jardin où elle pourrait regarder fleurs et légumes sortir de terre. Jusque-là, cette idée ne l'avait pas effleurée, mais maintenant l'envie la prenait de retourner la terre, de planter, de se salir les mains.

—Le dîner est prêt ! cria Johnny depuis le patio, où les brochettes grillaient.

« Des brochettes de légumes », songea Joëlle en souriant. Que diraient ses parents si elle leur apprenait qu'elle avait mangé du foie cette semaine ?

Assis autour de la vieille table de pique-nique, un peu bancale, ils parlèrent des anciens camarades de Joëlle, à Berkeley, de ce qu'ils faisaient, de leurs nouvelles adresses. Mais Joëlle pensait à sa grossesse, aurait voulu se confier, bien qu'elle ne fût pas encore prête à leur annoncer qu'elle envisageait la possibilité de venir s'installer près d'eux. Elle savait, en tout cas, qu'ils ne la jugeraient pas, ne lui adresseraient aucun reproche et lui apporteraient leur soutien quoi qu'elle eût décidé. Ils l'avaient beaucoup aidée quand elle avait divorcé, au lieu de lui rappeler qu'ils n'avaient jamais compris pourquoi elle avait épousé Rusty, un homme qu'ils trouvaient trop conservateur, trop rigide. Au bout du compte, ils avaient eu raison.

Toutefois, les solutions de ses parents à ses problèmes étaient souvent d'inspiration marginale. Sa mère lui donnerait des kilos d'herbes médicinales, lui indiquerait les points d'acupuncture qu'il serait bon de stimuler, essaierait peut-être de lui lire les tarots. Estimant que ce n'était pas le moment, Joëlle se retint donc de partager avec eux son secret doux-amer. En revanche, elle leur parla tout à coup de la mère de l'enfant mort-né.

—J'ai vraiment de la peine pour elle, déclara-t-elle. De nouveau, elle eut les larmes aux yeux, et, cette fois, ne put le dissimuler.

—Tu as l'habitude de ce genre de chose, ma chérie, remarqua Johnny en posant sur le bord de son assiette la brochette qu'il venait de vider. Et je ne t'ai jamais vue bouleversée à ce point.

Joëlle crut déceler un soupçon dans le regard de son père.

—Tu as raison. Mais cette femme qui a tant de mal à avoir un enfant doit me rappeler mon problème de stérilité.

—Comment le bébé est-il mort ? demanda Ellen en versant de la citronnade à sa fille.

— On ignore ce qui est arrivé.

— Je me demandais s'il n'avait pas été étouffé par le cordon. Comme toi.

Joëlle secoua la tête en souriant. Que sa mère eût établi un lien métaphysique entre cet accident et sa propre naissance ne l'étonnait pas. Elle attendit la suite logique de ce rapprochement. De qui viendrait-elle ? D'Ellen ou de Johnny ? Probablement de son père.

—Tu devrais entrer en contact avec la guérisseuse, dit Johnny.

« Bingo ! »

—Je savais que tu me dirais ça, papa, avoua Joëlle avec un sourire mi-tendre, mi-contrarié.

— Pourquoi ne m'écouterais-tu pas ?

— Tu en connais la raison.

Joëlle ne tenait pas, ce soir, à s'engager dans une discussion sur ce sujet. Pour elle, les guérisseurs, les soucoupes volantes et les tours de magie étaient à mettre dans le même sac.

—En tant qu'assistante sociale, je me vois mal suggérer à quelqu'un de se tourner vers une guérisseuse. C'est tout.

Ellen se pencha en avant, le regard sérieux.

— Si tu avais pu voir comment les choses se sont passées à ta naissance, tu ne serais pas aussi sceptique.

—Maman, j'ai simplement eu de la chance. Ou bien Carlynn Shire m'a tenue dans une position qui ne pouvait que débloquer ma respiration. Je ne crois pas à la magie.

—Que dirais-tu de toutes les guérisons qu'elle a opérées ? demanda Johnny.

—Tu te souviens de Penny, n'est-ce pas ? demanda Ellen.

—Penny a quitté la communauté avant que Joëlle soit assez grande pour se souvenir d'elle, remarqua Johnny.

—Oh ! c'est vrai, fit Ellen en riant. Elle est restée à peine un an. En tout cas, Penny avait perdu sa voix et l'a retrouvée grâce à Carlynn. Cette femme a guéri un tas de gens. Comme ce petit garçon dont a parlé *Life Magazine*.

Joëlle redouta que ses parents ne sortent le magazine qu'ils avaient trouvé parmi des livres et des journaux d'occasion et qu'ils conservaient enveloppé dans du plastique. Elle se rappelait vaguement qu'ils lui avaient déjà montré l'article. Bien avant sa naissance, Carlynn Shire avait soi-disant guéri le fils d'une journaliste. Cette dernière avait assuré la gloire et la fortune de Carlynn en lui consacrant un article.

Tout en mangeant, Joëlle écouta ses parents parler des miracles accomplis par Carlynn Shire et se surprit à penser à Liam. Elle le vit prendre la main de Mara, l'embrasser, parvenir à lui sourire en dépit de la souffrance qu'il ressentait. Joëlle avait le cœur meurtri de le savoir toujours profondément amoureux d'une femme qui ne lui manifestait plus sa joie que par des petits cris de chiot. Et puis il y avait Sam qui s'accommodait de l'état de sa mère mais qui un jour comprendrait ce qui lui manquait et serait privé de son innocente spontanéité.

Joëlle ayant perdu le fil de la conversation, elle faillit sursauter quand sa mère posa une main sur son bras.

—Tu nous écoutes, ma chérie ? On dirait que tu es à des milliers de kilomètres. Qu'est-ce qui te tracasse ?

Joëlle soupira.

—Je pensais à Mara. Si quelqu'un avait besoin d'un miracle, ce serait bien elle.

— Un cas parfait pour Carlynn Shire, observa Johnny.

Agacée, Joëlle eut envie de hurler, mais elle parvint à répondre calmement :

—Tu n'as pas vu Mara depuis son accident cérébral. D'après les médecins, il n'y a aucune amélioration à attendre.

Mara était souvent venue à Berkeley avec Joëlle.

—Qu'as-tu à perdre en allant voir Carlynn Shire ? insista Johnny.

—Je me sentirais idiote.

—Et alors ? S'il y a une chance que Mara se remette, tu ne crois pas que ça vaudrait la peine de te sentir idiote ?

—Bien sûr, mais... je doute, de toute façon, qu'on puisse joindre Carlynn comme ça.

—Si tu lui rappelles, intervint Ellen, qu'elle t'a sauvée à Big Sur, il y a trente-quatre ans, je parie qu'elle...

—Elle n'a peut-être pas envie de se souvenir de cette époque, observa Johnny sans laisser Ellen achever sa phrase.

—Pourquoi ? s'étonna Joëlle.

—A cause de l'accident, expliqua sa mère.

—Oh !

Joëlle connaissait l'histoire. Elle l'avait entendu raconter plus d'une fois, et savait qu'il y en aurait pour un moment si elle demandait à ses parents d'y revenir. Mais le désir soudain de suivre de nouveau ce récit en détail fut le plus fort.

— Vous me rappelez ce qui est arrivé ?

— Carlynn et son mari... commença Ellen.

— Alan Shire, fit Joëlle.

—C'est ça. Ils étaient médecins tous les deux. Carlynn possédait le don de guérir, pas son mari, mais il était intéressé par ce genre de phénomène. Si bien qu'ils ont fondé un centre d'études consacré à ce phénomène.

Le centre existait toujours, du côté de la plage d'Asilomar. Le corps médical s'en méfiait, tandis que les adeptes des médecines alternatives s'y précipitaient.

— Il porte leur nom, n'est-ce pas ?

—Oui. Mais, au début, il s'appelait autrement. Je ne sais plus très bien comment...

Johnny regarda pendant quelques instants la petite maison aux oiseaux.

Il ne s'appelait pas simplement le Centre Shire, mais le Centre Carlynn Shire, précisa-t-il finalement.

—Ah ! oui, c'est ça. Et un jour, on a vu arriver Penny Everett, aphone. Elle venait se libérer de son stress, parce que son médecin lui avait dit qu'il était la cause de son état.

—Elle devait faire partie de la distribution de *Hair*, la comédie musicale.

—Qui ? demanda Joëlle, qui ne suivait plus. Carlynn ?

—Non, Penny, lui expliqua sa mère. Bien entendu, si elle ne retrouvait pas sa voix, c'était fichu. Comme elle connaissait Carlynn depuis longtemps, elle l'a appelée. Carlynn a tout laissé tomber pour venir la soigner.

—Nous avons toujours pensé, ajouta Johnny, qu'en fait c'était une force mystérieuse qui l'avait amenée parmi nous, juste la veille de ta naissance. Sans Carlynn, tu ne serais pas avec nous aujourd'hui.

A cette pensée, Joëlle frissonna malgré elle.

—Donc elle était à Cabrial depuis quelques jours quand...

—Une semaine, précisa Ellen. Et au bout d'une semaine, Alan Shire et sa sœur ont commencé à s'inquiéter sérieusement.

—Ils étaient sans nouvelles parce qu'il n'y avait pas de téléphone dans la communauté. Si bien qu'ils ont fini par venir à Big Sur pour savoir ce qui se passait. Comment s'appelait sa sœur, Ellen ?

—Lisbeth.

—C'est ça. Donc Alan Shire et Lisbeth sont descendus à l'auberge de Deetjen. Tu te souviens de l'auberge, Joëlle ?

Joëlle hocha aussitôt la tête, soucieuse d'entendre son père enchaîner son récit.

—Ensuite, ils ont cherché la bonne communauté. Il y en avait plusieurs à Big Sur, comme tu t'en souviens sûrement. Je pense qu'il faisait nuit quand ils ont enfin trouvé Cabrial.

—En fait, Alan était seul. La sœur était restée à l'auberge.

—Exact. Et Carlynn se trouvait à ce moment-là chez Penny. Elle était repartie de chez nous environ une heure plus tôt. Nous habitons le Rainbow. Tu te souviens ?

—Bien sûr.

Joëlle sourit en revoyant le chalet, petit et sombre. Elle crut respirer de nouveau son odeur de cendres mêlée à celle de la terre humide, inévitable dans une maison de bois entourée par les arbres et le brouillard. Comme elle avait vécu étrangement pendant ses dix premières années !

—Nous avons fait revenir Carlynn deux jours après ta naissance, en pensant que tu avais de la fièvre, continua Johnny.

—C'était toi qui croyais que Joëlle avait de la fièvre, rectifia Ellen.

—J'en suis encore persuadé. Mais la fièvre a disparu dès que Carlynn t'a touchée.

Ellen elle-même secoua la tête devant cette affirmation. Néanmoins, Joëlle se sentit émue. Son père avait toujours été très protecteur, et elle aimait imaginer le jeune Johnny Angel, encore presque imberbe, se faisant du souci pour son nouveau-né.

—Toujours est-il que Carlynn était chez Penny quand Alan Shire est arrivé. Il l'a emmenée sans qu'elle ait eu le temps de dire au revoir. Le lendemain, elle et sa sœur étaient sur l'autoroute, en train de chercher je ne sais quoi, une cabine téléphonique ou une boutique. Elles ne connaissaient pas les lieux, et elles n'ont pas vu le bord de la falaise dans le brouillard. La sœur, Lisbeth, a été tuée, et Carlynn a bien failli y passer aussi.

—Nous avons toujours peur que ce genre d'accident arrive, ajouta Johnny. Nous avons tous été accablés. Carlynn avait aidé Penny et t'avait sauvé la vie, et voilà que sa sœur était morte à côté d'elle sans qu'elle puisse faire quoi que ce soit.

—Penny a été particulièrement éprouvée, précisa Ellen. Elle se disait que, si Carlynn ne s'était pas attardée auprès d'elle, sa sœur ne serait jamais venue la chercher.

—Toute cette histoire ne date pas d'hier, observa Johnny. Je doute que Carlynn soit encore marquée par le chagrin après tant d'années.

—Quel âge a-t-elle maintenant ? demanda Joëlle.

—Elle avait environ trente-cinq ans à l'époque. Elle doit avoir aujourd'hui autour de soixante-dix ans.

—Tu sais, j'aimerais vraiment que tu la rencontres, dit Johnny en prenant sa serviette pour s'essuyer les lèvres. Même si tu ne veux rien lui demander, tu lui ferais plaisir en allant la voir. Elle saurait que tu es toujours en vie, que son passage dans la communauté a été très positif en dépit de la mort de sa sœur. Elle verrait qu'elle a sauvé un bébé qui est devenu une personne merveilleuse.

Joëlle sentit ses yeux la brûler. Qu'est-ce qui lui prenait ? Le fait d'être enceinte la rendait-elle larmoyante à l'excès ?

Elle posa sa serviette sur la table.

— Je vais y penser, papa, dit-elle.

A sa grande surprise, elle constata qu'elle avait bien l'intention de suivre ses conseils.

L'hôpital ne réservait pas beaucoup d'espace au service social. Situé au premier étage, il ne comprenait qu'une salle, divisée en quatre petits bureaux ou « box », comme les appelait le personnel. Dans le plus grand, on trouvait une machine à café, un mini réfrigérateur, une fontaine à eau, des boîtes à lettres et une réception. Les trois autres, alignés les uns à côté des autres, n'étaient séparés que par de minces cloisons qui laissaient passer les murmures.

Pour cette raison, Joëlle attendit d'être seule pour appeler Carlynn Shire. A la réception, Maggie téléphonait à son petit ami, mais Paul et Liam se trouvaient dans d'autres secteurs de l'hôpital. Tandis qu'elle composait le numéro du Centre de guérison de Carlynn, elle se demanda si cette dernière se souviendrait vraiment d'un bébé qu'elle avait « sauvé » trente-quatre ans plus tôt.

—Le Centre Shire, fit une voix de jeune femme.

—Bonjour. Je m'appelle Joëlle D'Angelo.

« Zut ! » se dit Joëlle en entendant Liam entrer dans le bureau voisin. Elle fit pivoter son fauteuil face à l'autre cloison et baissa la voix.

—Pourrais-je parler à Carlynn Shire ? demanda-t-elle.

Son interlocutrice marqua un instant d'hésitation avant de répondre :

—Carlynn Shire ne travaille plus ici.

— Oh ! Je croyais...

— Elle a pris sa retraite. Vous pourriez peut-être la rencontrer dans une réunion, à l'occasion d'une cérémonie. Mais ici, elle ne vient pratiquement jamais.

— Je vois.

Joëlle se demanda si elle avait le temps d'insister afin d'obtenir quelques précisions, tant elle avait besoin d'aller aux toilettes. Dernièrement, elle avait appris à repérer toutes les toilettes de l'hôpital, tantôt publiques, tantôt réservées au personnel. Elle avait aussi des nausées et ne pouvait penser au foie qu'elle avait ingurgité la semaine précédente sans avoir le cœur soulevé. Ces désagréments ayant commencé dès qu'elle avait découvert sa grossesse, elle les soupçonnait d'être en grande partie d'origine psychologique.

—Je tiens à lui parler. Pourriez-vous me dire comment je peux la joindre ?

—Non. Je n'y suis pas autorisée.

—Et si je veux lui laisser un message ? Il y eut une nouvelle hésitation.

—Attendez une seconde, dit finalement la jeune femme.

« Faites vite, s'il vous plaît », pensa Joëlle en serrant les jambes. Elle entendait Liam téléphoner dans son bureau, et le son de sa voix lui donnait envie de pleurer. Ces temps-ci, elle était constamment au bord des larmes. Quand Liam raccrocha et sortit de son bureau, Joëlle se sentit doublement soulagée.

Autrefois, avant la nuit fatale à leur amitié, jamais il n'aurait omis de la saluer. Il lui était souvent arrivé de lui proposer une balade en montagne pour le week-end, parfois en emmenant Sam dans un porte-bébé ou bien sans lui.

Leur dernière promenade, peu avant l'anniversaire du petit garçon, les avait conduits à Point Lobos. Plus tard, Joëlle s'était dit que ce jour-là avait marqué, un tournant, pour l'un comme pour l'autre, sans qu'ils aient voulu s'en rendre compte. Ce qui n'était d'habitude qu'un bon exercice pour se libérer du stress et avoir l'occasion de bavarder avait pris un autre aspect. Sam n'était pas avec eux et, quand Liam l'avait aidée à escalader une roche ou à traverser un torrent à sec, elle avait senti quelque chose de nouveau dans sa façon de la prendre par la main.

Le matin, Joëlle lui avait donné un livre d'exercices de méditation destiné à ceux qui avaient perdu un être cher, livre qu'il avait emporté avec lui. Ils s'étaient assis sur un rocher surplombant le Pacifique, dos à dos, et Liam avait fait la lecture à voix haute. A leurs pieds, les cormorans volaient d'un écueil à l'autre, les lions de mer se laissaient flotter comme des bouchons à la surface des vagues. Quel surprenant mélange d'émotions Joëlle avait éprouvé ce jour-là ! En pleine nature, elle avait écouté Liam lire des textes qui traduisaient les sentiments que tous deux partageaient au sujet de Mara. Ces mots, la chaleur du dos de Liam, contre le sien lui avaient fait penser à tout ce que manquait Mara, et, en même temps, avaient exalté son bonheur d'être en vie et en bonne santé. Un peu plus tard, Liam avait cueilli une petite fleur jaune et, quand il l'avait glissée dans ses cheveux en effleurant son oreille, un long frisson l'avait parcourue.

« C'est probablement une espèce florale en voie de disparition », avait-elle remarqué.

Ce qui n'avait pas empêché Liam de cueillir une autre fleur et de la mettre à son oreille. Puis ils avaient redescendu le sentier, main dans la main, unis par leur amitié, leur chagrin, et quelque chose de plus dont ils ne s'étaient pas méfiés.

Ne pouvant plus attendre, Joëlle allait raccrocher quand elle entendit au bout du fil une voix nouvelle, celle d'une femme un peu plus mûre que sa première interlocutrice.

— On me dit que vous voulez parler à Carlynn Shire...

— Oui, c'est exact.

— A quel sujet ?

Joëlle faillit déclarer : « Je voudrais qu'elle soigne une amie. » Mais la phrase lui parut ridicule, sinon présomptueuse.

—J'aimerais lui parler d'une amie qui est très malade et...

—Je regrette, mais elle n'accepte plus de requête personnelle depuis des années, répondit la femme.

—Attendez ! s'écria Joëlle, craignant que la conversation ne fût brutalement interrompue. Je... je dois vous dire que Car... le Dr Shire m'a sauvé la vie, il y a longtemps, à ma naissance, et... je voulais la rencontrer, renouer des liens, j'imagine.

—Vous avez dit que vous vous appeliez... ?

— Shanti Joy Angel.

Joëlle aurait juré que son interlocutrice notait l'information machinalement. Son travail l'avait sans doute habituée à des noms excentriques.

—Quand vous a-t-elle sauvé la vie ?

—Il y a trente-quatre ans. Je suis née dans la communauté de Cabrial, à Big Sur. Elle était là-bas, chez une amie, ce jour-là. Je ne respirais pas en venant au monde. Mes parents affirment que c'est elle qui m'a sauvée.

Il y eut un long silence. Joëlle espéra que la femme notait son histoire.

—Laissez-moi votre numéro. Je transmettrai le message au Dr Shire, et elle décidera de vous rappeler ou non.

—Bien sûr. Je comprends.

Joëlle donna ses numéros de téléphone professionnel et personnel. Quand elle eut raccroché, elle se demanda d'où lui venait cette brusque impatience de rencontrer Carlynn Shire. Les paroles de son père résonnèrent dans sa mémoire : « S'il y a une chance que Mara se remette, tu ne crois pas que ça vaudrait la peine de te sentir idiot ? »

Dans sa bibliothèque, la tête penchée sur l'épaule afin de lire plus facilement les titres au dos des volumes, Carlynn Shire cherchait un livre consacré aux phoques. Jusque-là, elle n'avait guère eu le loisir de s'intéresser à ces animaux qui nageaient dans l'océan, derrière chez elle. Mais, maintenant qu'il lui restait peu de temps à vivre, elle avait envie de les étudier avec autant d'avidité que dans son enfance. Curieusement, se dit-elle, les plaisirs simples auxquels on est attaché au début de sa vie, qu'on ignore pendant l'âge adulte, retrouvent une importance capitale en fin de parcours.

Le téléphone sonna sur le grand bureau, à l'autre bout de la pièce, où Alan lisait le *Wall Street Journal*. Il pressa sur le bouton du haut-parleur.

—Résidence Shire, dit-il.

—Alan ?

C'était Thérèse. Elle dirigeait le centre de guérison des Shire avec tant d'efficacité qu'elle avait rarement l'occasion d'appeler. Au son de sa voix, Carlynn se retourna.

—Bonjour, Thérèse, fit Alan. Comment allez-vous ?

—Très bien, merci. J'ai un message pour Carlynn.

—Je suis ici, Terry, intervint Carlynn en allant s'asseoir sur un bras du canapé, près du téléphone. Vous êtes sur le haut-parleur. Quel est le message ?

—Je regrette de vous déranger mais une femme a appelé pour une amie malade. Je lui ai expliqué que vous aviez pris votre retraite. Elle a quand même insisté en disant que vous la connaissiez. En quelque sorte. Puisque vous lui auriez sauvé la vie à sa naissance. Ça se serait passé dans une communauté, à Big Sur.

Carlynn et Alan échangèrent un regard, puis il y eut un silence.

— Quel est son nom ? demanda finalement Carlynn.

—Shanti Joy Angel.

—Ah ! oui, fit Carlynn en regardant de nouveau Alan.

—Ça vous dit quelque chose ? C'était il y a longtemps, j'imagine.

—Mais je ne risquais pas d'oublier...

—Rappelez cette personne, Thérèse, intervint Alan. Répétez-lui ce que vous lui avez déjà dit. Carlynn ne soigne plus.

—Non, attendez une minute, Thérèse, dit Carlynn en prenant le téléphone. Je la recevrai

ici, si elle veut.

Alan poussa un soupir contrarié, et Carlynn n'eut pas besoin de se tourner vers lui pour savoir qu'il fronçait les sourcils.

—Vous allez la recevoir ? s'étonna Thérèse.

—Oui. Donnez-moi son numéro. Quinn lui téléphonera et arrangera un rendez-vous. Allez-y. Je note... Merci. Tout se passe bien au Centre ?

—Tout se passe à merveille. Je vous ferai le compte-rendu habituel, la semaine prochaine. Et vous, Carlynn, comment vous portez-vous ?

—Ça va, Thérèse. Je me sens beaucoup mieux depuis que je ne m'empoisonne plus avec les prescriptions des médecins. Alors, à la semaine prochaine ?

Carlynn raccrocha, puis regarda Alan qui affichait son effarement.

— Au nom de quoi ferais-tu ça ? demanda-t-il.

—Je suis en train de mourir, Alan. Je n'ai plus rien à perdre.

—Tu sais aussi bien que moi ce que tu as à perdre. Carlynn devina qu'Alan avait peur et ressentit un élan de tendresse. Penchée vers lui, elle le prit un instant par les épaules et l'embrassa sur la joue.

—Je suis peut-être vieille et mourante, mais pas encore sénile. Je ne ferai rien qui puisse être douloureux pour nous. Tu le sais.

En s'appuyant sur sa canne - qui lui inspirait autant d'amour que de haine -, Carlynn quitta la bibliothèque, traversa le spacieux séjour et franchit les portes-fenêtres ouvertes sur la terrasse, à l'arrière de la maison. Dans la tiédeur de l'air, la légère odeur d'iode venant du Pacifique se mêlait au parfum citronné des cyprès qui entouraient la villa. Carlynn posa sa canne contre l'un des fauteuils avant de se diriger vers l'extrémité de la terrasse, au plus près de l'océan. Comme le soleil brillait sur son cher univers ! Les branches du cyprès qui poussait si près de la balustrade que Carlynn pouvait le toucher encadraient un coin d'océan, indigo sous le ciel bleu. Ouvrant les bras, Carlynn embrassa le monde.

Elle aurait dû être en paix maintenant, à l'approche de la mort, dans cette maison paradisiaque qui était la sienne. Elle aurait dû être capable de prendre le monde dans ses bras avec abandon, d'aller observer les phoques sur Fanshell Beach en ne pensant qu'à leurs grands yeux noirs et à leurs corps luisants. Mais la sérénité lui échappait et elle en connaissait la raison. Il y avait trente-quatre ans que la culpabilité, le chagrin, un lourd sentiment de deuil la poursuivaient. Trente-quatre ans, c'était long. Allait-elle mourir en portant le poids des souvenirs de cette lointaine époque ?

Shanti Joy Angel : comment aurait-elle oublié un tel nom ? Et il lui avait suffi de l'entendre pour qu'elle se crût de retour à Big Sur. Malgré ce que pensait Alan, elle rencontrerait cette jeune femme. Elle croyait plus au hasard qu'au destin, mais l'appel de

Shanti Joy Angel lui semblait un signe, quelque chose qu'elle ne devait pas négliger. Quand la mort s'approchait, sans qu'elle parvînt à vivre en paix le peu de temps qui lui restait, le bébé de Big Sur l'appelait... N'était-ce qu'une simple coïncidence ? Ou un cadeau ?

Cypress Point, 1937

—Nous vivons sur le Cercle enchanté, mes enfants, déclara Franklin Kling.

Debout sur la terrasse de sa villa, il fumait un cigare en contemplant le Pacifique, ses jumelles de sept ans, Carlynn et Lisbeth, à ses côtés.

—Qu'est-ce que ça veut dire, papa ? demanda Carlynn.

Franklin resta un long moment silencieux, de crainte de rompre le charme. Comme sur un tableau, l'océan était encadré par le vert profond des cyprès de Monterey qui s'accrochaient aux rochers déchiquetés le long de la côte. Un soleil rouge commençait à toucher l'horizon marin. Le temps était dégagé, mais Franklin et ses filles savaient que le brouillard ne tarderait plus à déferler. En tout cas, une fin d'après-midi d'été aussi claire était une chose rare. Franklin aurait été parfaitement serein si Presto, le gros chien roux de la famille, avait été présent sur la terrasse. Lui qui suivait les enfants partout et jusque dans leur chambre dormait dans la cuisine. Pour une heure ou pour l'éternité... Franklin ne voulait pas y penser. Il aborderait le sujet plus tard. Pour l'instant, il tenait à jouir de la vue, avec ses filles, en fumant son cigare.

—C'est ainsi qu'on appelle parfois la Seventeen Mile Drive, finit-il par répondre en regardant Carlynn. Vous ne vous rendez pas compte, mais ici, nous sommes au paradis. De temps à autre, il est bon de faire une pause et d'y penser. Le Cercle enchanté, répéta Franklin en posant le regard sur l'océan.

— Ça veut dire quoi, « enchanté » ?

—Eh bien... captivant, fit Franklin, mais il secoua aussitôt la tête. Non, c'est plus que ça. On se sent attiré par quelque chose de magique. Si vous n'aviez pas toujours vécu ici, vous remarqueriez tout ce qu'il y a d'extraordinaire. Mais vous êtes des enfants gâtées.

Franklin eut un petit rire et tira sur son cigare.

—Moi, j'ai été élevé sur une plaine, parmi les champs de maïs à perte de vue. Il n'y avait rien pour retenir l'attention. Ici, vous sortez du supermarché et vous êtes dans la forêt...

Les jumelles frissonnèrent en pensant à la forêt, qui leur faisait peur.

—Et puis, de partout, vous avez une vue magnifique sur l'océan. Il y a des gens qui n'ont jamais vu l'océan de leur vie. Il y a ce cyprès, en bas de la route, qui se dresse sur les rochers, tout seul, qui s'acharne à pousser au-dessus des vagues, et ces arbres aux branches nues,

nouveuses, qui plient sous le vent. Par ici, tout s'accroche à la vie.

Carlynn et Lisbeth étaient beaucoup plus sensibles qu'il ne le pensait à la force qui émanait de leur environnement et à sa beauté. Jamais elles n'avaient trouvé évident de vivre ici. En ces instants mêmes, elles sentaient la villa dans leur dos, ses murs qui s'élevaient juste au-dessus de l'océan, comme en équilibre fragile sur la haute falaise. A côté, par-delà les cyprès et le pré, il y avait Fanshell Beach, où leur père les emmenait voir les phoques ou chercher des coquillages. Parfois, il les conduisait sur une autre plage, semée de larges trous qui, à marée basse, étaient pleins de petits animaux marins et de plantes arrachées au fond de l'océan qui formaient de véritables jardins.

Des pélicans traversaient souvent le ciel, derrière la villa, et en hiver des baleines venaient jusqu'aux marches de l'escalier dans la falaise. Lisbeth en faisait parfois des cauchemars. En revanche, peu de choses perturbaient Carlynn. Si la ressemblance des jumelles était confondante, chacune avait sa personnalité ; leur mère, Delora, tenait à ce qu'on le sût. Elle ne les habillait jamais de façon identique, refusait qu'elles fréquentent la même école et allait jusqu'à les traiter différemment. Carlynn avait de longs cheveux blond platine, ondulés, qui tombaient en cascade dans son dos. Lisbeth, des cheveux courts, dont les boucles dansaient autour de son visage quand elle marchait.

Carlynn fréquentait la Douglass School, une école privée de Carmel. Construite dans un style méditerranéen, nichée dans un bouquet d'arbres, elle offrait la possibilité de suivre des cours d'art dramatique, de faire du tennis, de l'équitation, de jouer au badminton, et Carlynn avait en permanence une mine superbe.

Quant à Lisbeth, elle allait à la Esley Rhodes School, école privée également, mais moins prestigieuse que celle de sa sœur et, sans conteste, d'un niveau inférieur à tous points de vue. Le professeur de Carlynn avait emmené sa classe assister à l'inauguration du Golden Gate, en mai, tandis que celui de Lisbeth n'y avait même pas pensé. Franklin avait alors pris l'initiative de faire participer Lisbeth à l'événement. Les jumelles ne comprirent la différence entre leurs deux écoles qu'à l'âge de sept ans. Mais n'importe qui ayant remarqué que Carlynn recevait une éducation bien meilleure que celle de sa sœur aurait vite découvert la raison de cette différence.

Franklin posa la main sur la nuque de Lisbeth.

—Toi et ta sœur, dit-il, vous faites partie des merveilles de Seventeen Mile Drive. Vous êtes de vraies jumelles, votre ressemblance est parfaite. Je regrette que ta mère tienne à ce que tu aies les cheveux courts, Lizzie.

—Je ressemble à Shirley Temple, murmura Lisbeth. Son murmure se perdit dans le bruit de l'océan.

Effacée, elle devait sa timidité à un manque de confiance en elle. Tout le monde

s'émerveillait devant la chevelure d'ange de Carlynn et oubliait de parler des boucles de Lisbeth. C'était Rosa, la gouvernante, qui lui avait dit qu'elle était aussi adorable que Shirley Temple, une remarque qui lui avait fait chaud au cœur.

Franklin Kling s'appliquait à être équitable avec ses filles. Mais en voulant compenser le peu d'attention que sa femme portait à Lisbeth, il en arrivait parfois à être excessif et se le reprochait. Seulement, il supportait mal d'entendre Delora appeler Lisbeth « ma seconde fille », comme si elle était venue au monde des années après sa sœur, au lieu d'une simple demi-heure. Ou comme si Lisbeth n'était qu'une pâle copie de Carlynn ; chaque fois, il redoutait que l'enfant eût ce sentiment en entendant sa mère.

Sept ans plus tôt, Delora était entrée à la maternité en ignorant qu'elle portait des jumelles. Sa grossesse l'avait enchantée et, pendant neuf mois, elle avait été pleine de gaieté, alors que d'habitude elle était d'humeur changeante et imprévisible. Avec sa femme, Franklin avait aménagé l'une des chambres du haut pour l'enfant attendu, acheté des meubles ravissants, tapissé, dans l'expectative, les murs d'un papier à la fois rose et bleu. Mais Delora ne s'était pas préparée à mettre au monde deux enfants. Si, avant de se marier, les deux fiancés avaient parlé de fonder une famille, Delora avait déclaré qu'elle ne voulait qu'un enfant.

« Je ne me sens pas très maternelle, avait-elle eu l'honnêteté d'avouer. Alors, promets-moi de te contenter d'un seul enfant. »

Franklin avait promis. Il aimait Delora, l'éclat de son regard quand elle était heureuse, et heureuse, elle l'avait été la plupart du temps à l'époque où il s'était épris d'elle, tenant ses sautes d'humeur pour des aberrations passagères. Mais, depuis qu'elle avait perdu ses parents - qui vivaient avec eux, à la villa - dans un accident de voiture, quelque temps après son mariage, elle ne cessait de traverser des périodes de dépression.

La naissance de Carlynn se passa remarquablement bien pour un premier accouchement. Le bébé étant une fille, son prénom était déjà choisi. Delora avait inventé une combinaison de Cari et Lena, les prénoms de ses parents. Franklin l'avait laissée faire, en espérant que cette enfant apaiserait définitivement le chagrin de sa femme. Plus tard, il comprit qu'elle aurait voulu recréer sa propre famille dans la villa du Cercle enchanté : un père, une mère et une enfant gâtée.

Pendant que Delora accouchait, Franklin avait fait les cent pas, comme tous les pères, dans la salle d'attente. Puis la joie l'avait submergé quand une infirmière était venue lui annoncer la naissance de sa fille.

« Mais ce n'est pas fini, avait-elle précisé en souriant. Il y en a une autre.

—Une autre ?

—Vous aurez des jumelles. »

Franklin se laissa tomber sur une chaise. Effaré mais heureux, il en oublia que sa femme ne voulait qu'un enfant. Pourtant, ce qui se passait dans la salle d'accouchement devait à jamais conditionner l'attitude de Delora envers l'autre petite fille. Si Carlynn était venue au monde facilement, sans provoquer la moindre complication, Lisbeth se présenta par le siège. « Elle fait tout à l'envers depuis le début », dirait sa mère par la suite. Delora se tordit de douleur et finit par réclamer l'anesthésie qu'elle avait d'abord refusée. Quand elle se réveilla, elle découvrit qu'elle avait dû subir une césarienne. Le plus petit mouvement la faisait grimacer. Pendant des jours, le bébé resta sans prénom et, tandis que Carlynn trouvait d'instinct le sein de sa mère, Lisbeth tétait difficilement, comme si elle ressentait l'hostilité maternelle à son égard. Franklin observait ses essais infructueux, avec le sentiment que la minuscule créature redoutait de contrarier Delora, et il ne comprenait que trop bien cette anxiété que lui-même éprouvait souvent en présence de sa femme. Il fallut donner le biberon à l'enfant sans nom que Franklin eut envie d'appeler Lisbeth, comme sa propre mère. Delora, qui s'entendait peu avec sa belle-mère, allait-elle accepter ? Franklin aborda le sujet et provoqua une réponse qui le glaça d'effroi : « Peu m'importe le prénom de cette chose. »

De l'avis des infirmières, l'hostilité de Delora envers la petite fille devrait passer avec le temps. La mère aimerait ses deux bébés de la même façon, disaient-elles. Pour le moment, ses douleurs physiques étaient si fortes qu'elle se repliait sur elle-même. Personne ne comprenait à ce moment-là ce que Delora savait depuis toujours : elle n'avait de place dans son cœur que pour l'amour d'un seul enfant.

Les coliques de Lisbeth, ses cris qui réveillaient sa sœur la nuit, ses caprices aggravèrent la situation. Franklin s'en prit à lui-même. En donnant à cette enfant le prénom de sa mère, il l'avait associée à une femme que Delora haïssait. Il aurait dû insister pour qu'elle choisisse un prénom. Ainsi, Delora aurait vaincu son rejet.

—Monsieur Kling ?

Franklin se retourna et vit Rosa au seuil de la terrasse.

—Le dîner est prêt, dit-elle avec ce léger accent mexicain qu'en trente ans elle n'avait pas réussi à perdre. Venez vous laver les mains, les enfants.

Les repas étaient servis dans la grande salle à manger d'où l'on voyait l'océan. Rosa était déjà la gouvernante de la villa quand Franklin avait épousé Delora. A défaut d'une efficacité exemplaire, elle possédait une chaleur humaine qui avait charmé Franklin dès le premier jour. Il se réjouissait de la voir traiter les jumelles avec équité, et avait accepté ses excuses lorsqu'elle avait outrepassé son rôle en lui faisant observer que Lisbeth aurait dû, comme sa sœur, fréquenter la Douglass School.

Au cours du repas, Delora demanda à Carlynn comment s'était passée sa journée à l'école, pendant que Lisbeth grignotait en silence, petite ombre dans la vaste salle à manger. Dès que

Delora se tut, le temps de reprendre souffle, Franklin lança :

—Qui veut aller faire du bateau avec moi, demain ?

Il n'avait posé la question que pour voir briller les yeux de Lisbeth.

— Moi ! dit-elle.

— Et toi, Carlynn ?

— Non. Merci.

Franklin s'attendait à cette réponse. Carlynn redoutait les promenades en mer depuis que leur voilier avait chaviré dans la baie de Monterey, deux ans plus tôt. Les petites filles portaient leur gilet de sauvetage, mais l'eau était glacée et cette mésaventure avait traumatisé Carlynn, qui s'était juré de ne jamais remettre les pieds sur un bateau. En revanche, Lisbeth avait conservé son goût de la voile, et Franklin s'en félicitait. Au moins elle avait un passe-temps favori et le loisir d'apprendre à le perfectionner, pendant que sa sœur trouvait l'occasion de vivre plus d'une aventure avec son école.

A la fin du dîner, Delora interrogea Franklin du regard, à l'autre bout de la table. Devaient-ils parler de Presto avant de quitter la salle à manger ? Franklin lui fit signe qu'il préférerait être dans la bibliothèque.

Delora se leva.

—Allons dans la bibliothèque, les filles. Votre père et moi, nous voulons vous parler.

Franklin entraîna sa famille dans la bibliothèque, le cœur serré, en pensant à la conversation qui les attendait.

Les jumelles s'assirent sur le petit canapé, près de la fenêtre, pendant que leurs parents approchaient d'elles les fauteuils à oreillettes. L'appréhension se lisait sur le visage des petites filles, peu habituées à participer à une discussion familiale.

—Dis-leur, Franklin, fit Delora.

Franklin regarda ses filles.

—Presto est très malade, annonça-t-il. Muettes, les enfants dirigèrent leur regard vers la cuisine, où Presto dormait près de la cuisinière. Leur père s'éclaircit la voix avant de continuer.

—Je crois qu'il va bientôt mourir.

—Non ! s'écria Carlynn, aussitôt en pleurs.

Delora se pencha vers elle et lui caressa les cheveux.

—Calme-toi, ma chérie. Il ne sentira rien.

Lisbeth, les mains à plat sur les genoux, semblait figée. Mais elle avait les yeux brillants.

—Demain, nous le conduirons chez le vétérinaire, expliqua Franklin. Pour qu'il le... pique.

—Pour le tuer ? gémit Carlynn. Non, papa, je t'en prie ! Maman ?

—Il souffre, Carlynn. Il a du mal à respirer, et tu as remarqué qu'il ne peut presque plus

marcher.

—Il est presque aveugle aussi, ajouta Franklin. Il faut qu'on abrège ses souffrances, Carly. Ce ne serait pas bien de le laisser comme ça.

Carlynn se lova contre sa mère, en sanglotant doucement. Franklin vit les larmes dans les yeux de sa femme. Loin d'être insensible, Delora avait simplement peu d'amour à donner. Les lèvres tremblantes, Lisbeth tentait visiblement de maîtriser son chagrin, mais deux grosses larmes roulèrent sur sa joue, et Franklin se pencha vers elle pour poser les mains sur les siennes.

— Ça va, Lizzie ?

Mordant sa lèvre tremblante, Lisbeth hocha la tête. Elle était courageuse. Stoïque, même. Franklin, la gorge serrée, se dit qu'il était le seul à apprécier cette enfant à sa juste valeur.

Mais ce n'était pas tout à fait exact. Carlynn regarda sa sœur, vit le chagrin inscrit sur son visage, et se précipita vers elle pour la prendre dans ses bras.

—Je ne les laisserai pas faire, Lizzie, déclara-t-elle comme si elle oubliait qu'elle n'était qu'une enfant.

Lisbeth hocha la tête, mais Franklin observa que la tristesse continuait à se lire dans son regard.

Ce soir-là, Carlynn s'allongea sur le sol de la cuisine, les bras noués autour de Presto. Vainement, ses parents tentèrent de la faire monter dans sa chambre.

—Laissons-la passer la nuit avec lui, finit par déclarer Franklin.

Delora acquiesça. Elle regarda Franklin poser une couverture sur leur fille, s'accroupir pour l'embrasser et caresser le flanc du chien. Puis tous deux allèrent se coucher.

A travers toute la maison, on entendit le souffle rauque de Presto. Carlynn ne cessa de lui murmurer des paroles d'amour et de réconfort - à moins qu'elle ne priât, nul n'aurait su le dire. Ses larmes mouillèrent la fourrure du chien.

Le lendemain matin, ce furent les aboiements de Presto qui sonnèrent le réveil. La maisonnée se précipita au rez-de-chaussée et le découvrit assis à côté de Carlynn, respirant comme un jeune chien.

Carlynn glissa les bras autour de son cou.

—Presto a faim, annonça-t-elle le plus naturellement du monde.

Lisbeth courut embrasser sa sœur puis le chien.

Plus tard, le vétérinaire déclara qu'il avait dû commettre une erreur de diagnostic. Peut-être avait-il raison.

Peut-être se trompait-il encore.

Le téléphone sonna juste au moment où Joëlle rentrait chez elle, ce soir-là. Elle laissa tomber son sac et son carnet de rendez-vous sur le bar de la cuisine et décrocha.

— Allô ?

— J'aimerais parler à Shanti Angel, fit une voix masculine.

L'homme devait avoir un certain âge, sinon un âge avancé, mais la voix était profonde, avec une pointe de raffinement.

— C'est moi.

— Je vous appelle de la part de Carlynn Shire. Vous désirez la rencontrer, je crois.

— Oui !

— Et, d'une certaine manière, vous la connaissez, n'est-ce pas ?

Joëlle répéta l'histoire de sa naissance.

— Eh bien, le Dr Shire vous propose de venir chez elle. Elle serait heureuse de vous parler.

— Se souvient-elle de moi ?

— Oui.

Joëlle sourit.

— Je viendrai la voir avec plaisir. Indiquez-moi simplement l'adresse, le jour et l'heure.

— Elle pourrait vous recevoir jeudi prochain à midi. Le rendez-vous interromprait sa journée de travail, mais Joëlle n'osa suggérer un autre moment.

— Ce sera parfait, dit-elle. Quelle est l'adresse ?

— Est-ce que vous connaissez la Seventeen Mile Drive ?

— Oui.

Tout le monde connaissait cette route, qui passait à proximité du domicile de Joëlle. Mais elle l'avait rarement empruntée, parce qu'elle était à péage. Elle servait surtout aux touristes qui voulaient admirer les beautés de la côte et aux quelques privilégiés qui vivaient le long de son parcours.

L'interlocuteur de Joëlle lui indiqua l'adresse de Carlynn Shire, précisant que la villa se trouvait près de Cypress Point.

— Quand vous serez devant le portail, vous verrez une sonnette, à gauche. C'est moi qui vous ouvrirai.

— Merci.

— Ah ! n'oubliez pas d'annoncer au péage que vous allez à la villa Kling. L'employé sera prévenu et vous laissera passer sans ticket.

— Je vous remercie. C'est gentil.

Joëlle raccrocha, nota l'heure du rendez-vous dans son agenda. Quoi qu'il arrivât, rencontrer Carlynn Shire ne serait pas banal, et puis elle entendrait enfin raconter sa dramatique venue au monde par Carlynn elle-même. Elle lui parlerait de Mara, lui demanderait s'il y avait quelque chose à faire. Mais il n'était pas question d'avertir Liam, qui risquerait de se demander si elle n'avait pas perdu la tête.

« Et il n'aurait peut-être pas tort... »

Le lendemain, Joëlle se retrouva assise dans le bureau des infirmières de la maternité à côté de Rebecca Reed. Toutes deux consignaient leurs observations de la matinée. Joëlle aurait volontiers confié à Rebecca qu'elle était enceinte. Du coin de l'œil, elle observa l'obstétricienne, sa main fine, son écriture bien plus lisible que celle de la plupart des autres médecins. Même quand elle écrivait, Rebecca donnait le sentiment d'avoir confiance en elle-même et d'assumer ses responsabilités sans faillir. A trente-neuf ans, elle était belle avec ses longs cheveux blonds retenus sur la nuque par une large barrette.

Rebecca avait aidé Joëlle à trouver un spécialiste quand Rusty et elle essayaient désespérément d'avoir un enfant. Mais, si Rebecca était un bon médecin, unanimement respecté, elle manquait de chaleur, ignorait les petits gestes qui réconfortent. Jamais Joëlle ne s'était sentie complètement à l'aise avec elle. Même parler de choses et d'autres, quand elles se rencontraient dans une soirée, n'était pas une évidence avec Rebecca.

Toutefois, si Joëlle était bien décidée à déménager, elle tenait à ce que Rebecca fût son obstétricienne jusqu'à son départ. Elle lui annoncerait sa grossesse au bout de trois mois. Conduite peu raisonnable, qu'elle-même aurait reprochée à n'importe quelle femme enceinte, mais il n'était pas question pour elle de révéler son secret avant d'y être contrainte.

Le bipleur de Rebecca se mit à sonner. Elle prit le temps de refermer son dossier et de remettre en place le capuchon de son stylo avant de vérifier d'où venait l'appel.

—Ce sont les urgences, dit-elle à Joëlle.

Continuant à rédiger ses observations, Joëlle entendit la fin de la conversation téléphonique. Était-ce un cas qui demanderait l'intervention de Liam ? Impossible de le savoir, dans la mesure où Rebecca écoutait plus qu'elle ne parlait.

Rebecca raccrocha.

—Il faut que je coure, annonça-t-elle en attrapant son dossier et son stylo. Liam est prévenu, Joëlle, mais on aura peut-être besoin de vous également.

Une femme enceinte de neuf mois et son mari ont eu un accident de voiture. Le mari n'a

rien mais la femme est dans un état critique. Il faut que je voie si on peut sauver l'enfant.

— Tenez-moi au courant.

Si le bébé survivait, il serait certainement emmené dans le service des soins intensifs de la maternité, le secteur de Joëlle.

Pour le moment, c'était à Liam d'intervenir. Elle l'imagina essayant de prendre en main une situation dans laquelle une femme meurt, un enfant naît, un mari pleure. Elle ferma son dossier et le mit dans le classeur du bureau. Liam n'y arrivera pas, pensa-t-elle. Ce cas ressemblait trop au sien.

Elle quitta le bureau et se dirigea vers les urgences.

Liam allait sortir des urgences pour aller en cardiologie quand Rebecca arriva. Elle posa la main sur son bras en passant à côté de lui.

— Ne partez pas. On va avoir besoin de vous.

— Que se passe-t-il ?

Liam entendit les sirènes des ambulances devant la porte du service, mais Rebecca, égale à elle-même, ne prit pas le temps de lui répondre.

Ayant surpris leur brève conversation, une infirmière qui se dirigeait vers le hall d'entrée s'arrêta pour informer Liam.

— Un accident de voiture, dit-elle. Le mari est indemne, mais la femme est passée à travers le pare-brise et est morte dans l'ambulance. Elle est enceinte, ajouta l'infirmière en s'éloignant.

Liam sentit qu'il se figeait, comme cela lui arrivait de temps en temps. C'était sans doute en partie émotionnel mais cette sorte de paralysie n'en était pas moins réelle. Elle commençait par les pieds, lui montait à la poitrine et l'empêchait de respirer. Il resta là, dans le corridor, comme un idiot, saisi par l'envie de se sauver et d'expliquer par la suite qu'il n'avait pas été prévenu à temps. Comment essaierait-il de reconforter un homme que l'on disait indemne, alors que cet homme ne serait plus jamais le même ?

Incapable de bouger, il regarda les infirmiers emmener la femme aux urgences. A part un filet de sang séché sur sa tempe, ses blessures étaient invisibles. Son ventre était énorme. Son mari accompagnait le chariot, en boitant, la main inerte de sa femme dans la sienne. Ils devaient avoir l'un et l'autre la trentaine.

Une infirmière s'approcha de Liam, qui ne savait comment cacher sa panique, sûrement visible dans son regard.

— Occupez-vous du mari, d'accord ? Physiquement, ça va, mais psychologiquement...

— C'est moi qui m'en charge.

Liam se retourna et aperçut Joëlle, qui lui toucha la main.

— Je suis au courant de ce qui se passe. Puisque le bébé va être conduit dans mon service, je devrai voir le père de toute façon. Si ça ne te dérange pas, Liam...

La gratitude remplaça la panique sur le visage de Liam. Joëlle avait compris qu'il n'aurait jamais la force de s'occuper de ce cas.

Il avait la bouche trop sèche pour la remercier mais elle s'était déjà éloignée.

Tenant toujours la main de sa femme, l'homme essaya de rester à côté du chariot tandis qu'on le faisait entrer dans la salle d'opération. Les infirmières secouèrent la tête, demandèrent au mari de s'écarter. Liam regarda Joëlle le prendre par le bras, lui parler doucement, le convaincre de rester en arrière. Il céda finalement, avec cet air hébété, incrédule de ceux qui refusent de croire que l'irréparable vient d'arriver, sentiment que Liam ne connaissait que trop bien. Joëlle et l'homme regardèrent se refermer la porte de la salle d'opération. Liam détourna les yeux.

—Qu'allons-nous faire ce soir, Sam ? demanda-t-il en sortant du parking après sa visite quotidienne à sa femme.

Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Sam, attaché sur le siège arrière, resta muet. Il semblait fasciné par la poignée de la portière, tantôt la caressant, tantôt lui donnant des petits coups.

Liam sourit. Il se sentait mieux maintenant. Pendant qu'il rendait visite à Mara avec Sam et Sheila, il avait réussi à refouler de son esprit la scène des urgences. Quand elle menaçait de resurgir, il pensait à Sam. La ruse qui consistait à substituer une pensée positive à une pensée négative marchait à chaque fois. Ou presque.

Maintenant, c'était pour lui le meilleur moment de la journée. Il pouvait enfin consacrer son temps à son fils, et Sam était une source de joie pure. L'enfant ne connaissait pas le chagrin, ignorait les dramatiques circonstances de sa naissance. Liam jeta un nouveau coup d'œil dans le rétroviseur. Sam avait les yeux noirs de sa mère et son teint très clair mais, surtout, il avait hérité de son énergie spirituelle. A chaque défi, il faisait preuve d'un optimisme enthousiaste.

Liam se gara devant chez lui et détacha Sam. La femme de ménage avait dû venir dans l'après-midi, ce qui était une bonne chose. Liam aimait l'odeur de fraîcheur et l'ordre qu'elle laissait derrière elle. Sheila la payait pour venir une fois par semaine : encore une dette qu'il avait envers sa belle-mère.

Le père et le fils dînèrent puis désherbèrent un peu le jardin. Du moins Liam désherba pendant que Sam passait sa petite tondeuse à gazon. Il faisait encore jour quand Liam alla chercher dans la cuisine le flacon que Joëlle leur avait offert pour faire des bulles. Assis dans le patio, il regarda son fils sauter, gambader après les globes irisés. A chaque fois qu'une nouvelle bulle se formait, l'enfant riait, et son rire cristallin plissait ses yeux et découvrait ses petites dents nacrées. Liam aurait pu faire des bulles toute une éternité pour le seul plaisir d'illuminer le visage de son enfant.

Enfin, le soir tombant, il revissa le bouchon du flacon de liquide. Aussitôt, Sam laissa apparaître sa déception.

— Allons jouer avec les cubes, proposa Liam en se levant.

Le petit garçon s'anima de nouveau et trottina vers la porte qui ouvrait sur la cuisine.

Dans le séjour, Liam renversa la boîte de grands cubes colorés sur la moquette. Sam en saisit un, le posa devant lui, en prit un autre. Presque chaque soir, cette semaine-là, ils avaient joué avec les cubes, et Liam observait les progrès de son fils. La première fois, l'enfant avait simplement regardé son père construire une tour, puis, dans un éclat de rire, l'avait fait tomber. Mais, depuis quelque temps, c'était lui qui construisait des tours. Ou, plus exactement, il empilait des cubes les uns sur les autres.

—Voyons combien de cubes tu peux mettre les uns sur les autres, ce soir, Sam. Hier, tu en as mis trois. Tu te souviens ? Un, deux, trois, fit Liam en montrant trois doigts, puis trois cubes.

Compter n'intéressait pas Sam. Il construisait. Il eut bientôt une pile de trois cubes, qui n'aurait eu besoin que d'un courant d'air pour s'écrouler, mais ce n'était pas si mal.

—Formidable, Sam ! fit Liam en tendant un autre cube à son fils. Tu peux mettre encore celui-là ? Ça fera quatre.

Sam posa maladroitement le quatrième cube sur la pile. La tour trembla quelques instants avant de s'écrouler en provoquant le rire de Sam.

Ils jouèrent encore un petit moment, puis l'enfant se jeta dans le giron de son père.

— Oh ! tu veux faire de la lutte ?

Liam s'allongea sur la moquette, Sam se mit à quatre pattes sur lui, roula, tomba, se releva, grimpa sur le corps de son père, devenu un terrain de jeu qui valait tous les jouets que sa grand-mère lui avait offerts et qui s'entassaient inutilement dans sa chambre. Sam n'avait besoin pour s'amuser que d'un père allongé sur la moquette du séjour, se dit Liam.

— A-yon ! cria Sam en tapotant les genoux de son père.

— Tu veux faire l'avion ? Mais moi, je ne sais pas voler ! Tu sais, toi ?

— A-yon ! répéta Sam en riant et en frappant plus fort sur les genoux de Liam d'une main qui ne pesait pas plus lourd qu'une plume.

—D'accord, mon garçon. C'est toi qui l'auras voulu. Mets-toi en position.

Sam s'allongea sur les tibias de Liam. Son père le tint par les mains, leva ses petites jambes en l'air puis, imitant le bruit d'un avion, le fit voler d'un côté et de l'autre. Sam hurlait de rire, criait, agrippé aux mains de son père comme si sa vie en dépendait.

—Oh ! oh ! fit Liam. Nous rencontrons des turbulences. On va être secoués.

Sam poussa un cri de frayeur avant même que Liam eût commencé à bouger ses jambes. Bon exercice de musculation du ventre, songea Liam. D'autant plus recommandé qu'il n'avait pas fait de sport depuis un an.

Quand il finit par reposer ses jambes par terre, Sam tomba sur lui.

— Atterrissage brutal, remarqua Liam.

— Encore, papa, supplia Sam, bien qu'il fût visiblement exténué.

Liam éclata de rire.

— Non, assez de turbulences pour ce soir. C'est l'heure du bain, il me semble.

Sam se releva.

— Ba-eau!

— D'accord. On jouera avec les bateaux dans le bain.

Ressentant brusquement la fatigue, Liam laissa son fils le tirer par la manche avant de se lever.

Après le bain, il permit à Sam de venir dans son lit avec des livres d'images. Appuyé contre une pile d'oreillers, l'enfant sur ses genoux, il tourna les pages avec lui. Sam, nomma tout ce qu'il voyait, la plupart du temps dans une langue que seul Liam pouvait comprendre, mais, à la fin du deuxième album, ses paupières s'alourdirent.

Liam posa les livres sur la table de nuit, se laissa glisser contre les oreillers et installa son fils le dos contre sa poitrine. Il posa un baiser sur ses boucles blondes, respirant la douce odeur du shampoing pour bébés, prêt à serrer étroitement son fils contre lui. Mais il craignit de le réveiller. Quand Sam était endormi, immobile, Liam ressentait un besoin de le protéger à jamais contre toutes les blessures de la vie.

— Je t'aime, Sam, murmura-t-il. L'impossibilité de partager cet enfant avec Mara était son plus grand regret. Bien sûr, il faisait l'impossible pour qu'il y eût tout de même une sorte de partage, encore que Mara ne se fût jamais beaucoup intéressée aux enfants. Il entretenait peut-être une illusion lorsqu'il se disait qu'elle aurait été, elle aussi, folle de Sam.

Lorsqu'il lui avait parlé des premiers pas et des premiers mots du petit, Mara avait eu son sourire habituel ; son expression eût été similaire s'il lui avait annoncé que Sam avait été renversé par une voiture. Un jour, il avait vérifié ce genre d'hypothèse en lui déclarant qu'il lui apportait de mauvaises nouvelles.

« Ta mère est morte. »

Mara avait souri.

« Elle a eu un accident de voiture. »

Nouveau sourire.

« Ce n'est pas vrai, s'était-il empressé de rectifier, se jugeant stupide. Ta mère viendra te voir demain, comme d'habitude. »

Le sourire constant de Mara avait au moins l'avantage de plaire à Sam. Mais pour combien de temps ? Un jour, Sam perdrait ses élans spontanés envers sa mère. Liam songeait à l'avenir : à l'entrée à l'école, à l'adolescence, aux examens, à son départ de la maison, à son mariage. Et il se voyait seul, totalement seul avec son fils.

Il aurait toujours une épouse qu'il aimait, mais qui ne partagerait sa vie en aucune façon. Elle ne serait pas une amie, une confidente, ni sa partenaire dans les bons et les mauvais moments, ni l'amante qui le prendrait dans ses bras, lui prodiguerait ces caresses qui lui manquaient tant. Parfois, au beau milieu de la nuit, il cherchait encore Mara à côté de lui, ne trouvait qu'un espace vide, froid à la place de son corps, puis, en pleine confusion, allumait la lampe de chevet, se souvenait et avait envie de hurler, de taper sur les murs. Il avait perdu tant de choses.

De temps en temps, il tombait sur quelqu'un - un musicien ou un amateur de musique - qui n'était pas au courant et se demandait pourquoi on ne voyait plus Sommers et Steele. Peu après sa rencontre avec Mara, il avait formé avec elle un duo qui se produisait dans les clubs de la région. Tous deux avaient une belle voix, chantaient des chansons folkloriques, jouaient de la guitare acoustique et rencontraient un joli succès. Mara pouvait aussi se mettre au piano quand il y en avait un à sa disposition. On trouvait qu'ils formaient un duo parfait, ce que Joëlle avait pressenti avant qu'elle les présente l'un à l'autre. Sans elle, ils ne se seraient jamais rencontrés. Liam se disait qu'il ne regrettait rien des quelques années qu'il avait passées avec Mara, en dépit du prix qu'il payait aujourd'hui. Désormais, il ne chantait même plus sous la douche. Il haïssait le son de sa voix en solo. C'était celle de Mara qui donnait à la sienne sa véritable sonorité.

Liam respirait le parfum des cheveux de son fils en songeant qu'il fallait le porter dans sa chambre. Mais, comme lesté par l'enfant, il se mit à penser à l'homme qu'il avait vu arriver aux urgences. Qu'aurait-il dit à cet homme brisé si Joëlle n'était pas venue à la rescousse ? « Au moins, votre femme est morte. » Rétrospectivement, il éprouva un sentiment de culpabilité mais, au fond, il aurait eu raison. Au moins cet homme pourrait prendre un nouveau départ, avec l'espoir de retrouver un jour le bonheur. Liam lui aurait expliqué que l'enfant serait là pour lui rappeler sa femme, être sa source de joie et d'espérance. Des mots qui n'auraient apporté aucun réconfort, et il le savait. Mara avait l'habitude de dire que les psys qui avaient fait des expériences semblables à celles de leurs patients, qui « étaient passés par là », se révélaient rarement plus efficaces que les autres. Maintenant, Liam comprenait ce que Mara avait voulu dire, et il venait justement de le lui avouer, mais sans provoquer d'autre réaction que son sourire mécanique. Il lui avait affirmé qu'il n'aurait été d'aucune aide pour cet homme. Et il aurait même risqué de se faire du mal en essayant de prendre en main cette crise familiale.

« Merci, Joëlle. Merci. »

Comprenant que ce cas l'affecterait profondément, elle lui avait manifesté son amitié en lui évitant de s'en occuper.

Sans elle, d'ailleurs, il n'aurait pas eu la force de survivre à l'année qui venait de s'écouler.

Si leurs relations professionnelles et personnelles avaient toujours été fondées sur du respect et de l'amitié jusqu'à l'accident cérébral de Mara, depuis, Joëlle était devenue pour Liam son principal appui. Elle partageait son chagrin, le comprenait de l'intérieur parce qu'elle aussi aimait Mara. Elle ne se faisait pas d'illusions sur l'avenir de Mara, savait ce qui attendait Liam ; elle l'aidait à se soulager de sa colère et, parfois, à évacuer son chagrin dans les larmes. Il en allait bien autrement avec Sheila qui, pas une seule fois, en quatorze mois, n'avait eu conscience de la situation de Liam, condamné à avoir une épouse fantôme.

« Elle est sa mère, Liam, lui expliquait Joëlle. Elle ne voit que ce qui arrive à sa fille. Du moins pour l'instant. Laisse-lui un peu plus de temps. Elle finira par comprendre. »

Liam en doutait. Pendant cinq ans, Mara s'était sacrifiée pour s'occuper de son père, atteint d'un cancer, et Liam savait que Sheila attendait qu'il fit de même pour sa fille.

A aucun moment, Liam et Joëlle ne s'étaient interrogés sur l'évolution de leurs rapports. Pourtant, au fil des mois, ils étaient devenus de plus en plus proches, bavardaient un moment avant de se mettre au travail, se téléphonaient tous les soirs. La plupart du temps, c'était lui qui appelait Joëlle, mais elle laissait rarement passer une soirée sans qu'ils se parlent, et il avait besoin de l'entendre s'il voulait éviter d'attendre le sommeil pendant des heures.

Ensemble, ils avaient réappris à rire et à sourire. Rien n'est plus agréable qu'un éclat de rire quand on doit faire un travail de deuil. Et puis il y avait les embrassades, amicales. Des embrassades qui, à partir d'un certain moment, avaient été empreintes d'une tendresse plus profonde, s'étaient accompagnées de petits gestes : une main qui s'attardait sur une épaule ou qui enlevait un cil sur une joue.

Comme la complicité de Joëlle lui manquait ! Il regrettait tellement leur traditionnelle conversation nocturne qu'il ressentait maintenant un grand vide autour de lui, dès que Sam s'était endormi et qu'il se retrouvait seul avec ses pensées.

Il regarda le téléphone sur la table de nuit puis secoua la tête. En dérapant, Liam avait gâché une précieuse amitié, et il lui semblait impossible de revenir en arrière. Il lui suffisait de déjeuner en face de Joëlle pour être assailli autant par la culpabilité que par la nostalgie. S'il éprouvait pour Mara un amour profond, ce qu'il ressentait parfois pour Joëlle allait encore plus loin, non sans l'effrayer.

Il se retourna à demi pour prendre sur l'étagère, à la tête du lit, le livre de méditations qu'elle lui avait offert. Sam toujours endormi contre son torse, il feuilleta le livre, à la recherche non d'une méditation particulière, mais des photos qu'il avait glissées entre les pages. Il sourit en les retrouvant. Elles dataient du jour où, en compagnie de Joëlle, il avait emmené Sam au parc d'attractions. Sur la plupart des clichés, on voyait Joëlle et Sam, mais il y en avait une où Joëlle était seule. Assise en tailleur par terre près de la locomotive géante du parc, elle souriait, le menton relevé, et cette attitude lui donnait un petit air insolent.

Comme Mara, elle avait les yeux noirs et les cheveux bruns, mais la comparaison s'arrêtait là. Joëlle évoquait une enfant, d'autant plus que ce jour-là elle portait des nattes. Mais elle n'avait rien d'une enfant en réalité, songea Liam. Elle avait un corps de femme, chaud, vibrant, et un cœur de femme.

Il jeta de nouveau un coup d'œil vers le téléphone. Quel mal y aurait-il à l'appeler pour la remercier d'être venue à la rescousse ?

« Non, non, et non ! »

Liam faillit sortir de son lit comme s'il avait reçu une secousse électrique. Il souleva Sam dans ses bras et l'emmena dans sa chambre. Ce soir, il prendrait un somnifère, sinon il risquait de faire quelque chose qu'il aurait à regretter.

Cypress Point, 1946

Carlynn Kling possédait indubitablement un don. Quand elle eut quinze ans, tout le monde ou presque, sur la péninsule de Monterey, avait entendu parler d'elle. Certains croyaient à ses capacités exceptionnelles, d'autres non. Mais tous étaient convaincus que Carlynn se distinguait des adolescents de son âge. La jeune guérisseuse était en plus une beauté, blondissime et élancée. On se retournait sur son passage.

En revanche, sa sœur, Lisbeth, passait inaperçue. A quinze ans, alors qu'elle aurait pu choisir son propre style, elle se coiffait comme Carlynn - à la Veronica Lake, une raie sur le côté et une longue mèche sur l'œil - et empruntait également à sa sœur sa façon de s'habiller. Mais les kilos qu'elle avait pris en entrant dans l'adolescence ne lui permettaient pas d'avoir l'allure ni l'assurance de Carlynn. Lisbeth enviait sa jumelle et, sans l'amour qui les unissait, elle se serait laissé envahir par une jalousie dont leurs relations auraient souffert.

Chaque week-end, Delora conduisait Carlynn au Letterman Army Hospital de San Francisco, où l'adolescente rendait visite à des soldats de retour de la guerre. On y accueillait de grands blessés dont certains étaient mourants. Carlynn leur parlait, les touchait avec un calme, une maîtrise qui stupéfiaient sa mère, beaucoup moins à l'aise que sa fille dans une telle ambiance. Souvent Carlynn apaisait la douleur des hommes, parfois elle accélérait leur guérison. Attentive au dossier médical de chacun, elle cherchait même à glaner des informations complémentaires auprès des infirmières qui consentaient à discuter avec elle. Carlynn voulait se faire une idée exacte de la gravité des blessures, s'informer du traitement que ces hommes recevaient. Elle écoutait, posait les questions appropriées. Des infirmières finirent par lui demander de voir en priorité certains patients.

Bien entendu, aucun médecin ne croyait à ses dons et, officiellement, elle n'était qu'une simple visiteuse. Mais les soldats savaient que, lorsqu'elle posait ses mains sur eux, quelque chose se passait. Il y avait de la magie dans son toucher et ses paroles, disaient-ils. Elle leur parlait d'une voix douce, d'un ton égal, parfois riait. L'angoisse qui tenaillait encore ces jeunes hommes se dissipait pendant les visites de Carlynn ; les médecins plaisantaient en prétendant que la beauté de la jeune fille ne pouvait que provoquer cet effet sur des garçons trop longtemps privés de femmes.

Lisbeth savait mieux que quiconque que les médecins se trompaient. Elle possédait une

voix identique à celle de sa sœur et une beauté semblable - mis à part ses kilos de trop - mais elle aurait pu imiter Carlynn sans jamais obtenir les mêmes résultats. Elle aurait été inutile à l'hôpital, et ce sentiment d'inutilité lui était familier. Elle se faisait également l'impression d'être invisible, sauf aux yeux de son père.

Franklin n'appréciait pas la façon dont sa femme attirait l'attention des gens sur les dons de Carlynn, bien qu'il sût qu'ils étaient réels pour en avoir eu la preuve à plusieurs reprises. Une fois, elle l'avait débarrassé du zona qui était apparu sur son dos. Jamais il ne la laissait intervenir lorsqu'il avait un rhume ou une migraine, parce qu'il se serait reproché de tirer profit du don de sa propre fille. Mais ce zona l'empêchait de dormir, de s'asseoir dans un fauteuil sans grimacer de douleur, si bien qu'il eût fait n'importe quoi pour se débarrasser de ce calvaire.

Ce qui l'inquiétait avant tout, dans cette histoire, c'était l'image que l'on pouvait avoir de Carlynn. Il craignait qu'elle ne passât pour une malade mentale ou, pis, pour une mythomane. Il n'aimait pas non plus que Lisbeth restât si souvent dans l'ombre de sa sœur, et, si les jumelles fréquentaient deux écoles bien distinctes, il avait un peu l'impression que Delora et lui se livraient, au bout du compte, à une expérimentation qui consistait à élever de vraies jumelles dans des milieux différents pour voir ce qui en résulterait. Les résultats étaient déjà probants : Carlynn avait de l'assurance, était ouverte et brillante élève ; Lisbeth demeurait effacée, peu sûre d'elle et n'obtenait que de médiocres résultats scolaires. Quant à ses kilos superflus, ils étaient dus au fait qu'elle mangeait quand elle était triste ; or sa tristesse était quasi permanente. Franklin en éprouvait d'autant plus de regrets que c'était lui qui avait donné à Lisbeth le nom que sa mère lui refusait, qui l'avait nourrie au biberon, baignée, dorlotée.

Quand les jumelles se préparèrent à fêter leur seizième anniversaire à la villa, l'enthousiasme ne fut guère partagé. Carlynn se réjouissait tandis que Lisbeth cachait mal son appréhension. L'une des employées de la maison les taquina en leur rappelant l'adage habituel : « Fraîcheur des seize ans, goût des baisers absent ». Ce qui était vrai pour Lisbeth ne l'était pas pour Carlynn, qui avait inscrit le nom de son petit ami sur la liste des invités, espérant l'entraîner sous les cyprès et faire mentir l'adage de plus belle.

Sa liste comportait vingt noms, tous des camarades fréquentant son collègue huppé. Lisbeth avait simplement ajouté quatre noms : ceux d'adolescentes aussi effacées qu'elle.

Le soir de la fête, sous des guirlandes de papier crépon multicolores et tandis qu'un phonographe diffusait des mélodies en vogue, Carlynn présenta un par un ses amis à sa sœur. Détestant les présentations, Lisbeth afficha un sourire figé et fut d'autant plus mal à l'aise que chacun s'émerveilla de la ressemblance des jumelles avant de constater rapidement

combien leur personnalité était différente. Après la surprise venaient les questions sur les sentiments que peuvent ressentir des jumelles, mais, dès que le feu des questions s'arrêtait, Lisbeth ne savait comment prolonger la conversation. Finalement, accompagnée de ses quatre amies, elle se réfugia dans un coin du séjour et devint spectatrice de la soirée.

Carlynn n'eut d'yeux au début que pour Charlie, son petit ami. Elle lui trouvait quelque chose de Gregory Peck, plus viril que son modèle, les cheveux noirs, bronzé. Ils dansaient dans le salon quand Nat King Cole entama *I Love You for Sentimental Reasons* ; aussitôt Charlie enlaça plus étroitement Carlynn. Mais Carlynn ne songeait plus à l'entraîner sous les cyprès. Son regard et ses pensées étaient tournés vers sa sœur, dont le manque d'aisance en public l'ennuyait, la gênait et lui inspirait de la pitié. Elle regrettait que la timidité ne fût pas quelque chose qu'elle pût soigner.

Carlynn et Charlie dansaient sur la chanson de Perry Como, *Prisoner of Love*, lorsqu'un cri pénétra par les portes-fenêtres de la terrasse. Tout le monde se figea pour regarder vers l'extérieur.

Soudain, Jinks Galloway apparut, la chemise à moitié déboutonnée, un peu de terre sur la blancheur du tissu, des mèches imbibées de sueur sur les yeux.

— Penny a eu un accident! expliqua-t-il. Elle est tombée.

Carlynn en tête, on se précipita sur la terrasse éclairée par la lune. Avec précaution, la jeune fille se pencha au-dessus du ravin et découvrit Penny Everett, sa meilleure amie, allongée sous la couronne verte d'un cyprès de Monterey. Consciente, Penny grimaçait de douleur, son chemisier ouvert, le soutien-gorge blanc presque luminescent dans la clarté lunaire, les cheveux étalés comme les tentacules d'une pieuvre.

—Qu'est-ce qui se passe ? interrogea Franklin.

Discret jusque-là, il avait dû entendre le cri de Penny, et n'avait pas hésité à venir se mêler aux adolescents.

—Boutonne ton chemisier, murmura Carlynn à son amie en se penchant au-dessus du vide.

Penny parvint à fermer un peu son chemisier avant que Franklin la vît.

—Comment as-tu atterri là ? lui demanda-t-il.

Puis il se tourna vers Carlynn.

—Personne n'a bu, j'espère ?

Franklin ayant interdit l'alcool, Carlynn s'empressa de hocher la tête, bien qu'elle n'eût pas été étonnée d'apprendre que Jinks était venu avec une flasque dans la poche.

— Penny, ne bouge pas, conseilla Franklin. Je descends.

— Ma jambe... se plaignit la jeune fille.

Sa jambe dessinait un angle bizarre sur la verdure sombre du cyprès. Carlynn pensa

qu'elle devait être cassée.

Accompagné de Jinks et de Charlie, Franklin sortit, contourna la villa et descendit vers l'arbre, fort heureusement assez bas. Quelques minutes suffirent à libérer Penny, mais dans des cris de douleur. Doucement, Franklin et les deux adolescents l'étendirent dans la petite clairière près de la villa. Carlynn se précipita aussitôt vers son amie.

— Penny, dit-elle en lui prenant la main, est-ce que tu as mal ailleurs que la jambe ?

Penny secoua la tête. Son chemisier, à peine boutonné, ne laissait aucun doute sur ce qu'elle faisait avec Jinks au moment où elle était tombée, et Carlynn songea que son père avait dû comprendre. Mais elle constatait avec soulagement que Penny avait pu allonger sa jambe sur le sol.

— Où as-tu mal exactement ? demanda Carlynn tout en boutonnant le chemisier de son amie.

La voyant frissonner, elle demanda à Charlie de lui prêter sa veste.

— Au-dessus du genou, expliqua Penny. L'os doit être cassé. Est-ce qu'on le voit ?

Carlynn couvrit Penny avec la veste de Charlie, puis releva doucement la jupe de son amie au-dessus du genou. Grâce à Dieu, elle ne vit ni sang, ni os sortant de la chair. Elle se tourna vers son père.

— Demande aux garçons de s'éloigner, papa.

— Il faut lui mettre de la glace sur la jambe, fit Jinks, pâle et anxieux. Peut-être même la conduire à l'hôpital.

— Pas tout de suite, répondit Franklin. Allez, les garçons, écartons-nous pour laisser de l'espace à Carlynn.

Carlynn éprouva de la gratitude pour ce père qui comprenait ce qu'elle avait l'intention de faire. Penny comprenait aussi. Elle avait un jour accompagné Carlynn et Delora au Letterman Hospital et observé de ses propres yeux les miracles qu'accomplissait son amie.

Tandis que les garçons rejoignaient leurs camarades, Carlynn passa ses mains sous la jupe de Penny, fit lentement glisser le bas sur la jambe douloureuse, puis posa ses mains au-dessus du genou en la regardant dans les yeux.

— C'est ici que tu as mal ?

— Oui. Mais surtout sur le côté.

Carlynn déplaça légèrement ses mains. Penny hocha la tête.

— C'est là. Je crois que j'ai entendu un craquement quand je suis tombée, Carly.

— C'est très sensible ?

Sentant la chaleur augmenter sous ses mains, Carlynn sut qu'elle était sur la bonne voie.

— C'est horrible, déclara Penny.

— Mais qu'est-ce que tu faisais sur la terrasse avec Jinks ? questionna Carlynn en

souriant.

Penny s'arracha un sourire.

—Tu veux dire que... que c'est Dieu qui m'a punie ?

— Peut-être. Tu sais que je te trouve très culottée, Pen ?

— Tu m'aimes quand même.

— Oui. Beaucoup. Même si je vais avoir des ennuis avec mon père à cause de toi.

—Je suis désolée.

Penny eut un petit rire dont la légèreté encouragea Carlynn. Elle poursuivit sa conversation avec son amie, tandis qu'elle maintenait ses mains sur sa jambe pendant un quart d'heure.

—C'est drôle, observa finalement Penny. Je n'ai plus mal. En tout cas, comme ça, quand je suis allongée.

—Essaie de bouger ta jambe, sans que j'enlève mes mains. Doucement. Essaie de plier le genou.

—Mon Dieu, Carlynn, c'est fini. Je ne sens plus rien. C'est juste un peu raide.

—Tu crois que tu peux te lever et t'appuyer sur ta jambe ?

Carlynn aida son amie à se lever. Pour sa plus grande joie, Penny commença par la prendre dans ses bras pour l'embrasser. Des applaudissements crépitèrent derrière elles, comme si les invités avaient vu se relever un joueur blessé sur un terrain de football.

—Tu peux marcher ?

Penny se mit à avancer lentement vers la maison, appuyée, par simple précaution, contre Carlynn.

—Maintenant, nous allons mettre de la glace sur cette jambe, annonça Carlynn quand elles furent à deux pas du perron. D'accord ? Ce n'est pas le moment d'être trop sûre de toi.

La fête terminée, Carlynn et Lisbeth, serrées dans leur manteau, s'assirent au bord de la terrasse, les jambes dans le vide. Derrière elles s'élevaient des tintements de cristal et de porcelaine tandis que Rosa et les autres serviteurs débarrassaient les tables. Le brouillard déferlait sur le Pacifique, mais on voyait encore les lumières d'un bateau qui devait être ancré près du rivage.

—On a tort d'être assises dans le froid, remarqua Carlynn. On va tomber malades, toutes les deux.

—Tu nous guériras, rétorqua Lisbeth d'un ton léger.

Carlynn adressa à sa sœur un regard intrigué.

— Je te trouve un peu narquoise, Lizzie.

Il y eut un silence.

—Excuse-moi, finit par dire Lisbeth. C'est simplement que... tu m'étonnes toujours.

Comment t'y prends-tu ? Comment as-tu fait avec la jambe de Penny ?

Ce n'était pas la première fois que Lisbeth cherchait une explication au don de guérison de Carlynn mais cette fois l'envie semblait prendre le pas sur la curiosité.

—Je ne comprends pas plus que toi, Lizzie. Peut-être que Penny ne s'était pas cassé la jambe. Il y avait peut-être plus de peur que de mal.

—Mais sa jambe était tordue ! Je l'ai vue.

—Ecoute, je dois toucher la personne, poser mes mains là où elle a mal. Je n'en sais pas plus. Je ne fais aucun tour de magie. Mais je pense seulement à cette personne et j'essaie de lui insuffler mon amour et tout ce qu'il y a de positif en moi. Je me concentre très fort.

— C'est quand même extraordinaire.

—Souviens-toi de Presto. De la nuit que j'ai passée clans la cuisine avec lui. Tu sais que le lendemain on devait le piquer.

—Oui, bien sûr que je m'en souviens. Finalement il a vécu trois années de plus.

—Eh bien, toute la nuit je l'ai tenu dans mes bras et j'ai prié, espéré qu'il irait mieux.

—Alors tu pries ? C'est ça ?

—Pas toujours. Quelquefois, je pense simplement à la personne malade, avec mes mains sur elle, comme je te l'ai expliqué. Il n'y a pas de différence. J'en ai fait l'expérience, crois-moi. Et je peux te dire qu'après je me sens vidée.

Lisbeth le savait. Elle avait vu sa sœur revenir de l'hôpital pour se jeter sur son lit et dormir si profondément que, pendant des heures, rien ne pouvait la réveiller.

—Tu dois être fatiguée maintenant.

Carlynn hocha la tête, puis se reposa sur l'épaule de Lisbeth.

—J'aimerais que tu sois plus ouverte avec les gens, Lizzie. Ils ne mordent pas.

—Je n'y arrive pas, rétorqua Lisbeth sur la défensive. C'est encore quelque chose que tu réussis mieux que moi.

Le lendemain fut un dimanche clair et ensoleillé, et Franklin invita ses filles à faire de la voile avec lui. Seule Lisbeth accepta, comme il l'avait prévu, et même espéré. Après avoir observé la veille combien elle était restée en retrait tout au long de la soirée, il souhaitait passer un moment en tête à tête avec elle.

Il lui permit de prendre les commandes du sloop dès qu'ils se furent éloignés de la jetée. Si l'océan était calme, d'un bleu transparent, il y avait tout de même assez de vent pour que Lisbeth prouvât son habileté en filant vers le large.

— Tu as accompli de gros progrès, observa Franklin.

— Ce n'est pas très difficile aujourd'hui. Il n'y a pas de houle.

Néanmoins flattée par le compliment de son père, elle sourit, ferma les yeux et offrit son visage au soleil.

— Tu as trouvé la soirée réussie ? lui demanda i Franklin.

— Oui, répondit Lisbeth, les yeux clos.

— Qu'est-ce qui t'a plu ?

— La musique.

Il s'humecta les lèvres, le temps de trouver un autre commentaire à propos de la soirée.

—J'ai eu l'impression que tu ne t'amusais pas beaucoup, ma chérie. Mais je te comprends.

A ton âge, ce genre de fête ne m'amusait pas plus que toi.

Lisbeth ouvrit les yeux et regarda son père.

—Vraiment ?

—En fait, je te ressemblais beaucoup. Mon frère - ton oncle Steve - était très populaire.

C'était lui qu'on remarquait. Il était plus intelligent que moi et les filles le trouvaient plus séduisant. Moi, j'étais si timide que je n'osais pas ouvrir la bouche, de crainte qu'on ne me trouve idiot.

—Pourtant tu es bien plus intelligent et plus beau qu'oncle Steve ! Pardonne-moi. Je sais que c'est ton frère.

Il éclata de rire.

—Je voyais les choses autrement, ma chérie. Mais, en grandissant, j'ai pris de l'assurance, et à seize ans je me moquais de l'impression que je pouvais produire.

Le front plissé, elle tourna son regard vers l'horizon qui devenait brumeux.

—Tu finiras par t'épanouir, Lizzie. Il faut avoir de la patience et ne rien brusquer. Mais je te promets que beaucoup de joie t'attend, et que tu l'apprécieras mieux que Carlynn, parce qu'elle en a l'habitude.

Lisbeth caressa le plat-bord puis regarda son père.

—Je ne voudrais pas que Carlynn soit malheureuse.

—Il ne s'agit pas de ça, ma chérie. Vous pouvez être heureuses toutes les deux, en même temps. D'autant que vous avez la chance d'être deux sœurs très unies. Les amis vont et viennent, vous en rencontrerez d'autres, mais vous deux, vous pourrez toujours compter l'une sur l'autre.

—Elle est très belle, fit-elle en donnant l'impression d'attendre un compliment.

—Je la trouve un peu maigre, si tu veux savoir.

Lisbeth sourit.

—Merci, papa, dit-elle.

Puis elle offrit de nouveau son visage au soleil.

Lisbeth sentit qu'elle avait pris un léger coup de soleil tandis que, de retour de leur promenade en mer, ils arrimaient le voilier à la jetée. Elle n'avait eu aucune envie de rentrer si tôt, de voir s'achever son tête à tête avec l'unique personne pour laquelle elle comptât plus que Carlynn, mais le brouillard, en se rapprochant, avait menacé de les surprendre. Lisbeth précéda son père tandis qu'ils se dirigeaient vers la voiture à travers les dunes. Deux jeunes garçons jouaient sur les pentes douces, couraient, sautaient, poussaient des cris et, quand Lisbeth entendit derrière elle le bruit mat d'une chute sur le sable, elle se dit que l'un des deux avait dû sauter à bas d'une dune.

—Eh ! Mademoiselle ! cria un garçon.

Croyant à une farce, Lisbeth ne se retourna pas.

—Mademoiselle ! Votre père !

Elle fit volte-face et vit son père, à quelques mètres de distance, allongé sur le sable.

—Papa !

Elle courut vers Franklin, s'agenouilla à côté de lui, posa la main sur son cœur mais ne sentit aucune palpitation. Son visage avait la couleur des cendres refroidies dans l'âtre. Lisbeth se tourna vers les garçons qui observaient la scène, pétrifiés, du haut d'une dune.

—Allez chercher de l'aide ! Dépêchez-vous !

Les mains plaquées sur le torse de son père, elle pria Dieu de le sauver, ferma les yeux, essaya d'insuffler son amour dans le corps de Franklin. Elle regretta de ne pas avoir interrogé plus longuement Carlynn sur la façon dont elle procédait pour guérir. Qu'avait voulu dire sa sœur quand elle lui avait expliqué qu'elle essayait de transmettre tout ce qu'elle avait de positif en elle ? Comment s'y prenait-elle ? Comment, mon Dieu, comment ?

Lisbeth continua à se pencher sur son père, en lui disant à haute voix qu'elle l'aimait, tandis que le visage de Franklin perdait sa couleur de cendres pour devenir blême. Une sirène résonna dans le lointain, mais, quand l'ambulance se gara sur le petit parking près des dunes, Lisbeth avait déjà perdu son père. Son champion. Elle se dit qu'il avait commis une erreur, qu'il était responsable de sa propre mort.

Il s'était trompé. Il avait emmené avec lui la jumelle qui ne pouvait pas le sauver

Dès que Joëlle quitta l'autoroute, elle se retrouva derrière une file de voitures qui se préparaient à prendre la Seventeen Mile Drive. Quand elle arriva au péage, elle sourit au jeune employé sans lui tendre d'argent.

— Je suis Joëlle D'Angelo et je vais chez le Dr Carlynn Shire.

Le guichetier consulta une liste, releva les yeux.

— Allez-y. C'est bon.

Joëlle regarda devant elle en se demandant si elle devait s'engager à droite ou à gauche.

— Je prends quelle direction ?

L'employé lui désigna la route de gauche.

— La villa Kling est par là. Juste après Cypress Point.

— Merci.

Joëlle repartit, passa devant l'auberge de Pebble Beach, laissa derrière elle une multitude de véhicules, de voitures de golf et de touristes et, au bout de quelques minutes, arriva à la hauteur d'un promontoire qui s'avavançait dans l'océan à la pointe nord de la baie de Carmel. Si elle avait eu des jumelles - et le temps de s'arrêter -, elle aurait pu essayer de repérer son immeuble de l'autre côté de la baie. Aurait-elle vraiment le cœur de quitter Monterey ?

Jusqu'au quatrième ou cinquième mois, elle pourrait probablement dissimuler sa grossesse. Elle avait vu des jeunes femmes cacher leur état à leur famille jusqu'au dernier moment. Si elle portait des vêtements amples et évitait les sorties, elle arriverait à garder son secret et à travailler le plus longtemps possible. De l'argent, il lui en faudrait pour déménager et attendre de retrouver un emploi après l'accouchement.

Vivre avec ses parents plus d'une semaine ou deux lui semblait impossible. Ils étaient merveilleux tous les deux, mais ils la rendraient folle bien avant qu'elle mît au monde son enfant. En revanche, vivre à proximité serait une bonne solution. Elle avait bien pensé à ses amies également. Son ancienne compagne de chambre, à l'université, installée à Chicago, avait deux enfants et pourrait utilement la conseiller. Mais comment supporter Chicago quand on a vécu à Monterey ? Faire l'effort de renoncer à un environnement proche de la perfection serait une difficulté supplémentaire, et sa situation était assez compliquée pour l'instant.

Elle sortit de ses réflexions lorsqu'elle distingua le cyprès solitaire qui se dressait sur le rivage rocheux, juste avant que la route traversât un épais bosquet, déroband la vue sur

l'océan. Puis elle arriva à l'embranchement qui conduisait au bord de la falaise et s'arrêta sur le bas-côté de la route, le temps de chercher la bonne direction. La villa devait se trouver plus avant, sur la gauche. Joëlle leva les yeux et la découvrit, nichée parmi les arbres, avec ses tuiles rouges. Quel cadre ! Une voiture klaxonna en la dépassant. Aussitôt elle repartit, et trouva au bout de quelques mètres le portail de l'allée menant à la villa.

Elle appuya sur le bouton de l'interphone, comme on l'y avait invitée. Le portail s'ouvrit en glissant sur son rail avec un léger bruit métallique. Joëlle pénétra dans le domaine verdoyant des Kling et alla se garer tout près de la villa. Un chemin pavé conduisait jusqu'à l'impressionnante porte à double battant. A la jolie sonnette de nacre, Joëlle préféra le lourd heurtoir, en forme de dauphin, pour le simple plaisir de le soulever et de le laisser retomber.

Quelques minutes passèrent avant que la porte s'ouvrît. Une femme en robe bleu lavande, les cheveux gris retenus en un chignon sur la nuque, de petites lunettes à la mode, cerclées de métal, sourit à Joëlle.

—Docteur Shire ? demanda Joëlle en tendant la main vers son hôtesse.

—Non, pas du tout.

La femme serra la main de Joëlle.

—Je suis la gouvernante, Mme McGowan. Vous êtes Shanti, j'imagine.

—Oui. J'ai rendez-vous avec le Dr Shire.

—Entrez, je vous en prie.

Mme McGowan s'effaça pour laisser passer Joëlle, lui fit traverser le hall, magnifique avec ses tomettes lustrées, puis la conduisit dans le séjour dont l'imposante cheminée rappelait la demeure du héros de *Citizen Kane*. De hautes fenêtres voûtées et deux portes-fenêtres donnaient sur une terrasse, et, au-delà, sur les flots bleus du Pacifique, encadrés par des cyprès qui se balançaient sous le vent.

—C'est magnifique, observa Joëlle en sentant sous ses pieds le moelleux d'un tapis d'Orient.

—Je vais prévenir le Dr Shire de votre arrivée. Installez-vous où vous voulez.

—Merci.

La gouvernante disparue, Joëlle hésita entre un fauteuil et le canapé, puis céda à l'envie de contempler le panorama. A travers l'une des fenêtres, elle vit que le bord de la terrasse suivait les irrégularités du terrain. Joëlle fut convaincue qu'elle se trouverait à court de mots si elle devait décrire ce panorama d'eau et de verdure, si différent de la vue étriquée qu'elle avait de son appartement.

En contrebas, un Noir aux cheveux grisonnants taillait un buisson. Un autre homme, plus jeune, dont elle n'apercevait que le crâne, arrangeait quelque chose juste sous la terrasse. Quel endroit fabuleux pour travailler ! Mais la présence de ces employés laissait

supposer que Carlynn Shire jouissait d'une solide fortune, et Joëlle imagina à regret une femme qui s'enrichissait de la détresse des gens. Une sorte de charlatan, en somme.

—Bonjour !

Joëlle se retourna, vit une petite femme entrer dans le séjour en s'appuyant sur une canne et lui adressa un sourire incertain.

—Bonjour. Vous êtes le Dr Shire ?

—Oui, répondit Carlynn Shire, la main tendue. Appelez-moi Carlynn.

Est-ce que cette petite femme, d'apparence frêle, qui marchait avec une canne, pouvait vraiment posséder le don de guérir ?

—Asseyez-vous, Joëlle, fit Carlynn en montrant le canapé près de la fenêtre.

Joëlle s'assit, pendant que son hôtesse s'installait dans un fauteuil de cuir, allongeait ses jambes sur le repose-pied avec une énergie surprenante et posait sa canne contre le bras de son siège. On sentait du ressort sous la fragilité apparente, comme si le corps de cette femme se préservait encore de ce que la nature et l'âge lui réservaient. La voix mélodieuse, un casque de cheveux gris et une lourde frange, les yeux bleus, le regard vif, elle portait une blouse bleu marine à manches courtes, et un foulard rose et bleu, noué autour du cou. En remarquant un peu de terre sur ses sandales bleues, Joëlle se demanda si elle était allée aider les jardiniers. Elle avait l'air d'une femme qui ne craignait pas de se noircir les ongles, mais son corps lui permettait-il encore un travail physique ? Au bout du compte, l'apparence de Carlynn Shire surprenait Joëlle. En écoutant ses parents lui parler d'une mystique, douée d'un don exceptionnel, elle avait imaginé une grande femme, noueuse et mystérieuse. Or cette petite femme d'environ soixante-dix ans ne dégageait absolument rien d'étrange.

—Donc, c'est vous la petite Shanti Joy, fit Carlynn, penchée en avant.

—Oui. Mais je me fais appeler Joëlle D'Angelo maintenant.

Carlynn eut un sourire compréhensif.

—Quand avez-vous changé de nom ?

—A l'âge de dix ans, quand j'ai quitté la communauté, avec mes parents, pour Berkeley. Mais même à Berkeley je trouvais que mon nom n'était pas facile à porter. Alors j'ai combiné les prénoms de mes parents, John et Ellen, pour en faire Joëlle.

—Ah... Eh bien, voyez-vous, mon prénom est aussi une combinaison de deux autres. Ceux de mes grands-parents : Cari et Lena.

—Vous vous souvenez de ma naissance ? demanda Joëlle, la tête penchée sur l'épaule.

—Bien sûr.

—Pardonnez-moi mon scepticisme mais, à votre avis, m'avez-vous vraiment sauvée ? Ou est-ce que j'ai fini par respirer, naturellement ?

—C'est difficile de le savoir. J'ai posé mes mains sur vous. Vous avez commencé à

respirer. Était-ce une simple coïncidence ? Peut-être. Mais vous êtes ici, belle et bien vivante, et c'est tout ce qui importe.

— Sans doute. Mais si... c'est grâce à vous, je suis heureuse que vous ayez été présente.

— Moi aussi. Maintenant, dites-moi ce qui vous amène, ajouta-t-elle en regardant attentivement Joëlle.

— J'ai une amie. Mara. Elle a été victime d'une rupture d'anévrisme. Elle est dans un établissement, spécialisé, et condamnée à y rester, d'après les médecins. Comme je vous l'ai dit, je crois difficilement qu'on puisse posséder le don de guérir, mais j'ai tout de même voulu vous parler de cette amie. Vous pourriez être sa dernière chance.

Joëlle s'attendit que Carlynn lui expliquât, avec un sourire de sympathie, qu'elle avait cessé de répondre à des demandes de ce genre, comme l'avait fait son interlocutrice, au téléphone. Elle fut donc surprise de voir la vieille dame se renfoncer dans son fauteuil, avec l'air de s'installer pour une longue conversation.

— Parlez-moi de votre amie.

Joëlle hésita, se demandant quel genre d'informations pourraient aider une guérisseuse.

— Mara était psychiatre, commença-t-elle, et elle...

— Non, l'interrompit Carlynn avec douceur.

Elle se leva, sans sa canne, s'avança lentement vers le canapé et s'assit, tournée vers Joëlle.

— Parlez-moi de votre amie, telle qu'elle vous apparaissait.

Aussitôt, plusieurs images de Mara se bousculèrent dans la mémoire de Joëlle. Elle la revit riant au cours d'une balade en montagne, en train de lui exposer un cas dans un couloir de l'hôpital, tenant la main de Liam, pendant qu'elle accouchait, endormie contre ses oreillers dans l'établissement spécialisé, la joue pendante, la tête en avant.

Joëlle sentit les larmes lui brûler les yeux, son nez se gonfler, et pressa sa main contre sa joue.

— Excusez-moi, dit-elle tandis qu'une larme mouillait ses doigts.

— Ne vous excusez pas, Joëlle.

Carlynn se leva de nouveau et alla prendre une boîte de mouchoirs sur une petite table. Elle la tendit à Joëlle puis la posa entre elles.

— Je vois que cette amie vous est très chère.

Joëlle hocha la tête, tout en s'essuyant les yeux.

— Elle était ma meilleure amie, dit-elle d'une voix étranglée.

— Je comprends. Prenez votre temps.

Une minute s'écoula avant que Joëlle pût continuer.

Il y a dix ans - j'avais vingt-quatre ans et je venais de terminer mes études - je suis entrée

comme assistante sociale au Silas Mémorial. Dans le service maternité, non par choix mais parce qu'il n'y avait pas de poste disponible dans un autre service. Le deuxième jour, je suis tombée sur un cas qui m'a semblé difficile, parce que je manquais d'expérience. Il s'agissait d'une femme qui avait perdu son bébé et qui faisait une grave dépression. J'ai voulu demander des conseils à un psychiatre, on m'a recommandé Mara Steele. Je l'ai donc appelée pour qu'elle voie la patiente. Mara n'avait que vingt-six ans. Elle faisait partie de ces jeunes qui font leurs études sans le moindre accroc, et j'ai eu beaucoup de peine à croire que j'avais devant moi un médecin spécialisé.

— Elle était exceptionnelle.

— Absolument. Elle s'était spécialisée dans les problèmes liés à la maternité : avortement spontané, stérilité, soins intensifs néonataux, ce genre de choses. Et pourtant, elle n'avait jamais envisagé d'avoir un enfant. Toujours est-il que ce jour-là elle a vu la patiente, et puis, comme il était déjà tard, elle m'a proposé d'en parler en dînant ensemble. Ce dîner a duré quatre heures.

Souvenir qui fit naître un sourire heureux. Joëlle et Mara avaient certes parlé de la patiente, mais aussi de mille autres choses. Joëlle, qui avait épousé Rusty quelques semaines plus tôt, raconta leur rencontre à l'université, puis comment Rusty avait abandonné ses études pour entrer dans l'informatique. Il amassait plus d'argent qu'elle n'en gagnerait jamais en étant assistante sociale, et elle savait qu'il avait eu raison de choisir ce secteur. Il était beaucoup plus à l'aise avec les ordinateurs qu'avec les gens. Son intelligence avait séduit Joëlle, mais elle dut reconnaître plus tard qu'elle avait peut-être voulu, en l'épousant, faire mentir ses parents qui estimaient que Rusty n'était pas un homme pour elle. Elle regrettait de ne pas les avoir écoutés.

Quant à Mara, elle avait parlé de ce qui lui manquait : une vie sociale. Jusque-là elle s'était tant consacrée à ses études, puis à sa vie professionnelle, qu'elle n'avait guère eu de temps pour les hommes. Joëlle fut tout de suite convaincue que Mara Steele aurait du mal à trouver quelqu'un qui ne fût pas intimidé par son intelligence, sa culture et sa beauté. A l'époque, elle portait ses beaux cheveux bruns sur les épaules. Avec ses grands yeux noirs et sa peau très claire, elle était extraordinaire. Au restaurant, ce soir-là, Joëlle s'était sentie, face à elle, comme une adolescente quelconque, bien que Mara n'eût rien fait pour lui donner cette impression. Au contraire, elle avait traité Joëlle sur un pied d'égalité et, à la fin de la soirée, elles s'étaient promis de faire une balade en montagne le week-end suivant

— Cette promenade a duré des heures. Je me suis sentie plus proche d'elle que je ne l'avais jamais été avec une autre amie. Je l'admirais, je la mettais sur un piédestal mais, au fil du temps, je l'ai regardée autrement. Comme une sœur, avec un sentiment d'égalité entre nous. J'étais fille unique, j'aurais aimé avoir une sœur, et Mara a comblé cette nostalgie.

En parlant de sœurs, Joëlle espéra ne pas réveiller chez Carlynn des souvenirs douloureux. Mais elle n'aurait pu donner une idée des liens qui l'avaient unie à Mara sans cette comparaison.

Elle se rendit compte, avec embarras, qu'elle avait si bien tortillé le mouchoir entre ses mains qu'il ressemblait à une cordelette. Elle le posa sur ses genoux, puis se demanda si elle ne s'était pas lancée dans un récit trop détaillé dont Carlynn ne saurait que faire.

—Est-ce que je vous en ai assez dit ?

—Non. Vous ne faites que commencer.

Joëlle en fut ravie, tant elle se sentait réconfortée par le récit de son amitié avec Mara.

—Je lui ai fait rencontrer son mari, reprit-elle. C'est un de mes collègues, venu travailler à l'hôpital quelques années après Mara. Nous étions devenus de bons amis. Il s'appelle Liam. Il est séduisant, intelligent, on peut compter sur lui.

Se sentant rougir, Joëlle enchaîna précipitamment :

— Et il jouait de la musique folk, en semi-professionnel, dans des clubs de la ville. Mara était aussi une musicienne folk - une guitariste - et une chanteuse, mais pour elle ce n'était qu'un passe-temps. Liam était célibataire, mais je savais qu'il avait envie de rencontrer quelqu'un. Alors j'ai organisé une soirée en demandant à tous mes invités de venir avec un instrument de musique ou d'en inventer un. Moi, je me suis fabriqué une sorte d'harmonica avec un mouchoir sur un peigne.

Rusty avait détesté cette initiative, et son comportement réfractaire restait un souvenir déplaisant.

—Tout le monde est venu, continua Joëlle. Ce fut une belle soirée. Liam et Mara ont pris leur guitare, ils ont joué et chanté ensemble, ce que j'avais espéré, et quand minuit est arrivé, ils se sont isolés pour s'apprendre mutuellement leurs mélodies favorites. Une heure plus tard, ils avaient abandonné leur guitare et étaient engagés dans une longue conversation. Les autres invités étaient tous partis. J'ai fermé la porte de la pièce où Liam et Mara se trouvaient, puis j'ai mis de l'ordre avec Rusty et je suis allée me coucher. Quand je me suis levée, ils étaient partis, mais leur relation était bien amorcée.

Ils n'avaient cessé de la remercier à partir du moment où ils avaient compris qu'elle les avait intentionnellement réunis. Oh, oui ! Ils lui avaient manifesté mille fois leur gratitude.

— Je suis trop bavarde, remarqua Joëlle.

— Non, pas du tout.

Carlynn se rapprocha de Joëlle, lui prit les mains et les posa sur son giron. La vieille dame avait des mains fines, osseuses, une peau qui dégageait beaucoup de chaleur.

— Racontez-moi leur mariage.

—Eh bien, reprit Joëlle, un peu intimidée par le contact physique que Carlynn avait établi

entre elles, ils se sont mariés deux ans plus tard, sur la plage d'Asilomar. J'étais leur demoiselle d'honneur.

Joëlle se souvenait du bonheur que lui apportait l'union de ses deux amis. Un bonheur teinté d'une pointe d'envie lorsqu'elle se disait qu'avec Rusty elle ne connaîtrait jamais une relation aussi harmonieuse.

—Ils ont commencé à jouer en duo dans des clubs. Ils se présentaient sous le nom de Sommers et Steele, et ils avaient leurs fans.

De temps en temps, Joëlle allait les écouter. Ces soirs-là, ils chantaient la chanson qu'ils avaient écrite pour elle - une chanson à la fois poignante et drôle qui exprimait leur gratitude, faisait rougir Joëlle et rire le public.

—Mara ne voulait pas d'enfant. C'était la seule dissension entre nous. Rusty et moi étions si désolés de ne pas en avoir... Apparemment, j'étais stérile. .

Un instant, Joëlle fut distraite par une sensation de plénitude dans son ventre, mais elle s'en détourna aussitôt.

—Mara avait peur. Je dirais même qu'elle était terrifiée. Elle pensait que les choses se passeraient mal si elle était enceinte ou qu'elle ne saurait pas s'occuper de son enfant et lui ferait du mal. Evidemment, son travail la confrontait sans cesse à des accidents pendant la grossesse ou au moment de l'accouchement. Elle en était forcément affectée. Et puis... continua Joëlle en tournant son regard vers les cyprès à côté de la terrasse, elle n'avait jamais été attirée par les enfants. Quand, par exemple, dans un centre commercial ou ailleurs, je m'extasiais sur un bébé, elle l'ignorait complètement. Si vous lui demandiez de parler de ses projets, il n'était question que de sa carrière. Mais Liam voulait des enfants. Je sais que c'était une source de tension entre eux parce que j'avais assisté à des discussions.

Joëlle s'interrompt en adressant à Carlynn un regard contrit.

—Je m'étends trop sur toute cette histoire.

—Continuez. C'est très bien.

Si Carlynn n'avait peut-être pas véritablement le don de guérir, en tout cas, elle avait la patience d'une sainte.

— Mara et moi continuions à sortir ensemble une ou deux fois par semaine. Nous faisons de l'aérobic, du yoga. Nous déjeunions ou dînions en tête à tête, elle parlait de ses peurs, de ses appréhensions en ce qui concernait une éventuelle grossesse. De son côté, Liam me disait combien il avait envie d'un enfant. Je dois dire que je comprenais mieux son désir que les appréhensions de Mara, même si je pouvais les admettre facilement, étant donné son travail.

Joëlle se tut, regarda de nouveau vers la terrasse que le vieux jardinier était en train de balayer.

—Je pense, dit-elle finalement, que j'ai fait pression sur Mara et que c'est moi qui l'ai persuadée d'avoir un enfant.

—Ce n'est pas avec des mots qu'on tombe enceinte, remarqua Carlynn en souriant.

—Mais je n'arrêtais pas de lui affirmer que tout se passerait bien. Elle irait voir Rebecca Reed, la meilleure obstétricienne de la région, elle saurait s'occuper de son bébé, parce qu'il serait le sien. J'ai pris le parti de Liam. Et elle l'aimait tellement ! ajouta Joëlle, au bord des larmes, mais reprenant aussitôt le contrôle d'elle-même. Elle a voulu lui faire plaisir. Elle a finalement été enceinte, sans le moindre problème pendant la grossesse, et je crois qu'elle a fini par attendre cet enfant avec bonheur. Tous deux m'ont invitée à assister à l'accouchement, par amitié.

Carlynn hocha la tête.

—Au début, tout allait bien, continua Joëlle. Puis tout à coup Mara s'est tenu la tête à deux mains en criant qu'elle avait très mal.

Les larmes roulèrent de nouveau sur ses joues. Elle retira sa main de celles de Carlynn pour prendre un autre mouchoir.

—C'était horrible, expliqua-t-elle. Elle a eu une convulsion, puis elle est tombée dans le coma. Liam et moi sommes restés perplexes. Elle a été transportée dans la salle d'opération, où elle a subi une césarienne. Ensuite on lui a fait un scanner. Nous espérions qu'elle avait simplement perdu connaissance à cause de la douleur. Mais, au fond de nous-mêmes, nous savions que c'était bien autre chose. Nous commençons à comprendre que les frayeurs de Mara avaient été prémonitoires.

Carlynn ne souriait plus. Elle serra la main de Joëlle dans la sienne.

— Quelle terrible épreuve pour vous tous ! dit-elle.

—Je me sens coupable. Et Liam encore plus. Il a perdu sa femme, son fils n'a plus de mère. J'ai perdu ma meilleure amie et ses patients ont perdu leur médecin. L'un d'eux s'est suicidé en apprenant que Mara n'exercerait plus jamais.

—Avez-vous fini par être enceinte, vous-même ? Vous avez des enfants ?

—Non. Et pour cette raison, mon mari et moi avons divorcé. Il y a deux ans.

—Dommage.

D'un geste de la main, Joëlle repoussa ces regrets.

—Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. L'absence d'enfant a simplement précipité notre séparation.

—Vous avez un compagnon ?

Surprise par une question qui lui semblait accessoire, Joëlle répondit néanmoins avec un pâle sourire :

— Je vis au jour le jour.

— Et Mara ? Où en est-elle ?

— Elle n'a plus aucune autonomie. Elle peut remuer un bras et la tête, mais c'est tout.

Mais elle sourit beaucoup plus que lorsqu'elle était...

« ... vivante », faillit dire Joëlle qui se retint de justesse.

— Je veux dire qu'elle ne souriait pas autant avant l'accident. Parfois, quand le cerveau est endommagé, les gens planent...

— Ils sont euphoriques, précisa Carlynn.

— Exactement. C'est à la fois une bénédiction et un drame. Au moins, elle ne souffre pas, mais Liam et moi voudrions tant qu'elle redevienne elle-même ! Pour son fils aussi. Sam est un amour.

Joëlle pressa le mouchoir contre son nez, comme si elle craignait de se remettre à pleurer.

— Je la verrai, annonça Carlynn.

— Vraiment ? Oh ! merci.

De nouveau, Carlynn serra la main de Joëlle dans la sienne, puis se leva.

— Je ne connais pas encore mon emploi du temps pour les prochaines semaines, mais si vous m'appellez dans deux ou trois jours nous pourrions fixer une date. Vous m'accompagnerez quand j'irai la voir, n'est-ce pas ?

— Oui. Ce sera...

Les deux femmes se retournèrent en entendant un bruit de pas. Un homme âgé, grand, à l'épaisse chevelure blanche, se tenait dans l'encadrement de la porte.

— Joëlle, je vous présente mon mari, Alan.

Carlynn alla prendre sa canne avant de s'avancer vers son mari. Joëlle se leva, la suivit et tendit la main à Alan. Il la regardait avec curiosité, sans l'ombre d'un sourire. C'était un homme qui devait avoir une dizaine d'années de plus que sa femme.

— Bonjour, lui dit Joëlle. J'allais partir. J'étais venue demander à Carlynn si elle acceptait de voir l'une de mes amies.

— Et qu'as-tu répondu ? demanda Alan à sa femme, le sourcil levé.

— Il s'agit d'un cas très particulier. Ne serait-ce que parce qu'il m'est présenté par l'enfant que j'ai vue naître à la communauté de Cabrial. Tu te souviens ?

Alan regarda son épouse d'un air à la fois stupide - comme s'il ne saisissait pas ce qu'elle lui disait - et mécontent. Puis il dévisagea Joëlle, au point qu'elle dut détourner le regard, mal à l'aise. Alan lui semblait bizarre. Peut-être était-il atteint de la maladie d'Alzheimer. En tout cas, si Carlynn était en mesure de guérir quelqu'un d'un handicap cérébral, son mari ne lui servait pas de publicité.

Carlynn reconduisit Joëlle jusqu'à sa voiture. Elles échangèrent une chaleureuse poignée

de main, Carlynn prenant la main de Joëlle entre les siennes.

—Appelez-moi dans quelques jours, Joëlle.

—Je n'y manquerai pas.

Joëlle s'installa au volant et aperçut l'air sombre d'Alan qui l'observait derrière la fenêtre, tandis qu'elle effectuait un demi-tour dans l'allée. Elle lui adressa un petit signe qui resta sans réponse. Il devait souffrir de démence. Mais elle cessa de s'interroger dès qu'elle s'engagea sur la Seventeen Mile Drive, en emportant avec elle la chaleur des mains de Carlynn.

Trois jours plus tard, pendant que Joëlle, assise à son bureau, rédigeait un rapport sur une patiente, Liam, de l'autre côté de la cloison, téléphonait. Bien qu'il fût difficile de comprendre exactement ce qu'il disait, il était, en revanche, évident qu'il organisait une aide à domicile pour un malade. Ni trop grave ni aiguë, cordiale et calme, sa voix rappela à Joëlle combien elle regrettait de ne plus l'entendre chanter. Il n'avait probablement plus touché à sa guitare depuis le drame.

Joëlle comptait fixer la date et l'heure de la visite de Carlynn à Mara dans la soirée. Elle avait décidé de n'en rien dire à Liam. Soit il se moquerait d'elle et de sa prétendue guérisseuse, soit il lui interdirait d'imposer à Mara un traitement supplémentaire qu'il jugerait, de toute façon, inutile.

Carlynn Shire avait surpris Joëlle par son calme, sa sérénité. Jamais Joëlle n'aurait cru que Carlynn l'écouterait pendant une demi-heure, sinon plus, en lui tenant les mains. Et, après un court moment d'embarras, elle s'était sentie à l'aise, réconfortée. L'écoute de Carlynn, l'attention qu'elle lui avait consacrée étaient allées bien au-delà de ce que Joëlle elle-même savait faire avec ses patientes.

Quel soulagement elle avait ressenti en racontant toute l'histoire de Mara et le rôle qu'elle avait joué dans la vie de son amie ! Cela dit, elle avait eu soin de ne pas avouer ce qui l'aurait libérée d'un poids très lourd. Mais ça, il n'était pas question d'en parler.

Seule Mara aurait pu être sa confidente. Joëlle lui aurait dévoilé qu'elle était amoureuse du mari de sa meilleure amie, rongée par un sentiment de culpabilité depuis qu'elle avait fait l'amour avec lui pendant que sa femme végétait dans un établissement médicalisé. Que lui aurait répondu Mara ? Quels conseils lui aurait-elle prodigués ? Mara ne plaisantait pas avec la morale, mais Joëlle non plus. Jamais elle n'avait commis une telle faute de sa vie. Toutefois, un homme et une femme avaient-ils d'autres moyens de se prodiguer un profond réconfort ? Mais, si cet acte avait mis un terme définitif à une longue amitié, elle le regretterait éternellement.

Elle cessa de taper sur son ordinateur pour poser ses mains sur son ventre en se demandant si elle n'était pas simplement en train de grossir, par manque d'exercice. Elle en était maintenant à dix semaines et demie. La veille, elle avait observé dans son miroir que des veines d'un bleu-vert devenaient visibles sur son ventre et ses seins, et que sa taille commençait à s'épaissir. Combien de temps restait-il avant que l'on se mette à jaser dans son

dos ? Elle imaginait déjà Maggie, la réceptionniste, dire à Liam : « Eh bien, on dirait que Joëlle s'empâte un peu, non ? »

Sur son bureau, le téléphone intérieur sonna. Elle décrocha.

—Il y a un médecin qui voudrait vous voir, lui annonça Maggie.

—Un médecin ?

Joëlle crut que Rebecca Reed avait deviné qu'elle était enceinte et voulait lui proposer une petite conversation à cœur ouvert.

—Qui est-ce ?

—Vous me répétez votre nom ? fit la voix de Maggie, un peu à l'écart du récepteur.

Joëlle ne put entendre la réponse. Mais Maggie revint en ligne.

—Le Dr Alan Shire.

Que venait faire ce vieux mari un peu bizarre ? Joëlle le revit avec son expression désapprobatrice, cet air égaré qui suggérait la démence. Il n'était pas question pour elle de le recevoir dans son bureau, alors que Liam risquait d'entendre leur conversation.

—J'arrive, dit-elle.

En dépit de son âge avancé, Alan Shire avait une silhouette encore imposante que mettait en valeur l'exiguïté de la réception. Ses cheveux paraissaient aussi plus blancs que dans le grand séjour de sa villa et son visage exprimait plus de souci que de confusion mentale. Joëlle s'approcha de lui, la main tendue.

—Je suis heureuse de vous revoir, docteur Shire. Nous serons dans la salle de conférences, ajouta Joëlle à l'adresse de Maggie.

Elle conduisit son visiteur dans l'étroit corridor, jusqu'à la salle spacieuse, suffisamment à l'écart du reste du service pour que personne ne surprît leur conversation.

—Asseyez-vous, je vous en prie.

Joëlle désigna l'une des chaises qui entouraient la longue table. Elle-même prit place à côté d'Alan Shire.

—Que puis-je pour vous ?

Les bras sur la table, Alan se tourna vers Joëlle.

—Je suis venu parler à l'assistante sociale en comptant sur son bon sens.

Joëlle chercha vainement sur le visage d'Alan l'ombre d'un sourire, le reflet d'une once de légèreté. L'homme séduisant qu'il avait dû être n'était plus que fatigue et tracas. Mais en aucune façon il ne paraissait mentalement atteint.

—Que voulez-vous dire ?

—Ma femme... Carlynn... est retraitée, dit-il en regardant Joëlle droit dans les yeux. Elle ne travaille plus au Centre depuis près de dix ans, et pendant tout ce temps je me suis réjoui de la voir si détendue, si libre, précisa Alan en laissant apparaître enfin un léger sourire. Elle

bricole un peu dans le jardin. Elle s'occupe de la maison. Elle a peu de soucis aujourd'hui, alors qu'autrefois elle était constamment préoccupée par ses patients. Je ne veux pas la revoir dans cet état.

— Je comprends. Mais je vous ferai remarquer que je ne lui ai pas mis le couteau sous la gorge. Je lui ai simplement parlé d'une amie qu'elle a accepté de voir.

Joëlle essaya de se souvenir en détail de sa conversation avec Carlynn en se demandant à quel moment elle aurait fait pression sur son interlocutrice. Certes, elle avait pleuré, mais pouvait-on considérer les larmes comme un moyen de pression ?

— Bien sûr qu'elle a accepté ! Carlynn est très généreuse. Elle ne demande qu'à aider les gens. Mais vous n'avez aucune idée de l'énergie qu'elle dépense pour guérir. C'est effrayant. Après elle est vidée. Parfois pendant plusieurs jours. Je me fais du souci pour elle.

Bien que l'attitude d'Alan ne permît en aucune façon de penser qu'il mentait, Joëlle avait du mal à le croire. Il craignait peut-être que Carlynn ne le néglige si elle recommençait à exercer. Ou bien il en avait assez de partager sa femme avec le reste du monde.

Soudain, Joëlle se souvint de la canne et de l'apparence fragile de la vieille dame.

— Est-elle malade ? demanda-t-elle.

Alan Shire marqua une hésitation.

— Oui, très malade, finit-il par expliquer. Elle a besoin de repos. Et je ne voudrais à aucun prix qu'elle s'épuise de nouveau en reprenant son activité.

— Je comprends.

Joëlle préféra ne pas demander de quoi souffrait Carlynn. En revanche, repensant subitement aux réticences de ses parents lorsqu'elle leur avait annoncé son intention de rencontrer Carlynn, elle avoua :

— J'étais un peu inquiète, de toute façon. Je craignais de lui rappeler les circonstances de la mort de sa sœur, puisque je suis née à Big Sur et que sa sœur est morte là-bas quelques jours après. C'est bien cela ?

Alan s'anima, ses yeux s'agrandirent. Il hocha la tête.

— Oui, j'avais aussi ce souci. J'ignorais que vous étiez au courant au sujet de Lisbeth, étant donné que... vous veniez de naître, souligna Alan en souriant franchement. Mais est-ce que vous savez quelle épreuve ce fut pour Carlynn sur le plan physique et émotionnel ? Je crains que...

Comprenant qu'elle n'avait d'autre choix que de se ranger à l'avis de son visiteur, Joëlle interrompit Alan d'un geste de la main. Il n'était pas question - même pour tenter de sauver Mara - d'accabler de souvenirs douloureux un couple âgé, et encore moins d'aggraver l'état de santé de Carlynn. Joëlle se voyait déjà faire une croix sur sa démarche. Après tout, quinze jours plus tôt, elle n'y croyait pas. Mais elle ressentait tout de même une indéniable

déception, bien qu'elle n'eût entretenu qu'un espoir bien fragile.

—Je n'appellerai pas Carlynn, déclara-t-elle. Je vous demande simplement de l'avertir que j'ai changé d'avis. J'espère qu'elle ne vous en voudra pas d'être venu me voir.

—Oh ! non, fit Alan en se levant. Je lui dirai que nous avons discuté et que vous avez décidé de faire marche arrière. Elle comprendra. Je pense qu'au fond elle savait que ce n'était pas raisonnable de sa part d'avoir accepté.

Joëlle se demanda si ce n'était pas Carlynn qui lui avait envoyé son mari.

Alan Shire échangea avec Joëlle une poignée de main en s'inclinant courtoisement.

—Je vous remercie de votre compréhension.

—Mais non... Merci d'être venu.

Reconduisant Alan vers l'ascenseur, Joëlle vit Liam prendre son courrier à la réception. Quand elle revint sur ses pas, elle feignit de chercher son propre courrier : elle avait déjà vidé sa boîte aux lettres un peu plus tôt.

— La journée se passe bien ? demanda-t-elle.

— Très bien, répondit-il en levant à peine les yeux. Et pour toi ?

— Ça va.

— Parfait.

Puis il quitta la réception.

Joëlle retint ses larmes en se dirigeant vers son bureau. Liam ne lui avait pas adressé le moindre sourire. Ne lui avait pas proposé de prendre un café à l'heure de la pause. Rien. Elle l'avait définitivement perdu.

Tout ce qu'elle gardait de lui se développait secrètement en elle.

San Francisco, 1956

Lisbeth arrêta le Dictaphone, et retira les deux feuilles de papier et le carbone de la machine à écrire. Puis elle mit le rapport qu'elle venait de taper dans le dossier médical posé sur son bureau, jeta le carbone usagé dans la corbeille à papier et alla ranger le dossier dans le classeur métallique contre le mur du fond.

Entendant résonner le carillon de la porte d'entrée, elle regarda vers la salle d'attente, au-delà du comptoir qui la séparait de son bureau, et vit apparaître une jeune femme et son petit garçon, âgé de six ou sept ans.

Lisbeth jeta un coup d'œil au carnet de rendez-vous de son patron tandis que la femme s'approchait du comptoir.

—Bonjour, madame Hesky. Bonjour, Richard. Comment allez-vous, tous les deux, aujourd'hui ?

—Très bien. Je vous amène Richard pour sa deuxième piqûre.

— Ah ! effectivement.

L'enfant, blême d'appréhension, se serait bien passé de cette piqûre, et, s'il y avait une chose que Lisbeth regrettait dans le fait de travailler chez un pédiatre, c'était de voir constamment des enfants apeurés. Si Lloyd Peterson passait pour être l'un des pédiatres les plus doux de San Francisco, une seringue suffisait à le rendre redoutable aux yeux de ses jeunes patients.

—Asseyez-vous. Le Dr Peterson sera à vous dans quelques minutes.

Lisbeth alla sortir le dossier de Richard Hesky pour le mettre en évidence sur le comptoir, puis commença à ranger tous les documents qui avaient été sortis la veille.

Elle se sentait chez elle dans ce bureau où elle travaillait depuis six ans. Elle avait trouvé ce poste dès la fin de ses études de secrétariat médical, mais elle avait dû tout réorganiser. La précédente secrétaire avait pris sa retraite à quatre-vingts ans, en laissant derrière elle - sans doute avait-elle la vue basse - des dossiers rangés n'importe comment. Lisbeth avait si bien relevé le défi de tout mettre en ordre, et établi un système de classement si efficace, que le Dr Peterson lui disait souvent qu'il ne pourrait plus se passer d'elle.

Elle aimait travailler dans un cabinet médical. Le sang, les os brisés, les microbes ne la dérangeaient pas, tant elle était fascinée par les miracles de la médecine moderne. Comme ce

vaccin contre la poliomyélite. Certes, la piqûre était douloureuse et les enfants pleuraient, mais que de vies sauvées ! Elle ne manquait jamais de poser des questions au Dr Peterson au sujet de l'état de santé de ses patients.

Elle jeta un coup d'œil vers la salle d'attente. Mme Hesky était plongée dans la lecture d'un magazine, pendant que son fils balançait ses jambes au bord de sa chaise, sans un seul regard pour les jouets destinés à distraire les petits.

—Richard, l'appela Lisbeth, sensible à son anxiété, viens par ici une minute, s'il te plaît.

L'enfant regarda sa mère hocher la tête, puis s'avança lentement vers le comptoir.

—Tu sais, il y a un truc pour éviter d'avoir mal quand on te fait une piqûre, lui dit Lisbeth, penchée vers lui comme si elle lui confiait un secret. Tu veux savoir lequel ?

Les yeux écarquillés, Richard hocha la tête.

—Tu remues les orteils.

—Je remue les orteils ? fit l'enfant, une esquisse de sourire aux lèvres.

—Oui. Mais ce n'est pas facile si tu as tes chaussures. Alors tu diras au Dr Peterson qu'il faut que tu les enlèves d'abord. Tu as compris ?

— Ça marche vraiment ?

Lisbeth lut tant d'espoir dans l'expression du garçonnet qu'elle faillit prendre son petit visage entre ses mains et l'embrasser sur le front.

—Oui, dit-elle. Je te le promets. Mais tu n'as pas besoin de remuer tes orteils comme un fou.

—D'accord, fit Richard avec un air de conspirateur. Puis il retourna s'asseoir à côté de sa mère.

Lisbeth était certaine de ne pas se tromper. Les enfants remuaient leurs orteils avec tant de concentration que la piqûre était faite avant qu'ils s'en rendent compte. Le Dr Peterson l'avait félicitée en estimant que cette astuce était géniale.

Mais le vrai génie médical de la famille Kling, c'était Carlynn.

Elle en était maintenant à sa quatrième année d'études, à l'université de Californie, et se trouvait la plupart du temps au San Francisco General Hospital, tout près du cabinet du Dr Peterson. Lisbeth se serait engagée dans la même voie ou au moins aurait suivi une formation d'infirmière si elle s'était sentie à la hauteur. Elle s'en voulait de ne pas avoir assez travaillé en classe, mais elle reprochait aussi à ses parents d'avoir réservé à Carlynn une éducation d'un niveau supérieur au sien. Parfois, elle éprouvait également des griefs à l'égard de sa jumelle, bien qu'elle sut que Carlynn n'était pas responsable.

Lisbeth était tout de même entrée dans le milieu médical en devenant secrétaire et, à la fois organisée, méticuleuse et inventive, elle était sollicitée par des confrères de son patron pour former leurs secrétaires et leurs réceptionnistes. Pour la première fois de sa vie, elle se

sentait utile.

Elle ne serait jamais venue à San Francisco si Carlynn ne l'avait fortement incitée à la suivre. Plus intelligente, plus belle, plus cultivée qu'elle, Carlynn restait tout de même sa jumelle, et les tensions, les ressentiments passagers n'altéraient en rien l'amour qui les unissait. Une fois par semaine, elles déjeunaient ensemble, et à l'occasion se voyaient le week-end, bien que cette année Carlynn fût très prise à l'hôpital.

Elle lui avait annoncé qu'elle aurait le temps de déjeuner avec elle ce jour-là. Lisbeth devait la retrouver à midi, dans une cafétéria, à mi-chemin entre l'hôpital et le cabinet du Dr Peterson. Il était maintenant onze heures, et elle aurait bien aimé que Gabriel Johnson appelât sans tarder, sinon elle n'aurait pas plus d'une minute pour lui répondre avant de passer la communication au médecin.

Partenaire de tennis du Dr Peterson, Gabriel Johnson téléphonait tous les mardis et jeudis afin de s'assurer que leurs emplois du temps respectifs leur permettraient de se retrouver sur le court de tennis privé du médecin, après le travail. Mais, depuis quelque temps, Gabriel avait tendance à retenir Lisbeth au téléphone avant qu'elle transfère la communication. Une fois, il l'avait retenue pendant une demi-heure ! Il la faisait parler d'elle, semblait sincèrement intéressé, et l'avait félicitée pour ses talents de « directrice de bureau », dont il avait entendu parler. Lisbeth avait beaucoup apprécié de ne pas être considérée comme une simple secrétaire et, sans l'avoir jamais rencontré, elle avait commencé à penser à Gabriel, à se demander à quoi il ressemblait. Elle lui prêtait une ressemblance avec Rock Hudson, bien qu'il eût une voix plus grave. Ou bien elle le voyait blond comme James Dean, les cheveux éclaircis par le soleil qui brillait sur les courts de tennis.

La dernière fois qu'il avait appelé, il lui avait justement demandé si elle jouait au tennis.

Lisbeth avait regardé son uniforme blanc, tendu sur ses cuisses charnues.

« Non, avait-elle répondu. Pas depuis mon enfance.

— Il faut que je vous invite sur un court l'un de ces jours. »

L'idée que cet homme pût lui donner rendez-vous avait à la fois enchanté et angoissé Lisbeth. Comment pourrait-elle avoir envie qu'il la voie ?

« Peut-être, avait-elle répondu.

— Quelles sont vos distractions ? »

« Je mange ! » lui aurait-elle dit si elle avait voulu être honnête.

« Oh ! j'aime la mer. J'ai fait beaucoup de voile. »

Elle n'était plus remontée sur un bateau depuis cette dernière promenade avec son père qui s'était terminée si tragiquement, mais la voile lui manquait.

« Tiens ! Est-ce que Lloyd vous a dit que j'ai un voilier ? »

Embarrassée, elle se souvint que le Dr Peterson lui en avait effectivement parlé, peut-être un an plus tôt. Gabriel s'imaginait-il qu'elle s'était cherché un lien avec lui ? Elle aurait peut-être eu une réponse si, au même moment, voyant entrer le Dr Peterson dans son bureau, elle ne lui avait aussitôt passé Gabriel.

Le médecin vint prendre le dossier du petit Richard.

—Laissez-le retirer ses chaussures, murmura Lisbeth.

Lloyd Peterson lui adressa un sourire complice.

— Vous jouez au tennis, ce soir ? demanda-t-elle, impatiente de recevoir l'appel de Gabriel Johnson.

— Non, pas ce soir. Gabriel est retenu par une réunion.

Puis il se tourna vers son patient.

— Richard ? Tu viens avec moi, mon garçon.

« Zut ! » Gabriel ne téléphonerait pas aujourd'hui. De toute façon, Lisbeth estimait ridicule d'attendre quelque chose d'un homme comme Gabriel Johnson. Qu'avaient-ils en commun ? Chef comptable au San Francisco General hospital, il était sans doute sensiblement plus âgé qu'elle. Et puis, de toute façon, si l'occasion lui était donnée de le rencontrer, elle la refuserait.

A vingt-six ans, Lisbeth pesait cent kilos. Les quelques amies qu'elle avait lui apportaient moins de réconfort que la nourriture. Elle avait renoncé à adopter le style vestimentaire de sa sœur, et sa coiffure aussi. Lisbeth portait des cheveux courts et ondulés, qu'elle mettait en plis chaque soir avant de se coucher.

En revanche, Carlynn n'avait pas pris un gramme depuis qu'elle était sortie du lycée et, depuis une semaine, elle se faisait une natte dans le dos qui l'empêchait, disait-elle, d'avoir les cheveux dans la figure quand elle travaillait. Lisbeth trouvait sa sœur belle, sophistiquée, et, par moments, elle retenait difficilement un sentiment de jalousie.

A onze heures quarante-cinq, Lisbeth quitta son bureau pour se rendre à son rendez-vous avec Carlynn. Comme toujours, elle arriva la première, et s'installa à une table avec deux sandwiches au jambon et au fromage, en espérant qu'elle ne serait pas obligée de déjeuner seule. L'emploi du temps de Carlynn à l'hôpital n'étant pas toujours prévisible, il lui était arrivé deux ou trois fois de rater leur rendez-vous.

Ce jour-là, elle eut simplement dix minutes de retard. Lisbeth la vit apparaître, tout essoufflée, sans doute d'avoir couru.

Carlynn embrassa sa sœur puis s'assit en face d'elle.

— J'ai parlé à maman, hier soir, annonça-t-elle en prenant un sandwich.

— Sa vue s'améliore ?

—Elle dit qu'elle voit encore trouble. Je lui ai indiqué un ophtalmo, à Monterey. J'aurais

aimé l'accompagner, mais je n'en ai vraiment pas le temps.

Lisbeth n'était jamais enthousiaste lorsqu'il s'agissait de retrouver la maison familiale, et ne s'y rendait pratiquement jamais seule. Elle avait besoin de Carlynn pour servir de tampon entre elle et leur mère. Delora secouait la tête de dégoût dès qu'elle voyait Lisbeth, lui reprochait constamment son poids, l'insultait devant les serviteurs ou les invités. Lisbeth avait pris l'habitude d'emporter de la nourriture en cachette, sachant qu'elle ne pourrait manger à sa faim sous l'œil méprisant de sa mère.

Néanmoins, nul autre endroit au monde ne faisait battre le cœur de Lisbeth comme le décor de la villa de son enfance. Malgré l'odeur de chou cru et de cornichons vinaigrés qui régnait dans la cafétéria, une minute lui suffit pour retrouver la senteur des cyprès et de la mer, et les sensations qu'apportait le déferlement du brouillard sur la falaise. Cypress Point lui était aussi familier que son visage, mais beaucoup plus plaisant. Elle savait déjà qu'elle accompagnerait Carlynn si sa sœur décidait de s'y rendre. Passer quelques jours là-bas valait bien une humiliation de la part de sa mère.

Carlynn avala une bouchée de son sandwich puis sourit à sa sœur.

— Alors ? Comment vas-tu ? Tes cheveux sont très jolis.

— Merci.

Lisbeth toucha sa chevelure en se demandant ce qui lui valait aujourd'hui ce compliment.

Elle se dit que Carlynn avait simplement voulu être gentille.

— Ça va bien. Je lis *Peyton Place*. Tu l'as déjà lu ?

— Non. J'aimerais avoir le temps de lire autre chose que des revues médicales. Je suis débordée. L'autre jour, Penny Everett est venue en ville et je n'ai même pas pu la voir.

— Qu'est-ce qu'elle fait en ce moment ?

Lisbeth se souvenait du soir où Penny était tombée de la terrasse pendant qu'elle flirtait avec son petit ami. Dix ans avaient passé, mais Carlynn était restée en contact avec son amie d'enfance.

— Elle vit à Chicago. Elle fait partie d'une chorale qui chante des airs classiques. Oh !

Carlynn s'interrompit, posa son sandwich sur l'assiette et sortit son portefeuille.

— Avant que j'oublie. Laisse-moi payer aujourd'hui. Je vais même te donner un peu d'argent. Maman m'a envoyé un chèque.

Régulièrement, Delora envoyait des chèques à Carlynn, mais jamais à Lisbeth, sous prétexte que Lisbeth avait refusé d'aller à l'université. Delora lui avait payé ses études de secrétariat puis lui avait coupé les vivres dès qu'elle avait décroché son diplôme. Mais ce que Delora envoyait à Carlynn dépassait largement ses frais d'études et de subsistance, si bien que Carlynn insistait toujours pour donner quelque chose à sa sœur. Depuis longtemps, Lisbeth ne tentait plus de discuter à ce sujet. Après tout, elle avait besoin de cet argent et

estimait le mériter autant que Carlynn.

— Merci, dit-elle en prenant les billets.

— Le partenaire au tennis du Dr Peterson a appelé aujourd'hui ?

Rougissante, Lisbeth secoua la tête. Elle avait parlé en détail de ses conversations à sa sœur. Mais en tenant secrets le nom et le lieu de travail de Gabriel. Elle ne voulait pas que Carlynn essaie de l'apercevoir ; et lui apprenne ensuite qu'il se rongait les ongles derrière son bureau ou qu'il était de petite taille. Elle préférait ses rêves à la réalité.

— Non, dit-elle. Ils ne jouent pas au tennis ce soir. Par conséquent, je ne lui parlerai certainement pas avant mardi prochain.

— Dommage.

En dépit de sa beauté, Carlynn n'avait pas plus de petit ami que Lisbeth, et même pas le temps de rêver. Elle était mariée à ses études médicales.

Lisbeth aurait volontiers parlé plus longtemps de Gabriel si Carlynn n'avait reposé brusquement son sandwich et regardé vers la rue en soupirant.

— Je n'ai pas faim.

— Pourquoi ?

Carlynn se tourna vers sa sœur, les larmes aux yeux.

— Oh... je pense à cette petite fille à l'hôpital.

Lisbeth aurait dû deviner ce qui tourmentait sa sœur, toujours trop sensible.

— Carly, ma chérie, tu ne pourras pas exercer longtemps si tu es constamment bouleversée par tes malades.

— Je sais, je sais. Et ça ne s'arrange pas. Je trouve de plus en plus difficile, expliqua Carlynn, de... de ne pas soigner mes malades... à ma façon.

Carlynn avait pris soin de cacher son don de guérisseuse. Elle ne voulait pas passer pour différente des autres, ou meilleure, encore moins pour folle.

— Qu'est-ce qu'elle a cette petite fille ? demanda Lisbeth.

— Elle souffre d'une pneumonie aiguë, probablement mortelle parce qu'elle a une malformation congénitale des poumons. A huit ans, elle est mourante. On la voit plusieurs fois par jour, on écoute ses poumons et on parle d'elle comme si elle était absente. On la regarde mourir, c'est tout.

Pour la énième fois, Lisbeth constatait que Carlynn souffrait dans sa chair.

— Tu crois que tu pourrais l'aider ?

— Au moins, je devrais essayer. Mais je n'ose pas. J'ai pensé m'introduire discrètement dans sa chambre, la nuit. Seulement, si quelqu'un me surprend, il me sera difficile de me justifier. Et puis elle est encore consciente. Elle-même pourrait me trahir.

Carlynn avait quelquefois réussi à poser ses mains sur le corps d'un malade ou, comme

elle le disait, à « faire passer son énergie dans le corps du patient », mais en catimini, et uniquement sur des personnes plongées dans le coma. Elle avait dit à sa sœur qu'elle avait surpris des remarques à son sujet. Certains la trouvaient bizarre, et Lisbeth savait à quel point Carlynn redoutait ce jugement. Pourtant, dans le cas de cette enfant, si elle ne faisait rien, elle s'en voudrait toute sa vie.

— Il faut que tu trouves un moyen d'intervenir.

— Lequel ? demanda Carlynn en enveloppant son sandwich pour l'emporter.

— Peut-être pendant une visite. Tu peux t'approcher très près d'elle ?

— C'est possible si le professeur me demande de l'ausculter. Mais je ne disposerai que de quelques minutes.

— Fais semblant d'avoir du mal à entendre son souffle. Le stéthoscope peut être défaillant, non ?

Enfin, tu trouveras sûrement quelque chose pour t'attarder.

Carlynn roula les yeux.

— Je risque d'être renvoyée. Déjà qu'ils me trouvent bizarre...

— Voyons... Ou tu prends le risque de compromettre ta réputation, mais aussi de sauver cette enfant, ou tu donnes l'image d'un bon médecin, tout ce qu'il y a de plus normal, et tu laisses la petite mourir.

— Oh, non ! fit Carlynn en grimaçant. Ne présente pas les choses comme ça.

— Désolée. Je ne cherche pas à faire pression sur toi, Carly. Mais je sais que tu as choisi de faire médecine parce que tu as ce don de guérir. Tu as ingurgité un tas d'études théoriques. Reste pour toi à trouver le moyen d'associer la théorie à ce que tu as en toi depuis toujours.

Carlynn regarda quelques instants sa sœur puis soupira.

— Tu as raison. Tu es la seule personne qui me comprenne vraiment, Lizzie. Tu le sais ?

Dans l'après-midi Carlynn et les autres étudiants - tous des hommes - accompagnèrent comme d'habitude le professeur Alan Shire dans ses visites. Le fait d'être la seule femme du groupe renforçait sa singularité, ce dont elle se serait bien passée.

Plus ils s'approchaient de la chambre de la petite Betsy, plus Carlynn devenait anxieuse. Bien qu'elle n'eût encore pris aucune décision, elle savait que sa sœur avait raison : elle se devait au moins de tenter quelque chose, à sa manière, pour sauver cette enfant.

Jamais elle ne s'était estimée supérieure à Lisbeth. Lisbeth était plus terre à terre, avait plus de sens commun qu'elle et, parfois, elle l'enviait sincèrement.

A l'aise avec des formules chimiques compliquées, Carlynn était facilement désarçonnée par le quotidien, les choses de la vie. Est-ce que Lisbeth savait à quel point Carlynn dépendait d'elle, de son bon sens, de cette sagesse qu'elle possédait sans même s'en rendre compte ?

Depuis qu'elle travaillait chez le Dr Peterson, Lisbeth était devenue plus sûre d'elle, et Carlynn s'en réjouissait. En revanche, elle regrettait que le physique de sa sœur eût, en quelque sorte, suivi le mouvement. Son obésité - le mot n'était pas trop fort - lui servait d'armure, la protégeant contre... contre quoi ? Carlynn hésitait. Le rejet ? L'amour ? Même ses cours de psychiatrie laissaient Carlynn sans réponse, et jamais elle n'avait abordé le sujet avec sa sœur. Entre le mépris de leur mère et l'anonymat auquel elle semblait condamnée, Lisbeth était assez fragilisée pour que Carlynn n'eût pas envie de critiquer son physique. Elle tenait à rester son refuge, mais se demandait tout de même si elle lui rendait service en ignorant son problème de poids.

Le Dr Shire et ses étudiants finirent par arriver devant la chambre de Betsy mais n'entrèrent pas immédiatement. Le professeur commença par se tourner vers le petit groupe.

—L'état de santé de cette malade de huit ans s'est encore détérioré depuis ce matin, annonça-t-il.

Il exposa le résultat des derniers examens, qui laissaient peu d'espoir de survie à l'enfant, avec une sorte de satisfaction, comme s'il trouvait ce cas particulièrement intéressant pour ses élèves.

Choquée, Carlynn apprécia néanmoins le fait que cet exposé eût lieu hors de la chambre. Beaucoup de médecins n'hésitaient pas à discuter devant les malades de leur état, comme si ceux-ci étaient sourds. Le Dr Shire manifestait du respect pour ses patients, et puis Carlynn avait constaté qu'il l'estimait aussi compétente que les hommes. Tout ce qu'elle avait pu observer chez lui la satisfaisait. Inviterait-il maintenant l'un de ses étudiants à ausculter la petite Betsy ? Elle serait la première à se proposer, bien sûr.

Dans la chambre, Carlynn et les autres élèves se mirent en demi-cercle autour du lit de la malade tandis que le Dr Shire écoutait au stéthoscope le souffle de l'enfant. Prête à lever la main si le professeur demandait un volontaire, Carlynn était néanmoins envahie par le doute. Oserait-elle vraiment tenter quelque chose ? Elle était déjà considérée comme une exception en raison du simple fait d'être une femme dans un milieu d'hommes.

Elle-même se tenait spontanément à l'écart quand ses camarades discutaient d'un cas particulier, partageaient leurs interrogations et, parfois, leur arrogance. Elle préférait penser à ce que pourrait donner sa méthode personnelle de guérison. Lui suffirait-il d'insuffler son espoir à un patient quand elle était à son chevet ? Ayant déjà obtenu des résultats avec cette méthode, en dehors de l'hôpital, elle était pressée de tenter l'expérience avec Betsy.

— Comment te sens-tu cet après-midi, Betsy ? demanda le Dr Shire.

La petite resta sans réaction. Le regard perdu dans le vide, blême, le souffle bruyant, elle était manifestement plus mal que dans la matinée.

Le professeur lui prit sa tension, indiqua les chiffres à ses étudiants, puis se

redressa.

— Bien. Continuons nos visites. Nous sommes en retard.

Carlynn se figea. C'était impossible : ils ne pouvaient pas s'en aller si vite !

— Docteur Shire ? Pourrais-je l'ausculter quelques instants ? demanda-t-elle.

Le médecin hésita, tout en observant Carlynn d'un air interrogateur et étrange.

— Oui, mademoiselle Kling, finit-il par dire, vous pouvez.

Quelques élèves laissèrent échapper un murmure de mécontentement pendant que le médecin se rapprochait du lit de la petite en même temps que Carlynn. Uniquement soucieuse de sauver l'enfant, elle oublia de se préoccuper du jugement des autres.

Assise au bord du lit, elle sourit à la petite et, au lieu d'utiliser son stéthoscope, prit les mains de Betsy.

— Bonjour, Betsy. Je vais écouter ton cœur et tes poumons. Mais d'abord j'aimerais te parler.

Carlynn trouva bien difficile d'insuffler son énergie à l'enfant en présence de ces étudiants qui, à sa place, se seraient simplement concentrés sur les bruits transmis par leur stéthoscope. A défaut d'avoir la possibilité et le temps d'appliquer sa méthode, consistant à parler longuement avec le malade avant d'établir un contact physique, Carlynn s'efforça de faire les deux en même temps.

Elle s'aperçut que le regard de Betsy, jusque-là vague, était maintenant plongé dans le sien, et ses mains moites plus détendues. Tous les autres, dans la pièce, étaient peut-être à mille lieues de ce que faisait Carlynn, mais au moins l'enfant communiquait avec elle.

— Qu'est-ce que vous voulez me dire ? demanda Betsy d'une petite voix enrouée.

Bien qu'elle s'attendît à entendre le Dr Shire lui demander d'une minute à l'autre : « Quel pouvoir croyez-vous posséder ? », Carlynn continua à sourire à la petite.

— Tu es très forte, lui dit-elle. Même malade, tu as encore la force de me poser cette question. Tu as un courage extraordinaire.

Un échange de regards intenses unissait Carlynn et l'enfant, tout en échappant au Dr Shire et à ses étudiants, et c'était très bien ainsi. Carlynn souhaitait garder un peu plus longtemps les petites mains humides de la fillette, et essayait d'oublier qu'une intervention impatiente du professeur n'allait pas se faire attendre.

— Tu as de jolies mains, toutes chaudes, dit-elle.

Elle entendit les autres étudiants s'agiter derrière elle.

Mais eux ne redoutaient pas l'impatience du Dr Shire ils l'espéraient, pressés de continuer les visites.

— Je vais écouter tes poumons maintenant, annonça Carlynn à Betsy. Tu veux bien ?

Betsy hochait la tête, fit l'effort de se tourner sur le côté, comme elle s'y était habituée. Carlynn appuya, pour donner le change, le stéthoscope sur le dos de l'enfant, plaqua une main sur le pavillon, et posa l'autre sur la poitrine de la petite. Les yeux fermés, elle respira en imaginant que son souffle descendait dans ses mains et pénétrait dans le corps de Betsy. Elle resta ainsi le plus longtemps possible sans que les personnes présentes fussent trop intriguées. Puis elle se leva et faillit trébucher, tant elle se sentait épuisée. Mais elle souriait. Sa soudaine faiblesse était de bon augure : elle avait apporté quelque chose à l'enfant.

—Tu vas aller mieux, ma chérie, dit-elle en touchant légèrement le front de Betsy.

Puis elle se retourna sans prêter attention aux regards posés sur elle.

Le Dr Shire se gratta la gorge.

— Très bien, fit-il. Nous continuons.

Carlynn fut la dernière à sortir de la chambre. Elle jeta un coup d'œil vers Betsy avant de s'éloigner et, voyant la petite la suivre des yeux, elle lui sourit, comme si elles partageaient un secret. Ce qui était vrai, d'une certaine façon.

En fin d'après-midi, le Dr Shire la fit appeler par l'interphone. C'était la première fois que son nom résonnait dans les couloirs de l'hôpital, et sa surprise fut telle qu'il lui fallut une minute pour la surmonter.

—Mademoiselle Kling, est-ce que nous pourrions nous retrouver à la cafétéria ? lui demanda le médecin quand elle répondit à l'appel.

L'invitation était assez surprenante pour que Carlynn redoutât une sérieuse réprimande.

—Oui, dit-elle. Je peux y être dans quelques minutes.

Le Dr Shire était déjà installé à une table avec deux tasses de café devant lui, quand elle arriva.

— Crème ou sucre ? lui demanda-t-il tout en se levant.

Elle le trouva particulièrement courtois pour quelqu'un qui allait sans doute la mettre à la porte.

—Je n'ajoute rien dans mon café, déclara Carlynn.

Quand elle vit sourire le Dr Shire, elle commença à se détendre.

— La petite Betsy semble aller mieux, annonça-t-il.

— C'est merveilleux.

—Effectivement, observa le médecin en remuant son café. Merveilleux et... étrange. Quand je l'ai auscultée, elle avait le souffle d'une mourante... Je viens de l'ausculter de nouveau, et tout est normal.

— Incroyable ! Les antibiotiques ont fait...

— Mademoiselle Kling, reprit le Dr Shire après avoir baissé un instant les yeux sur sa

tasse, je vous ai observée. Je sais que vous n'êtes pas une... étudiante en médecine ordinaire. Vous êtes très intelligente, vous connaissez beaucoup de choses, c'est incontestable, mais les autres aussi. Seulement, vous avez une approche beaucoup plus personnelle que la plupart des médecins.

— J'ai le sentiment qu'il est préférable de considérer les malades comme des êtres humains, et non comme de simples cas. Nous-mêmes aimerions être traités de cette manière.

— Bien sûr, bien sûr. Mais il y a autre chose, n'est-ce pas ?

Il attendit une réponse, la tête penchée sur l'épaule, le regard fixé sur Carlynn.

— Que voulez-vous dire ?

— Je dirai que vous avez une sorte de... don, à défaut d'un mot plus juste. Qu'en pensez-vous ?

Ce fut au tour de Carlynn de baisser les yeux sur sa tasse.

— Vous ne vous trompez pas.

Ses mains se mettant à trembler, Carlynn les cacha sous la table. Depuis l'époque où sa mère l'emmenait au Letterman Hospital, elle n'avait jamais parlé de son secret à quiconque.

Alan Shire semblait fort intéressé.

— Donc Betsy et ce malade dont j'ai oublié le nom... celui qui avait une néphrite, et cette femme qu'on croyait atteinte d'une tumeur au cerveau... n'ont pas guéri, comme ça, par hasard. Vous avez ce fameux don, n'est-ce pas ?

— Peut-être. Je n'en ai jamais été sûre. Parfois il se passe quelque chose, parfois rien.

— Racontez-moi tout, fit Alan Shire en repoussant sa tasse de café. Dites-moi comment vous procédez. Que ressentez-vous ? Est-ce que des sentiments religieux jouent un rôle ? Vous priez ?

Le brusque enthousiasme du Dr Shire délia la langue de Carlynn. Soudain, elle devenait le professeur et lui l'élève.

— Je ne sais pas comment je m'y prends. Mais je peux dire que ma conscience religieuse n'intervient pas, en tout cas pas comme on pourrait l'entendre habituellement.

— Quand il se passe quelque chose, vous le sentez aussitôt ?

— Je ne peux pas définir ce qui se passe, mais, oui, je sens une transformation. Quelque chose surgit. Et je ressens... C'est difficile à expliquer. J'ai l'impression qu'un courant s'établit entre moi et le malade. Il reçoit ce qui sort de moi.

— Vous étiez au bord de l'évanouissement après votre pratique. N'est-ce pas ?

— J'étais vidée. Mais je ne crois pas que je me serais évanouie. Ça ne m'est jamais arrivé.

Carlynn se lança dans un long exposé de sa méthode.

— Je ne vois pas très bien ce que vous...

—Il me semble, au contraire, que vous me comprenez parfaitement. Vous n'avez pas simplement ausculté Betsy, n'est-ce pas ? Je crois même que vous ne l'avez pas auscultée du tout.

Carlynn se sentit rougir.

— Mais si ! riposta-t-elle sans trop savoir si le Dr Shire émettait une critique.

— Carlynn, je vous en prie, soyez franche avec moi.

Alan Shire se pencha vers son étudiante. Il avait de beaux yeux bleu clair et un visage séduisant.

—Si vous n'avez rien fait de particulier, ou alors quelque chose dont vous n'aviez pas conscience, dites-le-moi et j'oublierai. Mais je dois vous avouer que je m'intéresse beaucoup aux méthodes de guérison qui diffèrent des traitements habituels. J'ai étudié Edgar Cayce et quelques autres. Ces gens se présentent comme des guérisseurs, et je ne suis pas loin d'y croire. Mais, si je me trompe à votre sujet, je vous présente mes excuses et...

Non seulement elle se sentait en confiance, mais elle espérait aussi que le Dr Shire lui offrirait la possibilité de renouveler l'expérience.

La nuit tomba sur San Francisco tandis qu'elle racontait comment elle avait découvert ce don encore enfant, et expliquait sa décision de le tenir secret pendant ses études médicales, afin de ne pas passer pour une illuminée.

— Vous avez eu raison, Carlynn. Moi-même, je n'ai jamais fait part à quiconque de mon intérêt pour ce genre de choses. Je dois admettre que je suis ravi de tomber sur quelqu'un à qui je peux l'avouer.

— Docteur Shire...

— Alan. Appelez-moi Alan.

Carlynn sourit.

—Alan. Est-ce qu'il serait possible... je veux dire, s'il me semble que je pourrais aider un patient, est-ce que vous m'autoriseriez à prendre mon temps ? Au lieu de faire les choses subrepticement ?

—Oui. Nous nous arrangerons. Mais soyez discrète. Vous devez savoir que certains étudiants et membres du personnel parlent de vous. Ils ont compris que vous êtes différente mais ignorent encore en quoi consiste cette différence.

— Je le sais, en effet.

Pour l'instant, ils se disent qu'étant une femme vous avez ce côté attentionné, maternel, qui vous pousse à vous attarder auprès des malades, à vous asseoir sur leur lit, à leur parler. Dans l'immédiat, ne les détrompons pas, ajouta Alan Shire avec un beau sourire.

—Moi, ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi parfois je réussis, et parfois je n'arrive à rien.

—Je n'ai pas de réponse, mais je serais heureux de vous prêter mes livres. J'ai toute une bibliothèque sur le sujet.

— Oh ! Je serais ravie de la voir.

— Elle est chez moi. Ça vous ennuerait de me rendre visite ?

— Non. Pas du tout.

—Ce sera également un secret. Vous comprenez, une étudiante et son professeur... Les gens jaserait.

Une idée vint brusquement à l'esprit de Carlynn.

—Possédez-vous également ce... ce don, docteur Shire ? Alan ?

—Non, et je le regrette. Je me suis déjà demandé s'il existait en chacun de nous, s'il suffirait de le développer, mais je ne le crois pas.

Alan Shire se passa la main dans les cheveux et secoua la tête. Cela dit, j'ai la conviction que la médecine que nous pratiquons passe à côté de quelque chose d'extrêmement important et utile. J'aimerais vraiment, précisa Alan Shire, le regard plongé dans celui de Carlynn, que nous essayions, vous et moi, de changer les choses.

Sur le trottoir, devant l'établissement spécialisé, Sam se précipita vers son père. Liam souleva l'enfant dans ses bras et, quand il l'eut embrassé, le petit, renversé en arrière, posa ses mains sur les joues paternelles.

— Je t'aime, dada, dit-il en articulant parfaitement. Il aimait employer ces mots qu'il venait d'acquérir, les utilisait fréquemment et à bon escient. Ravi, Liam serra l'enfant contre lui en se disant soudain qu'il avait dû grandir et prendre du poids, ou bien que c'était lui qui faiblissait. Il n'avait plus du tout l'impression de tenir un oreiller de plumes dans ses bras.

— Je t'aime aussi, Sam, répondit-il à son fils. L'enfant ne lui laissa pas le temps de savourer ces moments de tendresse. Déjà, il gigotait pour que son père le repose par terre. Liam y consentit à contrecœur, puis alla s'asseoir sur le banc, à côté de Sheila.

— Comment allez-vous, Sheila ? demanda-t-il sans quitter son fils des yeux.

Sam courait sur la pelouse, autour du puits de pierre blanche où l'on pouvait jeter des pièces de monnaie en formulant des vœux. Il était capable désormais de courir, bien qu'il fût encore un peu instable sur ses jambes. Liam sourit en le regardant chasser une invisible proie.

— Oh ! ça va.

Apparemment fatiguée, Sheila se passa la main sur la nuque et fit un mouvement de décontraction.

— Nous avons eu une journée un peu difficile, Sam et moi. Il a reçu sa première fessée. Du moins de ma part.

— Comment ?

Liam se tourna vers Sheila, avec un air effaré qui sembla échapper à sa belle-mère.

— Il a piqué une colère au supermarché, expliqua Sheila.

Elle regarda Sam se dresser sur la pointe des pieds tandis qu'il essayait de voir de l'autre côté du puits.

— J'ai l'impression qu'il est en avance pour son âge. Je peux dire qu'à quinze mois il commence à s'individualiser sérieusement.

Liam s'efforça de garder son calme, craignant que Sheila ne lui cache la vérité si elle s'apercevait que la moutarde lui montait au nez.

— Pourquoi a-t-il piqué cette colère ?

— Oh ! toujours la même chose. Mais comme c'est votre premier enfant, vous ne voyez peut-être pas ce que je veux dire... Il a attrapé des sachets sur un rayon, en croyant que c'étaient des bonbons, et il s'est mis à hurler quand je les ai remis en place. Il s'est même assis par terre, et je n'arrivais pas à le faire taire.

— Il avait probablement besoin de sa sieste.

Liam vit Sam se laisser tomber sur l'herbe et se mettre à taper sur la pierre blanche du puits. Comment Sheila avait-elle pu frapper ce petit garçon ? Le frapper, oui, et parce qu'il se comportait comme tous les enfants de son âge ! Liam serra les poings sur ses genoux.

— Il avait déjà fait sa sieste, rétorqua Sheila. Il se conduisait mal, c'est tout. Je l'ai prévenu qu'il recevrait une fessée s'il ne se calmait pas. Il a continué. Alors, une fois à la maison, il a eu sa fessée.

Liam se leva d'un bond et fit face à Sheila, les mains tendues devant lui, les doigts écartés, comme s'il devait se retenir pour ne pas l'étrangler.

— Ça ne va pas ! s'écria-t-il, la bouche sèche. Ça ne va pas du tout ! Personne n'a le droit de frapper mon fils. Personne !

—Liam, je ne l'ai pas *frappé*. Je l'ai fessé. Tous les parents font la même chose depuis que le monde existe. Vous n'avez jamais reçu de fessée, vous ?

—Eh bien, non !

Liam avait tellement élevé la voix qu'une femme qui se dirigeait vers l'entrée de l'établissement lui jeta un regard en passant à côté de lui. Mais peu lui importait qu'on l'entendît ou non.

—Pas une seule fois, reprit-il. C'est un geste barbare. Un bon moyen pour que les enfants s'imaginent que la violence résout les problèmes. Comment avez-vous pu faire ça ? Comment avez-vous pu lui faire du mal ? Vous qui avez insisté pour que j'installe dans toute ma maison des systèmes de protection ? Il...

— Liam, vous dites des bêtises, voyons.

Sheila avait un sourire condescendant qu'il lui aurait volontiers arraché comme un masque.

—Je ne lui ai donné que quelques petites claques sur les fesses, expliqua-t-elle. Comment faire autrement pour apprendre à un enfant à distinguer le bien du mal ? Vous ne pouvez pas essayer de lui donner un mode d'emploi.

—Vous croyez vraiment qu'il a compris le sens de cette punition ?

Liam se mit à faire trois pas dans un sens, trois dans l'autre sens, en frappant du poing dans sa main.

— Il s'est mal comporté dans le magasin. Mais il avait ses raisons. Des raisons qui échappent à notre esprit d'adulte. Puis vous l'avez prévenu que vous alliez le fesser, alors

qu'il n'avait jamais entendu ce mot auparavant. Et ensuite vous attendez d'être rentrée pour passer à l'acte. Vous croyez qu'il a fait le lien ? A supposer que cette punition ait été appropriée.

— Eh bien, il connaît ce mot maintenant ! Il saura ce que je veux dire la prochaine fois.

— Il n'y aura pas de prochaine fois, Sheila.

Liam cessa d'aller et venir pour se planter devant sa belle-mère.

— Souvenez-vous-en. Sous aucun prétexte on ne touchera à mon fils.

— Quand ils ont cet âge, il n'y a pas d'autre moyen le leur faire entendre raison, et...

— Mes parents n'ont jamais eu recours à ce genre... d'humiliation. Ils ne se sont jamais servis de la violence physique pour m'éduquer. Et dites-vous bien que Mara n'aurait jamais été d'accord.

— Mon Dieu ! Vous exagérez, Liam. Je ne cherche pas à éduquer Sam par la violence. Quant à Mara, des fessées, elle en a reçu plus d'une.

Première nouvelle ! Il était vrai qu'il n'avait jamais parlé d'éducation avec Mara.

— Peut-être. Mais elle ne serait pas d'accord pour autant, j'en suis certain.

Soudain, Sam courut vers Liam, noua ses bras autour de ses jambes, s'accrocha à lui, conscient que quelque chose n'allait pas entre son père et sa grand-mère. Liam, posa une main sur la tête du petit.

— Ecoutez, dit-il à Sheila en freinant sa colère, j'apprécie tout ce que vous faites pour Sam. Mais promettez-moi de ne plus jamais le frapper.

— C'est impossible. Je crois que vous êtes franchement ridicule.

— Vous ne le toucherez plus !

Sam poussa un gémissement et s'agrippa de plus belle à son père.

— Dans ce cas, je ne m'occupe plus de lui, déclara Sheila en se levant. Trouvez quelqu'un d'autre pour le garder. Et vous pourrez sortir votre portefeuille.

Accablé par la colère, Liam ferma un instant les yeux.

— Je ne cherche pas à vous éloigner de lui ! dit-il.

Il souleva de nouveau Sam dans ses bras et, cette fois-ci, le petit garçon enfouit son visage dans le cou de son père.

— Alors, je lui donnerai une fessée quand il le méritera, riposta Sheila, les bras croisés sur la poitrine.

Saisi d'un sentiment d'impuissance, Liam se rendit compte que, s'il poursuivait cette discussion, sa voix se briserait. Il appuya sa joue contre celle de son fils.

— Quand Mara ira mieux, elle me donnera raison, déclara Sheila. Je peux vous assurer que...

— Elle n'ira jamais mieux ! lança Liam.

Sa colère fit gémir son fils une seconde fois, mais il ne put se retenir de cracher plus longuement la vérité au visage de Sheila.

— Vous ne comprenez donc pas ? Jamais elle ne se remettra ! Jamais ! Elle restera ici jusqu'à la fin de sa vie. Elle ne réalisera jamais que Sam est son fils. Elle ne sait même pas que vous êtes sa mère.

Le sang à la tête, Sheila tourna les talons et se dirigea vers le parking. Liam s'assit sur le banc et la regarda s'éloigner, le corps tremblant.

— Tout va bien, Sam, murmura-t-il. Tout va bien, mon chéri.

Pendant que l'enfant se détendait dans les bras de son père, Liam entendit Sheila claquer sa portière et mettre le moteur en marche. Heureux de la voir partir, il se dit qu'il lui faudrait cependant trouver un moyen de renouer leurs relations.

— Je regrette que tu aies eu des problèmes aujourd'hui, Sam, dit-il en berçant son enfant. Je suis désolé.

Bon sang, que c'était dur ! Il aurait eu tant de choses à dire à Mara ! Il lui aurait expliqué ce que sa mère avait fait à Sam, lui aurait demandé si, par hasard, elle l'approuvait. Peut-être avait-il prêté à Mara un jugement qui ne relevait que de ses propres opinions en matière d'éducation. Comment le savoir ? Il y avait déjà si longtemps qu'elle ne pouvait plus s'exprimer.

Il regrettait aussi de ne pouvoir parler à Mara de l'aveuglement de sa mère. Un aveuglement qui ne l'épargnait pas, lui non plus, par moments. Ce lieu confortable, agréable à la vue, était fait pour susciter un espoir irréaliste, qui était à la fois un ami et un ennemi : il lui donnait la force de continuer tout en l'empêchant de voir la réalité, de penser à cet avenir qui l'attendait sans Mara, condamnée à finir son existence ici, d'organiser sa vie en fonction de cette irréfutable vérité.

Quand ils furent rentrés, après leur visite à Mara, Liam joua avec son fils puis lut des contes. Mais il ne pensait qu'à appeler Joëlle, tout en se disant que ce serait une erreur.

Il parvint à résister jusqu'au moment où, cherchant vainement le sommeil, il fut obsédé par l'image de Sam fessé par sa grand-mère. Il prit alors le téléphone, posé sur la table de chevet, et composa le numéro de Joëlle.

— Allô ? répondit-elle d'une voix endormie.

— Je suis désolé de te réveiller. Mais j'ai une petite question à te poser.

— A quel sujet ?

Joëlle était déjà plus alerte. Liam l'imagina se redressant contre les oreillers, ses longs cheveux bruns en bataille, le cœur battant la chamade tandis qu'elle réalisait d'où venait l'appel.

—Est-ce que tu sais ce que Mara pensait des punitions corporelles ? D'une fessée, par exemple.

Il y eut un silence à l'autre bout du fil.

— Je... non, pas vraiment. Mais j'imagine qu'elle n'aurait pas approuvé. Tu as des problèmes avec Sam ?

Liam s'entendit rire sans y croire. Il y avait une éternité qu'il n'avait pas ri avec Joëlle. Mais ce fut bref.

— Non, dit-il. J'ai des problèmes avec Sheila. Elle a donné une fessée à Sam aujourd'hui.

— Pourquoi ?

— Il s'est mis à hurler au supermarché. Mais c'est encore un bébé, incapable de faire quelque chose qui mérite une fessée.

—Tu as l'air très contrarié, observa Joëlle avec une tendresse dans la voix qui serra le cœur de Liam.

— Je le suis. Mais je me demandais ce que Mara aurait pensé de cette correction.

Joëlle marqua un nouveau silence avant de répondre.

— Liam, peu importe ce que Mara en aurait pensé. Il n'y a que ton opinion qui compte maintenant.

Liam sentit Joëlle si proche de lui qu'il en eut les larmes aux yeux.

—Je ne supporte pas l'idée qu'on touche à Sam.

—Alors ne la laisse pas faire. C'est ton fils, et c'est toi qui décides.

— Je...

De crainte de se mettre à pleurer, Liam s'interrompit un instant, puis s'empressa de conclure.

—Merci. On se voit demain.

Il raccrocha brusquement, imagina Joëlle fixant son téléphone avec un air effaré, cherchant ce qu'elle avait pu lui dire pour qu'il raccroche si brutalement. Il aurait souhaité lui poser d'autres questions. Entre autres comment empêcher Sheila de recommencer, quand il dépendait d'elle dans plus d'un domaine ? Mais il avait eu peur des mots de réconfort de Joëlle, qui auraient fini par lui arracher des larmes et faire tomber des défenses si soigneusement élaborées, C'était déjà arrivé et il se sentait prêt à craquer une nouvelle fois, tant il avait envie de serrer cette femme dans ses bras, les mains enfouies dans ses cheveux, leurs jambes mêlées jusqu'au bout de la nuit.

Le lendemain, Joëlle constata que Liam l'évitait. Il n'était pas dans son bureau quand elle était arrivée, et il esquiva la réunion de travail hebdomadaire qu'ils tenaient avec Paul dans la salle de conférences. Mais Joëlle avait bien d'autres soucis en tête.

A son troisième mois de grossesse, elle devait se résoudre à l'aveu. Espérant tomber sur Rebecca Reed, elle eut beaucoup de mal à se concentrer sur ses patients ce matin-là. L'après-midi, Rebecca recevait sur rendez-vous, dans le même service, mais elle serait trop occupée pour voir Joëlle.

Elle réussissait encore à dissimuler son ventre rond sous des vêtements amples, qui présentaient également l'avantage de préparer un changement de style plus radical. Le besoin d'aller aux toilettes tous les quarts d'heure appartenait au passé ; en revanche, Joëlle ressentait des douleurs dans le ventre qui l'inquiétaient et achevaient de la convaincre de voir un médecin.

Vers midi, elle aperçut enfin Rebecca. Des dossiers sous le bras, l'obstétricienne parlait avec Serena Marquez dans le bureau des infirmières. Joëlle salua rapidement les deux femmes afin de ne pas interrompre leur conversation, puis s'assit devant le comptoir en espérant que Serena quitterait le bureau avant Rebecca. Elle eut de la chance : l'une des infirmières entra et demanda à Serena de venir voir un patient !

Rebecca s'assit, ouvrit l'un de ses dossiers et commença à écrire. Sans plus attendre, Joëlle changea de place pour se rapprocher d'elle. Rebecca la regarda, lui sourit et retourna à ses notes.

Excusez-moi d'interrompre votre travail, Rebecca, mais auriez-vous un moment à m'accorder aujourd'hui ? Peut-être après vos consultations ?

Vous avez un problème avec un patient ? demanda Rebecca en continuant d'écrire.

—J'ai un problème personnel, en fait.

Rebecca leva son stylo, se tourna de nouveau vers Joëlle, visiblement intriguée.

—Bien. Je vous verrai. Vers dix-sept heures.

—Merci.

Joëlle sortit et se dirigea vers la cafétéria en se disant qu'elle serait au rendez-vous un peu après dix-sept heures, de façon à éviter l'assistante de Rebecca. Plus cette consultation serait secrète, mieux cela vaudrait.

Elle aperçut Liam, assis, seul, à leur table habituelle, près de la fenêtre, et alla s'installer

en face de lui, heureuse qu'il n'eût pas cherché à la fuir à l'heure du déjeuner.

Sa serviette dépliée, elle la posa sur ses genoux.

—Où est Paul ?

—Il est débordé. Il sera en retard, expliqua Liam. Elle le regarda en pensant qu'il avait dû se sentir perdu pour l'appeler au sujet de Sam. Et finalement, elle avait été heureuse qu'il se tourne vers elle, comme avant leur dérapage.

—Comment vas-tu ? lui demanda-t-elle en portant son verre de lait à ses lèvres.

—Ça va.

Il chercha son regard, les yeux légèrement rougis et les paupières un peu gonflées.

—Pardon de t'avoir dérangée hier soir.

—Tu ne m'as pas dérangée. Est-ce que tu sais maintenant ce que tu vas faire avec Sheila ?

— Je vais prendre les choses en main, merci.

Liam ouvrit un sachet de sucre en poudre et le versa dans son café, un léger tremblement dans les doigts. Il a l'air bien parti pour prendre les choses en main ! se dit Joëlle.

— Liam, mon chéri, fit-elle en s'efforçant de ne pas poser sa main sur la sienne. Laisse-moi t'aider. Tu n'as pas besoin de...

— Salut, Paul, fit Liam.

Joëlle se retourna et vit Paul prêt à poser son plateau sur la table.

— Quelle journée ! remarqua-t-il en s'asseyant.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Liam d'une voix soudain allègre, comme s'il était avide de parler travail avec Paul.

— Trois nouveaux malades du sida, dont une fille de quatorze ans. Deux enfants maltraités. Un petit garçon mourant. Enfin, la routine...

— Je pourrai peut-être t'aider, tout à l'heure, déclara Joëlle. Je n'ai pas une journée aussi chargée que la tienne.

Liam questionna Paul, voulut des détails, manifesta une curiosité qui lui permettait d'oublier ses propres problèmes. Joëlle le laissa faire, puis, dès qu'elle eut fini de déjeuner, elle s'excusa et alla en chirurgie générale voir si on avait besoin d'elle, plutôt que de se sentir rejetée par Liam. Leur amitié, elle y tenait encore.

Cet après-midi-là, elle se dépêcha de terminer son travail pour aider Paul, en attendant l'heure de son rendez-vous avec Rebecca. L'heure où elle allait révéler pour la première fois qu'elle était enceinte. En ce qui concernait ses pensées, ses projets et les secrets de son cœur, elle resterait la seule à les connaître.

A dix-sept heures quinze, elle s'assit devant le bureau de Rebecca, un pâle sourire aux lèvres.

— Merci d'avoir accepté de me voir.

Rebecca poussa sur un côté du bureau une pile de dossiers.

— Bien, dit-elle. Qu'est-ce qui vous arrive ?

Même après une longue journée de travail, Rebecca gardait une coiffure impeccable et une peau lumineuse. Joëlle lui avait déjà parlé de problèmes personnels à l'époque où elle essayait d'avoir un enfant avec Rusty. Très professionnelle, efficace, comme toujours, Rebecca lui avait indiqué une liste de spécialistes en donnant son opinion sur chacun, mais elle n'avait eu ni un mot ni un geste de sympathie, de réconfort. Connaissant son style, Joëlle ne s'était nullement étonnée. De la sympathie, elle n'en attendait pas plus ce jour-là. Elle avait simplement besoin d'un médecin compétent et qui saurait se montrer discret.

— Je tiens à ce que personne ne sache que je suis venue vous voir, annonça-t-elle.

Rebecca sourit.

— Vous oubliez que nous sommes tenus au secret professionnel ?

— Non. C'est vrai, avoua Joëlle sans être capable de lui rendre son sourire. Je suis enceinte.

Rebecca resta un moment muette, les sourcils levés.

— Eh bien ! dit-elle finalement en se rejetant au fond de son fauteuil.

— Incroyable, non ?

Les bras croisés sur sa poitrine, Rebecca secoua la tête, éberluée.

— Il y a eu une époque où je vous aurais félicitée. Aujourd'hui, je ne sais que dire. Est-ce une bonne ou une mauvaise nouvelle pour vous ? Préférez-vous qu'on évite d'en discuter ?

— J'éprouve des sentiments partagés. Ce n'était pas prévu. Je ne suis pas mariée et j'ai l'intention de rester célibataire. Cela dit, vous savez à quel point j'ai eu envie d'un enfant.

— Depuis quand vos règles ont-elles cessé ?

— Elles ont toujours été très irrégulières. Alors ! c'est difficile d'être précise. En revanche, je sais qu'aujourd'hui j'en suis exactement à trois mois de grossesse.

— Donc vous situez le moment de la conception ? demanda Rebecca avec un sourire presque chaleureux.

— Oui.

Se penchant en avant, Rebecca posa les coudes sur son bureau.

— Si la conception a eu lieu il y a trois mois, vos dernières règles remontent à environ trois mois et demi. Le calcul se fait à partir du premier jour des dernières règles. C'est-à-dire, en général, quinze jours avant la conception.

Joëlle tomba des nues.

— Il y a des années que je travaille à la maternité,

— Les ultrasons permettront de déterminer la date exacte. Savez-vous que vous pouvez encore avorter ?

—Comment pourrais-je en avoir envie ? J'ai pendant si longtemps voulu être enceinte.

—Je sais. Mais je devais m'assurer que vous étiez au courant de cette possibilité.

—Je le suis.

Joëlle jeta un regard vers les diplômes encadrés, près de la fenêtre.

—Je venais vous demander si vous accepteriez d'être mon obstétricienne, expliqua-t-elle.

—Bien sûr. Voulez-vous que je vous fasse votre examen prénatal maintenant ? ajouta

Rebecca après avoir jeté un coup d'œil à sa montre.

Devant cette proposition qu'elle avait espérée, Joëlle éprouva un soulagement. Ayant tardé à soumettre le bébé à cet examen, elle tenait à s'assurer qu'il était en bonne santé.

— Je ne l'ai jamais senti bouger, dit-elle en se lovant. Est-ce normal ?

— Pour l'instant, oui. Mais ne vous inquiétez pas, ça va bientôt changer.

Rebecca fit entrer Joëlle dans l'une des petites salles d'examen, la laissa seule, le temps de se déshabiller, d'enfiler un peignoir bleu et de s'allonger sur la table. Puis elle revint, pratiqua un examen rapide, répandit ensuite un gel sur le ventre de sa patiente.

— C'est un peu douloureux sur les côtés, expliqua Joëlle en mettant ses mains de chaque côté de son ventre. J'ai l'impression que ça tire.

— Ce sont les ligaments, et c'est normal.

Tandis que Rebecca faisait aller et venir la sonde sur le gel, l'image du fœtus se forma sur le moniteur : image flottante qui demandait l'interprétation d'une spécialiste.

—Voici la tête, expliqua Rebecca en montrant le centre de l'écran. Ces petits bourgeons deviendront ses membres. Regardez, on peut déjà voir une main. Et puis, là, il y a le plus important : le cœur.

— Oh !

Joëlle souleva la tête afin de mieux voir l'écho des pulsations sur le moniteur.

—Que c'est beau ! Quelle taille a le bébé ? Le fœtus ?

—Environ dix centimètres. Ce qui confirme que vous êtes bien enceinte de quatorze semaines, Joëlle.

— Mon Dieu !

Fermant les yeux, elle laissa retomber sa tête sur l'oreiller plat.

—Je me sens coupable d'avoir tant tardé à vous voir, à m'occuper de ce bébé. Quatorze semaines !

—Voulez-vous savoir quand vous accoucherez ?

Plutôt que de prêter l'oreille aux états d'âme de sa patiente, Rebecca consultait un calendrier.

— Je pense que ce sera pour la mi-janvier, indiqua Joëlle.

—Plutôt le 1er janvier, rectifia Rebecca. Ce sera un bébé du Nouvel An.

—Un bébé du Nouvel An ! Joëlle se voyait déjà mère du premier nouveau-né de l'année : la discrétion assurée...

—Vous n'allez pas pouvoir garder encore long temps votre secret.

—J'ai l'intention de déménager avant que ma grossesse devienne évidente. S'il vous plaît, Rebecca je vous demande vraiment de ne rien dire à personne. Je n'ai pas encore présenté ma démission. Je n'ai parlé de rien, à qui que ce soit.

Rebecca rangea la sonde dans son étui, les sourcils froncés.

—Qu'est-ce que vous me racontez ? Vous ne pouvez pas partir. Vous êtes devenue indispensable ici.

— Merci. Mais je veux partir, répondit Joëlle, les yeux tournés vers le plafond.

— Sans me donner de nom, fit Rebecca tout en essuyant le gel sur le ventre de Joëlle, vous pourriez me dire si le père sera présent pendant cette grossesse ? Est-ce qu'il vivrait ailleurs ? Est-ce pour le rejoindre que vous voulez déménager ?

— Le père ne sera pas au courant.

« Il est marié, aurait aimé expliquer Joëlle. Il a déjà de gros soucis. Je ne peux pas en rajouter. Lui qui ose à peine me regarder dans les yeux, comment pourrait-il assumer cette paternité ? »

— Où comptez-vous aller ? demanda Rebecca en l'aidant à se relever.

— Je ne sais pas encore. Quelque part où je pourrais repartir de zéro avec le bébé.

— C'est une fuite ?

—Je n'en sais rien. Non. Oui. Enfin, peut-être.

Évasive, elle eut un sourire d'excuse.

—En tout cas, ce qui m'importe, c'est que vous soyez mon médecin jusqu'à mon départ. Et en toute confiance... Ce ne sera pas trop contraignant pour vous ?

—Je serai votre médecin. Mais vous êtes aimée dans ce service, Joëlle. J'espère que vous avez une bonne raison de partir.

— Oui, j'en ai une.

Joëlle ouvrait la porte de son immeuble lorsque Tony, l'un des deux membres du couple gay qui vivait au rez-de-chaussée, passa la tête dans le hall.

—Joëlle ! Venez dîner avec nous. Nous avons fait une tonne de champignons farcis.

—Merci, Tony, mais ce soir c'est impossible.

—Dans ce cas, on vous en gardera, fit Tony.

Puis il referma sa porte.

Joëlle monta l'escalier en revoyant le dernier repas qu'elle avait partagé avec ses voisins. Cette fois-là, c'était elle qui avait eu les yeux plus gros que le ventre. Tony et Gary avaient

passé une bonne partie de la nuit chez elle, à boire un peu trop et à chanter des refrains des années 1960. Elle aimait bien ces deux garçons. Ils n'étaient pas des amis intimes, mais ils auraient pu l'être. Si elle avait eu l'intention de rester dans le coin, ils auraient peut-être fait de bons pères de substitution. Elle pouvait même les imaginer la préparant à l'accouchement.

« Tu as vu trop de feuilletons », se dit-elle tout en interrogeant son répondeur. Il lui annonça un message !

— Bonjour, Joëlle, alias Shanti Joy, fit une voix féminine.

Elle fronça les sourcils. Était-ce bien Carlynn ? La réponse ne tarda pas.

— C'est Carlynn Shire. Je pensais à vous, et je me demandais pourquoi je n'avais pas de vos nouvelles. Comment va votre amie ? Si vous avez toujours envie que je la voie, appelez-moi.

Carlynn avait laissé son numéro. Joëlle le nota sur la couverture d'un catalogue, posé sur le bar de la cuisine.

Ainsi, Alan Shire, qui était venu demander à Joëlle de ne plus appeler, n'en avait rien dit à sa femme. C'était étrange et cela provoquait une sensation désagréable. En revanche, Joëlle appréciait le message de Carlynn et elle téléphona aussitôt.

— Résidence Shire, répondit un homme.

L'espace d'une seconde, Joëlle craignit d'être tombée sur Alan. Puis elle se souvint de son premier interlocuteur et fut certaine de reconnaître sa voix.

— C'est Joëlle D'Angelo. Pourrais-je parler à Carlynn Shire ?

— Veuillez attendre un instant, s'il vous plaît.

Plusieurs minutes passèrent avant que Carlynn prît l'appareil.

— Bonsoir, Joëlle. Comment allez-vous ?

— Ça va, Carlynn. Mais je dois dire que votre appel m'a étonnée.

— Pourquoi ?

— Vous ne le saviez peut-être pas, commença Joëlle prudemment en s'asseyant sur l'un des tabourets du bar, mais votre mari m'a indiqué que vous étiez à la retraite, que vous aviez des problèmes de santé et que vous préféreriez renoncer à voir mon amie. Alors je n'ai pas voulu insister. Il y eut un silence à l'autre bout du fil.

— Alan vous a appelée ? demanda finalement Carlynn.

— Non. Il est venu me voir sur mon lieu de travail.

— Et il vous a dit... ?

— Que vous étiez retraitée, malade, que soigner les gens exigeait trop d'énergie de votre part, et...

— Oh ! Balivernes ! C'est un éternel inquiet. Je suis effectivement à la retraite, je suis malade, c'est vrai, je ne sors plus beaucoup de chez moi, mais l'histoire de votre amie Mara

m'a émue. J'aimerais vraiment la voir.

Que Carlynn eût retenu le nom de Mara toucha profondément Joëlle.

— Merci, Carlynn. Mais... votre mari a ajouté quelque chose qui me gêne aussi. Il craint que je vous rappelle trop... Je sais que vous avez perdu votre sœur à Big Sur, juste après ma naissance.

—Tant d'années ont passé, Joëlle ! répondit Carlynn sans émotion apparente. Et puis j'ai été ravie de constater que, si une vie a été perdue à ce moment-là, une autre a été sauvée et s'est épanouie. Il faut que vous ayez cela présent à l'esprit.

— Je ne l'oublierai pas.

En définitive, Carlynn semblait faire fi des craintes de son mari, remarqua Joëlle.

— Alors, Joëlle, quand allons-nous voir votre amie ?

Carlynn trouva Alan assis à la table de la terrasse, les pieds sur une autre chaise, un livre ouvert sur ses genoux. Mais, au lieu de lire, il observait les jardiniers qui travaillaient en contrebas.

Quand elle s'assit en face de lui, il la regarda puis d'un signe de tête, lui désigna le jardin.

— Quel vieux fou !

— Comment ? Qui ?

— Quinn.

Carlynn suivit le regard de son mari fixé sur l'un des plus hauts cyprès et aperçut le vieil homme noir, monté sur une échelle, la tête dans les branches. Voyant les mains du jardinier trembler en tenant le sécateur, Carlynn hocha la tête.

— Il ne peut pas rester tranquille, remarqua-t-elle, un sourire aux lèvres. Quinn ! Descendez de là. Vous allez vous tuer.

Le vieux jardinier ne répondit pas. Faisait-il semblant de ne pas avoir entendu ? se demanda Carlynn. Elle savait qu'il aurait préféré mourir en tombant de son échelle plutôt que d'endurer un lent et douloureux déclin comme elle.

— Il faut que je te parle, Alan, annonça-t-elle en se détournant du jardin.

— Tu ne devrais pas éviter le soleil ? remarqua-t-il, les yeux masqués par des lunettes noires.

— Je n'ai pas l'intention de m'attarder. Je voulais simplement que tu m'expliques pourquoi tu ne m'as pas parlé de ta discussion avec Joëlle D'Angelo.

— Avec qui ?

— Tu sais très bien qu'il s'agit de l'assistante sociale qui voulait que je voie l'une de ses amies. Pour quelle raison te mêles-tu de mes affaires ?

— Je suis concerné, il me semble, non ?

— Pas vraiment.

Alan referma son livre et le posa sur la table.

— Eh bien, je suis allé la voir pour deux raisons : d'abord, tu es malade, ensuite, tu n'as pas les idées claires.

— Que je sois malade, je ne l'ai pas oublié. Mais j'ai toute ma tête.

— Si c'était le cas, tu ne recommencerais pas à soigner. Pendant ces dix dernières années,

tu ne m'as donné aucun souci, et j'aimerais bien que ça continue.

— C'est la peur qui t'a fait agir ainsi. Je sais que tu n'as que de bonnes intentions à mon égard, que tu cherches à me protéger. Mais cette jeune femme a besoin de moi.

— Qu'est-ce qui se passerait, sans toi ? Elle exploserait ? Elle mourrait ? Tu n'essaieras pas de soigner son amie. On ne peut rien contre un handicap cérébral. Tu suscites de faux espoirs.

— Ce n'est pas son amie qui m'intéresse. Carlynn regarda ses mains, les trouva moins jaunes que d'habitude, mais se demanda si ce n'était pas le soleil qui lui masquait le témoignage de l'hépatite.

— J'ai beaucoup pensé à ma sœur ces derniers jours, continua-t-elle. Je vais peut-être la rejoindre très bientôt.

Elle sourit, bien qu'elle fût certaine de contrarier Alan avec ce genre de propos. Le scientifique en lui était depuis toujours réfractaire aux questions spirituelles, alors que Carlynn les considérait comme un élargissement de la conscience.

— Bien, fit-il. Si tu la vois, transmets-lui mes amitiés.

Carlynn se pencha vers son mari.

— Je ne suis pas particulièrement fière de ma vie. J'ai besoin de me sentir meilleure.

— En aidant cette assistante sociale ?

— Oui.

Carlynn se leva, posa la main sur l'épaule de son mari et l'embrassa sur la tempe.

— Ne t'inquiète pas. Je te promets d'être très prudente.

Joëlle dut ralentir pour éviter une voiture de golf, garée en bordure du trottoir, le long de la Seventeen Mile Road qui la conduisait, avec Carlynn, à l'établissement spécialisé où séjournait Mara.

—Alan était-il contrarié de vous voir partir avec moi ? demanda Joëlle tandis qu'elles passaient devant l'auberge de Spanish Bay.

Carlynn évita de répondre directement à la question.

—Il faut que vous lui pardonniez. Il ne cherche qu'à me protéger, mais il en fait trop.

—Il a toujours été comme ça ?

—Non. Pas au début. Mais quand j'ai commencé à être extrêmement sollicitée, il a craint que je ne me surmène. Ou bien qu'un déséquilibré ne tente de me kidnapper, ou quelque chose dans ce genre.

—Et vous, vous me pardonnez de troubler votre retraite ? Est-ce que vous avez une maladie grave ?

—Oui. Une hépatite C. Apparemment, je l'ai contractée il y a trente-quatre ans, lorsque j'ai été transfusée après l'accident. Mais elle ne s'est développée qu'il y a deux ans.

Ignorant à peu près tout de ce type d'hépatite, Joëlle en connaissait néanmoins la gravité.

— Il existe un traitement, me semble-t-il ?

—Oui. Mais je n'ai pas supporté les effets secondaires. Je pourrais essayer de recommencer si je ne préférerais pas vivre six mois à peu près tranquille plutôt qu'un ou deux ans dans un état lamentable.

—Rencontrer Mara risque de beaucoup vous fatiguer, non ?

Soudain, Joëlle se demandait si elle n'aurait pas dû écouter Alan Shire, prêter un peu plus attention à ses conseils.

— J'ai envie de faire un peu de bien avant de disparaître.

— Vous en avez déjà fait beaucoup.

— Je tiens à voir Mara, dit-elle gentiment mais fermement. Point.

Constatant que Carlynn refusait toute commisération, Joëlle changea de sujet et demanda, alors qu'elles arrivaient au péage de Pacific Grove :

—Depuis combien de temps êtes-vous mariée ?

Avant de répondre, Carlynn adressa un signe de connivence à l'employé.

—Quarante-trois ans, dit-elle. Je l'ai rencontré à la fin de mes études médicales. Je tenais

mon don secret, mais Alan a senti que je n'étais pas comme les autres étudiants.

Joëlle jeta un coup d'œil vers Carlynn et vit que ce souvenir la faisait sourire. Sa passagère portait ce jour-là un tee-shirt jaune, sous une salopette de jeans, des tennis, un foulard à rayures bleu et jaune, de petites lunettes de soleil rondes. En dépit de sa maigreur et de sa peau un peu trop jaune, Carlynn n'avait rien d'une femme atteinte d'une maladie mortelle.

—Je trouve que c'est une chance d'avoir un mari qui ne songe qu'à vous protéger, fit Joëlle en tournant pour prendre la direction de l'établissement.

Carlynn sourit de nouveau.

—J'aurai eu beaucoup de chance dans la vie. Et, quand je pense à votre divorce, je me dis que vous avez dû traverser une épreuve difficile.

— Je vous ai dit, je crois, que nous ne pouvions pas avoir d'enfants. Comme mon mari en voulait absolument, il a trouvé une femme qui puisse lui en donner.

— Vous savez, Alan et moi, nous n'avons pas eu d'enfants non plus. Je sais ce qu'on ressent dans ces cas-là.

—Mais vous avez quand même gardé votre mari, observa Joëlle tandis qu'elle s'engageait sur le parking.

—Nous sommes d'une autre génération. Et nous étions liés par tellement de choses...

Pendant un moment, Carlynn sembla perdue dans ses pensées. Puis, brusquement, elle se redressa sur son siège.

—Nous sommes arrivées ? Alors, il faut que je me concentre, dit-elle en retirant ses lunettes. Accordez-moi quelques instants avant de me conduire auprès de Mara.

—Vous voulez que je vous laisse seule ?

—Oui. Je vais simplement ouvrir la portière pour ne pas suffoquer.

Carlynn eut un petit rire d'adolescente tandis qu'elle joignait le geste à la parole.

—Il y a un banc, près de l'entrée. Je vous attendrai là, d'accord ?

— Parfait.

La tête appuyée contre le siège, Carlynn posa les mains sur ses genoux, en tenant ses lunettes, et ferma les yeux. Lentement, Joëlle se dirigea vers le banc. La situation commençait à ressembler à une farce. La petite séance de concentration, la guérisseuse rongée par une hépatite virale... Alan Shire avait peut-être cherché à lui éviter de tomber dans le panneau. Mais il était trop tard pour faire marche arrière.

Elle espéra que l'heure de la visite était bien choisie. Il était près de dix-sept heures, Liam viendrait seul aujourd'hui, sans Sam ni Sheila. Même si Carlynn passait une heure entière avec Mara, elles auraient encore le temps de partir avant son arrivée. A moins qu'il ne fût en avance.

Sans raison apparente, Sheila manifestait de la froideur à l'égard de Joëlle ces derniers temps. Après l'accident de Mara, elles avaient pourtant uni leurs efforts à ceux de Liam pour trouver le meilleur établissement possible. Sheila avait souvent appelé Joëlle pour lui demander son opinion, parfois simplement pour être réconfortée, et Joëlle avait eu le sentiment de faire partie de la famille. A quel moment Sheila avait-elle cessé de l'appeler ? Elle était incapable de s'en souvenir précisément. En tout cas Sheila avait tant changé d'attitude à son égard qu'elle ne lui parlait même plus quand elle la rencontrait. Joëlle lui avait téléphoné une fois, deux mois plus tôt pour lui demander ce qu'elle avait fait pour mériter cette froideur. Sheila avait prétendu ne pas comprendre et Joëlle n'avait pas insisté.

Carlynn vint la rejoindre, appuyée sur sa canne, en claudiquant légèrement. Joëlle prit une longue inspiration.

« Pardonne-moi si je commets une erreur, Mara », songea-t-elle. Puis elle se leva et conduisit Carlynn à la chambre de Mara.

La tête du lit avait été remontée de façon que Mara puisse être assise. Elle avait exactement l'air que Joëlle détestait lui voir. Endormie, la tête penchée en avant, elle semblait avoir quinze ans de plus. De sa bouche ouverte coulait un filet de salive, et ses cheveux, que Joëlle lui coupait une fois par mois, étaient ébouriffés par l'oreiller.

Au seuil de la chambre, Joëlle prit le bras de Carlynn.

— Quand elle s'éveillera, murmura-t-elle, elle sourira, comme si elle me reconnaissait.

Carlynn hocha la tête et la suivit dans la pièce, où elle resta debout pendant que Joëlle s'asseyait au bord du lit.

— Mara, dit Joëlle en touchant la main de son amie, Mara, c'est Joëlle, ma chérie.

Mara souleva ses paupières ourlées de longs cils noirs et sourit dès qu'elle découvrit Joëlle devant elle.

Joëlle sortit un mouchoir de la boîte posée sur la table de nuit et essuya le menton de Mara.

— Mara, j'aimerais te présenter une amie à moi, Carlynn Shire.

Carlynn dut s'approcher pour entrer dans le champ de vision de la malade. Mara la regarda avec son éternelle expression de gaieté. On ne pouvait qu'être happé par sa beauté, songea Joëlle, par l'extraordinaire animation de son visage - si l'expression rimait à quelque chose - quand elle se réveillait. Elle avait des yeux noirs admirables, et de l'allure, même avec ses cheveux en bataille.

— Bonjour, Mara, dit Carlynn.

Elle souleva et serra doucement la main de Mara.

— Vous préféreriez qu'elle soit dans son fauteuil roulant ? demanda Joëlle en se levant.

— Non. On vous laisse au lit, ajouta Carlynn à l'adresse de Mara. C'est sûrement plus

confortable pour vous.

Joëlle s'installa dans un fauteuil, près du lit, pendant que Carlynn posait sa canne contre la table de chevet avant de prendre la place de Joëlle au bord du lit.

— Que vous êtes belle ! fit Carlynn. Joëlle m'a beaucoup parlé de vous. De l'amitié qui vous lie. Elle vous aime énormément. Vous êtes très aimée, Mara.

La voyant à peine battre des paupières, Joëlle fut convaincue que Mara n'avait nullement saisi ce que Carlynn venait de lui dire.

—Voudriez-vous que je vous masse doucement les mains ? demanda Carlynn.

L'expression de Mara resta inchangée.

—Je pense que ça lui plairait, observa Joëlle. Je lui fais des massages de temps en temps.

Joëlle se rendit compte au même moment qu'elle n'avait pas massé Mara depuis un certain temps. Elle avait pourtant eu l'habitude de lui masser tout le corps avec une lotion hydratante, en éprouvant le sentiment d'apporter à son amie un certain bien-être. Est-ce que Liam le faisait ? Massait-il sa femme ? La touchait-il, lentement, doucement, délicatement ? Elle l'espéra.

Carlynn sortit un flacon de son fourre-tout. Joëlle tendit le cou pour voir l'étiquette, en s'attendant à une préparation spéciale, un mélange de plantes médicinales, d'huiles essentielles, mais il ne s'agissait que d'un fluide hydratant pour bébés, dans un flacon rose.

Carlynn versa un peu de fluide au creux de sa paume, puis reprit la main de Mara et commença un lent massage, imprégné de tendresse. Joëlle resta immobile, oubliant au bout d'un moment de regarder les deux femmes pour se contenter d'écouter Carlynn qui parlait à Mara d'un ton uni, monocorde, presque hypnotisant.

— Ça fait du bien, n'est-ce pas, Mara ? Oui, vous aimez qu'on vous touche avec douceur, en ne cherchant qu'à vous faire du bien. Vous sentez la différence entre quelqu'un qui fait attention à vous et quelqu'un d'un peu brusque. Vous êtes très sensible à cela.

Au bout d'un moment, n'entendant plus rien, Joëlle leva les yeux et vit le regard de Mara fixé sur la vieille dame. Joëlle regarda les mains des deux femmes. Celle dont Mara pouvait encore se servir bougeait contre la paume de Carlynn. Elle lui rendait son massage ! C'était incroyable. Joëlle faillit se lever et s'approcher pour mieux voir, mais quelque chose se passait entre son amie et Carlynn Shire. Quelque chose dont elle était exclue.

Peu à peu, les yeux de Mara se fermèrent et sa respiration ralentit, mais son visage était moins flasque qu'à l'ordinaire. Elle semblait plutôt détendue qu'avachie.

Carlynn se tourna vers Joëlle, souriante, puis boucha le flacon rose. Elle se levait quand Liam entra dans la chambre.

— Joëlle ! s'écria-t-il en se figeant.

Il regarda Carlynn et de nouveau Joëlle.

— Je ne m'attendais pas à te voir ici.

Evidemment, puisqu'elle lui avait annoncé qu'elle quittait son travail de bonne heure pour aller chez un médecin. Elle fit les présentations en espérant que Liam avait oublié le nom de Carlynn.

— Carlynn, je vous présente Liam, le mari de Mara. Liam, voici Carlynn Shire.

—Bonsoir, Carlynn, dit-il, la main tendue. Mais... seriez-vous la créatrice du Centre Shire ?

—Oui, répondit Carlynn en adressant à Liam un sourire chaleureux. Mais j'ai pris ma retraite.

La mâchoire crispée, Liam cachait mal sa colère. Il réussit néanmoins à se contrôler, à refouler toutes les questions qui lui venaient à l'esprit, tandis qu'il se tournait vers Joëlle.

—Comment va-t-elle aujourd'hui ?

—Bien, je crois, répondit brièvement Joëlle, soucieuse de s'éclipser au plus vite. Carlynn lui a massé les mains, et maintenant nous devons partir.

Mara rouvrit les yeux, poussa les petits cris de joie qu'elle réservait à Liam et souleva le bras qui lui obéissait encore au-dessus du drap. Liam s'approcha d'elle, posa un baiser sur ses lèvres insensibles, prit ses mains dans les siennes et se retourna vers Joëlle.

—Je pourrais te parler quelques instants avant que tu t'en ailles ?

« Zut ! »

—Bien sûr. Vous pouvez m'attendre dans le hall, Carlynn ?

Liam attendit que Carlynn eût quitté la chambre avant de lancer, à mi-voix, afin de ne pas faire sursauter Mara.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Pourrions-nous en discuter plus tard ?

— Compte sur moi ! Je t'appelle ce soir.

— D'accord.

Joëlle prit son sac et sortit. Pendant plus de trois mois elle avait attendu que Liam lui dise qu'il l'appellerait. Mais en la circonstance elle ne risquait pas de se réjouir.

Sur le chemin du retour, le silence dura un bon moment. Obsédée par la colère de Liam, Joëlle en oubliait la présence de Carlynn. Evidemment, il avait raison : elle n'aurait jamais dû, sans sa permission conduire Carlynn auprès de Mara. Elle avait été consciente de commettre une faute, même si elle en ignorait la nature exacte. Sinon, elle n'aurait pas agit en secret.

Avant l'accident de Mara, elle avait rarement vu Liam en colère. Certes, il lui arrivait d'accepter difficilement son impuissance à aider certains malades surtout quand la politique de l'hôpital, ou quelque contrainte administrative, y était pour quelque chose. Il s'impliquait autant que Joëlle dans son travail ! Ensemble, ils avaient appris, au fil des années, à garder

une distance nécessaire, assez d'objectivité pour être efficaces quand ils le pouvaient, tout en restant humains. Ils avaient souvent débattu de ces problèmes philosophiques, et leur amitié leur avait permis d'émettre des avis différents sans se fâcher. Maintenant, c'était terminé, et elle le savait.

Dès que la voiture eut franchi le péage de Pacific Grove, Carlynn rompit le silence.

—Je crois que je peux aider Mara. Il y a encore en elle une énergie spirituelle que je devrais réussir à animer. Mais ce sera long.

Joëlle revit la scène qui l'avait stupéfiée.

— Elle vous a massé la main, n'est-ce pas ?

—Il m'a semblé, oui.

C'était encourageant, mais la réaction de Liam interdisait à Carlynn toute autre visite, et Joëlle le lui expliquerait plus tard. Pour l'instant, elle se sentait incapable d'entamer une discussion.

—Elle m'a paru mieux quand nous sommes reparties.

—C'est ce que nous avons envie de croire. Mais seul le temps nous dira si nous ne sommes pas en pleine illusion. Je n'ai pas toujours obtenu des résultats, Joëlle. Il faut que vous le sachiez.

—Je dois vous avouer que j'ai déjà du mal à croire, en général, à l'efficacité de ce genre d'intervention. Est-ce que vous voulez que je vous paie après chaque visite ? ajouta-t-elle en se tournant un instant vers Carlynn. Ou...

—Je n'accepterai aucun paiement. Je suis retraitée. Je ne travaille que si j'en éprouve le besoin. Et, si j'en crois ce que vous m'avez raconté, ce n'est pas avec Mara que je risque de perdre mon temps et mon énergie.

— Merci.

Le silence s'installa tandis qu'elles passaient devant l'entrée du golf de Spyglass Hill. Quelques minutes plus tard, Joëlle arriva devant le portail de la villa de Carlynn et pressa sur le bouton de l'interphone.

— Le 3273, fit Carlynn.

— Pardon ?

— C'est le code. Faites simplement 3273.

Joëlle composa le code, vit le portail s'ouvrir aussitôt, remonta l'allée et se gara près du perron.

Au lieu de sortir de la voiture, Carlynn se tourna vers Joëlle, ses lunettes à la main, le regard scrutateur et dérangent.

— Vous avez omis de me dire un tas de choses, n'est-ce pas ?

— C'est-à-dire ?

— Je parle de vous et de Liam.

— Je ne vous ai effectivement pas tout dit.

— Coupez le contact et venez avec moi. Nous allons bavarder toutes les deux.

Docile, Joëlle arrêta le moteur, sortit de la voiture et suivit Carlynn.

Mme McGowan, la gouvernante, les accueillit sur le perron et prit le sac de Carlynn.

—Vous vous êtes déjà vues toutes les deux ? demanda Carlynn.

— Oui, bien sûr. Mlle D'Angelo m'a prise pour vous, la première fois.

Carlynn rit et fit rougir Joëlle.

—Nous allons bavarder un peu dans la bibliothèque, annonça-t-elle à la gouvernante.

Voudriez-vous demander à Alan de ne pas nous déranger ?

—Je vous apporte un petit plateau ?

— Oui, s'il vous plaît.

Carlynn prit Joëlle par le coude et la conduisit à pas lents vers la bibliothèque. Presque aussi spacieuse que le living, la pièce avait tout un mur vitré, donnant sur les cyprès et l'océan. Sur les autres côtés, des étagères croulaient sous les livres.

Joëlle et Carlynn s'installèrent chacune à une extrémité du canapé. Derrière Carlynn, Joëlle pouvait voir déferler sur la falaise un brouillard teinté de rose par le soleil couchant.

—Alors, fit Carlynn en posant ses mains sur son giron, expliquez-moi pourquoi vous vous êtes figée quand Liam est entré dans la chambre.

— Je me suis figée ? Vraiment ?

— Oh, oui !

— Je ne lui avais pas parlé de ma démarche auprès de vous. Il doute encore plus que moi de l'efficacité des guérisseurs.

— Et qu'y a-t-il d'autre ?

—Eh bien, je... je suis amoureuse de lui.

—Je l'avais compris, remarqua Carlynn avec douceur.

— Comment ?

— Mais je l'ai lu sur votre visage dès qu'il est entré et aussi quand vous l'avez regardé embrasser sa femme. N'importe qui l'aurait compris.

Joëlle ferma les yeux et se cacha le visage dans sa main.

— C'est tellement compliqué...

— Racontez-moi.

Joëlle retira sa main de son visage, s'appuya contre le dossier du canapé et soupira.

—Eh bien... Je vous ai dit comment j'avais réuni Liam et Mara, n'est-ce pas ? A l'époque, j'aimais beaucoup Liam, et encore plus Mara.

—Oui. Elle était votre meilleure amie. Votre confidente. La sœur dont vous aviez toujours

rêvé.

Joëlle constata que Carlynn se souvenait très bien de son récit, qui datait pourtant de plusieurs semaines.

—C'est exactement ça, et tous deux allaient très bien ensemble. Ils formaient un couple parfait. J'étais heureuse pour eux, je n'éprouvais aucun sentiment négatif, si ce n'était une certaine envie quand je pensais à mon mariage. De temps à autre, Rusty - mon ex-mari - et moi, nous sortions avec eux. Mais Rusty était trop différent d'eux. De moi aussi. Il n'avait pas la même approche de la vie. Il n'aimait que les ordinateurs, les machines, la technologie. Après mon divorce, Mara et Liam ont été très gentils avec moi. Ils ne manquaient jamais de m'inviter quand ils recevaient, de temps en temps, quand ils sortaient. Mara et moi, nous continuions à déjeuner ensemble une fois par semaine. Nous avons fait d'autres randonnées en montagne. Elle n'a jamais renoncé à nos sorties entre femmes. Elle me manque beaucoup.

— Je n'en doute pas.

Brusquement, Joëlle songea que Carlynn, qui avait perdu plus qu'une sœur, une jumelle, devait comprendre mieux que quiconque son amitié avec Mara.

On frappa à la porte.

— Entrez, fit Carlynn.

Le vieil homme que Joëlle avait déjà vu dans le jardin apparut en portant un plateau de sandwiches et de thé glacé. Il le déposa sur la table basse devant le canapé.

—Merci, Quinn, dit Carlynn. A propos, voici Joëlle, une nouvelle amie. Joëlle, je vous présente Quinn.

— Bonsoir, Quinn.

— Bonsoir, madame. Avez-vous besoin d'autre chose ? ajouta le serviteur en se tournant vers Carlynn.

— Non, merci. Vous êtes un amour.

Quinn adressa un sourire à Joëlle avant de se retirer. Elle eut même l'impression qu'il lui faisait un clin d'œil.

Il semblait bien âgé pour travailler encore ! Mme McGowan aussi, d'ailleurs. Il fallait la bonté de Carlynn pour employer des personnes de leur âge.

Carlynn lui tendit une petite assiette avec un sandwich au pain de mie. Bien qu'elle n'eût pas faim, Joëlle la prit, la posa sur ses genoux et respira une odeur de poulet en salade. Puis son hôtesse lui donna un verre de thé glacé tout en relançant la conversation sans attendre :

— Vous me parliez de votre relation avec Liam et Mara...

Joëlle posa le verre sur la table basse et regarda vers les fenêtres.

— Après le drame de l'accouchement, Liam et moi avons veillé Mara. Liam lui a chanté leur répertoire pendant les quinze jours qu'elle a passés dans le coma.

Joëlle se revit apportant la guitare de Liam dans la chambre d'hôpital ; tandis que Liam chantait, elle caressait le bras de Mara ou la coiffait.

—Quand Liam cessait de chanter, je faisais la lecture à Mara ou je lui parlais. Nous nous sommes relayés au bout d'un certain temps. Egalemeut avec Sheila, la mère de Mara. Tous les trois, nous nous sommes soutenus. Nous sommes devenus très proches. Liam me faisait participer à toutes les décisions qu'il devait prendre au sujet de Mara. Nous lui avons cherché le meilleur établissement spécialisé. J'avais le sentiment de faire partie de la famille.

—Vous en faisiez partie, affirma Carlynn avant d'avalier un morceau de son sandwich.

—J'ai aussi aidé Liam à s'occuper de son fils. C'est un enfant merveilleux. Je l'adore et je me demande ce que Liam ferait sans lui.

Elle sourit en pensant au petit Sam et mordit dans son sandwich avant de continuer.

—J'ai également aidé cet homme à surmonter ses émotions contradictoires. Il avait perdu sa femme pour avoir cet enfant et il se sentait coupable.

Joëlle faillit mordre de nouveau dans son sandwich puis se ravisa et le reposa sur l'assiette.

—Nous nous téléphonions chaque soir.

—Vous parlez au passé.

Joëlle soupira.

—Il y a trois mois, nous avons fêté le premier anniversaire de Sam. C'était aussi, bien sûr, l'anniversaire du drame. Je suis allée chez Liam avec Sheila, elle est repartie la première et je suis restée seule avec Liam. Nous étions tous deux bouleversés par cet anniversaire. Tout au long de l'année, nos liens s'étaient resserrés. Nous étions très attachés l'un l'autre et, ce soir-là, les choses nous ont... échappé.

—Vous avez fait l'amour.

Joëlle hocha la tête, se leva et, incapable de regarder Carlynn, s'avança vers les fenêtres. Le Pacifique était caché par le brouillard qui s'insinuait dans les branches des cyprès, derrière la villa.

—Après, je suis rentrée chez moi, reprit Joëlle sans se retourner. J'étais obsédée par Mara. Je ne voyais plus que son visage. Je savais ce qu'elle pensait de la fidélité. Nous en avons souvent parlé, et l'une comme l'autre nous croyions au sacrement du mariage. J'étais atterrée par ce que j'avais fait. J'avais agi comme une adolescente qui ignore encore qu'une chose entraîne une autre, indéfiniment. Qu'il faut éviter de mettre le doigt dans un engrenage...

Revenant vers le canapé, Joëlle se rassit en fixant machinalement les magazines soigneusement disposés sur la table basse.

—Le lendemain, Liam m'a téléphoné et m'a dit qu'il se sentait très mal, que nous

n'aurions jamais dû en arriver là. Il voulait qu'on passe moins de temps ensemble. Il m'a rappelé qu'il était toujours marié et qu'il continuait à aimer sa femme...

— Oh ! Que vous avez dû souffrir...

— Il avait raison, je le savais, mais ce fut brutal. Notre relation était tout ce qui me restait.

— C'était aussi tout ce qui lui restait.

— Il a Sam. Moi, maintenant, je suis vraiment seule, remarqua Joëlle, brusquement en larmes.

— Vous travaillez ensemble, non ?

— Oui. Tous les jours. Nous avons des réunions ensemble, nous collaborons sur certains cas, nous nous voyons à l'heure du déjeuner, avec Paul, notre collègue. Mais nos regards s'évitent. C'est une vraie torture.

— Je veux bien le croire.

— Et il y a autre chose.

— Oui ? fit Carlynn avec un sourire engageant.

— Je suis enceinte.

— Je l'avais deviné.

— Comment ? demanda Joëlle.

Incrédule, elle posa les mains sur son ventre.

— J'imagine que je devine facilement les choses.

Persuadée que le diagnostic de Carlynn n'était pas uniquement une question de flair, Joëlle n'insista pas pour autant.

— Je suis enceinte et je vais déménager. J'ignore encore où je m'installerai. Peut-être à Berkeley, où vivent mes parents.

Carlynn se pencha vers Joëlle.

— Vous ne voulez pas mettre Liam au courant ? N'a-t-il pas le droit de savoir ?

— Il ne peut rien faire, sinon se sentir plus mal encore. Il est dans l'impossibilité de m'épouser.

— Vous tenez vraiment à quitter Monterey ?

Joëlle marqua une hésitation.

— En fait, pas du tout. C'est une ville que j'adore. J'y reviendrai peut-être un jour. Rien n'est définitif.

— Liam continue à jouer de la guitare ? demanda Carlynn à brûle-pourpoint.

— Non. Je pense qu'il n'a pas touché à sa guitare depuis que Mara est dans cet établissement.

— Bien, fit Carlynn en posant le reste de son sandwich sur le plateau. Il y a une chose dont je suis absolument certaine à votre sujet, Joëlle.

Les larmes aux yeux, Carlynn se rapprocha d'elle et serra sa main dans la sienne.

—Vous avez une grande noblesse d'âme.

—Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

—Regardez. Vous aimez tant cet homme que vous cherchez un moyen de guérir sa femme, de la lui rendre, parce que vous savez qu'autrement il ne pourra jamais être vraiment heureux. Vous portez son enfant, mais son bonheur passe avant le vôtre. Peu de personnes seraient capables d'en faire autant.

Quelque peu embarrassée, Joëlle regarda le sandwich qu'elle avait à peine touché.

—C'est bon d'aimer à ce point, avoua-t-elle à mi-voix. C'est la seule chose bien dans toute cette histoire.

— La prochaine fois que j'irai voir Mara, j'aimerais que Liam soit présent, lui aussi. Vous pourriez arranger un rendez-vous ?

— Vous savez, je ne suis pas sûre qu'il ait apprécié de nous voir là-bas. Mais je lui en parlerai tout de même.

— Parfait, dit Carlynn en tapotant la main de Joëlle.

Puis elle se leva.

—Maintenant, il vaudrait peut-être mieux que vous partiez avant d'être bloquée ici par le brouillard.

Avant de sortir, Joëlle l'embrassa, la remercia mille fois, puis s'engouffra dans un monde vaporeux en se disant qu'elle venait de trouver une nouvelle confidente. Une confidente tout à fait inattendue.

A proximité de Carmel, un brouillard surprenant l'obligea à ralentir. Elle se sentit coincée dans sa voiture, avec pour toute compagnie le souvenir de la nuit qu'elle avait passée dans les bras de Liam.

Ils avaient d'abord installé Sam entre eux, sur le lit de Liam, avaient feuilleté avec lui un livre d'images et lui avaient chanté des petits refrains d'enfants comme : « Une souris verte qui courait dans l'herbe... »

Sam avait ri aux éclats et laissé Joëlle lui mordiller les doigts, heureux d'être doublement dorloté. Quand ses paupières s'étaient alourdies, son père l'avait porté dans sa chambre, l'avait bordé. Joëlle était restée sur le lit de Liam, attendant de parler avec lui de leur journée, et, si le canapé du séjour eût mieux convenu à ce genre de conversation, elle avait tout simplement oublié d'y penser.

Quand Liam revint dans la chambre, il se laissa tomber sur le lit, la tête sur ses bras repliés. Joëlle s'allongea sur le côté et vit son regard perdu dans le vide. La lampe de chevet éclairait le bleupâle de ses yeux. Joëlle retint l'envie de toucher sa joue à l'endroit où se

formait un sillon, charmant, sexy, lorsqu'il souriait.

— A quoi penses-tu ? lui demanda-t-elle.

— A toi. Tu n'as cessé d'être formidable. Tu m'as permis de tenir le coup. Tu es très gentille avec Sam. J'ai besoin de nos conversations, le soir, au téléphone. Tu m'as aidé pour tout ce qui concernait directement la situation de Mara. C'est vraiment grâce à toi que je ne me suis pas effondré.

— Tant mieux. J'en suis heureuse, avoua Joëlle, touchée par tant de gratitude.

Dans un soupir, Liam se tourna sur le dos et fixa le plafond.

« Ça fait un an qu'on se débat dans tous ces remous. Toute une putain d'année ! » insista Liam.

Joëlle tiqua : Liam ne jurait jamais. Mais elle l'écouta enchaîner :

« Ma si belle femme est devenue... Mon Dieu ! Je l'ai perdue. J'ignore qui est cette personne dans ce corps complètement démoli, mais en tout cas ce n'est pas elle. Pourquoi ne l'ai-je pas écoutée, Jo ? ajouta Liam en se tournant vers Joëlle. Pourquoi ai-je voulu la persuader d'avoir un enfant ? Elle avait le droit de faire ce qu'elle voulait de son corps, de refuser une maternité. Si seulement j'avais pris ses angoisses en considération... Elle savait qu'elle n'était pas faite pour avoir un enfant. Elle le savait. »

Voyant trembler le menton de Liam, Joëlle posa la main sur sa joue.

« Chut ! Mara avait finalement fait un choix. Elle... »

— Non. Je lui ai imposé ce choix. Je ne t'apprends rien. Elle pouvait être égoïste, mais elle aurait fait n'importe quoi pour moi. Elle me vouait un amour que je ne méritais même pas, et je l'ai suppliée d'accepter quelque chose qu'elle sentait néfaste pour elle ! Elle avait une prémonition, c'est certain, Jo.

— Je le sais, mais...

— J'ai détruit Mara. »

Liam fut soudain secoué par les sanglots, comme un enfant. Joëlle le prit dans ses bras, le serra fort contre elle. On eût dit qu'elle cherchait à lui permettre de rester entier.

« Je l'ai tuée, Jo, dit-il.

— Non, Liam. »

Joëlle ne put retenir plus longtemps ses propres larmes. Dans le cœur de Liam, dans son esprit, il n'y aurait jamais d'autre vérité que celle-là.

Il pleura longtemps dans les bras de Joëlle. Puis, les larmes taries, il fut traversé d'un frisson intermittent, jusqu'au moment où il releva la tête et scruta le visage de Joëlle.

« Merci d'être avec moi, finit-il par dire. Je t'aime. Moi aussi. »

Le regard plongé dans celui de Liam, Joëlle se pencha vers lui pour l'embrasser. Elle ne fut nullement surprise de le voir lui tendre les lèvres. Leur baiser long, profond, réveilla en

elle un désir qu'elle n'avait pas éprouvé depuis des années. Liam s'écarta d'elle tourna la tête quelques instants, mais revint prendre ses lèvres et s'abandonna à leur étreinte.

S'allongeant sur elle, il l'incita à ouvrir les jambes, sous sa longue jupe plissée. Elle sentit son sexe contre elle, tandis qu'il l'embrassait avec une fougue croissante. Dès que, le corps en feu, elle rejeta les bras en arrière pour s'agripper à la tête de lit, il fit courir sa langue dans son cou, glissa la main sous son chemisier, lui caressa les seins. Joëlle entendait un souffle haletant, sans savoir s'il venait de Liam ou d'elle-même. Elle attendait sa bouche sur ses seins. Ce n'était ni un vœu ni un désir, mais un besoin. Dans l'urgence, elle ouvrit brutalement son chemisier.

Tandis que les petits boutons de nacre roulaient sur le plancher et que Liam, dégrafait le soutien-gorge, elle se cambra vers lui. Dès qu'il prit la pointe d'un sein dans sa bouche, Joëlle cria, submergée par un orgasme qui n'avait pas attendu. Cette fois, ce fut elle qui sanglota, accrochée désespérément à Liam.

Lentement, il s'agenouilla au-dessus d'elle, puis il lui prit la main, la posa sur le sexe qui faisait gonfler le jean et eut le regard d'un homme qui n'a pas fait l'amour depuis un an.

Joëlle le fit s'allonger sur le lit, puis se leva et se déshabilla entièrement, tandis qu'il suivait ses gestes. Son corps n'avait pas la sveltesse et la perfection de celui de Mara mais, se sentant aimée, elle n'éprouva aucun embarras. Liam était grave, le regard plongé dans le sien, comme s'il voulait qu'elle lui donnât plus que son corps : quelque chose qui viendrait du plus profond d'elle-même.

Elle le chevaucha et se mit à lui déboutonner sa chemise pendant qu'il lui caressait les hanches. Sous sa bouche qui explorait son torse nu, il se détendit et l'aida quand elle acheva de le déshabiller. Elle entendit un gémissement rauque tandis qu'elle prenait son pénis dans sa bouche, puis Liam bougea avec elle, les mains plongées dans sa longue chevelure.

« Viens, dit-il au bout de quelques minutes. Laisse moi te pénétrer. »

Joëlle releva la tête et, les cheveux en cascade sur ses épaules, glissa sur Liam et le nicha en elle.

« Tu es si douce », dit-il.

Il bougeait de nouveau, mais avec une lenteur dont elle n'avait pas l'habitude et qui lui faisait oublier le reste du monde. Il pressa ses hanches contre lui quand elle eut son deuxième orgasme, et la suivit quelques secondes plus tard.

Allongée à côté de lui, elle posa les lèvres sur son épaule.

« Je t'aime », murmura-t-elle.

Mais il n'y eut pas d'écho. Si la culpabilité ne l'avait pas encore saisie, elle n'était pas loin, elle le sentait, et elle avait peut-être, déjà, envahi Liam. Toujours muet il se leva en emportant la chaleur de son corps, prit le châle jeté au pied du lit et couvrit le corps de Joëlle

avec des gestes attentifs. Puis il repoussa les mèches qui lui barraient le front et posa un baiser sur sa tempe, avant d'aller dans la salle de bains, puis dans la chambre d'amis, dont il referma la porte derrière lui. Joëlle comprit qu'elle venait à la fois de gagner et de perdre quelque chose.

Liam se demandait si Joëlle avait décidé d'ignorer ses appels. Depuis qu'il était revenu chez lui, après sa visite à Mara, il essayait vainement de la joindre. De sa chambre, il l'appela encore une fois, en renouvelant son message :

— Téléphone-moi dès que tu rentres, quelle que soit l'heure.

Renonçant à se coucher avant de lui avoir parlé, il se réfugia dans son antre, devant l'ordinateur, et se connecta sur le site qui regroupait les témoignages parfois stimulants, parfois déprimants - de personnes qui s'étaient remises d'une rupture d'anévrisme, ou bien de leur entourage. Après une soirée passée à serrer les mâchoires, il essaya de se détendre, mais au bout d'un moment il se rendit compte qu'il n'y parvenait pas.

Bien qu'il n'eût pas consulté le site depuis trois ou quatre jours, il ne trouva rien de nouveau, et essaya de relire certains témoignages, sans qu'un seul retînt son attention. Au début, ces histoires avaient suscité chez lui un véritable espoir. Un jour, s'était-il dit, Mara témoignerait à son tour, mais ce rêve s'était évaporé et, avec lui, les images d'un avenir à deux.

Il connaissait par cœur tous ces récits dont l'analyse faisait ressortir deux sortes de destins : ou l'accident avait entraîné la mort en l'espace de quelques jours, ou bien on avait assisté à un rétablissement, parfois rapide, parfois lent et entrecoupé de phases de régression, mais qui avait toujours conduit à un résultat positif. Aucun témoignage ne parlait de cet état végétatif qui était celui de Mara. Liam avait cherché l'histoire d'une autre jeune femme, vivante sans l'être vraiment, qui laissait son mari avec un jeune enfant et sans aucune promesse d'avenir. S'il était tombé sur un tel récit, il aurait contacté son auteur pour lui demander comment gérer cette situation, trouver chaque jour la force de se lever et de continuer, réinventer son avenir, passer une nuit sans chercher sa femme à côté de soi, et se souvenir brusquement qu'elle ne pouvait plus lui offrir qu'un sourire béat, dénué de sens...

Comment s'y prenaient les hommes dans sa situation pour ne pas baisser les bras ? A trente-cinq ans, devait-on se condamner à des plaisirs solitaires jusqu'à la fin de sa vie ? Est-ce que ces hommes, s'ils existaient, cédaient à la tentation comme lui avec Joëlle ?

Quand il parvenait à prendre un peu de recul, à se libérer pendant un moment de sa souffrance, il se demandait s'il y avait une raison à son drame familial. Et une leçon à en tirer. Mais il ne voyait qu'une plaisanterie cruelle, œuvre d'un Dieu sans pitié.

Liam, se souvint du mari de l'une de ses patientes, atteinte de la maladie d'Alzheimer. La soixantaine, cet homme avait eu une aventure d'une nuit avec une amie, et s'était justifié en expliquant : « J'avais besoin de constater que j'étais toujours un homme. »

Très professionnel, Liam l'avait aidé à se soulager de son chagrin, de son sentiment de perte, en s'abstenant de le juger. Mais, au fond de lui-même, il n'avait eu que mépris pour celui qui avait trahi le serment du mariage, la promesse d'un soutien mutuel, que l'autre fût malade ou en bonne santé.

Il se disait maintenant qu'il n'avait pas su aider cet homme, parce qu'il ignorait ce que représentaient non seulement les rapports sexuels, mais aussi et surtout l'intimité qui les accompagne, les réveils à deux, dans la même chambre, le cheveu en bataille et l'amour au cœur.

Ses pensées tournaient en rond et commençaient à lui donner mal à la tête, mais il en revenait toujours à la même chose : s'il n'avait pas poussé Mara à avoir un enfant, elle serait restée la femme saine, vibrante, talentueuse dont il s'était épris. Pourtant, dès qu'il voyait Sam, il se demandait comment il avait pu exister sans cet enfant. Sam était un miracle, de chair et de sang, et penser qu'il aurait pu ne jamais venir au monde semblait inimaginable. Pourtant, s'il n'était pas là, Mara irait bien, serait magnifique. Liam s'égarait vite dans ce cercle vicieux.

Il était passé prendre Sam chez Sheila après avoir quitté Mara. Une fois ou deux par semaine, il rendait visite à sa femme, seul, si bien que Sheila gardait Sam plus longtemps. Grâce à Dieu, il avait fait la paix avec sa belle-mère. Le lendemain de leur accrochage à propos de la fessée administrée à Sam, ils avaient déjeuné ensemble et, à tête reposée, ils étaient parvenus à l'accord suivant : au lieu de fesser son petit-fils quand il y aurait un problème de discipline, Sheila appellerait Liam et chercherait une solution avec lui. Liam avait en même temps demandé à sa belle-mère de récompenser Sam quand il serait sage, de ne pas se focaliser uniquement sur ses écarts de conduite. Bien que Sheila fût visiblement agacée par les conseils de son gendre, leur accord semblait fonctionner. En quinze jours, pas une seule fois elle n'était revenue sur la question.

Le téléphone sonna. Aussitôt, Liam quitta Internet et répondit.

— Allô?

— Bonsoir. C'est Joëlle.

— Que fais-tu avec Mara ?

— J'ai parlé d'elle à Carlynn et...

— Pourquoi ? Tu ne croyais pas à son fameux don insista Liam, désarçonné par l'initiative de Joëlle. Tes parents...

— Je ne sais pas comment t'expliquer. Je voulais simplement lui exposer la situation, et

c'est elle qui a pensé qu'elle pourrait peut-être faire quelque chose. De toute façon, il n'y a pas de mal à ce qu'elle voit Mara.

— Je n'en crois pas mes oreilles. Tu disais tout le temps qu'elle était probablement bidon, que tu aurais bien survécu sans elle.

— Je me souviens de ce que j'ai dit, ne t'inquiète pas. Mais j'ai pu me tromper. Mara était convaincue du pouvoir de guérison de l'esprit. Tu le sais bien. Tu ne penses pas qu'elle aurait aimé que tout soit tenté pour la sortir de là ?

— Elle n'est plus en mesure de donner son avis ! Et moi, je n'aime pas voir une étrangère pénétrer dans cette chambre et...

— Mara n'a porté aucun avis sur aucun traitement il me semble, riposta Joëlle. Ce sont les gens qui l'aiment qui décident pour elle depuis un an, non ?

Bien que Joëlle eût raison, Liam s'acharna.

— Je t'interdis d'amener quelqu'un auprès d'elle sans mon autorisation.

— Tu n'as pas remarqué qu'elle avait l'air un peu plus alerte ?

— Non. En fait, je crois qu'elle était exténuée par votre visite. Carlynn Shire ne l'a pas touchée, j'espère ?

— Elle lui a massé les mains avec une lotion pour bébé.

Pour quelle raison Liam considérait-il que Joëlle avait dépassé les bornes, il l'ignorait. Lorsque Sheila lui avait annoncé qu'elle avait donné une fessée à Sam, il avait éprouvé le même sentiment. Peut-être parce que Sam et Mara avaient en commun une innocente confiance, une vulnérabilité, une incapacité à distinguer spontanément le bien du mal.

— Carlynn pense qu'elle peut se montrer utile, Liam.

— C'est grotesque.

— Tu as peut-être raison. Mais, en attendant, elle réussira peut-être quelque chose qui nous échappe encore. Laissons-la essayer. Si elle ne fait pas de bien, elle ne fait pas de mal non plus. Elle voudrait revoir Mara, en ta présence, si possible.

— La réponse est non, sur toute la ligne, et je te demande de ne plus me parler d'elle. J'ai assez de problèmes comme ça.

Liam raccrocha brusquement, puis alla dans sa chambre, toujours aussi contrarié, mais en éprouvant la certitude d'avoir échappé à un sérieux péril. Parler durement à Joëlle, comme il venait de le faire, prouvait qu'il pouvait encore lutter contre le désir, l'amour et l'admiration qu'elle lui inspirait. Cette nuit, pour une fois, il dormirait bien.

Vers trois heures, il s'éveilla néanmoins en sursaut. Ce qu'il avait éprouvé juste après avoir fait l'amour avec Joëlle revenait le tenailler. Ne s'était-il pas éloigné d'elle, ce soir-là, en espérant trouver son salut dans cette dérobade ?

San Francisco, 1956

Lisbeth était terrifiée. Chargée par le Dr Peterson de rendre à Gabriel Johnson la raquette de tennis qu'il lui avait empruntée la veille, elle restait terrée dans les toilettes, au rez-de-chaussée du San Francisco General Hospital. La raquette attendait, appuyée contre le mur de céramique, pendant que Lisbeth essayait de contrôler sa respiration en se regardant dans la glace,

— Qu'allait-elle dire à cet homme ? Au téléphone, il n'y avait jamais eu de problème, et leurs conversations avaient même tendance, ces derniers temps, à se prolonger de plus en plus. Mais voilà : sa voix ne révélait pas son embonpoint.

Le soir, dans son lit, elle pensait souvent à Gabriel, et sans cesse elle s'imaginait dialoguant avec lui quand elle était seule. Elle lui racontait sa vie, si bien qu'elle venait à oublier qu'il savait peu de choses d'elle.

Quelques semaines plus tôt, il l'avait invitée à l'appeler Gabriel.

« Ça me ferait drôle de vous appeler par votre prénom, avait-elle répondu.

— Mais non, n'hésitez pas. »

Lisbeth aimait sa voix chaude et cette façon de lui donner l'impression qu'elle était son égale, comme si c'était un point très important pour lui. Comme s'il voulait qu'elle comprît qu'il n'existait pas de différence de niveau entre le chef comptable d'un grand hôpital et une simple secrétaire.

« Bien, Gabriel », avait-elle dit.

Elle avait souri, soulagée, puisqu'elle l'appelait déjà Gabriel dans leurs dialogues imaginaires et craignait sans cesse de se trahir quand elle lui parlait au téléphone.

Rêver de Gabriel illuminait tant son existence qu'elle était malade à l'idée qu'il lui suffirait d'apparaître devant lui pour retomber dans une morne routine. Elle sortit sa trousse de maquillage, se repoudra le nez, le front, mit du blush sur ses joues mais, voulant éviter de donner l'impression qu'elle s'était pomponnée spécialement pour lui, elle renonça à se remettre du rouge à lèvres. En revanche, elle arrangea ses boucles. Elle était fière de sa coiffure, elle avait du style, mais quand le visage est rond comme une boule de bowling, que remarque-t-on avant tout ? Elle avait rêvé de perdre trente à quarante kilos avant de rencontrer Gabriel Johnson. Autrement dit, elle ne s'était pas fixée de date. En six mois, elle

venait encore de prendre cinq kilos, et trouver un uniforme de secrétaire médicale commençait à devenir problématique.

Lisbeth songea à laisser la raquette à la réception. Mais elle avait autant envie de voir Gabriel que d'échapper à son regard. Oui, elle mourait d'envie de découvrir l'homme jusque-là sans visage qui la faisait lever et nourrissait son imagination depuis un an et demi.

La réceptionniste était une femme âgée, qui s'appelait Madge si on en croyait le badge qu'elle portait sur son col.

Lisbeth lui sourit.

— Je cherche le bureau de Gabriel Johnson.

— Le comptable ?

— Le chef comptable, oui.

— Il faut aller au service commercial. Au premier en sortant de l'ascenseur, c'est sur la droite, au fond du couloir.

Dans l'ascenseur, Lisbeth songea que la transpiration allait faire briller son nez et son front, et elle se sentait de plus en plus mal à l'aise quand elle tourna le bouton de la porte du service commercial.

La réception était vide. Lisbeth attendit, debout, la raquette à la main, jusqu'au moment où elle aperçut dans l'étroit couloir une porte ouverte.

— Il y a quelqu'un ? demanda-t-elle.

Pas de réponse.

Lisbeth s'engagea dans le corridor et frappa à la porte tout en jetant un coup d'œil dans la pièce. Assis au bureau, un Noir leva les yeux de son travail.

— Excusez-moi. Je cherche Gabriel Johnson. L'homme posa son stylo.

— Je suis Gabriel Johnson.

— Non...

Lisbeth s'interrompit. Elle avait failli s'écrier que c'était impossible, qu'il devait plaisanter. Bien qu'elle eût déjà reconnu cette voix chaude et douce, elle resta confondue. Gabriel - son Gabriel - était un Noir ?

— Ah ! je vois que vous avez ma raquette, dit-il en se levant. Vous devez être Lisbeth.

— Oui.

Lisbeth essaya de sourire en tendant la raquette à son propriétaire. Ses rêves s'évaporaient pour laisser la place à un grand vide à l'intérieur de sa poitrine. Sans être raciste, elle considérait qu'une liaison avec un Noir était hors de question. Les jambes flageolantes, elle fut heureuse que Gabriel Johnson lui désigna la chaise devant son bureau.

— Je vous en prie, Lisbeth, asseyez-vous.

Elle lui remit sa raquette, puis se laissa tomber sur la chaise. Brusquement elle comprit

pourquoi le Dr Peterson invitait cet homme à jouer au tennis sur son court privé. Nulle part ailleurs on ne l'aurait accepté.

Gabriel se rassit et adressa à Lisbeth un sourire qui exprimait tout à la fois des excuses, de la compréhension et une insondable tristesse.

— J'aurais dû vous dire, au téléphone, que j'étais noir, fit-il.

— Eh bien... moi, j'aurais dû vous dire que j'étais grosse.

Se moquant d'elle-même, de la façon dont ces paroles lui avaient échappé, Lisbeth éclata de rire. Gabriel l'imita ou, plutôt, hurla de rire. Puis il retira ses lunettes rondes pour s'essuyer les yeux.

— Je trouve que vous êtes tout aussi charmante que votre voix, déclara-t-il.

Qu'aurait-il pu dire d'autre ? songea Lisbeth. Il tentait simplement de détendre l'atmosphère, de cacher la déception qu'il éprouvait, lui aussi.

— Ah ! s'écria-t-il soudain. Je voulais vous montrer quelque chose.

Il tendit à Lisbeth une photo encadrée qu'il avait sur son bureau. La photo d'un voilier qui ressemblait à s'y méprendre au sloop que les Kling possédaient autrefois. Lisbeth regarda la photo puis revint à Gabriel Johnson.

— C'est votre bateau ? Celui dont vous m'avez parlé ?

— Oui. Qu'en pensez-vous ?

— Il est magnifique. Il me rappelle le voilier de mon père. Il m'emmenait souvent avec lui.

— Il me plaît beaucoup, avoua Gabriel en reprenant la photo pour la remettre à sa place. Sur l'eau, je me sens libre.

Lisbeth avait éprouvé le même sentiment et s'en souvenait encore, malgré les années.

— Où avez-vous appris à naviguer ? demanda-t-elle

— J'ai également appris sur le bateau de mon père. Dans un estuaire. A Oakland.

Gabriel avait déjà dit à Lisbeth qu'il était originaire de cette ville. Mais, maintenant, elle devinait qu'il avait dû passer son enfance dans le quartier des gens de couleur.

Elle se rappela aussi qu'il avait servi dans la marine pendant la guerre.

— C'est la raison pour laquelle vous vous êtes engagé dans la marine ?

— Exactement. Vous avez bonne mémoire. Mais moi aussi. Je me souviens que vous avez grandi du côté de la Seventeen Mile Drive et que vous avez une sœur jumelle. Vous êtes de vraies ou de fausses jumelles ?

— De vraies jumelles, répondit Lisbeth, bien qu'elle eût le sentiment de mentir à l'idée qu'elle faisait presque deux fois le poids de Carlynn.

— C'est fou de penser que vous avez un double, observa Gabriel, souriant. Vous avez beaucoup de points communs ?

Lisbeth se mordit la lèvre. Elle n'avait aucune envie de parler de cette sœur qui lui avait toujours fait de l'ombre sans le vouloir. Mais, en même temps, elle avait besoin d'ouvrir son cœur à quelqu'un qui semblait lui porter un intérêt sincère et vif.

— Nous sommes bien différentes, commença-t-elle. Carlynn est médecin. Elle a obtenu son diplôme en juin dernier. En ce moment, elle est interne, ici même, dans cet hôpital.

— Donc vous partagez le même intérêt pour la médecine.

Comparer un médecin à une secrétaire médicale avait de quoi surprendre. Et pourtant, Gabriel avait raison. Lisbeth aimait entendre le Dr Peterson lui parler de ses patients, surtout de ceux pour lesquels il se sentait impuissant. Souvent elle le pressait de questions à leur sujet en se disant qu'un jour elle finirait peut-être par demander à Carlynn de venir s'asseoir dans la salle d'attente, de prendre les mains de l'un de ses malades, de tenter quelque chose.

— Oui, répondit-elle. Mais moi, je n'aurais jamais pu devenir médecin.

— Pourquoi ?

— Je ne suis pas... brillante, comme ma sœur. Nous sommes peut-être censées avoir les mêmes capacités, mais ce n'est pas le cas, tout simplement. Nous avons fréquenté des écoles différentes.

Lisbeth se refusait à paraître mesquine ou amère. D'autant que l'éducation ne constituait pas la différence fondamentale entre elle et Carlynn.

— Et puis elle a ce don... ajouta-t-elle.

Elle hésita un instant, Carlynn elle-même n'ayant pas l'habitude d'aborder facilement ce sujet.

— Ma sœur fera un excellent médecin, conclut rapidement Lisbeth.

— Il me semble que vous vous sous-estimez, remarqua Gabriel. Au cours de nos conversations j'ai été frappé par l'intérêt que vous portez aux patients de Lloyd. Et par vos connaissances médicales.

— Merci, fit Lisbeth, touchée par la gentillesse de son interlocuteur.

Mais, brusquement, elle secoua la tête, et Gabriel se pencha vers elle, intrigué.

— Pourquoi secouez-vous la tête ?

« Ne pleure pas, se disait Lisbeth. Ne pleure pas devant lui. »

Elle faillit esquiver sa question, avant de se dire qu'étant donné la situation elle n'avait pas grand-chose à perdre.

— Je vous trouve si... gentil. Et puis nos conversations m'ont laissé penser que nous avons peut-être des centres d'intérêt communs. Alors je me suis permis d'imaginer que nous pourrions...

— Moi aussi, l'interrompit-il.

Son sourire chaleureux lui donna soudain une réelle séduction.

— Pourtant, je me disais que, dès que vous me verriez, vous n'auriez pas envie de faire plus ample connaissance. D'abord, je suis noir. Ensuite, je dois avoir dix ans de plus que vous, non ?

— J'ai vingt-sept ans.

« Et je suis grosse », faillit-elle ajouter.

— Alors, ça fait onze ans de plus, reprit Gabriel. Mais... y aurait-il vraiment une impossibilité à ce que... nous sortions ensemble ?

Il paraissait soudain si mal à l'aise qu'elle eut envie de le prendre dans ses bras pour le réconforter.

— Je veux dire : qu'en pensez-vous ? Est-ce que vous seriez gênée d'être vue en ma compagnie ?

— Non, affirma Lisbeth en espérant que sa réponse était honnête. Non, pas du tout.

— Et vis-à-vis de votre famille ? « O seigneur ! La famille ! »

— Ma sœur n'y verrait aucun inconvénient, assura Lisbeth, à peu près certaine de ne pas se tromper. Mais il est vrai que ma mère...

— Votre mère ?

— Elle pense... Pour elle...

Lisbeth allait parler des gens de couleur. Mais, puisque Gabriel s'était lui-même qualifié de « noir » elle décida d'adopter son langage.

— Pour elle, les Noirs sont toujours des serviteurs ou des manœuvres.

— Elle n'est pas loin de la vérité, observa-t-il avec une pointe de colère, venue de loin.

— Mais, ajouta Lisbeth en riant, comme elle me déteste déjà, où serait la différence ?

— Votre mère vous déteste ? Pourquoi, mon Dieu ?

— Oh ! c'est une longue histoire.

Soudain, Gabriel décrocha son téléphone intérieur.

— Nancy ? Veillez à ce que personne ne me dérange. Il raccrocha, se leva et alla pousser la porte du bureau, la laissant à peine entrebâillée. Lisbeth apprécia sa discrétion tandis qu'elle le regardait se rasseoir.

— A quelle heure reprenez-vous votre travail ?

— Treize heures.

Gabriel décrocha de nouveau son téléphone. Pendant qu'il composait un numéro, Lisbeth remarqua qu'il lui manquait deux doigts à la main gauche : l'auriculaire et l'annulaire, entièrement sectionnés. Que lui était-il arrivé ? Avait-il perdu ces doigts lorsqu'il était enfant ou plus tard ?

— Lloyd ? c'est Gabe. Lisbeth est dans mon bureau. Elle aura un peu de retard. Oui, ce sera ma faute. Je la retiens un moment. Nous devons parler de certaines choses. Entendu. Merci.

Gabriel lui sourit tout en reposant le combiné. Puis il se rejeta au fond de son fauteuil.

— Maintenant vous avez le temps de me raconter cette longue histoire.

Lisbeth lui livra sans hésiter les secrets de son enfance, la tristesse de cette période de sa vie. Elle parla de son amour pour sa sœur, en dépit des ressentiments et de l'amertume, ces sentiments qu'elle s'efforçait de cacher. Elle retint difficilement ses larmes lorsqu'elle expliqua qu'aujourd'hui encore elle évitait d'aller à Cypress Point, bien qu'elle eût besoin de s'y ressourcer, comme d'autres ont besoin de mander ou de prendre des médicaments, et cela à cause des insultes de sa mère.

C'était la première fois qu'elle exposait ses souffrances de cette manière et, sur le visage de Gabriel, elle lisait toute la compréhension d'un homme qui avait connu le rejet. Peut-être pas de la part de sa mère, mais de la société. Néanmoins, il avait réussi à dépasser l'amertume, et elle souhaita qu'il lui enseigne à faire de même. Sa bonté, son écoute étaient si réconfortantes qu'elle était amoureuse de Gabriel quand elle acheva son récit. Amoureuse de l'homme, de chair et de sang, et non d'un rêve.

— Ne répondez pas maintenant, lui dit-il en la raccompagnant à la porte. Mais j'aimerais vraiment vous inviter. A faire de la voile, à dîner ou ce que vous voudrez. Vous avez le téléphone ?

— J'utilise celui de ma propriétaire, seulement en cas d'urgence. Mais je peux vous appeler du bureau.

Il alla noter un numéro et revint vers elle en lui tendant la feuille de papier.

— Vous êtes libre de m'appeler quand vous voulez. C'est à vous de décider.

— Le Dr Kling est prié d'appeler la réception, merci, fit une voix dans le haut-parleur de l'hôpital.

Carlynn leva les yeux du dossier sur lequel elle ajoutait des notes. Depuis qu'elle était interne, elle avait l'habitude d'être appelée ainsi. Souvent, c'était Alan qui la demandait, mais uniquement pour des questions professionnelles. Il y avait maintenant six mois qu'ils étaient intimes. En même temps, Alan se débrouillait pour qu'elle pût rester seule avec des malades qu'elle essayait de guérir à sa façon. Deux fois, il avait même réussi à la faire venir au chevet des patients, en pleine nuit, pendant qu'ils dormaient, Carlynn posait ses mains sur eux. Elle avait cependant constaté qu'elle obtenait de meilleurs résultats quand elle pouvait regarder les malades dans les yeux et leur parler. Avec Alan, elle cherchait à déterminer les conditions propices à des résultats positifs. Que fallait-il exactement ? La question restait sans réponse.

En public, ils étaient le Dr Shire et le Dr Kling, mais ils avaient parfois du mal à attendre la fin de la journée pour discuter de ce qui leur tenait tellement à cœur ou se plonger dans la lecture des livres qu'Alan possédait sur le sujet. Ils riaient aussi, ensemble, quand ils prenaient le temps de parler d'autre chose. Très séduisant, Alan était néanmoins plus un scientifique qu'un prince charmant, et, de son côté, Carlynn n'avait rien de la damoiselle qui ne pense qu'à l'amour. Réunis par leurs recherches et par la passion de leur travail, ils avaient fini par faire l'amour, comme on prolonge une discussion. Ils s'aimaient, Carlynn n'en doutait pas, mais leur amour n'avait rien de romantique, ce qu'elle trouvait parfait au fond. Alan était le grand ami qui l'aidait à exercer son don, son art de guérir par des méthodes un peu magiques. S'ils devaient se marier - ils en avaient parlé une ou deux fois -, Alan ferait un merveilleux père pour les enfants que Carlynn désirait ardemment. Qu'aurait-elle pu demander de plus ?

Elle referma son dossier, décrocha le téléphone et fut surprise d'entendre la standardiste lui annoncer que Lisbeth la demandait.

— Bien. Passez-la-moi, dit-elle, un peu inquiète, sa sœur n'ayant pas l'habitude de l'appeler sur son lieu de travail.

— Carly ? Je suis désolée de te déranger.

— Tu ne me déranges pas. Qu'est-ce qu'il y a ? Tu vas bien ?

— Oui. Je suis ici, à l'hôpital, simplement parce que j'avais quelque chose à faire pour le Dr Peterson. Mais j'aurais besoin d'un conseil, Carly. Tu as un moment ?

Carlynn jeta un coup d'œil à sa montre.

— Je serai dans le hall d'entrée, dans cinq minutes.

Bien qu'il y eût foule dans le hall, elle repéra facilement sa sœur, assise près des portes vitrées.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle en s'asseyant à son tour.

— Je l'ai rencontré, annonça Lisbeth, visiblement toute excitée. Je veux parler du partenaire de tennis du Dr Peterson.

— Tu l'as rencontré ?

— Oui. Mais il faut que je te parle de lui.

Carlynn consulta de nouveau sa montre. L'heure des visites de l'après-midi approchait, elle serait en retard, mais elle ne pouvait pas se défilier.

— Raconte.

— Oh, Carlynn ! Il est merveilleux.

— Je t'écoute, Lisbeth.

— Je lui ai rapporté la raquette de tennis que le Dr Peterson lui avait empruntée. J'étais dans mes petits souliers, tu sais.

— Et comment ça s'est passé ?

— Il a été aussi gentil qu'au téléphone. On a parlé pendant une heure dans son bureau, et il m'a demandé de sortir avec lui.

— C'est formidable !

Carlynn applaudit, bien que la crainte se mêlât à sa joie. La crainte que cet homme - quel qu'il fût - ne blessât Lisbeth un jour ou l'autre. Lisbeth n'était pas idiote, mais ses rêves, ses attentes la rendaient vulnérable, facile à manipuler.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Gabriel Johnson. C'est un nom que tu connais ?

— Non. Pourquoi ?

— Il est le chef comptable de cet hôpital.

— Il travaille ici ? Et tu ne me l'as jamais dit ?

— Je ne voulais pas que tu essaies de le voir et que tu gâches l'image que je me faisais de lui.

Voyant Lisbeth éclater de rire, Carlynn s'étonna :

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

— Carlynn, à propos d'image, justement, il y a un problème, précisa Lisbeth sans perdre sa gaieté.

— Lequel ?

— Si tu fais un tour au service commercial, tu verras.

— Dis-moi.

— C'est un Noir.

Carlynn faillit demander à sa sœur si ce n'était pas une plaisanterie. Mais Lisbeth avait besoin d'entendre autre chose. Muette, Carlynn se disait qu'elle n'avait jamais vu de Noirs parmi le personnel lorsqu'elle se souvint qu'elle avait remarqué une fois dans un couloir un Noir, plutôt bel homme. Un attaché-case à la main, il n'avait rien d'un patient. Deux doigts manquaient à sa main gauche.

— Carlynn ? demanda Lisbeth, inquiète devant le silence de sa sœur.

— Tu m'as prise de court, avoua Carlynn en riant. Mais je l'ai peut-être déjà vu. Il est grand, bel homme ? Est-ce qu'il ne lui manque pas deux doigts ?

— C'est lui !

— Je ne lui ai jamais parlé, mais il a l'air charmant. Beaucoup plus âgé que toi, non ? Mais ce n'est pas un reproche. Alan a dix ans de plus que moi.

— Seulement Alan n'est pas noir.

Carlynn devinait aisément que sa sœur ne sortirait pas avec Gabriel Johnson sans sa bénédiction.

— Est-ce que ce serait un problème pour toi de fréquenter un Noir ? lui demanda-t-elle.

— Je l'aime beaucoup. Vraiment.

La joie de Lisbeth était si touchante que Carlynn prit le risque de se tromper.

— Alors, n'hésite pas, dit-elle.

— Tu as pensé à la réaction de maman ?

— Ne t'inquiète pas. Elle ne sait que critiquer. Même Alan ne lui plaît pas. Personne n'est assez bien pour moi, à ses yeux.

— Elle pensera peut-être que je ne mérite pas mieux qu'un homme de couleur.

— Peu importe ce que les autres peuvent penser, compris notre mère. Y compris moi. Tu ne peux pas passer ta vie à essayer de satisfaire tout le monde.

Si elle encourageait sa sœur à faire ses choix elle-même, Carlynn pensa néanmoins qu'il serait bon de ne pas parler de cet homme à leur mère. D'autant que Gabriel Johnson ne serait peut-être pas l'élu de Lisbeth, en définitive, et qu'une liaison passagère pouvait très bien rester secrète.

— Alors, tu acceptes son invitation ?

— C'est à moi de l'appeler. Il a compris que je risque d'être mal à l'aise à cause de la couleur de sa peau. Donc il me laisse décider.

— Tu l'appelleras ?

— Je suis sûre que je m'entendrai bien avec lui. Il fait de la voile. Il a son propre bateau.

— N'hésite pas. Téléphone-lui. Tu veux qu'Alan et moi t'accompagnions à ton premier rendez-vous ? A condition que ce ne soit pas pour naviguer.

— Vous feriez ça ?

— Pourquoi pas ? Restait à savoir ce qu'Alan penserait d'une Blanche sortant avec un Noir. Curieusement, Carlynn n'en avait aucune idée, bien qu'elle connût Alan depuis six mois.

— Comment ça va avec Alan ? demanda Lisbeth comme si elle se reprochait tout à coup de n'avoir parlé que d'elle.

— Très bien. Il n'y avait qu'un bémol, que Carlynn garda pour elle. Sa relation avec Alan manquait de cette passion romantique qu'éprouvait Lisbeth, et suscitait parfois une interrogation. Carlynn aurait souhaité être absolument convaincue qu'Alan était amoureux d'elle et pas seulement de son don de guérisseuse.

« Etre seule le jour de son anniversaire est la meilleure preuve que les amis vous manquent », se dit Joëlle. En ce matin du samedi 14 juillet, connectée sur Internet, elle se faisait une idée des prix de l'immobilier. Après Berkeley et Chicago, elle allait passer en revue les locations proposées à San Diego, ville qu'elle avait ajoutée à sa liste parce qu'une assistante sociale, qu'elle avait connue au Silas Mémorial, y vivait. Rester en Californie lui éviterait les démarches nécessaires pour obtenir un permis de travail dans un autre Etat.

Elle avait opté pour une location, le temps de vendre son appartement. Ensuite seulement, elle choisirait ou non d'acheter dans la ville où elle s'installerait. Elle avait tant de mal à s'imaginer vivant ailleurs que ce genre de décision lui semblait prématuré.

Enceinte de quatre mois, elle était encore en mesure de dissimuler sa grossesse, bien que ce fût un peu plus difficile chaque jour. Toutefois, ses pulls amples et ses tuniques ne lui avaient attiré aucune remarque pour l'instant. Mais, si elle voulait préserver son secret, il lui restait un mois au plus, et encore...

« Joyeux anniversaire, Joëlle. »

— On s'apitoie un peu sur son sort ? se dit-elle à voix haute, tout en cliquant sur « locations à San Diego ».

Elle avait maintenant trente-cinq ans. Ses parents l'avaient appelée, mais elle ne recevrait ni carte ni cadeau de leur part. Mara et elle avaient pris l'habitude de dîner ensemble à l'occasion de leurs anniversaires respectifs : un rituel parmi d'autres. La veille, aucun de ses collègues n'avait songé à la féliciter. Il faut dire qu'elle s'était abstenue de leur rafraîchir la mémoire. Seuls ses voisins, Tony et Gary, avaient pensé à ses trente-cinq ans et l'attendaient pour le dîner, ce qui lui éviterait d'être sérieusement déprimée. Ils devaient lui préparer un gâteau, ils se démèneraient sûrement pour créer une folle ambiance, et elle leur vouerait une gratitude éternelle.

Elle décida de rendre visite à Carlynn dans l'après-midi. Peut-être lui dirait-elle que c'était son anniversaire aujourd'hui. A moins que Carlynn s'en souvînt, en raison de ce qui s'était passé trente-cinq ans plus tôt. Elle eut un rire moqueur, puis se rappela que c'était également l'anniversaire de la mort de la sœur de Carlynn. Mieux valait finalement ne remuer aucun souvenir.

Après sa conversation téléphonique avec Liam, la semaine précédente, elle avait prévenu la vieille dame que Liam lui interdisait de revoir Mara. Elle avait failli avouer à Carlynn

qu'elle avait envie de lui rendre visite de temps en temps. « Pourrions-nous être amies ? » lui aurait-elle demandé si elle l'avait osé. Finalement, Carlynn lui avait proposé d'elle-même de venir à la villa de temps à autre, comme si elle avait lu dans ses pensées. Puis elle lui avait expliqué qu'elle pourrait peut-être servir de lien entre elle et Mara, et ainsi permettre à son amie de guérir à distance.

Joëlle avait trouvé cette idée invraisemblable mais n'avait pas eu envie de polémiquer. Le lendemain, elle s'était rendue à Cypress Point, où Carlynn lui avait fait faire le tour du propriétaire et des environs immédiats. La vieille dame lui avait paru en forme, d'humeur joyeuse, et avait un moment renoncé à se servir de sa canne. Quinn, le vieux domestique noir, aidait deux jeunes gens à jardiner. Alan était absent, ce dont Joëlle s'était secrètement réjouie, bien qu'il n'eût plus rien à dire puisqu'elle ne demandait plus à Carlynn de soigner Mara.

Mme McGowan leur avait préparé un pique-nique pour qu'elles déjeunent sur la plage, à deux pas de la villa. Assises sur des rochers, à l'ombre d'un cyprès, non loin des phoques qui se chauffaient au soleil, elles avaient mangé leurs petits sandwiches de pain de mie et, surtout, parlé, parlé et parlé encore. Carlynn avait fait le récit de son enfance à la villa, décrit les liens étroits qui l'unissaient à sa sœur, révélé le sentiment de culpabilité qu'elle avait éprouvé devant l'injustice dont sa jumelle avait souffert. Elle avait raconté l'histoire du chien qu'elle avait guéri sans avoir conscience de son pouvoir.

Elle demanda à Joëlle de lui rapporter exactement les paroles de Liam après sa visite à Mara. Joëlle lui avoua qu'il était furieux.

« Il m'en veut encore, ajouta-t-elle. Toute la semaine, il a été très froid avec moi. On dirait qu'il a cessé de m'aimer- je suis certaine qu'il m'aimait - pour me haïr.

— J'en doute, fit Carlynn.

— Vous ne l'avez pas entendu quand il m'a téléphoné, observa simplement Joëlle.

Elle acheva sa recherche sur le Web aux alentours de midi, et elle s'apprêtait à s'habiller lorsque le téléphone sonna en affichant le numéro de Liam. Elle hésita un instant puis répondit.

— Liam?

— Excuse-moi de te déranger un samedi. Je suis de garde. On vient de m'appeler en cardiologie. L'un de mes patients ne va pas bien. On voudrait que je sois auprès de la famille, et Sheila doit partir à Santa Cruz. Sa sœur est malade. Je ne sais pas quoi faire de Sam. Tu pourrais le garder ?

Il devait se sentir très gêné d'être contraint à cette démarche après la façon dont il l'avait traitée au cours de la semaine. Mais Joëlle préféra ignorer cet aspect des choses. Il s'agissait

d'un appel concernant une urgence et il n'était pas question qu'elle refuse, même si elle devait annuler son rendez-vous avec Carlynn à la dernière minute. Et puis rien ne serait plus agréable que de passer l'après-midi en compagnie de Sam.

— J'arrive, dit-elle.

Elle appela Carlynn sur son portable, en cours de route.

— Ah... fit Carlynn d'une voix joyeuse. Je comprends. Inutile de vous excuser. Nous nous verrons un autre jour. Joëlle ?

— Oui.

— Bon anniversaire

Sam dans les bras, Liam attendait sur son perron. Quand il tendit l'enfant à Joëlle, elle fut surprise de le trouver si lourd.

— Merci, fit Liam. Je t'appelle dès que je sais à quelle heure je rentre.

— Si nous sortons, je prendrai mon portable. Attendant que Liam se fût éloigné pour entrer dans la maison, Joëlle constata avec plaisir que Sam ne manifestait aucune appréhension. Elle avait craint d'être devenue presque une étrangère pour le petit, qu'elle voyait de moins en moins depuis un bon moment. Elle entra chez Liam mais, avant toute chose, elle voulut garder Sam dans ses bras, prolonger ce contact qui lui avait tant manqué. Assise sur le canapé, elle se mit à lui chatouiller le cou.

— Sammy ! Sammy ! Sammy !

L'enfant se tortilla en riant aux éclats.

— Qu'est-ce qu'on va faire aujourd'hui, mon chou ?

Par les fenêtres du séjour, on voyait le soleil briller dans un ciel sans nuages.

— On ne va pas rester enfermés par un si beau temps. Qui veut venir s'amuser sur la plage avec moi ?

— Moi !

Sam échappa à Joëlle pour se tenir debout, devant elle, les mains sur ses genoux.

— Moi ! Moi ! Moi !

— Alors, on y va !

Joëlle se leva, alla chercher le siège auto que Liam gardait en réserve, et de la crème solaire. Sam lui avait emboîté le pas et essayait de lui attraper les jambes, en hurlant de rire.

Elle prit la direction de l'océan, se gara près du sentier qui longeait la côte mais, quand elle sortit Sam de la voiture et le vit courir vers la plage sans attendre, elle se demanda si son idée était bonne. N'ayant pu suivre les progrès de l'enfant, elle n'avait pas pensé à ce besoin de bouger constamment.

Ils passèrent une heure à explorer les flaques d'eau que laissait la marée en se retirant.

Joëlle s'amusait autant que le petit, bien qu'il se fatiguât sans doute de l'entendre lui répéter :
« Ne touche pas, Sam ! Ne touche pas ! »

Quand elle eut repris le volant, son portable sonna en cours de route.

— J'en ai encore pour une heure, lui annonçai Liam. Ça ira ?

— Très bien. Nous rentrons de la plage, et j'ai l'impression que quelqu'un est mûr pour la sieste.

— Je n'en doute pas. Habituellement je le mets dans son lit avec des livres. Il s'endort en les feuilletant.

— Alors c'est ce que je vais faire. Merci pour le tuyau.

Joëlle changea les couches de Sam avant de l'installer au lit avec des livres d'images, dont il n'avait certainement pas besoin, en l'occurrence, tant il s'était dépensé. Elle resta quelques instants près de lui en caressant ses boucles blondes. « Mara, j'aimerais tant que tu puisses profiter de ton magnifique petit garçon », songea Joëlle, les yeux humides.

Elle venait de se servir un Coca, dans la cuisine, quand elle remarqua une enveloppe jaune, appuyée contre le téléphone, sur le bar. Une enveloppe à son nom, écrit par la main de Liam. Elle la prit, l'ouvrit et en sortit une carte d'anniversaire pour enfants, avec un chiot et un chaton aux grands yeux, et ces mots : « Pour une petite fille qu'on aime beaucoup. » A l'intérieur, elle découvrit la suite : « De la part du petit chat, et du chien aussi. Personne n'est aussi gentil que toi ! Bon anniversaire ! Bises, Liam et Sam. » Souriante, amusée, Joëlle imagina Liam et Sam en train de choisir la carte ensemble.

Elle passa un bon moment à aller et venir, sans but, d'une pièce à l'autre, buvant son Coca, regardant les photos de Mara exposées un peu partout. Elle remarqua aussi la poussière sur l'étui de la guitare, posée clans un coin du séjour, et les jouets de plus en plus nombreux dans la chambre de Sam. Quand elle se retrouva au seuil de la chambre de Liam, elle fixa le lit, cherchant à la fois à oublier et à se rappeler la nuit qu'elle avait passée dans cette pièce. Visiblement, Liam avait fait son lit à la hâte ce matin. Le couvre-lit aux rayures blanches et vertes recouvrait à peine l'oreiller. Quant au châle bleu - dont la couleur tranchait sur le reste de la pièce et que Liam avait mis sur Joëlle en voulant lui éviter de se refroidir, il pendait au pied du lit.

Sur l'étagère, à la tête du lit, elle remarqua le livre de méditation qu'elle lui avait offert. Séparé des autres volumes, il donnait l'impression que Liam l'ouvrait souvent.

Joëlle entra dans la chambre, s'assit au bord du lit et attrapa le livre en revoyant la balade qu'elle avait faite avec Liam à Point Lobos. Ce jour-là, tandis qu'il lisait à haute voix des passages du livre, elle s'était sentie plus que jamais proche de lui.

En ouvrant le recueil de méditations, elle fit tomber une photo et ressentit un long frisson quand elle vit que c'était une photo d'elle, prise le jour où Liam et elle avaient

emmené Sam au parc d'attractions ; si le cliché datait seulement de quelques mois, il était défraîchi, comme s'il avait été souvent manipulé. Joëlle eut le sentiment de fouiller dans l'intimité profonde de Liam, de violer une âme.

« Oh, Liam... »

Elle referma le livre, le remit à sa place, et elle se levait quand elle sentit un frémissement dans son ventre. Elle y posa sa main. La sensation se renouvela, et elle sourit.

Finalement, elle n'était pas seule pour son anniversaire.

San Francisco, 1956

Dans l'air frais et humide de Fisherman's Wharf, des chaudrons de fonte dégageaient une chaleur aux effluves de crabe, tandis que Carlynn et Alan se dirigeaient vers le restaurant où ils devaient rejoindre Lisbeth et son chevalier servant. Même en automne, sous un ciel sombre, la jetée grouillait de monde. Certains mangeaient en marchant, des crevettes ou du crabe sur de petites assiettes en carton.

Carlynn aperçut Lisbeth, seule, devant le restaurant. Prenant Alan par le bras, elle lui montra sa sœur.

— Elle est arrivée en avance, remarqua-t-elle, souriante. Tu crois qu'elle est un peu anxieuse ?

— Quoi de plus normal ? C'est son premier rendez-vous depuis un moment, non ?

— C'est le premier rendez-vous de sa vie, rectifia Carlynn. Ma pauvre petite sœur... ajouta-t-elle comme on se parle à soi-même.

Lisbeth était ravissante dans son manteau bleu, de la couleur de ses yeux. Elle était grosse, certes, mais elle avait de belles jambes, et elle portait des sandales noires à hauts talons, superbes mais sûrement très inconfortables pour parcourir le chemin à pied depuis la station de tramway. Ses cheveux, savamment ondulés, encadraient son visage avec une perfection qui donnait envie d'être coiffée comme elle. Mais non ! Il n'est pas question que je copie sa coiffure, se dit Carlynn. Ce serait du vol.

Lisbeth leur fit signe dès qu'elle les vit.

— Elle est terrifiée, murmura Carlynn à Alan tout en répondant à Lisbeth. Regarde-la.

Le sourire de Lisbeth dissimulait à peine son appréhension. Elle prit les mains de sa sœur dans les siennes.

— Dieu que je suis contente que vous soyez là !

— Vous êtes magnifique, déclara Alan.

Carlynn apprécia sa gentillesse lorsqu'il embrassa Lisbeth sur la joue.

— Merci, fit Lisbeth. Mais quelle heure est-il ? Gabriel n'est pas encore arrivé.

— Il est dix-neuf heures pile. Calme-toi.

— Oh ! ça sent bon par ici, remarqua Alan en regardant une femme manger des crevettes.

J'en ai l'eau à la bouche.

— Vous connaissez Gabriel, Alan ? demanda Lisbeth. Vous l'avez déjà rencontré à l'hôpital ?

— Je l'ai déjà vu, mais je ne le connais pas personnellement. Cela dit, je me suis renseigné, çà et là, et...

— Alan ! tu n'as pas fait ça ! s'écria Carlynn.

— Si.

Lisbeth eut l'air inquiet.

— Qu'avez-vous dit aux personnes que vous interrogiez ? Est-ce que Gabriel va le savoir ?

— J'ai été très discret. J'ai simplement cherché à savoir quel genre d'homme il était. Je voulais m'assurer que ce n'était pas un coureur de jupons.

Carlynn savait qu'Alan s'était avant tout demandé si Gabriel ne cherchait pas une promotion sociale en sortant avec une femme blanche. « Lisbeth prend des risques en se montrant avec lui, avait-il remarqué. Si on l'apprend, plus un seul Blanc ne voudra d'elle. » Carlynn avait avoué qu'elle partageait ce genre de préoccupation.

— Alors, qu'avez-vous appris sur lui ? demanda Lisbeth.

— Il a été marié.

— Et il est divorcé ? s'inquiéta Lisbeth, au bord des larmes.

— Non. Il est veuf. Sa femme - une Noire, au cas où vous vous poseriez la question - est morte d'un cancer du sein, il y a cinq ans.

— Oh ! s'écria Lisbeth en portant sa main à sa bouche. Que c'est triste ! Pauvre Gabriel.

— Il était, paraît-il, très attentionné. Il s'est occupé d'elle lui-même autant qu'il l'a pu.

— Qui t'a dit ça ? interrogea Carlynn, curieuse.

— C'est un secret, répondit Alan.

Mais le clin d'œil qu'il lança à Carlynn la laissa penser qu'elle savait de qui il s'agissait. Alan connaissait bien Lloyd Peterson, le patron de Lisbeth, partenaire au tennis de Gabriel Johnson.

— Pauvre Gabriel, répéta Lisbeth, le regard compatissant.

Observant la foule des promeneurs, Carlynn finit par se rendre compte qu'il n'y avait pas un seul visage noir en vue. Gabriel Johnson ne risquait pas de se sentir à sa place, ici. Mais il n'y avait pas plus de Noir parmi le personnel de l'hôpital, si bien qu'il devait être habitué à se faire remarquer.

Lisbeth fut la première à l'apercevoir.

— Le voilà, murmura-t-elle en prenant le bras de sa sœur.

Carlynn vit Gabriel s'avancer vers eux, unique Noir parmi tous ces visages blancs. Dès qu'il repéra Lisbeth, il eut un grand sourire et lui fit signe. Le rose aux joues, les yeux

brillants, Lisbeth n'avait jamais été plus jolie, nota Carlynn.

Gabriel serra doucement la main que Lisbeth lui tendait.

— Je suis heureux de vous revoir.

— Moi aussi.

Lisbeth sourit. L'un et l'autre semblaient complètement aveugles au reste du monde.

— Coucou ! fit Carlynn. Vous vous souvenez de nous ?

— Pardon, fit Lisbeth en riant. Carlynn, voici Gabriel. Ma sœur est accompagnée de son ami. Alan Shire, je vous présente Gabriel Johnson.

— Nous nous sommes quelquefois croisés dans les couloirs de l'hôpital, répondit Gabriel. Je suis enchanté de faire enfin votre connaissance.

— Je vous en prie, appelez-nous Carlynn et Alan, suggéra Carlynn.

Elle se disait qu'elle ne s'était jamais intéressée jusque-là à un Noir. Qu'il pût y avoir des hommes séduisants parmi les gens de couleur, des laids ou des insignifiants ne lui était jamais venu à l'esprit. Mais regardant Gabriel avec les yeux de sa sœur, elle le trouva beau. Les cheveux très courts, presque rasés, le visage allongé, fin, il portait de petites lunettes rondes qui lui donnaient un air d'intellectuel, sans pour autant masquer l'éclat de ses yeux noirs.

— Allons déjeuner, proposa Alan en montrant le restaurant.

L'hôtesse les conduisit au premier étage, à une table installée dans un coin sombre, à l'écart des fenêtres et des autres tables. Carlynn se demanda évidemment si la présence de Gabriel ne motivait pas ce choix.

— Nous préférierions une table près d'une fenêtre, déclara Alan.

— Très bien, monsieur, répondit aimablement la jeune femme comme si elle ne demandait pas mieux.

Elle installa ses clients près d'une fenêtre. Alan la remercia, puis tous les quatre s'assirent.

Tandis que les regards convergeaient vers eux, Carlynn sentit un malaise l'envahir. En revanche, Lisbeth affichait une belle indifférence qui lui permettait de s'entretenir, penchée vers Gabriel, d'un sujet qui semblait ne concerner qu'eux. Carlynn en arriva à se demander si Alan et elle n'étaient pas de trop.

Leur table donnait sur le port. La nuit était tombée, mais on voyait les lumières de la jetée se refléter dans l'eau, en avant des voiliers.

Soudain, Lisbeth se redressa, comme si elle venait de se rendre compte qu'elle commettait une impolitesse.

— Merci de nous avoir obtenu cette table, dit-elle à Alan.

Encore amusée par sa conversation avec Gabriel, elle eut un petit rire de gamine que

Carlynn ne lui avait jamais entendu, même lorsqu'elles étaient encore enfants.

Ils commandèrent une marmite de poissons et de fruits de mer, et parlèrent de l'hôpital. Engagés à peu près à la même époque, Alan et Gabriel avaient beaucoup de connaissances communes, si bien que Carlynn et Lisbeth les écoutèrent se remémorer divers incidents. De temps à autre, par courtoisie, les deux hommes s'adressaient à elles. Mais, nullement gênées d'être pratiquement exclues de ce genre d'échange, les sœurs Kling se souriaient tandis que le médecin et le chef comptable échangeaient leurs souvenirs et, parfois, éclataient de rire. Un lien s'était spontanément créé entre eux, songea Carlynn.

Quand le plat fut servi, ils revinrent au présent. De la main gauche, mais avec dextérité malgré ses deux doigts en moins, Gabriel beurra une tranche de pain de seigle.

— Vous êtes gaucher, comme Alan, remarqua Carlynn.

— Je l'étais déjà avant mon accident, précisa Gabriel. J'utilise cette main aussi souvent que possible. J'écris avec, mais je ne peux plus tenir une raquette. J'ai donc dû apprendre à jouer au tennis de la main droite, et ce n'est toujours pas évident. Lloyd pourrait en témoigner.

— Que vous est-il arrivé ? demanda Lisbeth.

— J'ai été à Port Chicago.

— Mon Dieu ! fit Alan en se rejetant au fond de sa chaise.

Carlynn échangea avec Lisbeth un regard interrogateur. Il s'était passé quelque chose d'important pendant la guerre à Port Chicago, situé à une trentaine de kilomètres, mais sa sœur et elle étaient à l'époque très jeunes et surprotégées par leurs parents.

— Ce fut terrible, non ? fit Alan.

— Je ne sais pas si c'est bien une conversation pour un dîner, remarqua Gabriel avec un regard d'excuse, en extrayant une praire de sa coquille.

— J'aimerais savoir ce qui s'est passé, insista Lisbeth. A moins que vous n'ayez pas envie de remuer ce genre de souvenirs.

— Port Chicago n'évoque rien de particulier pour vous ?

Carlynn soupçonnait un drame, mais sa sœur ne lui laissa pas le temps de répondre et la surprit par la même occasion.

— Il y a eu une explosion, je crois, non ? Des hommes chargeaient des explosifs sur un navire et la manœuvre a mal tourné ?

— Très mal tourné, précisa Gabriel. Je me suis engagé dans la marine en 1943. Les Noirs n'étaient admis que depuis un an. J'étais déjà diplômé de Berkeley, et marié.

Gabriel regarda Lisbeth, lui effleura la main et se pencha vers elle.

— De ça, je vous parlerai plus tard.

Lisbeth acquiesça d'un signe de tête.

— Je voulais être en mer. J'adorais naviguer, reprit Gabriel. Je suis passé par un camp d'entraînement et une école, puis je me suis rendu à Port Chicago. Mais les Noirs n'étaient pas envoyés au front. On les laissait sur les docks pour charger des munitions sur les navires. Sans y être préparés. On avait conscience du danger, mais vaguement. Trop vaguement.

—Seuls les Noirs étaient employés comme dockers, renchérit Alan tout en prenant une tranche de pain. Tandis que les Blancs donnaient les ordres, si je me souviens bien.

—Exactement. Et c'était à celui qui obtenait le meilleur rendement de la part de ses hommes. Par conséquent, comme vous pouvez l'imaginer, la sécurité passait au second plan.

— Vous étiez sur les quais quand c'est arrivé ? demanda Alan.

— Non. Si tel avait été le cas, je ne serais pas ici. Pendant des mois, j'avais fait partie de l'équipe de nuit et j'avais changé juste une semaine avant. Je me demande encore pourquoi j'ai été épargné alors que trois cents camarades sont morts. Mon ange gardien devait veiller sur moi ! J'étais dans les baraquements, à moins de deux kilomètres des quais, quand on a entendu une énorme explosion. On a vu en même temps une lumière blanche par la fenêtre. Nous avons voulu nous précipiter dehors, mais il y a eu une seconde explosion, encore plus forte. Le souffle nous a projetés dans tous les coins, les murs nous tombaient dessus. A l'extérieur, on aurait dit que des pétards explosaient partout, le ciel était jaune. C'est mon dernier souvenir - ce ciel jaune - avant mon réveil à l'hôpital, comme ça, avec une main mutilée. Rien d'autre. J'ai eu une chance extraordinaire.

—Vous n'avez pas fait partie des hommes qui ont été jugés pour mutinerie, n'est-ce pas ? demanda Alan.

Carlynn leva les yeux de la praire qu'elle sortait de sa coquille.

— Quelle mutinerie ?

Gabriel répondit d'abord à Alan.

— Non, non. Grâce à un certificat médical, cela m'a aussi été épargné.

Puis Gabriel se tourna vers Carlynn.

—Quand on a expédié d'autres Noirs sur les quais pour reprendre les chargements, sans avoir été ni mieux entraînés ni mieux conseillés que les précédents, certains ont refusé d'exécuter les ordres. Les officiers blancs ont témoigné contre eux, et ils ont été condamnés comme mutins.

—Vous en auriez fait partie si vous n'aviez pas eu ce certificat médical ? demanda Lisbeth.

Elle avait à peine touché à son assiette, et Carlynn se dit qu'un mélange d'excitation et d'appréhension lui avait coupé l'appétit.

—Je l'ignore, Lisbeth. J'étais ulcéré, bien sûr. Avec mon diplôme en poche, j'avais cherché à faire quelque chose de ma vie, comme la plupart de ceux qui étaient morts. Et nous avons

tous été traités comme des bêtes de somme. Si j'avais reçu l'ordre de retourner sur les quais, je pense que j'aurais refusé. Enfin c'est ce que je me dis. Mais est-ce que j'aurais eu les tripes pour ça ?

Carlynn imaginait difficilement la vie à travers les yeux de Gabriel. De tous les soldats qu'elle avait connus, la plupart avaient eu le choix de leur arme. Diplômé de Berkeley, désireux de défendre son pays, Gabriel avait été remis à sa place parce qu'il était noir : quelle humiliation ! Puis il avait été mutilé, il avait perdu sa femme. Elle lui aurait volontiers exprimé sa sympathie, mais il semblait ne rien attendre, et elle se contenta de se réjouir pour sa sœur, qui avait rencontré un homme bien.

Gabriel parut soudain gêné de ne parler que de lui.

— Si on passait à un autre sujet ? suggéra-t-il, le regard posé sur Carlynn. Vous vous ressemblez vraiment beaucoup, toutes les deux, enchaîna-t-il en piquant sa fourchette dans une noix de Saint-Jacques. Il serait difficile de dire qui est la plus belle. Aimez-vous faire de la voile autant que Lisbeth, Carlynn ?

— Oh, non ! Je n'ai jamais partagé ce qui est une passion pour Lisbeth.

— Une fois nous avons chaviré, expliqua Lisbeth. Carlynn est restée coincée sous le voilier, et à partir de ce jour-là elle s'est dit que la voile ne serait pas son passe-temps favori.

— Je peux le comprendre, fit Gabriel.

— Surtout que je n'étais pas une bonne nageuse comme Lisbeth.

— La même mésaventure m'est arrivée, et à ma sœur aussi quand nous étions enfants. Elle est restée sous la coque pendant deux minutes. J'ai plongé, je l'ai remontée à la surface, mais elle ne respirait plus quand je l'ai déposée sur la plage.

— Comment ça ? s'étonna Lisbeth.

— Eh bien, elle était morte ! Mais ma grand-mère était présente. Nous étions partis pique-niquer avec plusieurs membres de la famille. Grand-mère, originaire de l'Alabama, était une guérisseuse.

Lisbeth et Carlynn échangèrent un regard.

— L'une de mes tantes a fait du bouche-à-bouche à ma sœur, mais sans résultat. Alors Grand-mère s'est approchée, a posé la main sur son épaule et a dit : « Au nom de Jésus, respire, mon enfant ! »

Gabriel avait pris une voix forte qui surprit les clients des autres tables. Il grimaça puis s'excusa en riant auprès de ses compagnons.

— Je me suis laissé emporter. Mais en tout cas, continua-t-il d'une voix plus mesurée, ma sœur s'est mise à respirer. Quelques minutes plus tard, elle était comme neuve.

Carlynn, Lisbeth et Alan le regardèrent en silence Puis il se tourna vers Lisbeth.

— J'ai dit quelque chose de mal ? Je vous demande encore de me pardonner mon éclat de

voix.

Lisbeth posa un instant sa main sur la sienne.

— Non, ce n'est pas ça. On ne vous reproche rien. Prête à l'interroger, Carlynn vit Alan lui couper l'herbe sous le pied.

— Parlez-nous de votre grand-mère.

Muet, Gabriel eut un regard circonspect qui poussait Carlynn à se demander ce qu'il lisait sur les visages qui l'entouraient.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta-t-il finalement.

— S'il vous plaît, parlez-nous de votre grand-mère, insista Carlynn.

— Eh bien, elle était très connue, commença Gabriel.

Il se rejeta contre le dossier de sa chaise, visiblement intrigué par tant de curiosité.

— Quand j'étais enfant, si je me blessais, si je tombais, elle arrangeait ça.

— Elle nettoyait vos plaies ? Elle les pansait ? demanda Alan.

— Ou est-ce qu'elle utilisait des plantes ? Des cataplasmes qu'elle préparait elle-même ? ajouta Carlynn.

— Non. Elle mettait sa main sur la blessure, entrait dans une sorte de transe, invoquait Dieu et Jésus. Et j'allais tout de suite mieux. Toute la famille faisait appel à elle. Les voisins aussi. Même les Blancs. Je me souviens que j'ai regretté qu'elle ne soit plus là quand j'ai perdu mes doigts. Enfin, elle n'aurait sans doute rien pu faire dans ce cas-là.

— Quelle est la guérison la plus spectaculaire qu'elle ait accomplie ? questionna Lisbeth.

— Je crois que faire revenir ma sœur à la vie était déjà quelque chose de spectaculaire. Mais elle a aussi guéri un petit voisin atteint de poliomyélite.

— Une poliomyélite qui avait été diagnostiquée par un médecin ? demanda Alan.

— Oui. Et puis c'était évident. Il avait besoin d'un poumon d'acier de temps en temps. Mais Grand-mère s'est installée chez lui. Elle a dormi dans sa chambre, elle a prié avec lui. Enfin, c'est tout ce que je sais, mais ce qui est certain, c'est qu'au bout d'un mois cet enfant était guéri.

Alan se tourna vers Carlynn, en l'interrogeant du regard : « Est-ce qu'on peut lui dire ? » Il était tout de même difficile de bombarder Gabriel de questions sans lui expliquer la raison de cette curiosité. Il inspirait à Carlynn beaucoup de sympathie, bien qu'elle le connût à peine. Mais ils travaillaient dans le même hôpital, Gabriel était loquace, et elle craignait qu'il ne commît une indiscretion.

Rencontrant le regard de sa sœur, Carlynn hocha rapidement la tête.

— Vous me donnez l'impression de me cacher quelque chose, avoua Gabriel avec une pointe d'amusement dans la voix. Vous communiquez silencieusement entre vous, et j'aimerais bien être mis dans le secret.

— Vous ne répéterez rien ? s'inquiéta Carlynn.

— Non, bien sûr.

— Moi aussi, je guéris les gens, de temps en temps. Je ne sais pas comment. C'est la raison de toutes ces questions au sujet de votre grand-mère. Nous sommes tous les trois très intéressés par ce phénomène.

— Ah ? fit Gabriel. Vous me surprenez. Dites-m'en un peu plus. Comment vous y prenez-vous ? Quel genre de malades avez-vous guéris ?

Carlynn, Lisbeth et Alan se mirent à parler et même temps. La conversation dura jusqu'au dessert ; les spéculations allèrent bon train. Est-ce que la grand-mère de Gabriel aurait pu guérir cet enfant si elle ne s'était pas installée auprès de lui ? Le fait d'invoquer Jésus avait-il eu une incidence sur le résultat ?

— Il me semble que ce n'est pas la religion qui joua un rôle, finit par remarquer Alan. Mais plutôt la foi que manifestait votre grand-mère, et qui est aussi celle de Carlynn. Enfin, je ne suis sûr de rien...

Gabriel se tourna vers Lisbeth.

— Vous devez avoir le même don, affirma-t-il. Après tout, vous avez toutes les deux le même capital génétique. Avez-vous essayé ?

Le rouge monta aux joues de Lisbeth.

— Non, je n'ai pas ce don. Ce n'est certainement pas qu'une question de gènes.

— Peut-être que deux guérisseuses dans la même famille, ça ferait beaucoup, conclut Gabriel en posant sa main sur celle de Lisbeth.

Quand ils quittèrent le restaurant, Carlynn avait l'impression de connaître Gabriel depuis des années. Il n'y avait eu aucune discordance entre eux quatre et, visiblement, Gabriel adorait et admirait Lisbeth.

— Nous te raccompagnons, Lisbeth ? demanda Carlynn.

Gabriel ne laissa pas à Lisbeth le temps de répondre.

— J'espérais avoir l'honneur de la raccompagner dit-il.

— Je ne demande pas mieux, fit Lisbeth.

Elle glissa sa main sous le bras de Gabriel avec le plus grand naturel. Carlynn les regarda se diriger vers la jetée, sans faire plus longtemps de différence entre la couleur de peau de Gabriel et celle des autres promeneurs sur Fisherman's Wharf.

La maternité connut une activité fébrile en milieu de matinée. Dans la nuit, il y avait eu deux fois plus d'accouchements que d'habitude, et deux mères avaient mis au monde des triplés. L'une d'elles étant la femme d'un commentateur sportif, journalistes et photographes se pressaient dans le corridor, où les hommes de la sécurité faisaient l'impossible pour protéger l'intimité des patientes. Les infirmières s'affolaient, le personnel dut être renforcé et, pour couronner le tout, la climatisation, en cette fin d'un mois de juillet particulièrement chaud, fonctionnait mal. La présence des techniciens qui essayaient de régler le problème ajouta au désordre ambiant. Dans les chambres, près du hall d'entrée, il faisait si froid que les mères et les bébés étaient enveloppés dans des couvertures, tandis qu'à l'autre bout du couloir on transpirait en déshabillant les nouveau-nés.

Joëlle se sentait mal. Elle n'avait réussi à s'occuper que d'une seule personne sur les douze qu'elle s'était proposé de voir en arrivant. Ce cas l'avait obligée à donner une dizaine de coups de fil, et elle espérait maintenant que les autres seraient plus faciles à traiter, tant elle avait envie de s'isoler pour dormir, la tête sur son bureau.

Ces deux derniers jours, elle avait éprouvé des douleurs dans le bas-ventre. Elles avaient commencé par être légères et, quand elle en avait parlé à Rebecca en la croisant dans le couloir, celle-ci lui avait dit que ce devait être toujours le même ligament qui la faisait souffrir depuis un mois. « Si ça ne s'accroît pas vous n'avez aucune raison de vous inquiéter. »

Eh bien, ça s'accroît ce matin ! Était-ce dû à l'agitation qui régnait dans la maternité ? Toutefois Joëlle avait eu l'impression que la douleur était déjà plus aiguë que d'habitude quand elle s'était levée. De plus, devant son bol de céréales aux fraises, elle avait failli vomir, et elle se demandait si elle ne serait pas obligée d'annuler de nouveau son rendez-vous avec Carlynn, à l'heure du déjeuner, cette fois-ci.

Appuyée contre le mur du couloir afin de laisser le champ libre à un cameraman, elle parcourut le dossier suivant. Il s'agissait d'une jeune femme de vingt-quatre ans qui refusait de voir son bébé et dont la chambre se trouvait malheureusement dans la partie du service où l'on transpirait à grosses gouttes. Prenant son courage à deux mains, Joëlle se dirigea vers le fond du couloir, le ventre douloureux. Rebecca avait sans doute raison, et le ligament travaillait à chaque pas. Néanmoins, Joëlle se proposa un marché : si, après sa visite, la douleur n'avait pas diminué elle reverrait Rebecca.

Elle s'arrêta devant la chambre de la patiente, le temps de relire son dossier. Les idées confuses, elle avait déjà oublié ce qu'elle venait faire là.

Seule dans la chambre, la jeune femme occupait le lit près de la fenêtre. Elle avait les yeux clos, la tête tournée vers la vitre.

— Bonjour, Ann. Vous êtes réveillée ?

La patiente ouvrit lentement les yeux et se tourna vers Joëlle, qui découvrit une jeune Sino-Américaine d'une grande beauté, avec de longs et lisses cheveux de jais. Mais son visage était vide d'expression et le blanc des yeux d'un rose presque brillant. Joëlle comprit, jeta un nouveau coup d'œil au dossier afin de s'assurer qu'elle ne se trompait pas. Cette jeune femme avait accouché d'une fille, ce qui avait suffi à la plonger dans une sérieuse dépression.

Contournant le lit pour s'asseoir sur la chaise entre la patiente et la fenêtre, Joëlle ressentit une contraction dans le ventre. Un ligament douloureux pouvait-il provoquer une contraction ? Pour la première fois elle s'inquiéta pour la santé de son bébé.

— Bonjour, répéta-t-elle en s'efforçant de se concentrer sur la jeune femme. Je m'appelle Joëlle D'Angelo. Je suis assistante sociale dans ce service. Votre infirmière m'a demandé de venir vous voir parce qu'elle vous trouve bien triste.

La jeune femme détourna la tête.

— Vous ne pouvez rien faire pour moi, déclara-t-elle avec une pointe d'accent chinois.

— J'aimerais comprendre ce qui vous déprime tant, Ann. Ce n'est peut-être qu'une réaction au bouleversement hormonal qui suit un accouchement, et...

— Ce n'est pas ça, fit Ann, la bouche sur l'oreiller.

Joëlle sentait la nausée revenir, monter en elle, comme devant son petit déjeuner, et il faisait si chaud dans la chambre qu'elle doutait de pouvoir mener l'entretien jusqu'au bout. S'humectant les lèvres, elle fit une nouvelle tentative.

— Votre infirmière m'a dit que vous aviez mis au monde une belle petite fille cette nuit.

Aussitôt, Joëlle eut la preuve qu'elle venait de toucher le point sensible. Ann la regarda, en larmes.

— Ma belle-mère ne me le pardonnera jamais. J'ai déjà eu une fille. Mon mari est furieux. Il refuse de venir me voir.

Joëlle entendit à peine la dernière phrase. Sur le point de vomir, elle se leva, parvint à s'excuser, puis sortit précipitamment.

Dans le couloir, les couleurs, les odeurs, l'agitation lui furent insupportables. Comprenant qu'elle ne pouvait aller plus loin, elle s'introduisit dans la première chambre sur son passage, constata avec soulagement que le cabinet de toilette était libre, ferma la porte derrière elle et vomit dans la cuvette des toilettes.

Quand elle se redressa, elle tira la chasse d'eau s'appuya contre le mur et pensa qu'elle

avait mal choisi son moment pour aller voir la jeune mère dépressive. Mais déjà sa propre douleur recommençait à l'accaparer. Elle n'avait pas diminué, et la chaleur de sauna qui régnait dans le cabinet de toilette n'arrangeait rien. Était-ce une appendicite ? Probablement pas. La douleur se situait sur le côté droit mais loin de l'aîne.

A l'aide de papier-toilette humecté d'eau fraîche Joëlle se tamponna le front. Pourquoi avait-elle si chaud ? Simplement à cause du manque de climatisation ? Était-elle fiévreuse ? Avait-elle attrapé une sorte de grippe, comme cela arrive parfois, malgré la saison ? En tout cas, quelque chose n'allait pas et il n'était pas question de retourner auprès de la jeune femme. Elle transmettrait le dossier à une infirmière en attendant d'aller mieux. Mais, dans l'immédiat, il fallait qu'elle trouve Rebecca.

Elle se rinça la bouche et jeta un coup d'œil à sa montre. Il était près de onze heures. Rebecca avait dû terminer ses visites et regagner son cabinet.

Dans le couloir, la douleur lui déchira le ventre à chaque pas. Quelqu'un l'appela, mais elle fit la sourde oreille. On se passerait d'elle pour le moment.

Elle était au bord des larmes quand elle atteignit le cabinet de Rebecca. Les deux patientes qui attendaient leur tour la dévisagèrent tandis qu'elle avançait en boitant vers la réception où la secrétaire était en train de noter quelque chose sur un dossier.

— LuAnn, j'ai besoin de voir Rebecca.

— Elle est occupée, Joëlle, répondit LuAnn en levant un instant les yeux.

Puis elle releva la tête brusquement.

— Mon Dieu ! Quelle mauvaise mine ! Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Je n'en sais rien. Je me sens malade. Je vous en prie, laissez-moi entrer dans une salle d'examen. Puis prévenez Rebecca que je suis ici.

— Seriez-vous enceinte ? murmura LuAnn, les yeux écarquillés.

— Chut ! fit Joëlle, un doigt sur les lèvres, bien qu'elle comprît que son geste était inutile.

Son projet de quitter Monterey avant que l'on fût au courant de sa grossesse venait de tomber à l'eau. Elle avait le sentiment que la journée ne s'achèverait pas sans que tout le monde sût que Joëlle D'Angelo, la solitaire, était enceinte de quatre mois. Et, bien entendu, la nouvelle n'échapperait pas à Liam.

— Entrez dans la première salle, lui dit LuAnn. Je vais prévenir Rebecca que vous l'attendez, avec une mine terrible.

Dans la petite salle, Joëlle hésita entre s'asseoir, rester debout ou s'allonger. Aucune position ne la soulagerait et chaque mouvement semblait provoquer une déchirure dans son ventre. Elle se dit qu'elle devait tout de même essayer de se déshabiller, de retirer au moins son collant.

Appuyée contre la table d'examen, une jambe nue, elle luttait contre le vertige quand

Rebecca entra et se précipita vers elle pour la prendre par le bras.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai des tiraillements, des contractions de plus en plus fortes. J'ai vomi. La tête me tourne. Je suis en nage. Je crois que quelque chose cloche, Rebecca.

— Vous pouvez monter sur la table ?

Joëlle hocha la tête, réussit à grimper sur l'escabeau, puis s'assit, vacillante, au bord de la table.

— Ça va ? demanda Rebecca en la tenant toujours par le bras. Vous avez besoin d'une cuvette ?

— Non. Je ne crois pas. Mais j'ai mal, et je n'ai pas l'impression que ça vienne encore d'un ligament.

— Moi non plus.

Le médecin l'aida à s'allonger, puis lui retira complètement son collant et le posa sur une chaise avant de décrocher le téléphone.

— J'ai besoin de quelqu'un pour une prise de sang annonça-t-elle.

Puis elle revint vers Joëlle, appuya les doigts sur son ventre et la vit se contracter pour éviter une pression trop forte.

— Etendez la jambe. C'est ça. Mettez-la bien à plat

— Ça me fait mal. Oh ! mon Dieu. Je me rends compte tout à coup que je n'ai pas senti le bébé bouger ce matin.

— Je pense qu'il va bien. Il vous laisse simplement tranquille parce que vous avez assez de problèmes comme ça en ce moment.

Rebecca prit la température de Joëlle, qui n'avait pas besoin d'un thermomètre pour savoir qu'elle avait de la fièvre.

— Je vais pratiquer une échographie.

Une infirmière, Gale Firestone, entra dans la pièce.

Rapidement, elle maîtrisa son étonnement en découvrant le ventre arrondi de Joëlle.

— Je suis navrée que vous ne vous sentiez pas bien, Joëlle, dit Gale en posant le matériel qu'elle apportait sur une table.

— Je pense que vous avez une appendicite, expliqua Rebecca.

Elle mit en marche le moniteur des ultrasons avant d'ajouter

:

— Mais je veux m'assurer, entre autres, que vous n'avez pas de kyste.

Joëlle ferma les yeux pendant que Gale effectuait une prise de sang, puis les rouvrit pour observer l'écran quand elle sentit que Rebecca passait la sonde sur son ventre.

— Je ne vois pas de kyste, annonça Rebecca. Seulement un bébé en bonne santé. Mais je

ne peux encore être sûre de son sexe.

— Il va bien ? Je vois bouger...

— C'est le cœur, indiqua Rebecca.

Elle se recula un peu afin que Joëlle pût voir tout l'écran.

— Merci, mon Dieu, fit Joëlle.

— Je vous appelle, dit Gale à Rebecca en emportant le sang.

— Faites vite.

Rebecca essuya le gel sur le ventre de Joëlle, puis baissa sa jupe sur ses cuisses.

— Vous préférez rester allongée ou vous asseoir ?

— Je veux éviter au maximum de bouger. Alors, qu'allez-vous faire maintenant ?

Voyant Rebecca le regard posé sur la petite fenêtre aux stores baissés, Joëlle reconnut l'air que l'obstétricienne prenait lorsqu'elle pesait le pour et le contre.

— Je vous ferais volontiers une IRM, mais je crains que ce ne soit une perte de temps. Il y a quatre-vingt-dix-neuf pour cent de chances pour que vous ayez une appendicite, et il faut être d'autant plus prudent que vous êtes enceinte.

— Est-ce si grave ?

—Ça pourrait le devenir. Voyons d'abord votre taux de globules blancs.

Rebecca se dirigea vers la porte.

—Vous voulez une couverture ? demanda-t-elle, la main sur la poignée. Il fait froid ici.

— Non, merci. Mais, je vous en prie, revenez vite.

Joëlle se dit qu'elle avait dû somnoler quand elle entendit Rebecca lui demander de s'asseoir.

— Qu'est-ce qui se passe ?

En essayant de s'asseoir, aidée par Rebecca, Joëlle ressentit une douleur si vive qu'elle laissa échapper un cri.

— Vous avez déjà les résultats de l'analyse ?

— Oui. Et ils confirment mes soupçons. Je vous envoie en salle d'opération immédiatement. Le Dr Glazer vous prend en main. Vous le connaissez n'est-ce pas ?

Joëlle hocha la tête tandis qu'elle posait prudemment un pied sur l'escabeau.

—Et le bébé ? L'anesthésie ne présente pas de risque pour lui ?

—Non. De toute façon, je serai là. Je surveillerai.

Soudain, Joëlle s'aperçut de la présence de Gale, qui approchait un fauteuil roulant de l'escabeau, demi pliée en deux par la douleur, mais soutenue par Rebecca, Joëlle s'assit dans le fauteuil.

— Je me charge de la conduire au premier, dit Rebecca à Gale.

L'infirmière tint la porte ouverte pendant que Rebecca poussait le fauteuil roulant dans le

couloir.

— Finis les secrets, observa Rebecca à l'oreille de Joëlle.

—Je sais. Tant pis. Ce qui comptait maintenant pour Joëlle, c'était de sortir de cette épreuve sans conséquence pour le bébé ni pour elle-même.

Tout au long du couloir qui menait aux ascenseurs, Joëlle vit à peine ce qui l'entourait. En revanche, le mot « enceinte », prononcé avec incrédulité, la suivit résolument, et elle sut qu'elle serait l'objet de toutes les conversations parmi le personnel au moins jusqu'au lendemain.

Ce fut sur la table d'opération, l'esprit déjà brumeux, à quelques secondes de s'endormir, le goutte-à-goutte dans le bras, qu'elle se revit tout à coup sortant de la chambre de la jeune Ann. Elle tenta de se relever.

— Il faut que je... commença-t-elle.

—Allongez-vous, Joëlle, lui ordonna quelqu'un.

—J'étais avec une patiente. On ne peut pas la laisser comme ça. Je l'ai quittée en courant...

— On se chargera d'elle, fit une autre voix.

Elle voulait expliquer le cas de sa patiente. Personne ne comprendrait autrement. Mais déjà elle s'éloignait, flottait dans des brumes, au bord de l'inconscience.

—Une... petite... fille... Elle a eu... une fille...

Entrant dans les locaux du service social, Liam découvrit Maggie, assise sur le bord de son bureau en pleine conversation avec Paul, qui remplissait un gobelet d'eau fraîche à la fontaine.

— Tu es au courant ? lui demanda Paul.

— Au courant de quoi ? s'étonna Liam en prenant son courrier.

— Joëlle est sur le billard.

Liam eut un tel coup au cœur qu'il laissa retomber son bras.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Une appendicite, paraît-il. Mais - tiens-toi bien - elle est aussi enceinte. Incroyable, non ?

— Elle est enceinte ? répéta stupidement Liam. Pourtant elle ne sort avec personne.

— En plus, remarqua Maggie, elle n'avait jamais réussi à être enceinte, malgré un tas de traitements. Elle a peut-être eu recours à la fécondation in vitro cette fois-ci. Tu sais à quel point elle souhaitait un enfant.

— Elle en voulait un quand elle était mariée. Plus maintenant, affirma Liam.

Est-ce que Maggie aurait tout de même raison ? se demanda-t-il. Joëlle aurait-elle fait une ultime tentative médicale pour être mère ? Telle qu'il la connaissait, cela ne lui ressemblait pas mais à vrai dire il y avait déjà des mois qu'il avait cessé d'être son confident. Oui, elle avait dû changer d'avis, chercher à forcer le destin, pour une raison ou une autre. Sinon, il y avait une autre hypothèse, à laquelle il préférait ne pas penser.

— Il y a longtemps qu'elle est enceinte ? demanda-t-il.

— Je n'en sais rien, dit Paul.

— J'ai entendu quelqu'un dire à la maternité qu'elle en est à quatre mois, précisa Maggie. Il me semblait bien qu'elle prenait du poids.

« Quatre mois. » Liam fit un rapide calcul. Sam avait maintenant seize mois. Donc, son premier anniversaire avait eu lieu...

— Excusez-moi ?

Liam, Paul et Maggie se retournèrent en même temps et virent une vieille dame, petite et mince, qui se tenait à l'entrée des bureaux, en s'appuyant sur une canne. Liam lui trouva un air familier et songea qu'il avait dû la voir au chevet d'un patient en cardiologie.

—Je peux vous aider ? demanda Maggie en descendant de son perchoir.

Elle lissa sa jupe et prit un air professionnel.

—Je cherche Joëlle D'Angelo. Nous devons déjeuner ensemble.

« Carlynn Shire ! » Liam reconnaissait maintenant la femme qu'il avait découverte dans la chambre de Mara, avec Joëlle, quinze jours plus tôt.

—Docteur Shire, dit-il, la main tendue, nous nous sommes rencontrés quand vous êtes allée voir ma femme avec Joëlle. Je suis Liam Sommers.

— Oui, monsieur Sommers.

Souriante, Carlynn serra un instant la main de Liam.

— Vous étiez très contrarié de me voir là-bas, je crois.

Liam s'aperçut que Paul et Maggie le regardaient avec une curiosité évidente. Paul avait probablement fait la relation entre Carlynn et le Centre Shire. En revanche, Maggie devait tomber des nues.

— Ecoutez, enchaîna Liam en prenant Carlynn par le coude, nous devrions aller dans la salle de conférences. Je vous dirai ce qui se passe.

Liam sortit avec Carlynn, lui fit emprunter le petit couloir qui menait à la salle de conférences et ferma la porte derrière lui.

Assise à la longue table rectangulaire, Carlynn leva vers Liam un regard inquiet.

— Joëlle va bien ?

— On l'opère d'une appendicite, lui expliqua Liam en s'asseyant en face d'elle.

— Oh ! mon Dieu. Est-ce qu'on l'aura opérée à temps ? Dans son...

Carlynn s'interrompit, mais Liam acheva sa phrase pour elle :

— Dans son état. Vous savez qu'elle est enceinte ?

— Oui, fit Carlynn en scrutant le visage de Liam. Il se sentit si intensément observé qu'il osa à peine lui poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— Vous savez si le... le bébé...

— C'est le vôtre, annonça Carlynn sans ménagement.

Liam détourna le regard, secoua la tête.

— Oh ! non. Non. Pourquoi ne m'a-t-elle rien dit ?

— Je crois qu'elle avait quelques raisons pour ça. Du moins à ses yeux. D'abord, elle sait que vous avez assez à faire avec votre femme et votre fils. Ensuite depuis quelque temps, vous êtes replié sur vous-même, non ?

— C'est-à-dire ?

Il s'efforça de soutenir le regard pénétrant de cette petite femme aux yeux très bleus.

— Vous tenez Joëlle à distance.

— Non, affirma-t-il.

Mais Carlynn avait raison et il le savait. Il s'affala à demi sur sa chaise.

— Enfin, peut-être, admit-il. Nous n'aurions pas dû aller aussi loin tous les deux. Et il ne faut pas que ça recommence.

—Ce qui est fait est fait. La culpabilité n'a jamais rien arrangé.

Liam observa Carlynn pendant quelques instants.

— Est-ce que Joëlle perdrait la tête ? demanda-t-il finalement. Elle croit que vous pouvez faire quelque chose pour ma femme ?

—Mara ne vous appartient pas, Liam. Joëlle et votre femme étaient des amies intimes, et Joëlle la regrette autant que vous. Si je l'aide en allant voir votre femme avec elle, je ne vois pas ce que vous avez à y redire.

—Je ne crois pas que vous puissiez améliorer l'état de Mara. Pour moi, ce que vous faites n'est que de la supercherie. Désolé, mais c'est ce que je pense.

Carlynn resta de marbre.

—Je ne trompe personne, Liam. Je ne suis pas un charlatan. En vérité, je ne réussis pas toujours à aider les gens comme on le voudrait. Mais je les aide tout de même. Souvent.

— Je ne comprends pas.

— Je veux dire qu'il n'y a pas que l'état physique qui compte. Guérir vise parfois un autre but.

— Si, physiquement, rien ne change, à quoi bon ?

Elle se leva et, les mains posées sur la table, se pencha vers Liam.

— Vous aimez Joëlle, Liam ?

Il sentit sa mâchoire se contracter devant tant d'indiscrétion.

— Ça ne vous regarde pas.

—Peu importe, rétorqua Carlynn, le regard plongé dans le sien. Rendez-moi un service, voulez-vous. Parlez-moi de Joëlle.

Il vit Carlynn se rasseoir.

—Il me semble que vous la connaissez déjà très bien.

—Je veux que vous me fassiez son portrait. Je veux la voir à travers vos yeux.

Il soupira en se demandant pourquoi il se laissait dominer par cette femme.

— Elle fait très bien son travail, commença-t-il. Elle a de la compassion, de la morale, et moi aussi. Nous n'avions pas prévu ce qui est arrivé. Nous ne voulions pas que ça arrive.

Dieu que c'était banal ! Liam se rendait compte qu'il faisait de la nuit passée avec Joëlle une histoire de gamins.

—Je sais. Continuez.

Il poussa un soupir puis cessa de résister plus longtemps. Il revit Joëlle assise devant lui à la cafétéria ; l'époque où leur amitié était chaleureuse, intime. Ses longs cheveux noirs, sa

lourde frange tombant sur ses yeux lui donnaient l'air d'une adolescente.

—Elle est très attentionnée, généreuse. Et charmante. Ouverte, très ouverte. Elle l'était surtout avec moi. Vraiment, je n'arrive pas à comprendre pourquoi elle ne m'a rien dit. Elle a l'habitude de tout me dire.

—Elle en avait l'habitude, rectifia Carlynn. Son intention était de garder sa grossesse secrète, de partir avant que quiconque puisse s'apercevoir qu'elle était enceinte.

—Elle voulait partir ? Quitter le Silas Memorial vous voulez dire ?

—Non. Quitter Monterey. Aller vivre ailleurs. Ne pas vous encombrer avec cet enfant.

—Je ne peux pas m'imaginer qu'elle serait partie sans me parler...

—A mon avis, vous l'avez traitée comme quelqu'un d'infréquentable, lâcha Carlynn d'une voix douce.

Liam se lança dans des objections, mais sans grande conviction. Carlynn avait raison : il avait évité Joëlle. Simplement pour ne pas céder à la tentation et être confronté encore une fois à sa propre faiblesse.

— Savez-vous combien elle vous aime ? demanda Carlynn.

Il la regarda, gêné par toutes ces questions laissant entendre que Joëlle avait beaucoup parlé de leur relation.

— Elle vous aime tellement qu'elle voudrait vous rendre votre femme, alors qu'elle ne demanderait qu'à vivre avec vous et donner un père à son enfant.

La gorge serrée, Liam se leva d'un bond afin de réagir à l'émotion qui le submergeait. Puis, croisant les bras sur sa poitrine, il s'appuya contre le mur.

— Que puis-je faire ? Moi, aussi, je l'aime. Mais je suis marié, je continue à aimer ma femme, et si elle ne peut plus me rendre mon amour, elle a néanmoins besoin de moi. Son visage s'illumine quand j'entre dans sa chambre et, si elle avait gardé son esprit intact, elle compterait sur moi pour prendre soin d'elle. Vous me reprochez d'avoir tenu Joëlle à distance ? D'avoir voulu éviter la seule personne qui pouvait me donner honte de moi ?

—Vous êtes plein de vie, remarqua Carlynn avec sympathie, tout en se levant. Vous êtes plein de vie, et Joëlle aussi.

—Mon fils aussi. Et Mara n'est pas morte.

Carlynn Shire secoua la tête tristement tandis qu'elle allait ouvrir la porte de la salle de conférences.

—Réfléchissez, Liam, dit-elle avant de sortir. Il vous était plus facile de porter votre fardeau avec l'aide de Joëlle, non ?

Joëlle ouvrit les yeux puis, les paupières lourdes, aveuglée par la lumière, elle les referma. Rebecca lui avait annoncé que, l'opération terminée, elle se trouvait dans la salle de réveil. Elle se souvenait au moins de ça, mais n'aurait su dire si l'information datait de quelques minutes ou de plusieurs heures. Le bébé se portait bien, avait ajouté Rebecca. Quant à l'incision qu'elle avait subie à la hauteur de l'appendice, elle ne la faisait pas encore souffrir. En revanche, Joëlle ressentait une lourde fatigue et une vague nausée qui lui donnaient envie de rester allongée sans ébaucher le moindre mouvement.

Rebecca avait aussi parlé d'un contrôle du rythme cardiaque de l'enfant, afin de s'assurer que l'opération ne provoquait pas de contractions. Joëlle revoyait le médecin lui expliquer tout cela. Mais quelque chose avait changé maintenant. Au bout d'une minute, elle se rendit compte que le rideau avait été tiré autour du lit et qu'elle n'était pas seule. Lentement, elle tourna la tête et aperçut Liam assis à son chevet, le visage grave, les bras sur la rampe du lit, le menton sur ses mains.

— Comment te sens-tu ? demanda-t-il.

— Bien.

S'efforçant d'ouvrir grand les yeux, Joëlle vit Liam pincer les lèvres, détourner le regard un instant, puis revenir à elle.

— Quand comptais-tu m'avertir ?

— Jamais, murmura-t-elle d'une voix rauque, la gorge sèche.

Il repoussa doucement les cheveux qui collaient au visage de Joëlle. Elle ferma les yeux afin de savourer ce geste de tendresse.

— Je suis navré, dit-il. Tous ces derniers mois ont dû être une terrible épreuve pour toi.

Les larmes aux yeux, elle tourna la tête.

— J'ai été très froid avec toi, avoua Liam en essuyant une larme sur la joue de Joëlle. Pardonne-moi si je t'ai donné le sentiment de te tenir à distance.

— Personne n'est au courant pour toi et moi, n'est-ce pas ?

Elle le regarda de nouveau.

— Non. A part Carlynn Shire, dit-il.

Comment savait-il qu'elle s'était confiée à Carlynn ?

Elle l'interrogea du regard.

— Elle est venue à ton bureau, expliqua-t-il.

— Oh ! oui, nous devons déjeuner ensemble.

— Je lui ai dit qu'on t'opérait. Nous avons bavardé un moment.

— Agréablement ?

— Ça dépend de ce que tu entends par là, rétorqua Liam. Elle m'a appris que tu comptais déménager.

Voyant Joëlle hocher la tête, il sembla incrédule.

— Comment as-tu été capable de penser à une chose pareille, Joëlle ? Tu aimes vivre ici.

Tu te sens chez toi.

— Je voyais trop ce qui se passerait si je restais ici. Finalement c'est arrivé : te voilà avec un autre fardeau sur les épaules.

— Je suis un homme. Je peux faire face.

— Je le sais. Mais je voulais quand même t'éviter ça.

— Tu as pensé à avorter ?

Aussitôt, Liam secoua la tête et mit un doigt sur les lèvres de Joëlle avant qu'elle pût répondre.

— Pardonne-moi, Jo. Je sais que tu ne pouvais pas envisager ça, et je le comprends.

Elle le vit si contrit qu'elle eut un élan de tendresse pour lui.

— N'en parlons plus, dit-elle.

— Ecoute, je ne veux pas que tu partes à cause de moi. D'accord ? Tu restes ici. Je t'aiderai de mon mieux. Il n'y a qu'une chose que je ne pourrai pas faire...

— Reconnaître cet enfant, n'est-ce pas ?

— Laisse-moi le temps de réfléchir. Je ne peux pas prendre une décision immédiatement.

— Ne t'inquiète pas. Je n'avais pas l'intention de révéler ta paternité. De toute façon, les torts sont partagés, et je n'ai pas envie de donner à qui que ce soit l'occasion de nous juger.

— Je crains qu'on ne nous juge déjà !

— Les gens savent que je souhaitais un enfant. Ils peuvent s'imaginer que j'ai fait des pieds et des mains pour en arriver là.

— Nous reprendrons cette conversation plus tard. Quand les effets de l'anesthésie se seront dissipés. Et quand j'aurai digéré ma surprise. Si tu y tiens toujours, ajouta Liam en lui prenant la main, je te laisserai emmener de nouveau Carlynn Shire voir Mara. Pas parce que je crois qu'elle peut être efficace, mais parce que je n'ai pas le droit de t'en empêcher. Mara était aussi ta meilleure amie.

— Merci. Tu seras présent ?

— Si tu veux.

Liam sourit à Joëlle, sans pouvoir effacer la tristesse de son regard, puis lui baisa la main.

— Je tiens à toi, Jo. Mais je suis marié, et tant que Mara vivra, je resterai son mari. Je

l'aime.

— Moi aussi.

— Je serai toujours là pour toi. Je ferai ce que je peux pour t'aider. Toutefois, il n'est pas question... de replonger.

— Je le sais.

— Je t'apporterai une aide financière, bien sûr.

— Il me semble que tu as déjà beaucoup de frais à assurer. Je vois mal Sheila participer à des dépenses occasionnées par le bébé.

Liam resta muet visiblement atteint dans son amour-propre.

— Excuse-moi, murmura Joëlle d'une voix à peine audible.

— Tes parents sont au courant ?

— Non. Ni pour la grossesse ni pour l'opération.

— Tu veux que je les prévienne ?

— Ça ne te dérange pas ? Mais ne parle que de l'appendicite. Le reste, je me charge de le leur apprendre. Dis-leur de ne pas s'inquiéter, que je vais bien. Qu'ils ne se déplacent pas, surtout.

Penché sur Joëlle, il l'embrassa sur le front, et elle se souvint de toutes les fois où elle l'avait vu se pencher sur Mara de cette façon, dans la chambre de l'établissement spécialisé. Mais, là-bas, il embrassait Mara sur les lèvres.

Liam téléphona aux parents de Joëlle depuis son bureau. Il les avait rencontrés plus d'une fois quand ils venaient rendre visite à leur fille. Il les avait même invités à son mariage, et ils avaient été les seuls à respecter son désir - partagé avec Mara - d'éviter les cadeaux de circonstance.

Ce fut John qui décrocha. Liam lui annonça que Joëlle avait été opérée de l'appendicite, tout en ayant le sentiment de mentir... par omission.

— Nous venons, répondit aussitôt John.

— Non. Joëlle vous demande de ne pas vous déplacer. Elle est en de bonnes mains. Moi-même, je m'occupe d'elle.

Se souvenant qu'une infirmière avait laissé entendre que Joëlle aurait peut-être besoin de s'arrêter six semaines, Liam ajouta :

— Elle aura probablement besoin d'aide quand elle rentrera chez elle. Vous verrez à ce moment-là avec elle.

— Vous nous tenez au courant ?

— Bien sûr. Mais je pense qu'elle aura le téléphone quand elle sera dans sa chambre. Je vous donnerai le numéro dès que je le connaîtrai.

John parut rassuré. Liam raccrocha, puis resta assis devant l'écran vide de son ordinateur.

—Pourquoi n'avaient-ils pas pensé à un préservatif ? Deux travailleurs sociaux, avertis, depuis longtemps adultes, s'étaient comportés comme des idiots. Il est vrai qu'il n'y avait aucun risque de contamination entre eux, ils le savaient. D'autre part, Joëlle se croyait stérile. Mais s'ils avaient un seul instant cessé de se construire une petite équation rassurante, il n'y aurait pas eu de conséquence.

Il avait tellement eu besoin de Joëlle ce soir-là ! Tellement eu besoin de s'assurer qu'il était toujours un homme, à la manière de cet époux de soixante ans dont la femme était atteinte de la maladie d'Alzheimer. Pourquoi n'était-il pas allé voir une prostituée ? S'il avait tant besoin d'une femme, uniquement pour tester sa virilité, il aurait au moins pu ménager quelqu'un qu'il aimait.

Il irait rendre visite à Mara en fin d'après-midi. Elle l'accueillerait avec ses petits cris quand il entrerait dans la chambre, et il les interpréterait ainsi : « Je me souviens de toi. Tu es celui qui m'aime. Celui en qui je peux avoir confiance, sur tous les plans. Tu es mon mari, pour le meilleur et pour le pire. »

San Francisco, 1957

Assise sur le toit de la cabine du voilier de Gabriel, Lisbeth dégustait une poire. Pour la première fois de sa vie, elle ne rêvait pas de bonbons, de glaces ou de petits gâteaux et, bien qu'elle portât des bottes de caoutchouc, une salopette, un pull, un ciré, un bob et les gants, elle se sentait moins lourde que ces dernières années. Certes, elle se trouvait encore trop grosse, mais sa taille était plus marquée, personne ne l'aurait prise pour la copie éléphantinesque de la poire qu'elle était en train de manger, et elle redécouvrait qu'il est moins fatigant de se déplacer quand on a perdu du poids.

Elle sortait avec Gabriel depuis six mois, mais il n'y avait qu'un mois qu'ils faisaient de la voile. Ils avaient dû attendre que les vents froids de l'hiver se radoucissent un peu et que l'océan se calme. Cependant, il n'y avait pas que la voile pour les réunir. Ils avaient exploré San Francisco ensemble, comme des touristes, et avaient souvent dîné en ville après leur travail. Maintenant ils pouvaient parler de leurs restaurants favoris, situés pour la plupart dans l'ancien quartier italien où vivait Gabriel. Des artistes venaient lire leurs poèmes dans les cafés, et personne ne se retournait sur un couple mixte. Lisbeth avait appris à jouer au whist et au bridge dans des clubs sombres et enfumés, et était tombée amoureuse du jazz et du rhythm and blues.

Les conversations avec Gabriel pouvaient durer des journées et des soirées entières. Il lui racontait son enfance dans une maison du quartier blanc d'Oakland, achetée par un agent immobilier blanc qui avait ensuite transmis le titre de propriété à son père. De cette façon seulement, un Noir pouvait habiter dans ce quartier. Sa mère était femme de ménage, son père employé des wagons-lits à la Southern Pacific Rail road, le principal employeur des Noirs. Gabriel n'avait que douze ans quand son père était mort dans un train, tué par un collègue à l'issue d'une partie de dés.

La famille s'étant retrouvée à court d'argent après le décès de son père, Gabriel avait travaillé pour payer ses études. Il avait rencontré sa femme, Cookie, à Berkeley. Au bout de huit ans de mariage, Cookie s'était découvert une grosseur à un sein. Gabriel parlait de sa femme avec adoration, sans pour autant vivre dans le passé. Cette façon de se tourner vers l'avenir, malgré tout, offrait à Lisbeth un exemple de courage et d'optimisme. Tous deux avaient souffert, de leur petite enfance jusqu'aux premières années de leur vie d'adultes, et

cette commune expérience les rapprochait. Mais ils étaient aussi habités par la même volonté de se bâtir un avenir de paix et d'amour.

Sortir avec Gabriel n'allait cependant pas sans difficultés. Son propriétaire lui ayant signifié son congé quand il l'avait vue avec un Noir, Lisbeth avait dû trouver une nouvelle location. Pourtant, elle avait simplement voulu éviter à Gabriel de l'attendre sous la pluie pendant qu'elle achevait de se préparer. Mais son propriétaire, livide, avait hurlé qu'il avait des enfants adolescents, ce qu'elle ne pouvait pas ignorer - elle entendait les disques de Presley qu'ils écoutaient nuit et jour ! -, et qu'il était hors de question qu'ils assistent aux rendez-vous d'une Blanche et d'un Noir. Lisbeth avait alors trouvé un appartement à North Beach, à deux pas de chez Gabriel, avec un téléphone qu'elle pouvait utiliser à sa guise. Italienne exubérante, sa propriétaire ouvrait sa maison aux gens de toute couleur. Une maison qui sentait constamment la tomate, l'huile d'olive et l'origan.

Lisbeth ne passant plus ses heures de loisir à manger, enfermée chez elle, elle avait perdu du poids sans effort. L'amour inconditionnel d'un homme se révélait bien plus efficace que tous les régimes du monde.

Elle aimait plus que tout être en mer avec Gabriel. Là, ils étaient seuls, loin des regards désapprobateurs ou choqués qu'ils rencontraient en ville. Parfois, ils entendaient des commentaires désobligeants, à haute voix, dans un langage ordurier. Dans ces cas-là, Gabriel se contentait de serrer plus fort la main de Lisbeth. De temps à autre, il s'excusait, comme s'il était responsable de ces propos insultants et, considérant que Gabriel n'avait aucune excuse à formuler, Lisbeth s'en irritait.

Au moins une fois tous les quinze jours, ils sortaient en compagnie de Carlynn et d'Alan. Tous quatre s'entendaient à merveille. Ils jouaient au bridge chez Alan, allaient au cinéma, ou encore se retrouvaient *Chez Tarantino* pour dîner. Souvent ils revenaient sur le sujet qui les passionnait : le don de guérir. Gabriel les avait même emmenés à Oakland pour rencontrer sa mère, qui se souvenait mieux que lui des pratiques de sa grand-mère et leur avait raconté un tas d'histoires dont seule Carlynn ne s'était pas étonnée.

— Alors, Liz, fit Gabriel tandis qu'ils naviguaient en douceur, sous le vent, quand Alan vait-il se décider à demander ta sœur en mariage ?

— Ce week-end, répondit Lisbeth.

Elle lécha le jus de poire qui coulait sur son pouce avant de préciser :

— Ils vont à Santa Barbara.

Alan lui avait montré le gros solitaire monté sur platine qu'il destinait à Carlynn. Il devait être très impatient pour avoir mis Lisbeth dans la confidence et elle avait été touchée par le romantisme et l'enthousiasme manifestés par ce brillant médecin, d'ordinaire un peu guindé.

— Tu penses qu'elle pourrait refuser ? demanda Gabriel.

Lisbeth rit.

—Qu'est-ce que tu crois ? Elle est folle de lui et elle meurt d'envie d'avoir des enfants.

Sans nul doute, Carlynn avait rencontré l'homme de sa vie. Ils étaient aussi intelligents l'un que l'autre, partageaient la même passion pour la médecine et la science, et Alan s'intéressait profondément au don de guérison de Carlynn. Lisbeth, quant à elle, n'aurait pas été heureuse avec un homme comme Alan, et lui ne l'aurait pas été avec elle. Elle avait besoin de quelqu'un comme Gabriel, qui rayonnait de joie de vivre.

Mais Lisbeth se gardait de parler mariage avec lui. Bien qu'elle n'espérât pas d'autre issue à leur relation, elle ne voulait pas avoir l'air de faire pression sur lui. Après tout, ils ne se fréquentaient que depuis six mois.

Alan et Carlynn, eux, se connaissaient depuis beaucoup plus longtemps.

— Carlynn n'est pas vierge, déclara brusquement Lisbeth.

La première choquée par sa révélation, elle mit la main sur sa bouche.

— Comment ai-je pu dire ça ! finit-elle par remarquer !

— Et comment le sais-tu ? demanda Gabriel, le sourcil levé.

— Elle me l'a dit il y a quinze jours, quand nous allions voir maman. Nous avons eu une longue conversation entre sœurs sur la route.

En dépit des critiques habituelles de sa mère, Lisbeth avait été ravie de se replonger dans l'atmosphère de Cypress Point. Elle s'était ressourcée en respirant le parfum de l'océan et des cyprès, et elle rêvait de faire découvrir la villa à Gabriel, tout en sachant que c'était impossible.

— Tu as été choquée ?

Lisbeth regarda dans la direction d'Angel Island. « Nous sommes amants depuis pas mal de temps, maintenant », lui avait révélé Carlynn, et Lisbeth s'était sentie à la traîne. D'une certaine façon, la culture acquise par Carlynn, son savoir-faire médical et tout ce qu'elle avait accompli jusque-là passaient soudain au second plan, loin derrière cette expérience de la sexualité. Lisbeth avait pensé aux baisers de Gabriel, à ses caresses sur ses bras, ses cheveux, et à la retenue qu'il observait afin de ne jamais lui donner le sentiment qu'il attendait d'elle ce qu'elle n'était pas prête à lui accorder.

— Non. Je n'ai pas été choquée. Mais...

Lisbeth se tourna vers Gabriel avant d'achever sa phrase.

— ... j'ai ressenti de la jalousie.

— Tu veux dire que tu aimerais faire l'amour avec Alan ? la taquina Gabriel.

Le rouge aux joues, Lisbeth lui lança le reste de sa poire.

— Sois gentil. Il n'est pas facile pour moi de parler de ça, Gabe.

—Excuse-moi, fit Gabriel en souriant. Est-ce que tu attendrais quelque chose, bébé ?

Lisbeth adorait que Gabriel l'appelât ainsi.

—Pas toi ? fit-elle.

Elle se mordit la lèvre en attendant sa réponse

Faire l'amour avec lui, elle en avait déjà eu envie alors qu'il n'était encore pour elle qu'une voix au bout du fil.

Il laissa échapper un grognement tandis qu'il s'allongeait sur le pont et laissait son regard se perdre dans le ciel.

—Oh, que oui ! Mais je tiens à me comporter comme un gentleman.

— Eh bien, change d'attitude ! lança-t-elle en riant.

— Si tu insistes...

Il jeta un coup d'œil vers le rivage, puis se tourna vers, Lisbeth et lui sourit.

—Tu crois qu'on devrait rentrer ? Tu as assez navigué aujourd'hui ?

— Nous venons juste de lever l'ancre, remarqua Lisbeth dans un éclat de rire. Et puis on ne peut rien faire aujourd'hui. Il faut que j'aie un diaphragme. Carlynn m'a indiqué un médecin qui m'en prescrira un.

— Je peux mettre un préservatif.

L'enthousiasme soudain de Gabriel provoqua un nouvel éclat de rire.

— Je ne croyais même pas que tu pensais au sexe. C'est ce que j'ai dit à Carlynn.

—Quelle idée ! Elle va croire que je suis homosexuel. Je me charge de la détromper.

Si le ton de leur conversation amusait Lisbeth, elle espérait en même temps éviter à Gabriel l'impression qu'elle pensait au sexe pour le sexe. Le visage soudain grave, elle prit la peine de le préciser.

—Je ne le ferais pas sans amour, Gabriel. C'est seulement avec toi que je veux le faire.

—Je le sais, bébé. Et, si je ne ressentais pas la même chose, je n'aurais pas attendu si longtemps.

Ce soir-là, ils firent l'amour dans le grand lit de Gabriel, à North Beach. Lisbeth était anxieuse, tendue, mais Gabriel prit tout son temps. Il en savait plus que dans les livres sur la sexualité qu'elle avait tellement lus et relus que les pages s'étaient détachées. Ou peut-être que l'amour était absent de ces livres, peut-être que les hommes dont ils parlaient ne prenaient pas la peine de guider leur partenaire et d'apprendre en même temps à la découvrir.

Un jour, elle avait entendu dire que le sexe pouvait avoir deux résultats différents : ou il renforçait une relation ou il la dégradait. En tout cas, il apportait un changement. Lisbeth était convaincue qu'il ne ferait qu'embellir sa relation avec Gabriel. Pourtant, quand ils eurent fait l'amour, elle vit Gabriel se renverser sur le dos, allumer une cigarette et contempler les volutes de fumée qui montaient vers le plafond. Elle sut aussitôt que quelque chose n'allait pas.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle, la main posée sur le torse de Gabriel.

Il tira de nouveau sur sa cigarette puis lui répondit sans la regarder.

— J'ai peur de te porter sérieusement préjudice. Il se tourna vers elle. Dans la pénombre enfumée, sans ses lunettes, il avait l'air d'un étranger.

— Le reste du monde ne ressemble pas à North Beach, enchaîna-t-il. Tu n'as même pas parlé de moi à ta mère.

— Si, je lui ai parlé de toi, rectifia-t-elle, désemparée par ce genre de conversation. Enfin, elle sait au moins que je fréquente un certain Gabriel. Je lui parlerai plus longuement quand il le faudra.

— « Quand il le faudra » ! Tu es déjà en train de te défendre. Je refuse d'être un fardeau pour toi.

— Je ne te vois pas comme ça.

— Je le sais. Mais c'est pourtant la réalité.

— Peu importe ce que pense ma mère, Gabe. Il y a longtemps qu'elle ne fait plus vraiment partie de ma vie.

— Tu continues à aller la voir, et tu es très attachée à Cypress Point.

Gabriel écrasa son mégot dans le cendrier, posé sur le rebord de la fenêtre, se retourna vers Lisbeth, se redressa à demi et, appuyé sur un coude, plongea son regard dans le sien.

— Je t'ai emmenée à Oakland. Je t'ai présentée à ma famille, à mes voisins. Je t'ai montré la maison où j'ai grandi et les endroits où j'aimais aller. Que peux-tu me montrer, toi, des témoins de ton enfance ? Il m'est impossible de rencontrer ta mère, de pénétrer dans une maison que tu adores sans me faire passer pour un livreur, de me promener dans ton ancien voisinage sans terroriser les gens.

— Je ne m'occupe pas de tout ça, Gabe, affirma Lisbeth.

Craignant de se mentir à elle-même, elle ajouta néanmoins, avec la même conviction

— Je peux renoncer à tout pour toi. Gabriel s'assit, le dos appuyé contre le mur.

— Je ne sais pas si j'aurais raison de te laisser faire. Tu as envie de rompre ? C'est ce que tu veux dire ?

Sentant que quelque chose de précieux lui échappait, Lisbeth se mit à pleurer, silencieusement.

— Non. Je ne veux pas rompre, expliqua Gabriel. Mais je me demande si nous avons un avenir commun.

Avant de faire l'amour, Gabriel n'avait eu que des mots tendres pour elle. Maintenant, il semblait prêt à prendre ses distances, prêt à rejeter ce qu'ils avaient construit pendant six mois et, brusquement, elle crut en comprendre la raison.

— Je ne t'ai pas procuré le même plaisir que ta femme ? demanda-t-elle, des larmes dans

la voix. Ou que tes autres partenaires ?

— Comment ? s'étonna Gabriel. Oh ! Lizzie. Oh, non, bébé !

Gabriel se rapprocha de Lisbeth et l'attira dans ses bras.

— Tu as été parfaite. Je ne pensais pas du tout à ça, mais à ce qui nous attend. Ce sera difficile pour nous d'être mariés. Ce sera difficile pour nos enfants aussi. Je suis désolé, bébé. Je suis vraiment désolé.

Elle sentit les larmes de Gabriel sur son épaule. Quand il resserra son étreinte, elle eut presque le souffle coupé. Mais c'était dans ses bras qu'elle voulait être. Et pour toujours.

Bien que ravie par ses fiançailles, Carlynn s'attendait à des difficultés avec sa mère. Dès qu'elle lui annonça qu'Alan l'avait demandée en mariage, Delora voulut aussitôt prendre les choses en main.

Le mariage aura lieu sur la terrasse, décréta-t-elle. En septembre, nous aurons une température idéale. Et j'engagerai la harpiste que j'ai entendue l'autre jour. C'est une merveilleuse idée, n'est-ce pas, ma chérie ? Il est si rare d'entendre de la harpe à un mariage. Bien sûr, l'espace réduit limitera le nombre de tes invités. Tu préférerais que la cérémonie ait lieu dans une cathédrale ?

Carlynn tenait à se marier à Cypress Point, mais elle voulait aussi que Lisbeth fût sa première demoiselle d'honneur. Et Lisbeth ne viendrait pas sans Gabriel. Mais, si Carlynn adorait cet homme et ne voyait aucun inconvénient à l'inviter, il était certain que Delora aurait une attaque en voyant sa « seconde fille » avec un Noir.

Les préparatifs du mariage renforcèrent les liens qui unissaient les deux sœurs. Dans la boutique où elle voulait acheter sa robe de mariée, Carlynn poussa Lisbeth à jouer les mannequins pour elle. Elle lui expliqua qu'elle se rendrait ainsi mieux compte de l'effet produit par la robe. En réalité, elle voulait simplement que Lisbeth se réjouît de sa propre image. Plus tard, Carlynn se reprocha ce jeu, peut-être un peu méchant, puisqu'il n'y avait pas de mariage dans l'air pour Lisbeth.

Lisbeth eut le coup de foudre pour l'une des robes. Elle n'en finissait plus de caresser la dentelle, de regarder la longue traîne par-dessus son épaule, de s'admirer dans le miroir. Quand elle demanda à Carlynn de faire à son tour un essayage, Carlynn refusa, bien que la robe lui plût également.

— Non, dit-elle en choisissant autre chose. Celle-là, c'est toi qui la porteras un jour.

Quand elles sortirent du magasin pour se diriger vers l'arrêt de bus, Lisbeth remarqua en chemin :

— J'imagine que, si Gabe et moi nous nous marions, ce ne sera pas à Cypress Point.

Sa mélancolie était évidente, et Carlynn la comprenait. Sans nul doute, Lisbeth et Gabriel

vivraient ensemble. Ils étaient faits l'un pour l'autre et, pourtant, ils ne vivraient jamais aussi librement leur vie que Carlynn et Alan.

Carlynn glissa un bras autour des épaules de sa sœur.

—Ma chérie, il faut que nous ayons une discussion à propos de mon mariage.

—Tu veux dire à propos de la présence de Gabriel c'est ça ?

Carlynn devina que sa sœur s'était attendue à cette discussion.

— Oui. Alan et moi, nous tenons à l'inviter. Je serai ferme sur ce point. C'est mon mariage, après tout.

Lisbeth adressa à Carlynn un regard empli à la fois d'affection et de doute.

— Mais il aura lieu chez maman. C'est elle qui dicte les règles.

—J'ai déjà réfléchi à ça. Peut-être que nous mésestimons notre mère. Je ne pense pas qu'elle soit vraiment raciste. Elle n'a vu jusqu'ici que des Noirs serveurs de restaurant, domestiques, portiers. Elle n'a pas encore eu l'occasion d'en voir dans d'autres emplois. Nous ne pouvons pas savoir comment elle réagira. Tu devrais peut-être arriver avec Gabriel, tout simplement, sans la prévenir. Si elle nous voit nous comporter avec lui comme avec un Blanc, que pourra-t-elle dire ?

Pendant quelques instants, Lisbeth resta silencieuse.

—Je ne peux pas prendre de risques, déclara-t-elle finalement. Je ne veux pas exposer Gabriel à un affront.

Carlynn s'assit sur le banc, à l'arrêt du bus. Lisbeth avait raison. Ce serait injuste pour Gabriel et agaçant pour les autres, qui seraient suspendus à la réaction de Delora.

—Si on prévient maman, et si elle accepte sa présence, Gabriel viendra, n'est-ce pas ? demanda Carlynn.

—Bien sûr. Et ce serait merveilleux. Pour ne pas dire miraculeux.

Lisbeth passa sa main sur ses ondulations blondes, maintenant plus souples et plus longues, et ce style de coiffure était si flatteur que Carlynn regrettait de ne pas y avoir pensé la première.

—Dans ce cas, je vais lui en parler.

—Bonne chance, fit Lisbeth, visiblement pessimiste

Le soir même, Carlynn appela sa mère de sa chambre. Immédiatement, Delora se lança dans l'énumération de ses démêlés avec le photographe et le traiteur. Carlynn réfréna son impatience jusqu'au moment où Delora dut s'interrompre pour reprendre souffle.

— Il faut que je te parle, maman.

— Ne me dis pas que le mariage est annulé !

— Non. Bien sûr que non. Je voulais simplement., Lisbeth t'a dit qu'elle venait avec son ami.

—Oui. Son nom est sur la liste des invités. Il s'appelle Gabriel, n'est-ce pas ? Est-ce que je le mets en bout de table, à côté de Lisbeth ?

— Ce serait parfait, maman. Mais il vaudrait mieux que je te parle un peu de lui d'abord.

Carlynn fronça le nez. Elle détestait cette mise au point. Jamais la couleur de peau de Gabriel n'aurait dû faire l'objet d'une discussion, et elle se donnait la désagréable impression d'être la première à favoriser cette aberration.

—Eh bien, je t'écoute. Où a-t-il grandi ?

Carlynn ignora la question de sa mère.

— Gabriel est quelqu'un de fabuleux, maman. Mais j'ai pensé qu'il fallait que je t'évite une surprise. C'est un Noir.

Il y eut un silence si prolongé que Carlynn se demanda si sa mère n'était pas tombée raide morte,

— Autrement dit, répondit finalement Delora, Lisbeth, qui n'avait encore jamais eu de petit ami, choisit de sortir avec un nègre. Eh bien, il est hors de question qu'il mette les pieds ici.

— C'est mon mariage, maman.

— Mais c'est ma maison, mes amis seront présents, et je ne veux pas de ça.

Carlynn caressa son couvre-lit en essayant de trouver une autre approche.

— Maman, cet homme est tout à fait charmant. Il...

— Je ne veux rien savoir. Même s'il était le Président, je ne lui ouvrirais pas ma porte.

— Lisbeth l'aime, maman. Et il l'aime. N'est-ce pas l'essentiel ? Il occupe le poste de chef comptable au General Hospital.

— C'est ce qui lui fait croire qu'il peut sortir avec une Blanche? Il va abaisser Lisbeth à son niveau, et elle se laissera faire.

Que répondre ? Carlynn soupira tandis que Delora ajoutait :

— Si tu t'imagines que j'accepterai de voir ma fille au bras de quelqu'un comme ça, tu te trompes. Je ne tiens pas à mettre mes invités mal à l'aise.

— Cette réception est la mienne, maman. Je te le répète : c'est mon mariage. Et c'est toi qui mets Lisbeth dans l'embarras. Elle ne peut même pas se sentir la bienvenue dans la maison de son enfance.

— Je n'ai jamais dit qu'elle n'était pas la bienvenue. Elle peut venir. Mais seule.

— Maman... fit Carlynn, découragée.

— Tu sais, je me demande parfois si elle est vraiment ma fille. J'étais endormie quand ils l'ont extraite de mon ventre.

— Ne sois pas ridicule.

— Oh ! je sais. Physiquement, vous vous ressemblez. Mais toi tu es une vraie Kling. Intelligente, élégante... Lisbeth n'est qu'un tas de chair. Je n'arrive pas à croire qu'elle puisse me faire ça. Qu'elle puisse déshonorer sa famille !

Delora pleurait. Ignorant ses larmes, Carlynn avait envie de faire remarquer à sa mère combien elle avait favorisé les différences qui existaient entre ses jumelles. Mais elle se retint plutôt que de jeter de l'huile sur le feu.

— Lisbeth a maigri, dit-elle, et tu le sais. Tu l'as vue il y a quelques semaines. Elle n'avait grossi que parce qu'elle était malheureuse. Avec Gabriel tout a changé. Elle a déjà perdu trente-cinq kilos, et tu ne l'as même pas complimentée.

— Elle peut fondre complètement, je m'en moque, riposta sa mère avant de raccrocher.

Carlynn resta un long moment le combiné à la main, puis elle le reposa, s'allongea sur son lit et poursuivit mentalement sa conversation avec sa mère. Elle aurait pu lui avouer qu'elle enviait à Lisbeth ce que Gabriel lui apportait. Il y avait de l'adoration entre eux, un amour si attentionné et si tendre qu'elle en avait parfois les larmes aux yeux. Alan l'aimait, bien sûr, mais d'une autre façon. Peut-être parce que, médecin elle-même, elle ne s'attirait pas cette dévotion que manifestait Gabriel pour Lisbeth. Mais elle aurait tout de même souhaité des petits gestes affectueux en public, plus de caresses en privé et elle aurait volontiers écouté Alan lui parler de ses secrets, de ses émois profonds, ce que savait faire Gabriel, comme le lui avait expliqué Lisbeth.

Elle s'allongea sur le côté, brusquement envahie par un sentiment de culpabilité. Pourquoi rêver qu'Alan fût différent ? Elle était sûre que, tel qu'il était, il serait un mari et un père merveilleux, et c'était l'essentiel. Et puis, il l'adorait... à sa manière. Cependant, elle continuait à se demander s'il n'était pas avant tout attaché au don qu'elle possédait.

Le lendemain soir, Carlynn et Alan, Lisbeth et Gabriel dînèrent *Chez Tarantino*, le restaurant où ils se sentaient le plus à l'aise tous les quatre, malgré une clientèle composée en majorité de touristes. Le soleil n'était pas encore couché et, de leur table, près de la fenêtre, ils voyaient les bateaux dans le port et les mouettes volant au-dessus des eaux vertes.

Carlynn avait parlé à Alan de sa conversation avec Delora et du refus qu'elle avait essuyé à propos de l'invitation de Gabriel à leur mariage. Ils avaient réfléchi ensemble aux options possibles, et finalement choisi celle qui leur semblait la plus raisonnable.

Quand la serveuse eut pris leur commande, Carlynn regarda Alan, qui lui fit un petit signe de tête : le moment était venu d'annoncer leur décision à Lisbeth et à Gabriel.

— Nous avons modifié nos projets, commença Carlynn.

Gabriel la regarda tout en allumant une cigarette.

— Lesquels ? demanda-t-il.

— Carlynn veut parler de notre mariage, précisa Alan. Nous renonçons à Cypress Point. Nous préférons un mariage plus intime, ici, dans la petite église épiscopaliennne, près de chez moi.

— Comment ? fit Lisbeth, effarée.

— Nous devons changer de date. L'église est déjà retenue le samedi que nous avons choisi.

Gabriel surprit tout le monde.

— Arrêtez, dit-il.

— Que faut-il arrêter ? demanda Lisbeth, le sourcil froncé.

Semblant rassembler ses idées, Gabriel tapota sur sa cigarette pour en faire tomber les cendres. Puis il s'adressa à Carlynn.

— Vous bouleversez vos plans à cause de moi. Et je m'y oppose.

— Oh ! non, s'exclama Lisbeth, qui soudain comprenait.

Alan s'humecta les lèvres, posa les bras sur la table et se pencha vers Gabriel.

— Ecoutez, Gabe. Vous avez raison, en effet. Mais comprenez bien que notre amitié et votre présence à notre mariage comptent beaucoup plus pour nous que le lieu de la cérémonie.

Discrètement, Carlynn eut un geste de gratitude envers Alan. Elle serra son genou sous la table. Comment avait-elle pu, un seul instant, trouver des failles à cet homme si courageux ?

— Tu as parlé à maman ? demanda Lisbeth à sa sœur.

— Oui. Elle a réagi comme tu le prévoyais. Mais Alan et moi refusons que Gabriel soit exclu de la fête. Nous ne voulons pas non plus que quiconque se sente mal à l'aise.

Lisbeth se tourna vers Gabriel.

— Oh ! Gabe. Je suis navrée d'avoir une mère impossible.

Gabriel tira sur sa cigarette, souffla la fumée, puis regarda Lisbeth.

— J'ai eu un coup de téléphone de ta mère.

— Non ! grimaça Carlynn.

— Comment savait-elle où te joindre ?

— Je lui ai dit ce que faisait Gabriel, expliqua Carlynn. Désolée, Gabriel. Je n'aurais jamais pensé qu'elle vous appellerait.

— Ce n'est pas votre faute.

Il se rejeta contre le dossier de sa chaise et se tut pendant que la serveuse apportait la salade. Puis il sortit de son silence dès qu'elle se fut éloignée.

— Votre mère m'a dit que je ne serais pas le bienvenu à votre mariage. Et elle ne s'en est pas tenue là.

— Quelle garce ! s'écria Carlynn.

Emportée par la colère, elle s'était exclamée d'une voix forte. Un client, à la table voisine, lui jeta un regard désapprobateur.

— Qu'a-t-elle dit ? demanda Lisbeth, inquiète.

Gabriel éteignit sa cigarette, puis posa sa grande main noire sur celle de Lisbeth.

— Elle m'a fait comprendre que nous allions payer très cher le fait d'être ensemble. Plus cher que nous ne pouvions l'imaginer. Elle compte te bannir de sa vie, t'interdire de retourner à Cypress Point si nous continuons à nous voir, même si tu y allais sans moi.

— Je m'en moque, je te l'ai déjà dit, affirma Lisbeth, les larmes aux yeux. Crois-tu qu'entre toi et ma mère le choix soit difficile à faire ?

Carlynn était furieuse contre Delora. Comment pouvait-elle blesser Lisbeth à ce point ? Lisbeth adorait Cypress Point, et Delora le savait parfaitement.

— Elle a dit aussi, poursuivit Gabriel, que, si tu m'épousais, elle te déshériterait.

Il vit Lisbeth blêmir.

— Elle n'en a pas le droit, expliqua-t-elle. Son argent était aussi celui de mon père. Papa aurait voulu que j'en hérite. Il m'aimait. Il ne s'occupait pas de ce qu'elle pensait.

— Je ne crois pas que maman en arriverait là, intervint Carlynn. Elle essaie simplement de trouver un moyen pour faire pression sur toi, Lisbeth. Elle est comme ça.

Toutefois, l'assurance apaisante de Carlynn cachait un doute. Au nom de l'amour, Lisbeth risquait de perdre des millions de dollars et ses droits sur la villa qu'elle adorait.

— Tu sais, Liz, je ne suis qu'un petit gars d'Oakland, dit Gabriel. Il y a un tas d'hommes beaucoup mieux que moi, qui ne te coûteraient pas une fortune. Je t'aime, je t'aime vraiment, et par conséquent je ne peux pas te laisser perdre ton héritage.

— C'est toi que je veux, affirma Lisbeth.

— Je partage le même désir, fit Gabriel en serrant la main de Lisbeth dans la sienne. Mais j'ai besoin d'être certain que tu mesures les risques que tu cours en étant avec moi.

— J'en suis consciente.

Carlynn se sentit au bord des larmes.

Gabriel la regarda, puis posa son regard sur Alan.

— Votre mariage aura lieu à Cypress Point, dit-il. Lisbeth sera une magnifique demoiselle d'honneur. Vous prendrez des photos que vous me montrerez en revenant ici. Je regretterai beaucoup de ne pas être parmi vous, mais nous pourrons fêter l'événement tous les quatre à votre retour. D'accord ?

— Merci, Gabe, fit Alan.

Sous la table, il prit la main de Carlynn et la serra plus fort que jamais.

Ellen tendit à sa fille un verre de citronnade.

— Tiens, Joëlle.

Elle s'assit à côté de Johnny, à la petite table sur le balcon de l'appartement de leur fille.

— Merci, maman.

Joëlle était installée sur le transat depuis sa sortie de l'hôpital, une heure plus tôt. Trois jours après son opération, elle ne ressentait presque plus de douleurs mais, encore un peu endolorie, elle préférait économiser ses mouvements. Le bébé, qui ne s'était pas manifesté pendant le séjour à l'hôpital, recommençait à bouger. Toutes les demi-heures, Joëlle retrouvait la sensation qu'une bulle se déplaçait dans son ventre.

Elle prit une gorgée de citronnade, puis posa le verre sur l'accoudoir du transat.

— Il faut que je vous parle à tous les deux, annonça-t-elle sans être certaine d'être prête à révéler sa grossesse.

Ses parents se retournèrent vers elle.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Johnny.

Il prit des chips dans le bol de verre, posé sur la table. Joëlle regretta qu'il eût le regard dissimulé par des lunettes noires.

— Je suis enceinte, avoua-t-elle.

Il y eut un silence sur le balcon.

— Oh ! ma chérie, fit Ellen.

Elle rapprocha sa chaise du transat, mit la main sur le bras de sa fille, le visage impassible. Joëlle éprouvait un élan de tendresse pour cette mère qui hésitait entre la joie et la tristesse et attendait qu'elle donnât le ton.

— Comme vous pouvez l'imaginer, c'est à la fois une bonne et une mauvaise nouvelle, enchaîna-t-elle.

— Tu en es à combien de mois ? demanda Johnny.

— Quatre et demi.

— Eh bien ! Ça se voit à peine, remarqua Ellen.

— C'est voulu. Je porte des vêtements amples mais faits pour tout le monde. Néanmoins, ce sera bientôt impossible de tricher plus longtemps. Et puis, de toute façon, qui n'est pas au courant maintenant ?

—Pauvre petite ! s'écria Ellen. Il a fallu que tu aies une appendicite pendant ta grossesse !

— Ce n'était pas un cadeau, mais ça s'est bien passé.

—Qui est le père ? demanda Johnny.

— Peu importe, intervint Ellen. L'essentiel c'est que Joëlle ait enfin l'enfant qu'elle a tant désiré.

La jeune femme soupçonna sa mère de penser, comme ses collègues, qu'elle avait eu recours à l'insémination artificielle ou à une fécondation in vitro. Quand on savait combien elle s'était battue avec Rusty pour tenter d'être mère, on ne voyait pas d'autre hypothèse.

— Je tiens à vous dire la vérité, continua-t-elle. Mais je vous demande de n'en rien dire à personne.

—Bien sûr, affirma Ellen.

—Liam est le père de cet enfant.

—Liam ! répéta Ellen, incrédule, en se rejetant contre le dossier de sa chaise. Je croyais que vous n'étiez que des amis.

—C'est ce que nous sommes encore. Seulement, nous avons passé beaucoup de temps ensemble après l'accident de Mara. Nous sommes devenus très proches. Et un soir nous avons fait l'amour. C'est arrivé une seule fois, mais... apparemment ça a suffi.

— Pourquoi faut-il que ce soit un secret ? demanda Johnny.

Ellen se tourna vers son mari.

—Liam est toujours le mari de Mara, expliquât-elle comme si Johnny était sénile. Il est très attaché à elle. Je m'étonne même qu'il ait pu...

Si Ellen laissa sa phrase en suspens, Joëlle crut comprendre ce que sa mère sous-entendait.

—Tu n'es pas surprise en ce qui me concerne ? laissa-t-elle échapper.

—Je n'ai pas dit ça.

—Je le sais. Pardonne-moi... C'est une histoire tellement invraisemblable, maman ! Nous n'avons pas pris de précautions parce que l'un comme l'autre nous étions persuadés que je ne pouvais pas être enceinte. Et tu as raison : Liam est profondément attaché à Mara.

Johnny vint à la rescousse.

— Toi aussi, non ?

— Que pense Liam de tout ça ? s'enquit Ellen.

« Pas grand-chose », songea Joëlle, sentant se manifester la colère qui ne demandait qu'à faire surface depuis quelques jours.

— Je ne lui avais rien dit. Et puis il l'a appris au moment de l'opération, par des bruits de couloir. Autrement, il ne l'aurait jamais su. En fait, je voulais aller m'installer à Berkeley, près de vous. Ou à San Diego, où j'ai une amie, et repartir de zéro.

Ellen et Johnny regardèrent leur fille, muets, pendant quelques instants.

— Tu voulais éviter à Liam un nouveau problème, conclut Ellen.

Joëlle hocha la tête.

— Cette situation est si compliquée, maman...

— Tu veux toujours épargner tout le monde, Shanti, remarqua Johnny. Enfant, tu te laissais déjà réprimander à la place des autres. Tu te souviens ?

— C'est arrivé une fois.

Joëlle se souvenait de s'être accusée d'avoir mis le feu à un buisson près de la petite maison qui servait d'école, uniquement parce que les parents du coupable étaient bien plus sévères que les siens.

— Plutôt trois ou quatre fois, rectifia Johnny.

— Tu comptes toujours déménager ? demanda Ellen.

— Non. Ce n'est plus nécessaire maintenant que tout le monde est au courant. Avec Liam je vais essayer de trouver un moyen de limiter les dégâts.

En fait, pour l'instant, Liam restait sur la réserve. Pendant qu'elle était à l'hôpital, il s'était contenté de lui manifester le soutien qu'il aurait apporté à n'importe quelle autre collègue et amie. Paul s'était comporté de la même façon. Ce qui, en revanche, avait présenté l'avantage de ne soulever aucun soupçon. Maintenant qu'elle était rentrée chez elle, Joëlle se demandait si Liam persisterait à ne pas l'appeler, à oublier qu'à une époque ils se téléphonaient chaque soir. Sans doute serait-ce le plus sage, sinon ils retrouveraient vite une intimité dangereuse. Mais ces coups de fil lui manquaient, et elle avait besoin en ce moment de se sentir soutenue.

— Que souhaites-tu vraiment, ma chérie ? s'inquiéta Ellen.

Elle posa sa main sur le bras de sa fille, avec un regard si lourd de tendresse que Joëlle dut détourner les yeux.

— Je voudrais l'impossible, avoua la jeune femme. Puis, la gorge nouée, elle se tut et se mit à pleurer.

— Elle est fatiguée, expliqua Johnny.

— Ton père a raison, ma chérie. Tu devrais faire un petit somme.

Joëlle acquiesça et laissa sa mère l'aider à se relever. Effectivement fatiguée, elle se compara à Sam qui devenait grognon quand il se dépensait beaucoup sans faire de sieste.

Elle dormit pendant des heures et ne fut réveillée que par l'odeur familière du traditionnel potage aux légumes de sa mère. Bien que la porte de la chambre fût fermée, l'arôme s'insinuait jusqu'à son lit et lui faisait retrouver son enfance, l'époque où tout lui semblait simple et bon.

Lentement, elle sortit de son lit, une légère douleur au côté droit. Elle se coiffa, tout en se disant qu'elle devrait parler à ses parents de ses rendez-vous avec Carlynn Shire. Ne seraient-

ils pas ravis d'apprendre qu'elles s'étaient liées d'amitié et que Carlynn allait prendre en main Mara, sans préjuger du résultat ?

Elle enfila ses sandales puis quitta sa chambre pour rejoindre Ellen et Johnny dans la cuisine.

— Ça sent bon, maman.

— J'ai pensé que tu aimerais un potage, malgré la saison.

— Tu as eu raison. Mon estomac a encore tendance à se soulever facilement.

Johnny s'approcha de sa fille et glissa le bras autour de sa taille.

— J'ai réfléchi, Shanti. Quand trois bonnes choses s'additionnent, elles ne peuvent donner qu'un résultat positif

— C'est-à-dire ?

— Tu es quelqu'un de bien. Liam aussi. Mara également. Rien de négatif ne peut venir de vous trois.

Touchée par ce raisonnement, Joëlle posa la tête sur l'épaule de son père.

— Tu es si gentil, papa. Je suis heureuse que vous soyez ici tous les deux.

Johnny regarda sa femme.

— Tu te souviens du cyprès de Shanti, à Big Sur ?

— Ah, c'est vrai ! J'avais oublié. Tu t'en souviens, Joëlle ? Tu es censée planter une bouture chaque fois que tu auras un enfant.

Le cyprès avait été planté sur le placenta, le jour de sa naissance, et Joëlle le savait. Mais, pour être honnête, elle ne se rappelait pas du tout que quelqu'un ait annoncé que le cyprès devrait faire des petits en même temps qu'elle.

— Il faut que j'aie enterré le placenta sous le cyprès, moi aussi ? demanda-t-elle en s'efforçant de ne pas prendre un ton moqueur.

— Pas du tout, lui expliqua son père. Tu n'auras même pas à descendre là-bas. C'est nous qui t'apporterons cette bouture.

— Non. Joëlle doit y aller elle-même, protesta Ellen.

— Ah, vous deux ! Vous êtes incroyables, fit Joëlle en riant. Est-ce que le potage est prêt ?

Le soir, dans son lit, les pensées de Joëlle vagabondèrent du côté de Big Sur et de la communauté de Cabrial. Elle devait la résurgence de ces souvenirs beaucoup plus au potage de sa mère qu'à leur discussion à propos du cyprès. La nostalgie de ses années d'enfance l'envahit au point qu'elle eut envie de retourner là-bas. Pendant les dix premières années de sa vie, elle avait échappé aux remous du monde extérieur. A cette époque, son univers n'était fait que d'amitié, de forêt et de brouillard. Son père et Felicia, la sage-femme, avaient pris le temps de creuser un trou et de planter un arbre à l'orée de sa vie. Elle se souvenait de

l'endroit où le cyprès avait poussé à l'angle ouest de l'école de la communauté. Chaque enfant né dans la communauté avait eu son arbre et, tout mysticisme mis à part, il fallait reconnaître que c'était une bien jolie coutume.

Depuis qu'elle avait quitté Cabrial avec ses parents, elle était retournée à plusieurs reprises du côté de Big Sur, mais jamais à Cabrial. Rusty n'ayant manifesté aucun intérêt pour ce genre de pèlerinage, chaque fois qu'ils avaient emprunté l'autoroute de Big Sur elle avait dû se contenter de bercer sa nostalgie en passant devant le chemin de terre qui menait à la communauté.

Peut-être qu'après son accouchement elle irait là-bas, revoir les lieux de son enfance.

San Francisco, 1959

— Elle est mon bras droit, déclara Lloyd Peterson, la main sur l'épaule de Lisbeth. Je ne sais pas si je pourrai me passer d'elle aussi longtemps.

Il regardait Gabriel, qui, venu à son cabinet au moment de la fermeture, essayait de le convaincre de laisser Lisbeth partir en vacances. Lisbeth avait déjà prévenu Gabriel qu'il lui était impossible de partir toute une semaine en plein été, quand il serait bien difficile de lui trouver une remplaçante. Mais Gabriel avait tenu à insister auprès de Lloyd.

Le soir précédent, tandis qu'ils rentraient chez lui, après une séance de cinéma, il avait dit à Lisbeth :

« Tu as besoin de t'arrêter un peu. Tu travailles trop. »

Ils venaient de voir *Certains l'aiment chaud* et, au cours de la séance, Gabriel avait murmuré à l'oreille de Lisbeth qu'il la préférait à Marilyn Monroe. Ces propos continuaient à la flatter tandis qu'elle écoutait Gabriel et Lloyd exposer amicalement leurs arguments respectifs. Gabriel voulait l'emmener au bord de la mer, à Mendocino, mais, bien qu'elle ne demandât pas mieux que de passer une semaine seule avec lui, elle savait que Lloyd avait besoin d'elle. Néanmoins, elle laissa les deux amis discuter entre eux.

— Et si nous poursuivions cette discussion devant une bière ? proposa Gabriel à Lloyd.

Lloyd acquiesça et confia à Lisbeth le soin de fermer son cabinet.

En voyant les deux hommes s'éloigner, elle sourit. Si elle doutait que Gabriel gagnât cette partie, elle lui était tout de même reconnaissante d'essayer.

Comme à son habitude dès qu'elle était seule, elle mit la radio qui était dans la salle d'attente et passa de la station favorite de Lloyd, qui diffusait le Tom Dooley du Kingston Trio, à celle que Gabriel lui avait fait découvrir. La musique des Noirs était plus prenante, plus sensuelle, mais Lisbeth s'attaqua au rangement des dossiers qu'elle avait sortis au cours de la journée.

Gabriel ne pensait plus qu'à ces vacances à Mendocino. Il lui en parlait depuis qu'Alan et Carlynn y avaient passé leur lune de miel deux ans plus tôt et en étaient revenus en vantant la quiétude et la beauté de ce lieu, idéal pour une escapade romantique. Toutefois, pour elle et Gabriel, ce serait différent. Quand ils descendaient à l'hôtel, ils devaient prendre deux chambres séparées. Gabriel lui promettait qu'un jour ils se marieraient. Elle portait à la main

gauche un gros diamant, accompagné d'un saphir, mais la date du mariage restait encore à fixer. Gabe l'aimait sans nul doute d'un amour profond, mais il continuait à redouter qu'en l'épousant Lisbeth eût beaucoup plus à perdre qu'à gagner.

Elle était consciente de ce que lui coûtait déjà leur relation. Depuis le mariage de Carlynn, elle n'était pas retournée à Cypress Point. La villa et son point de vue sur le Pacifique lui manquaient tant qu'elle en éprouvait une douleur physique. Parfois, la nuit, elle avait la nostalgie de son ancienne chambre, où les fenêtres ouvertes laissaient entrer le bruit des vagues au pied de la falaise.

Lisbeth pensait également à la fortune dont elle serait privée si sa mère la déshéritait. Certes, la plupart des couples vivaient de leurs propres revenus et, à défaut d'être riches, entre son petit salaire et celui, plus conséquent, de Gabriel, ils s'en sortiraient mieux que bien des gens. Pourquoi ne se contenterait-elle pas de cette situation ?

Ce serait injuste, se disait-elle, injuste que Carlynn, favorisée dans son enfance par leur mère, le fût encore à l'âge adulte, et la tentation était forte de transférer sur Carlynn la colère que lui inspirait Delora. Quand sa sœur revenait de Cypress Point, Lisbeth éprouvait une telle jalousie qu'elle détournait le regard. Elle savait que Carlynn voulait qu'elle l'accompagnât à la villa, se disputait avec leur mère à ce sujet, mais la bataille était vaine. Delora détenait le pouvoir.

Carlynn allait néanmoins la voir régulièrement, car, si Delora n'avait que la cinquantaine, sa vue baissait et elle souffrait de diverses douleurs. Mais Carlynn revenait toujours contrariée. Elle qui parvenait à guérir des étrangers échouait à soulager les maux de sa mère.

Elle avait aussi d'autres sujets de contrariété, qui n'échappaient pas à Lisbeth. Après deux ans de mariage, elle n'avait toujours pas d'enfant. Les faux espoirs se succédaient, et c'était d'une voix où perçait la frustration qu'elle annonçait régulièrement les mauvaises nouvelles à sa sœur.

Lisbeth, quant à elle, avait décidé de ne pas être mère. Gabriel, lui, semblait soulagé par cette décision. Des enfants métis n'étaient-ils pas promis à une vie difficile ? Mais le choix de Lisbeth relevait de motifs plus profonds que cela. Marquée par les malheurs de son enfance, elle ne se voyait pas mettre au monde des enfants qui risquaient de souffrir à leur tour. Elle utilisait un diaphragme en attendant la pilule dont Carlynn lui avait annoncé la commercialisation, dans un an ou deux. Afin d'épargner les sentiments de sa sœur, qui n'aurait peut-être jamais besoin de cette pilule pour éviter une grossesse, Lisbeth avait caché sa joie en apprenant la nouvelle.

La radio diffusait une chanson de Little Richard quand elle eut la surprise de voir revenir Lloyd et Gabriel. Lloyd arborait le visage de la défaite, mais Lisbeth le connaissait assez pour déceler un sourire derrière le masque.

— Votre ami est bon avocat, déclara-t-il.

Lisbeth se tourna vers Gabriel.

— Nous partons ? fit-elle, surprise.

— Samedi prochain et pour toute une semaine. J'ai déjà téléphoné pour réserver deux chambres à l'auberge où ont séjourné Carlynn et Alan. Juste sur une falaise au-dessus de l'océan.

Lisbeth s'avança vers les deux hommes pour les embrasser. Elle bouillait d'impatience d'apprendre la bonne nouvelle à sa sœur.

Ravissant village, perché sur une falaise qui dominait le Pacifique, Mendocino offrait une vue qui rappela à Lisbeth celle que l'on avait à Cypress Point. Tandis qu'ils atteignaient la petite agglomération dans la voiture décapotable de Gabriel, elle se demanda si c'était ce panorama qui avait convaincu Gabriel de l'emmener ici. Peut-être avait-il voulu compenser un peu ce qu'elle avait perdu à cause de lui.

L'architecture mêlait le style victorien à celui de la Californie du début du siècle. Maisons et boutiques resplendissaient de propreté sous le soleil de l'après-midi. Au loin, sur la gauche, des gens regardaient l'océan du haut de la falaise.

— Qu'est-ce qui se passe là-bas ? demanda Lisbeth.

Gabriel suivit son regard.

— Tout le monde est en noir, remarqua-t-il. Ce doit être une cérémonie où l'on disperse des cendres sur l'océan.

Gabriel avait sûrement raison. On ne voyait que des vêtements noirs et le groupe donnait l'impression de se tenir figé.

— C'est vraiment très beau ici, commenta Lisbeth. Fascinée, elle semblait incapable de détacher son regard du paysage.

Petite, charmante, l'auberge n'était séparée du bord de la falaise que par un magnifique jardin en pleine floraison. A la réception, Lisbeth et Gabriel furent accueillis par une femme dont le sourire poussa Lisbeth à se demander si elle voyait des couples mixtes tous les jours. Profondément soulagée, Lisbeth se demanda également si Gabriel n'aurait pas pu réserver une chambre double. Mais non. Non, il n'aurait jamais accepté de le faire, trop soucieux de sauvegarder l'honneur de son amie.

Quand ils eurent payé et signé le registre de la clientèle, l'aubergiste leur expliqua :

— Ici, nous n'avons pas besoin de clefs. Vos chambres sont au premier étage. A droite, sur le palier.

Gabriel la remercia. Puis ils allèrent sortir leurs bagages du coffre. Dans l'auberge, en haut de l'escalier, ils trouvèrent facilement leurs chambres. La première qu'ils ouvrirent était

petite mais agréable, avec un lit double en fer forgé blanc et une vue sur la falaise. Lisbeth posa sa valise, s'approcha de la fenêtre ouverte, dont la brise soulevait les rideaux blancs. Les personnes vêtues de noir quittaient la falaise, certaines en se tenant par les épaules ou par le bras.

— Je pense que cette chambre est la mienne, décréta Gabriel.

Lisbeth se retourna, étonnée.

— Pourquoi ne va-t-on pas voir l'autre avant de choisir ?

— Bon. D'accord.

A son tour, Gabriel posa sa valise par terre.

— Allons-y.

Lisbeth entra la première dans l'autre chambre et remarqua aussitôt la robe de mariée suspendue dans la penderie.

— Oh ! fit-elle en reculant. Nous avons dû nous tromper de chambre.

Juste derrière elle, Gabriel lui barrait le passage.

— Non, dit-il, les lèvres sur ses cheveux. Je crois que c'est la tienne.

Un frisson courut dans le dos de Lisbeth. Cette robe, elle la reconnaissait tout à coup. C'était celle qu'elle avait essayée deux ans plus tôt dans le magasin où Carlynn avait acheté la sienne. Jamais elle n'aurait pu oublier les magnifiques entrelacs de satin et de dentelle.

— Je... je ne comprends pas, Gabe.

Il l'invita à se retourner.

— Veux-tu m'épouser ? lui demanda-t-il. Ici ? Demain ? Sur cette falaise, face à l'océan ?

L'espace d'un instant, Lisbeth se sentit déchirée. Elle avait tant rêvé de ce mariage, mais dans son rêve elle était entourée de sa famille et de ses amis... Néanmoins, l'essentiel était de devenir la femme de Gabriel. Dès le lendemain soir, ils partageraient la même chambre d'hôtel, pour la première fois. Elle serait devenue Lisbeth Johnson.

Elle se jeta dans les bras de Gabriel.

— Oh, oui ! Oui ! Mais comment savais-tu que je voulais cette robe ?

— Est-ce important ?

— Non. Seulement, je n'avais pas la même taille quand je l'ai essayée.

Ne t'inquiète pas. Elle t'ira parfaitement. Et je trouverai bien quelqu'un pour prendre des photos. En rentrant, tu pourras montrer à tout le monde comme tu étais belle.

Le pasteur devait les retrouver sur la falaise, à onze heures, le lendemain. A dix heures, Lisbeth mit la robe et se fit une jolie coiffure, tout en se disant qu'elle ne résisterait pas longtemps au vent humide de l'océan. Malgré l'absence d'une psyché, elle sut que la robe lui allait à la perfection. De toute façon, le simple fait de la porter lui suffisait et la rendait

rayonnante. Evidemment, Carlynn y était pour quelque chose. Elle seule avait pu lui trouver la robe de ses rêves, et à la bonne taille. Il ne manquait qu'un bouquet de fleurs. Gabriel n'y avait probablement pas pensé, et c'était un peu embarrassant de ne savoir que faire de ses mains.

A onze heures moins dix, Gabriel frappa à la porte. Quand il vit Lisbeth, son regard brilla derrière ses lunettes.

— Tu es la plus belle mariée que j'aie jamais vue.

— Merci. Tu es aussi très beau.

Gabriel portait un smoking blanc, que Lisbeth voyait pour la première fois, et un œillet rouge à la boutonnière.

Les mains sur les bras de Lisbeth, il plongea son regard dans le sien.

— Je ne voulais rien te dire, annonça-t-il. Je voulais te faire la surprise. Mais je me dis que l'absence de Carlynn doit t'attrister beaucoup et qu'il vaut mieux que tu saches, sans plus attendre, qu'elle est ici.

— Lisbeth resta un instant bouche bée.

— Ici ? Où ? finit-elle par demander.

— Elle nous rejoindra sur la falaise avec Alan.

— Oh ! c'est merveilleux. Merci, Gabe.

— Et elle aura un bouquet de fleurs pour toi !

En riant, Lisbeth prit le bras qu'il lui offrait.

Il leur fallut quelques minutes pour descendre avec précaution l'escalier étroit, à cause de la longue traîne que Gabriel dut prendre dans ses bras.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers la falaise, Lisbeth chercha du regard trois personnes : sa sœur, Alan et le pasteur. Mais c'était tout un groupe qui était réuni, comme la veille. On jetait encore, sans doute, des cendres dans le vent. Déçue, elle n'avait même pas remarqué que les vêtements de deuil n'étaient pas de mise ce jour-là. Ce ne fut qu'à proximité du groupe qu'elle découvrit son erreur. Il y avait non seulement Alan et Carlynn, mais aussi Lloyd Peterson et sa femme, la mère, la sœur, les oncles, les tantes, les cousins de Gabriel, venus d'Oakland, leurs amis navigateurs. Tous sourirent joyeusement devant son air effaré.

— Surprise, bébé ? lui murmura-t-il. Nous nous sommes préparés pendant des mois.

Fondant en larmes, Lisbeth s'immobilisa. Carlynn accourut pour la prendre dans ses bras, puis lui tendit un bouquet de roses rouges, pendant que le pasteur noir, descendu lui aussi d'Oakland, s'avançait vers le couple. Carlynn se plaça à côté de sa sœur.

— Nous avons pensé que tu accepterais que je sois ton témoin, chuchota Carlynn à l'oreille de Lisbeth.

Bouleversée, Lisbeth hocha la tête, et remarqua qu'Alan se tenait à côté de Gabriel. Elle

eut l'impression d'être sur un petit nuage rose, tout en repassant dans sa mémoire ce qui aurait pu lui mettre la puce à l'oreille : Lloyd qui ne l'avait laissée partir qu'après une discussion prétendument serrée avec Gabriel ; Carlynn qui lui avait demandé un mois plus tôt si elles avaient maintenant la même taille ; la conversation qui s'était interrompue quand elle était entrée dans la cuisine, chez la mère de Gabriel, le jour de la fête nationale.

Elle entendit à peine le sermon du pasteur. Ce fut un miracle si elle parvint à prononcer son « oui » au bon moment. Le regard fixé sur son mari, elle n'attendit que le moment de le prendre dans ses bras et de lui dire qu'elle n'oublierait jamais la surprise magnifique qu'il lui avait réservée.

La fête eut lieu dans le jardin de l'auberge, sous une grande tente que l'on avait dressée si promptement pendant la cérémonie qu'elle faisait penser à un tour de magie. Le festin dura tout l'après-midi et s'acheva avec une pièce montée de trois étages, puis le couple se retira dans le cottage des lunes de miel, à quelque distance de l'auberge elle-même, où l'aubergiste avait déjà apporté les bagages.

Le soir, dans leur lit, Gabriel étreignit Lisbeth étroitement.

— Tu ne m'en veux pas d'avoir tout préparé sans rien te dire ? s'inquiéta-t-il. J'avais observé l'angoisse de Carlynn lors des préparatifs de son mariage. Je voulais t'éviter tous ces problèmes familiaux. Mais tu n'as pas eu ton mot à dire, et je me demandais si...

Un baiser de Lisbeth l'interrompit.

— C'était parfait, lui assura-t-elle. Rien n'aurait pu être mieux que ce que tu as fait pour moi... pour nous.

Elle se lova contre lui. Que ce fût l'organisation de son mariage, le petit cottage rustique, la vue sur le Pacifique ou sa robe de mariée, tout cela était secondaire. Même le testament de Delora, dans lequel son nom serait simplement mentionné, afin d'indiquer qu'elle était déshéritée par sa mère, lui importait peu en ces moments de bonheur. Seul comptait l'homme qui la serrait dans ses bras.

L'eût-elle encore souhaité, Joëlle ne pouvait plus dissimuler une grossesse de près de cinq mois. Assise sur le perron de son immeuble, ce samedi après-midi, elle attendait Liam qui devait l'emmener voir Mara avec lui. Pour la première fois, elle portait une tenue de future maman : un collant noir, doux et souple, qui épousait son ventre rond, et une ample robe de coton rouge, sans manches. Sur ses épaules elle avait jeté un pull de même couleur, bordé de noir, au cas où la température se rafraîchirait brusquement, ce qui était courant à Monterey. La veille, sa mère avait fait pour elle la tournée des boutiques gérées par des associations caritatives avant de repartir dans la matinée, après trois semaines passées auprès de sa fille.

« Pourquoi payer des prix exorbitants pour des vêtements que tu ne porteras que quelques mois ? » avait souligné Ellen.

Tenu de s'occuper de sa cafétéria, Johnny n'était resté avec elles qu'une semaine. Le séjour prolongé d'Ellen avait été une bénédiction pour Joëlle. Pendant les quinze premiers jours après sa sortie de l'hôpital, elle n'avait eu aucune envie de sortir de chez elle, se contentant d'aller voir son médecin. Ellen s'était chargée des courses et de la cuisine. Elles avaient su se distraire en jouant aux cartes et à d'autres jeux de société - Tony et Gary n'étaient venus se joindre à elles qu'à deux reprises - et puis, surtout, elles s'étaient parlées comme jamais. Ellen avait avoué à sa fille qu'elle n'avait pas cessé d'être follement amoureuse de son mari, en dépit de quelques « difficultés » - selon ses termes mêmes - pendant les dernières années de leur vie en communauté, difficultés qu'ils avaient soigneusement cachées à leur fille. Ellen avait aussi expliqué combien elle avait été effrayée le jour où elle avait su qu'elle était enceinte. Puis elle avait éprouvé une véritable terreur quand elle avait cru que son bébé était mort-né.

« Je me souviens que je voulais hurler. Mais j'avais déjà tellement crié que j'étais aphone. »

Joëlle s'abstenait d'imaginer ce qu'avaient vécu ses parents. Déjà attachée à son bébé, elle ne se voyait pas vivre neuf mois d'amour qui se termineraient par un drame. Elle se félicita de bénéficier d'un arrêt de travail qui lui évitait d'être confrontée pendant un certain temps à des mères éplorées. Elle n'avait d'ailleurs nullement l'intention de s'occuper plus longtemps de ces cas dramatiques lorsqu'elle reprendrait son activité. C'était pour elle une question

d'équilibre mental. Enceinte, en bonne santé et pleine d'espoir, elle aurait trouvé indécent de conseiller des femmes qui venaient de perdre leur bébé.

L'existence du sien devenait chaque jour plus tangible. La dernière échographie lui avait permis de voir des bras, des jambes et une bouche ouverte. Rebecca lui avait demandé si elle voulait connaître le sexe de l'enfant.

« Oui ! » avait répondu Joëlle.

Présente aux côtés de sa fille, Ellen s'émerveillait devant l'écran. Rebecca montra un sexe féminin à peine perceptible.

« Trois générations de femmes sont réunies dans cette pièce ! » s'était écriée Ellen.

Joëlle s'était mise à pleurer sans trop savoir pourquoi et à imaginer un bébé dans des vêtements de petite fille, une fillette avec des nattes dans un jardin d'enfants, une adolescente habillée pour la fête de son collègue, enfin une jeune femme radieuse dans sa robe de mariée. Mais qui serait le père conduisant sa fille à l'autel ? Probablement pas Liam, songea Joëlle avec regret.

Impatiente de lui apprendre que le bébé était une fille, elle n'oubliait cependant pas qu'il ne lui avait pas reparlé de sa grossesse depuis leur conversation dans la chambre d'hôpital, juste après l'opération. Elle en éprouvait un ressentiment qu'elle préférait refouler, évitant ainsi d'impliquer Liam au-delà de ses forces. Comment allait-il réagir à l'idée qu'il aurait bientôt une fille ? La jeune femme redoutait plus que toute une absence de réaction et, si ce devait être le cas, elle préférait ne pas en être témoin.

Il l'appelait de temps en temps depuis qu'elle était en arrêt maladie, mais elle nourrissait le sentiment qu'il agissait beaucoup plus par devoir qu'autre chose et elle n'échangeait avec lui que des propos brefs et superficiels. Elle ignorait ce qui se passait dans sa tête et n'osait pas lui poser de questions. A l'évidence, Liam refusait les confidences. Mais ce qu'elle avait supporté pendant le séjour de sa mère, quand elle n'éprouvait pas le besoin urgent d'être en contact avec quelqu'un d'autre, devenait d'autant plus pesant qu'elle avait encore quinze jours de convalescence devant elle, quinze jours pour ressasser ses pensées.

Il était maintenant près de treize heures - heure à laquelle ils devaient arriver auprès de Mara, et Liam se faisait attendre. Carlynn serait présente. Quinn devait l'emmener là-bas puis irait faire des achats avant de venir la rechercher. Liam n'avait pas opposé de refus, mais Joëlle savait qu'il continuait à n'accorder aucun crédit à Carlynn.

Celle-ci avait déjeuné avec Joëlle et sa mère, en début de semaine, dans une brasserie de Pacific Grove. En retrouvant Carlynn, Ellen l'avait embrassée en pleurant, et toutes deux avaient évoqué ce jour lointain où, au chalet, Joëlle était née. Que de changements étaient survenus depuis ! Combien elles avaient changé toutes les trois !

Evidemment, Ellen avait été ravie d'apprendre que Carlynn cherchait à soigner Mara, et

encore plus ravie de savoir que Liam avait accepté son aide.

« J'ai tout de même l'impression qu'il n'a accepté que parce qu'il se sent coupable vis-à-vis de moi, avait précisé Joëlle. C'est comme s'il m'accordait une petite compensation.

— Peu importe ce qui le motive, avait répondu Carlynn. L'essentiel, c'est qu'il ait accepté et qu'il soit présent. Il n'y a pas d'autre moyen d'aider Mara.

Dès qu'elle vit enfin la voiture de Liam tourner au coin de la rue, Joëlle se leva et alla à sa rencontre, consciente d'avoir l'air d'une femme enceinte, le ventre arrondi sous la robe rouge.

Liam s'arrêta au bord du trottoir pour la laisser monter.

— Bonjour, dit-elle en bouclant sa ceinture de sécurité.

— Désolé d'être en retard.

Jetant un coup d'œil dans le rétroviseur, Liam repartit. Joëlle s'efforça de ne pas regarder avec insistance les yeux bleus, le nez droit, la petite fossette au menton de cet homme qu'elle trouvait décidément très séduisant. Elle sentit le trouble de son corps. C'était la première fois depuis des années qu'ils ne s'étaient pas vus pendant des jours et des jours, et elle avait du mal à contenir ce désir intense, intime qui la saisissait, là, dans la voiture.

— Comment vas-tu ? demanda-t-il.

— Très bien.

Intérieurement, elle eut un sourire ironique en pensant au mélange de colère et de désir qui bouillait en elle. Néanmoins, elle était heureuse de sortir de chez elle.

— Quand pourras-tu reprendre le volant ?

— Probablement la semaine prochaine. On m'a conseillé d'attendre cinq à six semaines. Un mois me semble un compromis raisonnable.

— Tu as raison. Cinq à six semaines, c'est ce qu'ils ont l'habitude de conseiller à tous les patients. Mais pour quelqu'un dans ton... état...

Voyant Liam sourire, Joëlle espéra que sa grossesse ne serait plus dorénavant sujet tabou.

— Comment ça s'est passé avec ta mère ?

— Sa présence m'a ravie, avoua Joëlle, sentant que sa mère lui manquait déjà. Elle m'a acheté tout un assortiment de vitamines, des bougies pour faire de l'aromathérapie, et elle m'a massé les pieds chaque soir.

— Je suis heureux pour toi.

Il se tourna un instant vers la jeune femme et eut ce sourire qui creusait un charmant petit sillon sur sa joue.

— Etre enceinte te va très bien. Tu es toute mignonne.

Elle rit, enchantée d'entendre Liam lui dire quelque chose d'aussi aimable pour la première fois depuis longtemps.

—Merci. Et je te remercie également pour ce que tu es en train de faire. Je sais que tu n'en avais aucune envie.

—De rien, répondit Liam laconiquement, hochant la tête.

Oh, oui, il se faisait violence.

Carlynn les attendait dans le hall de l'établissement. Liam la salua d'un bonjour ferme mais cordial, et Joëlle l'embrassa. La vieille dame lui parut très frêle, comme si ses os risquaient de se briser. En silence, ils se dirigèrent vers la chambre de Mara.

Mara était assise sur son lit. L'aide-soignante qui venait de la faire déjeuner lui essuyait le visage. Mara sourit puis, dès qu'elle se rendit compte de la présence de Liam, poussa un petit cri de plaisir. Liam s'avança le premier, et il l'embrassait quand elle tenta de l'attirer vers elle, levant le bras sans pouvoir atteindre son but.

—Liam ! s'écria Joëlle. Regarde son bras ! Elle voudrait te serrer contre elle.

Liam recula.

—Mara esquisse ce geste depuis quelques semaines déjà. D'ailleurs, on lui envoie de nouveau le kiné.

Lors de la première visite de Carlynn, Joëlle avait cru voir Mara masser la main de Carlynn. Était-ce à partir de ce jour-là qu'elle arrivait à bouger un peu son bras ? Elle aurait suggéré cette hypothèse à Liam s'il avait été disposé à considérer Carlynn comme une source de bienfaits.

— Bonjour, Mara, fit Joëlle.

Elle s'avança vers le lit pour embrasser Mara à son tour, sentit sur sa joue les cheveux soyeux de son amie.

—Tes cheveux poussent, ma chérie. Il y a un moment que je ne te les ai pas coupés, c'est vrai. Mais ça te va bien. On pourrait peut-être les laisser comme ça. Qu'en penses-tu, Liam ?

—J'aime effectivement cette coiffure, répondit-il. Puis il se tourna vers Carlynn.

—Alors, que faisons-nous maintenant ? demanda-t-il d'une voix qui trahissait son impatience.

Appuyée sur sa canne, au milieu de la chambre, Carlynn regarda autour d'elle, indécise.

—Bien, dit-elle. Voici ce que je propose. Liam, pourriez-vous trouver une autre chaise ? Vous et Joëlle, vous resterez assis pendant que je masserai les mains de Mara.

Liam sortit sans un mot. Joëlle échangea un regard avec Carlynn.

—Ne vous inquiétez pas, lui dit Carlynn, devinant ses pensées. Ça se passera bien.

Liam revint avec l'une des chaises de la cafétéria et la posa près de la chaise longue, à côté du lit.

— Prends la chaise longue, Joëlle, dit-il.

Quand tous deux furent assis, ils regardèrent Carlynn, dans l'attente de la prochaine

instruction.

Assise au bord du lit, Carlynn mit de la crème pour bébés dans sa paume et commença à masser les mains de Mara, comme lors de sa première visite.

—Joëlle, Liam, dit-elle sans se tourner vers eux, je vous demande d'évoquer des moments où vous étiez tous les deux avec Mara. Ce que vous voulez.

—Dans quel but ? fit Liam.

Joëlle eut envie de lui donner un coup de pied.

—Il faut qu'elle vous entende parler de choses qui vous concernent tous les trois, et dont elle se souviendrait elle-même si elle le pouvait. C'est une manière de stimuler sa mémoire.

Voyant Liam se frotter la tête d'un geste las, les yeux fermés, Joëlle douta de sa bonne volonté. A l'évidence, ce serait à elle de donner le coup d'envoi ! La tête appuyée à la chaise longue, elle fixa le plafond et se plongea dans ses souvenirs.

—Je me rappelle parfaitement cette soirée à laquelle j'avais invité Liam et Mara dans le but de les présenter l'un à l'autre.

Joëlle sourit en regardant Liam, et il se tourna vers elle.

—Je revois encore le moment précis où quelque chose s'est amorcé entre vous.

— Et c'était à quel moment ? demanda Liam.

—Nous étions tous assis en cercle dans le séjour, tu te souviens ? Chacun jouait d'un instrument. Toi et Mara, vous aviez vos guitares. Et tu as commencé à chanter cette chanson... J'ai oublié le titre. Une chanson de Joan Baez...

— *There But for Fortune.*

—C'est ça. Et tout à coup Mara t'a accompagné. Elle a joué l'air sur sa guitare, elle a chanté avec toi, en parfaite harmonie. Vous vous regardiez à travers la pièce. Vous ne voyiez plus que vous. C'était comme si un fil invisible vous reliait l'un à l'autre. Et moi, je me disais : « Ça y est ! » J'avais pressenti que ça se passerait comme ça entre vous.

Liam hocha la tête avec une moue pensive.

—Oui. C'était une bonne initiative de ta part. Et toi, tu faisais de la musique en tapant sur une casserole avec une cuillère, si j'ai bonne mémoire.

—Non. J'avais pris un peigne et un mouchoir en papier. La casserole et la cuillère, c'était Rusty, qui ne voulait pas beaucoup se dépenser.

— Rusty était toujours désagréable. Tu as bien fait de le jeter.

— C'est lui qui m'a jetée. Mais peu importe.

Ils se turent. Joëlle regarda Mara. Pour une fois, Mara avait le regard posé sur elle et non sur Liam, pourtant tout près d'elle. Elle ne souriait pas mais semblait détendue, comme si le massage l'apaisait.

Liam rompit le silence.

— Parler de Rusty me rappelle quelque chose.

— Tu tiens vraiment à parler de lui ?

— Est-ce que tu te souviens des quelques jours que nous avons passés tous ensemble, du côté de San Diego ?

— Oui. C'était pour Noël.

— En effet. J'ai oublié où nous étions exactement. Dans les environs de San Diego, j'imagine. En tout cas, dans cet endroit dont tu avais entendu parler. Il y avait des petits canyons, des roches étranges et...

— Oh, non ! fit Joëlle en riant.

Liam évoquait une balade qui avait tourné à la panique.

— Tu étais certaine de savoir où tu allais, et on te suivait en toute confiance.

— J'avais une carte. Mais j'ai quand même réussi à m'égarer.

— Il y avait ces drôles de collines, ou de dunes, je ne sais pas. Tu nous disais : « La voiture est garée juste derrière cette colline », alors on l'escaladait, ça durait une demi-heure, et de l'autre côté qu'est-ce qu'on découvrait ?

— Une autre colline. Mais tu vois, aujourd'hui, c'est quelque chose qui nous fait rire.

— Peut-être, mais là-bas on ne riait pas. Quand on a finalement retrouvé la voiture, Rusty était prêt à divorcer.

— Et tu te souviens que Mara nous avait mitraillés avec son appareil photo pendant que nous errions, et qu'ensuite elle s'est aperçue qu'elle n'avait pas de pellicule ?

Cette fois-ci, ce fut Liam qui éclata de rire.

— Oh ! j'étais navré pour elle, fit-il.

Il se pencha vers Mara et lui serra le bras, en jetant à Carlynn un regard de défi. Mais Carlynn se contenta de lui sourire.

— Tu te souviens de ce qui est arrivé sur la plage ? demanda Joëlle. A Coronado, il me semble. Nous étions allongés sur le sable quand une mouette est passée au-dessus de nos têtes et...

— Arrête. Ce n'est pas mon meilleur souvenir. Pendant une semaine, Mara a refusé de m'embrasser.

— Mais comme on a ri !

— Tu te rappelles cette urgence qui nous a obligés à demander à Mara d'intervenir ?

— Laquelle ?

— Cette femme enceinte qui avait eu un accident de voiture et son bras était presque...

— Oh ! je vois.

Joëlle se mit à rire.

— Son bras ne tenait plus qu'à un tendon, et elle n'arrêtait pas de répéter que son piercing

au nombril avait dû s'infecter.

—J'entends encore Mara. Tu te souviens ? Elle est entrée dans la salle, avec cet air professionnel qu'elle savait si bien prendre, en déclarant : « Votre nombril va très bien. En revanche, vous êtes en train de perdre un bras. »

Liam regarda Carlynn, mais elle ne souriait pas. Elle était totalement concentrée sur Mara. Liam haussa les épaules.

—Il fallait être là ! ajouta-t-il.

Joëlle eut un petit rire, puis évoqua un autre souvenir.

— Il y a aussi le jour où nous avons appelé Mara pour cette femme qui se servait de son vagin comme d'une banque. Et...

— Non, pas ça ! fit Liam en riant.

Puis il se tourna vers Mara.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie, nous n'en parlerons pas.

Pendant quelques instants, ils restèrent muets. Joëlle éprouvait un élan de reconnaissance pour Liam, qui se montrait finalement coopératif.

Elle le regarda fermer les yeux.

— A quoi penses-tu? lui demanda-t-elle au bout d'un moment.

Il prit une longue inspiration, puis soupira.

— A un autre souvenir, dit-il en rouvrant les yeux. Tu venais de te séparer de Rusty. Nous t'avions invitée à dîner. On essayait de te consoler. Et ce soir-là j'ai reçu un coup de fil qui m'apprenait la mort de mon père.

Le père de Liam n'avait que cinquante-neuf ans. Il s'était effondré à son travail. Joëlle se souvenait encore du choc que cette nouvelle avait provoqué chez Liam et du chagrin qu'il avait éprouvé.

Elle se pencha vers lui, posa la main sur la sienne et eut la surprise de le voir prendre sa main et la serrer très fort. Il la regardait, visiblement fatigué de jouer à ce drôle de jeu. Il était temps de l'interrompre.

— Carlynn ? Est-ce qu'on peut en rester là ?

Carlynn acquiesça d'un signe de tête, cessant ses massages.

— Mara ? dit-elle doucement.

Mara sourit tout à coup à ses trois visiteurs, en donnant l'impression de les redécouvrir. Puis elle leva son bras vers Liam. Il n'y avait aucun doute : son geste était intentionnel. Certes, elle avait toujours pu utiliser ce bras, mais elle ne savait qu'en faire jusqu'à présent. Carlynn se leva, et Liam prit sa place au bord du lit.

— Voulez-vous rester un peu plus longtemps avec Mara, Liam ? suggéra Carlynn. Quinn et moi pouvons raccompagner Joëlle.

Il se tourna vers Joëlle.

— Ça ne t'ennuie pas ?

Elle secoua la tête, encore émue par le geste de Mara.

— La semaine prochaine, Liam, j'aimerais que vous veniez avec votre guitare, dit Carlynn.

— Je n'en joue plus.

— Oui, Joëlle me l'a dit, mais je crois que c'est important. La musique a une influence unique sur l'esprit et le cœur. Je vous en prie. Venez avec cette guitare.

Dans le couloir, Joëlle remarqua :

— Je ne suis pas sûre qu'il le fera.

— Espérons qu'il finira par se décider. Je pense vraiment que ce serait utile.

Les deux femmes se dirigèrent vers la sortie. Joëlle sentait encore la main de Liam serrer la sienne. Elle revoyait son regard. Cela n'avait duré qu'un court instant, mais elle n'avait pas éprouvé un tel sentiment d'intimité depuis des mois.

Assise sur le bord de sa terrasse, Carlynn contemplait l'océan. Il y avait très longtemps qu'elle ne s'était pas installée ainsi, les jambes dans le vide. Probablement depuis son enfance. Sous elle, elle sentait la fraîcheur du dallage, et la sensation était plutôt agréable : elle lui rappelait qu'elle était encore vivante.

— Carlynn ?

Regardant derrière elle, elle vit Mary McGowan sortir du séjour.

— Bonjour, Mary.

— J'ai eu un coup au cœur en vous voyant assise comme ça. Tout va bien ? Je peux vous apporter quelque chose ?

— Cela va parfaitement. Et je n'ai besoin de rien, merci. Mary. Vous devriez vous asseoir avec moi un petit moment.

— Par terre ? Il fait froid.

— Mais non. Allez. Venez. Quand nous étions enfants, ma sœur et moi avions l'habitude de nous asseoir ici.

— Je ne suis pas certaine de pouvoir me baisser jusque-là, avoua Mary en riant.

Mais Carlynn savait que ce n'était pas impossible pour Mary. Elle l'avait vue laver les sols à genoux plus d'une fois.

— Venez donc, insista Carlynn en tendant la main. Je vous aide.

Mary prit la main de Carlynn et, lentement, se baissa et s'installa au bord de la terrasse, les jambes dans le vide.

— On n'arrivera jamais à se relever, fit-elle avec un petit rire.

— Nous verrons bien.

— Comme c'est beau ! Comme on est bien ! J'ai l'impression d'être tout au bord de l'eau.

— Et tout près des arbres.

Carlynn observa l'horizon laiteux où le ciel couvert et les vagues écumantes se confondaient.

— Je pensais justement à eux, expliqua Carlynn.

— Aux arbres ?

— Oui. Je me disais que c'était probablement la dernière année que je les voyais.

— Oh ! Carlynn, fit Mary en posant un instant sa main sur l'épaule de Carlynn.

—Ne soyez pas triste. Je ne le suis pas. Simplement ça m'a fait un choc en y pensant. Je regrette de ne pas avoir fait assez attention à eux cet été.

Il y eut un silence pendant un moment. Ce fut Mary qui le rompit.

— Alan s'inquiète pour vous. Il n'aime pas que vous alliez voir cette personne qui souffre d'un handicap cérébral.

— Eh bien, il a tort.

— Comment va-t-elle ?

Carlynn sourit.

— Elle est paisible. Elle sourit tout le temps. Ce n'est pas elle qui a besoin d'être soignée.

— Que voulez-vous dire ?

— C'est Joëlle et Liam qui ne vont pas bien. Sans qu'ils s'en rendent compte.

— Qui est Liam ?

Carlynn suivit du regard le vol d'un pélican entre les cyprès qui encadraient la vue sur le Pacifique.

—Liam est un homme qui oublie qu'il est musicien. C'est aussi celui dont Joëlle est amoureuse. Et, ajouta Carlynn en se tournant vers Mary, il est en même temps le mari de Mara, la jeune femme handicapée.

— Oh... fit Mary en hochant la tête.

En une seule et brève exclamation, Mary venait de manifester sa compréhension. Elle savait bien ce qu'étaient les amours interdites, les amours qui devaient rester clandestines.

Tout comme Carlynn.

San Francisco, 1962

Carlynn entra dans la chambre d'hôpital où le petit garçon occupait le premier lit près de la fenêtre. La pièce n'était éclairée que par une lampe de chevet. Sa mère était assise, à côté du lit. De cet enfant et de cette femme, Carlynn ignorait tout, mais le médecin lui avait demandé d'aller voir ce jeune patient de sept ans. Carlynn avait la réputation d'être une excellente pédiatre. Personne, hormis Alan, ne savait ce que son savoir-faire impliquait vraiment, mais ses collègues l'appelaient régulièrement quand il leur était difficile d'établir un diagnostic et encore plus difficile de guérir leurs malades.

Elle partageait un cabinet avec Alan sur Sutter Street. Elle recevait les enfants, Alan, les adultes, mais ils collaboraient souvent, dans la mesure où Alan faisait appel à Carlynn, lui demandait de « rencontrer » un patient ou une patiente lorsqu'il jugeait nécessaire de fonder un traitement sur son intuition.

Elle aimait son travail. Elle était faite pour soigner. Néanmoins, son bonheur était incomplet. Tous les jours, du matin au soir, elle voyait les enfants des autres alors qu'elle attendait toujours d'être mère.

Depuis un an, Alan se savait stérile. Ils n'auraient jamais d'enfants, à moins d'en adopter un, et ni l'un ni l'autre n'éprouvait le désir de franchir ce pas. Carlynn s'était demandé pendant quelques jours si elle ne pourrait pas utiliser son don de guérisseuse pour son mari fertile. Mais elle n'avait pas osé se servir de lui comme d'un cobaye, et Alan ne lui avait pas proposé de se lancer dans l'expérience.

La perspective d'une vie sans enfants avait provoqué chez Carlynn un état dépressif latent qu'elle s'était efforcée de dissimuler à Alan afin de lui éviter de se culpabiliser un peu plus. Elle avait réussi à aller malgré tout de l'avant en se concentrant sur ce don qu'elle trouvait fascinant et qui lui apportait bien des joies. Elle passait ses journées à transmettre son énergie à ses patients, ce qui lui valait, le soir, tant de fatigue qu'elle allait se coucher de bonne heure. Alan en était préoccupé, et elle le savait.

D'une voix douce, elle s'adressa à la mère du petit garçon.

— Madame Rozack ?

— Oui.

Mme Rozack se leva.

— Je suis le Dr Shire. Le Dr Zieman m'a demandé de voir votre fils.

— Je ne m'attendais pas que vous soyez une femme, remarqua Mme Rozack, visiblement déçue.

— Je sais. On est souvent surpris.

— Il n'y a pas un autre Dr Shire ? Un homme ?

— C'est mon mari. Mais il ne s'occupe que des adultes. Je suis la pédiatre de la famille.

— Bien...

Mme Rozack regarda son fils. Il était réveillé, mais restait immobile et muet.

— Le Dr Zieman m'a dit que, si quelqu'un peut l'aider, c'est vous, expliqua Mme Rozack à mi-voix, comme si elle craignait que l'enfant ne l'entendît.

Carlynn remarqua que les petits yeux gris de la mère étaient humides, et son visage rougi par trop de jours passés à pleurer. Elle s'approcha d'elle et posa un instant la main sur la sienne.

— Laissez-moi me faire une idée.

Mme Rozack hocha la tête et s'écarta.

Carlynn s'assit sur le bord du lit. Le petit s'appelait Brian. Le regard vitreux, il l'observait. Il avait une forte fièvre, presque tangible aux yeux de Carlynn. Elle toucha le front de l'enfant et retira aussitôt sa main tant il était brûlant.

— Rien n'a fait tomber la fièvre, précisa la mère, debout de l'autre côté du lit.

— Bonjour, mon petit chéri, fit Carlynn. Est-ce que tu m'entends ?

Brian hocha la tête presque imperceptiblement.

— Il entend, docteur.

— Tu as si mal que tu peux à peine hocher la tête ? demanda Carlynn.

Le petit répéta son léger mouvement.

Carlynn voulut demander à Mme Rozack de sortir, puis se ravisa en attendant de voir comment elle se comporterait. D'ordinaire, les parents s'inquiétaient quand ils constataient que Carlynn n'avait pas les gestes habituels d'un médecin. Ils s'interrogeaient sur l'utilité de sa présence puisqu'elle semblait inactive auprès des malades. Mais Mme Rozack était si anxieuse que Carlynn espérait aider la mère en même temps que l'enfant.

Elle toucha la nuque de Brian.

— Ici ? C'est ici que tu as mal ?

Le petit murmura. Carlynn se pencha plus près de lui pour entendre.

— Partout, dit-il.

Carlynn regarda l'enfant avec tendresse, se leva, adressa un bref sourire à la mère, puis elle prit le dossier médical, accroché au pied du lit, et le consulta. La cause de la fièvre restait un mystère. On savait simplement qu'elle n'était due ni à des rhumatismes ni à une

méningite. Absolument rien n'avait été décelé. De toute façon, pour Carlynn, peu importait au fond l'origine de cette fièvre, à partir du moment où il n'y avait rien à soigner spécifiquement.

— Personne ne comprend ce qu'il a, souligna Mme Rozack.

Carlynn examina une seconde le dossier afin d'être certaine qu'aucun traitement ne lui venait à l'esprit en dehors de ceux qui avaient déjà été tentés. Celui qu'elle allait maintenant entreprendre n'aurait rien à voir avec ses connaissances, mais tout avec son cœur. Elle se rassit au bord du lit et regarda la mère du petit malade.

—Je vais vous demander de ne pas bouger et de rester silencieuse pendant un petit moment, madame Rozack. D'accord ? C'est très important. Ne dites rien, même si vous avez envie d'intervenir, avant que je vous le permette. Je dois me concentrer totalement sur Brian.

Mme Rozack acquiesça d'un signe de tête et alla s'asseoir sur le lit vacant.

Carlynn s'adressa à Brian d'une voix douce, en tenant sa petite main dans les siennes.

—Ce que je vais faire, tu ne le sentiras pas. Tu n'auras pas mal du tout. Je vais te parler, mais tu n'as pas besoin de me répondre. Je ne te poserai pas de questions. Je vais juste parler pendant un moment, en espérant ne pas t'ennuyer.

Carlynn sourit à l'enfant, puis se mit à parler du temps, de la victoire des Yankees dans les derniers championnats de base-ball, des reflets de la lumière sur les cheveux blonds du petit malade. Elle poursuivit en parlant du prochain Halloween, du film qui venait de sortir sur la vie d'Helen Keller, de la force, de l'intelligence, de la volonté manifestée par l'héroïne quand elle était enfant. Elle continua jusqu'au moment où Brian eut son regard plongé dans le sien.

Alors, elle baissa doucement la couverture jusqu'à la taille du petit.

— Je vais poser ma main sur toi, légèrement, expliqua-t-elle. Tu ne ressentiras aucune douleur.

A travers la chemise de nuit, elle mit une main sur le torse brûlant de Brian puis, penchée en avant, glissa l'autre main sous son dos.

—Je ne bouge plus pendant quelques minutes, Brian. Je vais fermer les yeux. Tu peux faire la même chose, si tu veux.

Les yeux clos, Carlynn fit ce qui lui était devenu une seconde nature. Ce qu'elle avait en elle, toutes ses pensées, ses espoirs, ses sentiments d'amour, elle les insuffla à l'enfant. Elle pouvait sentir son énergie passer dans le petit corps. Parfois, son don de guérison s'exerçait sans aucune difficulté, et c'était le cas cette fois-ci.

—Il y a une lumière en toi, Brian, dit-elle doucement en laissant ses mains sur le corps de l'enfant. Ce n'est pas une lumière chaude, comme celle d'une ampoule, mais une lumière fraîche telle l'eau d'un lac sur lequel celle du soleil se réfléchit. Je peux la sentir passer de mes mains dans ton corps.

Parler n'était pas nécessaire - comme dans une séance d'hypnose - mais parfois cela aidait, et Carlynn pensait que ce garçonnet avait besoin de l'entendre s'adresser à lui. Ouvrant les yeux, elle constata qu'il avait fermé les siens. Le petit sillon qui s'était creusé entre ses fins sourcils d'enfant prouvait son attention.

« Précieux enfant », songea-t-elle en refermant ses paupières.

Quelques minutes plus tard, elle retira ses mains. Le sillon s'était effacé : Brian dormait. Elle sut qu'il allait se rétablir, avec une certitude qu'elle éprouvait rarement.

Elle se leva, fit comprendre à Mme Rozack qu'elle devait rester silencieuse afin de ne pas réveiller son fils, puis s'approcha de la lampe de chevet pour consulter sa montre. Une heure avait passé, et elle avait l'impression de n'être dans cette chambre que depuis un quart d'heure.

Se dirigeant vers la porte, elle fit signe à Mme Rozack de la suivre dans le couloir.

— Quel est votre sentiment ? demanda la mère de Brian dès qu'elles furent sorties.

La pauvre femme devait être profondément intriguée par ce qu'elle venait de voir, et la séance avait été si longue que Carlynn craignait d'avoir commis une erreur en lui permettant de rester.

— Je pense qu'il va se rétablir.

— Mais qu'est-ce qu'il a ?

— Franchement, je ne peux pas faire de diagnostic précis. Mais je crois vraiment qu'il ne tardera pas à aller mieux.

— Comment pouvez-vous être si sûre ? fit Mme Rozack.

Terriblement anxieuse, elle essuya une larme sur sa joue.

— Vous ne l'avez même pas examiné, ajouta-t-elle.

C'était exact. Carlynn n'avait pas ausculté l'enfant, n'avait regardé ni ses oreilles ni sa gorge. Elle avait perdu l'habitude de simuler un examen, parce que ce genre de simulation lui volait une partie de son énergie.

Elle sourit à Mme Rozack.

— J'ai examiné votre fils à ma manière. Et j'ai la conviction qu'il va guérir. Dans une semaine, il jouera de nouveau avec ses petits camarades. Si ce n'est avant.

Répondre à d'autres questions, Carlynn ne s'en sentait pas la force. Elle était saisie d'un vertige propre à lui faire perdre conscience si elle ne se sauvait pas rapidement. S'excusant auprès de son interlocutrice éberluée, elle se précipita vers les toilettes, au fond du couloir.

Sous l'eau froide, elle se lava les mains, puis s'aspergea le visage, essayant de retrouver un peu de l'énergie qu'elle venait de dispenser. Dieu qu'une petite sieste aurait été bénéfique ! Une ou deux fois, elle avait cédé à la tentation, assise dans les toilettes d'un box, la tête appuyée contre le mur. Mais aujourd'hui, elle n'avait pas le temps.

Carlynn ressortit et se dirigea vers le bureau des infirmières, d'où elle appela le Dr Ralph Zieman, qui l'avait envoyée auprès de Brian.

— J'ai vu Brian Rozack.

Elle ne savait jamais que dire dans ce genre de situation. Comment aurait-elle pu expliquer qu'elle n'avait ni diagnostic à exposer ni traitement à proposer ? On parlait d'elle parmi les médecins. Certains se gaussaient à l'idée qu'une femme pût réussir là où ils échouaient. Mais il y en avait quelques-uns, comme Ralph Zieman, qui commençaient à comprendre et à accepter la pratique d'une médecine parallèle.

— J'ai passé près d'une heure avec lui, dit-elle. Je ne sais pas plus que vous ce qu'il a, mais je pense qu'il ira mieux dès demain matin.

Ralph Zieman marqua une hésitation avant de répondre.

— Si ça se vérifie, Carlynn, apprêtez-vous à ouvrir votre propre école de médecine. Je serai votre premier élève.

Il l'entendit rire, puis conclure :

—Commencez par me tenir au courant demain. D'accord ?

Deux mois plus tard, Carlynn eut l'occasion de constater que, lorsqu'elle avait autorisé la mère de Brian Rozack à rester dans la chambre, sa vie avait pris un tournant. Elle entra dans l'appartement qu'elle partageait avec Alan quand elle entendit le téléphone sonner.

—Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? demanda Lisbeth, presque en hurlant.

—A propos de quoi ?

—De l'article de *Life Magazine*. Petite cachottière ! La journée avait été longue et, fatiguée, Carlynn fronça les sourcils en essayant de saisir ce que racontait sa sœur. Finalement, elle renonça à chercher une explication.

—Je ne comprends pas.

—Tu plaisantes ?

—Non. Je ne vois pas de quoi il s'agit, riposta Carlynn, agacée.

—Gabe et moi venons de recevoir la dernière parution du magazine. En couverture, il y a l'histoire des missiles soviétiques à Cuba. Et à l'intérieur tout un article sur toi. Pleine page ! Intitulé « La femme qui fait des miracles ». Il t'est entièrement consacré, Carly.

Carlynn s'assit, bouche bée.

— Je... C'est insensé. On ne m'a pas consultée.

— Je te lis l'article ?

— J'écoute.

Lisbeth commença à lire, et pour Carlynn tout s'éclaira. Journaliste à *Life Magazine*, convaincue que la guérison de son fils était entièrement due au pouvoir magique d'une jeune

femme médecin, la mère de Brian avait néanmoins enquêté auprès de quelques médecins et avait recueilli des avis divers, allant de la considération au dénigrement. Puis elle avait interrogé plusieurs personnes que Carlynn avait aidées.

En conclusion, Mme Rozack présentait Carlynn à la fois comme une sainte, un génie, une folle et un charlatan.

Mais, à San Francisco et dans toute la région, une foule de malades reprirent espoir en découvrant l'article. Le lendemain, le cabinet de Carlynn et d'Alan fut envahi. La sonnerie du téléphone ne cessa de retentir, et il fallut appeler une intérimaire en milieu de journée pour que la réceptionniste pût s'accorder une pause. Carlynn travailla jusqu'à vingt-deux heures, et jusqu'à minuit le lendemain. Quand elle laissa le réveil sonner, le surlendemain, elle comprit qu'elle ne pouvait continuer ainsi. Il lui était impossible de recevoir tous ceux qui le souhaitaient. Mentalement, physiquement, son travail serait harassant. Mais comment rejeter des appels pleins d'espoir ? Cependant, elle était encore plus perturbée par le fait qu'elle ne parvenait pas à guérir systématiquement, sans comprendre la raison de ses échecs.

Certains patients, comme Brian Rozack, ne posaient aucun problème. Avec d'autres, elle ignorait par où commencer. Elle avait alors le sentiment que son intuition la lâchait dès qu'elle se trouvait en leur présence. Pourquoi une approche marchait-elle avec les uns et pas avec les autres ? Pourquoi le fait de parler n'apportait-il pas une aide systématique ? Les réponses à ses propres questions lui échappaient, et plus les demandes se multipliaient, plus ces mystères la troublaient. Il lui arrivait de se sentir seule et angoissée, au lieu d'être flattée, quand elle entendait dire qu'elle était unique, précieuse, irremplaçable.

Alan la soutenait et l'enviait à la fois. Il insistait pour qu'elle lui apprît tout ce qu'elle pouvait. Mais il avait beau s'attarder auprès d'un malade, lui parler, le regarder dans les yeux, tenir ses mains, il n'obtenait aucun résultat.

Carlynn savait qu'il était fier d'elle. Fier et enthousiasmé par la renommée qui, du jour au lendemain, leur avait amené plus de patients qu'ils ne pouvaient en soigner. Afin d'éviter à Carlynn d'être surmenée, il avait engagé des infirmières qui limitaient le nombre de rendez-vous en ne retenant que les urgences. Carlynn pratiquait une seconde sélection lorsque, au cours d'un appel ou en parlant de vive voix avec une personne, elle sentait qu'elle ne serait d'aucune aide. Quelque chose dans la voix ou le choix des mots lui disait de renoncer. Pourquoi ? C'était encore une question sans réponse.

Sa propre mère faisait partie de ces personnes qu'elle ne pouvait pas soigner.

Elle faisait en sorte de la voir une fois par mois, tantôt seule, tantôt avec Alan. Delora ne demandait jamais de nouvelles de Lisbeth et, si Carlynn prenait l'initiative de lui en donner, Delora feignait d'être sourde, comme s'il ne lui suffisait pas d'avoir de l'arthrite et la vue basse. Un jour, Carlynn surprit un journaliste en train de demander à sa mère combien elle

avait d'enfants. Delora répondit : « Je n'ai qu'une fille », sans la moindre hésitation.

Au début, Carlynn s'était sentie coupable de rendre tout de même visite à sa mère, mais Lisbeth l'avait poussée à continuer. Quelqu'un devait s'inquiéter de sa santé et surveiller régulièrement sa vue. Encouragée par sa sœur, Carlynn avait éprouvé un soulagement, convaincue au fond d'elle-même que les enfants se doivent de se soucier de leurs parents, fussent-ils aussi déplaisants que Delora.

La célébrité de sa fille rejaillissait sur Delora. Elle était maintenant connue dans toute la région et très sollicitée par la presse. Parfois, des journalistes, atteints d'un cancer ou d'un ulcère, essayaient par son intermédiaire d'obtenir un rendez-vous avec Carlynn.

Delora trouvait extrêmement regrettable d'être une mauvaise publicité pour sa fille, Carlynn étant incapable de la débarrasser de son arthrite et de stopper la dégénérescence rétinienne qui la menaçait de cécité. Ce n'était pas faute d'essayer. A chacune de ses visites, Carlynn insufflait tant d'énergie dans le corps de sa mère qu'elle devait ensuite dormir pendant des heures. Mais c'était en vain, et Carlynn ne s'en étonnait pas, finalement. Si sa mère s'était présentée à son cabinet, elle aurait fait partie de ces personnes que Carlynn refusait de recevoir, convaincue d'avance qu'elle serait impuissante à soigner cette femme. Sa vue. Ses genoux. Son narcissisme. Et encore moins sa cruauté envers la jumelle qu'elle n'avait pas désirée.

Liam pénétra dans la chambre de Mara avec à la main sa guitare dans son étui. Assise sur le bord du lit, Joëlle lui sourit et Carlynn, installée dans la chaise longue, leva les yeux.

— Parfait ! dit-elle. Je suis fière de vous.

La semaine précédente, Liam avait renoncé à apporter sa guitare. N'y ayant pas touché depuis la naissance de Sam, il s'était dit qu'elle avait besoin de nouvelles cordes. Le bout de ses doigts s'était ramolli. Enfin, il avait avancé une quantité d'excuses plutôt que d'avouer qu'il n'avait aucune envie de regarder cette guitare, de la tenir entre ses mains, de pincer ses cordes. Elle était trop liée à sa vie d'autrefois avec Mara. Il redoutait ce qu'elle ferait resurgir en lui et se refusait à exposer sa vulnérabilité, surtout devant Joëlle et Carlynn.

L'intrusion de Carlynn dans sa vie le contrariait. Toutefois, il devait reconnaître qu'il se passait quelque chose quand elle était dans la chambre. Mara avait changé. Même le kiné l'admettait. Mara suivait mieux du regard la peluche qu'il faisait aller et venir devant elle. Elle somnolait moins dans la journée. Son bras droit et sa main non seulement retrouvaient de la force, mais semblaient mus par sa volonté.

En même temps, le kiné affirmait que ces améliorations n'avaient rien d'étonnant. Il était fréquent qu'à l'issue d'une période de stagnation une personne souffrant d'un accident cérébral commençât à faire des progrès. Et le kiné ajoutait que Liam devait se garder des faux espoirs. Mara pouvait retrouver en partie le fonctionnement de ses muscles sans pour autant recouvrer son esprit.

La dernière fois, à défaut de guitare, Liam avait apporté deux cassettes sur lesquelles étaient enregistrés des concerts qu'il avait donnés avec Mara, et il devait reconnaître qu'il y avait eu de la gaieté dans l'atmosphère. Pendant que Carlynn procédait à ses soins, Joëlle et lui avaient écouté ces chansons qui leur rappelaient le bon vieux temps. Tous deux avaient ri à plusieurs reprises, et leurs rires n'avaient pas eu la résonance étrange de la première fois, quand ils évoquaient des souvenirs à la demande de Carlynn. Certes, ils n'avaient pas eu l'occasion de rire ensemble depuis longtemps. Et puis, la semaine précédente, Liam s'était senti beaucoup plus à l'aise. Joëlle avait cessé de lui apparaître comme une étrangère, une ennemie ou, comme Carlynn le lui avait soufflé quelques semaines plus tôt, une personne qu'il fallait éviter. Rassuré, il avait pris plaisir à être avec elle, à condition, néanmoins, que ce fût pour aider Mara.

C'était exactement ce qu'ils avaient vécu pendant un an : ensemble, ils avaient fait mille choses dans le but de soutenir Mara. Jusqu'à ce qu'ils ne pensent plus qu'à eux et que vienne le temps des remords.

Joëlle avait repris son travail avec une semaine d'avance, mais en forme. Elle n'avait plus rien à dissimuler, et ses vêtements de maternité lui allaient à ravir. Tout le monde la trouvait jolie. Mais pour Liam c'était aussi très sexy. Petite, mais parfaitement proportionnée, les cheveux frôlant ses seins, elle avait toujours eu à ses yeux quelque chose de très provocant. Et puis il se souvenait encore de sa chevelure sur sa peau, de la sensation qu'elle avait provoquée en lui quand il l'avait prise à pleines mains. C'était un souvenir capable de surgir dans des moments inattendus - quand il travaillait avec la famille d'un patient atteint d'un cancer, par exemple, ou en pleine réunion avec l'équipe des urgences et il s'en voulait de se laisser surprendre ainsi.

On continuait à se demander ce qu'avait fait Joëlle pour être enceinte. Feignant l'ignorance, Liam entretenait le mystère, bien qu'on le soupçonnât de connaître la vérité et de la dissimuler, parce que lui et Joëlle étaient bons amis. La dernière rumeur voulait qu'elle ait eu recours à la fécondation in vitro, grâce à l'un de ses voisins homosexuels. Liam laissait dire. Mais il commençait à s'inquiéter en pensant que l'enfant qui allait naître aurait peut-être les boucles blondes de Sam.

Quant au souvenir de la nuit fatale, il ne risquait plus de s'effacer maintenant. La grossesse de Joëlle le ravivait constamment. Bientôt un enfant prendrait le relais. Que serait sa relation avec lui ? Liam n'en avait aucune idée.

Il avait annoncé à Sheila que Joëlle était enceinte avant qu'elle tombât sur elle ou l'apprît par hasard. Plus que jamais, il avait feint d'ignorer l'origine de cette grossesse, mais il lui avait semblé que Sheila le regardait d'un œil soupçonneux.

Maintenant, c'était le regard de Mara qu'il sentait posé sur lui tandis qu'il ouvrait l'étui de sa guitare. Serait-elle contrariée de voir l'instrument qu'elle avait su faire vibrer mieux que lui ? Mais elle était là, souriante, comme d'habitude, manifestant la joie innocente qui la caractérisait désormais.

— Bien. Allons-y, fit Carlynn en laissant la chaise longue à Joëlle. N'est-ce pas ce siège qui vous conviendra le mieux, Liam ? ajouta-t-elle, le doigt pointé vers la chaise de la cafétéria. Il hocha la tête.

— Si, madame.

Sa réponse un peu sèche lui valut un regard de reproche de la part de Joëlle.

— Tu chantes avec moi, Jo ?

— Il n'en est pas question !

Joëlle s'installa sur la chaise longue pendant que Carlynn s'asseyait sur le lit et se

préparait à masser les mains de Mara.

Liam commença par la chanson de Joan Baez, *There But for Fortune*, puis joua et chanta d'affilée plusieurs autres mélodies, avec le sentiment de se plonger de nouveau dans son monde à lui et d'y être parfaitement bien. Il en oubliait de se demander si la musique avait un effet bénéfique sur Mara.

Quand il joua l'une de ses mélodies préférées, un blues à la mode cajun, Joëlle s'exclama en plein milieu de la chanson, les mains sur le ventre :

— Oh ! elle danse.

Liam s'interrompit et la regarda :

— Elle ?

Joëlle hocha la tête.

En fait, Liam n'avait pas cherché à imaginer une fille ou un garçon. Il n'avait pas encore prêté une existence réelle à cet enfant, sinon pour s'inquiéter d'une éventuelle ressemblance avec Sam. Mais voilà qu'il terminait la chanson, obsédé par l'image d'une petite fille aux boucles blondes.

— Joue celle que vous aviez composée pour moi, tous les deux, lui demanda Joëlle quand il eut fini.

— A condition que tu m'accompagnes.

— Ne dis pas de bêtises.

Bien qu'il sût que Joëlle chantait faux, il insista.

— Allez ! Juste pour rire. Tu n'as pas besoin de savoir chanter.

Elle se prépara en redressant le haut de la chaise longue pour s'asseoir, et fit rire Liam.

— Tu as raison. Tiens-toi droite. Tu as peut-être toujours pris une mauvaise position pour chanter.

— Ne te moque pas de moi ou bien je ne chante pas.

— Désolé. Je suis bête.

Il joua quelques accords préliminaires puis entama la chanson. Joëlle tint promesse en se joignant à lui. Mais qu'elle chantait mal ! Il avait oublié que c'était à ce point, et il eut toutes les peines du monde à garder son sérieux. D'un coup d'œil, il constata que, si Carlynn continuait ses massages avec application, elle pinçait les lèvres pour se retenir de pouffer. Enfin, quand la guitare fit résonner la dernière note, Joëlle parut très satisfaite d'elle-même.

Il y eut un bref silence, puis on entendit Carlynn, déclarer, le regard fixé sur son travail :

— Mara, ma chère, n'ayez aucune inquiétude. Joëlle ne risque pas de vous remplacer.

San Francisco, 1964

Lisbeth ressentit un immense enthousiasme tandis que le nouveau bateau de Gabriel, un splendide deux-mâts entièrement rénové, s'éloignait de la jetée de China Basin en emmenant aussi Carlynn et Alan. En revanche, le sourire de sa sœur dissimulait mal sa nervosité. Elle avait longuement résisté avant de céder à l'insistance de Lisbeth et de Gabriel, qui tenaient à sa présence pour la première sortie du voilier. Devinant combien Carlynn avait dû prendre sur elle pour mettre le pied sur ce bateau, Lisbeth était heureuse que le vent fût léger, le ciel bleu et l'air plus chaud qu'à l'ordinaire, en ce matin du mois d'août.

Carlynn était trop pâle, observa Lisbeth en regardant le soleil jouer sur le visage de sa sœur. Trop pâle, mais belle. Les deux sœurs avaient les mêmes traits, le même poids et, depuis peu, une coiffure identique, à ceci près : sur la nuque, un mouvement vers l'intérieur pour Lisbeth, et un vers l'extérieur pour Carlynn. Et les quelques vergetures sur le ventre, les cuisses et les seins de Lisbeth, dues à son amaigrissement spectaculaire, n'empêchaient pas les jumelles de se ressembler étonnamment.

Mais, intérieurement, Carlynn avait changé depuis qu'elle avait appris qu'elle n'aurait pas d'enfant. Lisbeth s'inquiétait pour elle. Parfois, Carlynn donnait l'impression de vivre mécaniquement, et son sourire semblait artificiel. Alan s'inquiétait également. Il avait avoué à sa belle-sœur qu'il poussait Carlynn à consulter un psychanalyste. Entre le stress engendré par son travail et sa mélancolie, ne risquait-elle pas de faire une dépression nerveuse ? Carlynn lui répondait que son emploi du temps ne lui permettait pas d'ajouter un rendez-vous sur son agenda.

« Je ne peux pas la contraindre à y aller, avait expliqué Alan à Lisbeth. Il ne me reste plus qu'à me ronger d'inquiétude. » Emue par sa tristesse, Lisbeth l'avait pris dans ses bras pour le reconforter, à défaut de trouver les mots pour le rassurer, puisqu'elle-même partageait son souci.

Prudemment, Gabe commença à grimper sur le beaupré pour aller sortir le foc. Lisbeth

ne put s'empêcher de rire en voyant Carlynn, effrayée, se voiler les yeux. Elle n'osa lui apprendre que les marins appelaient ce mât le « faiseur de veuves ».

— Je hisse la grand-voile si tu te charges du foc, proposa Gabriel à Lisbeth en revenant sur le pont.

Puis il se tourna vers Carlynn.

— Nous allons naviguer vent arrière pendant un certain temps. Ensuite nous reviendrons gentiment, vent debout. D'accord ? Vous êtes prête ?

— Oh ! Je ne le serai jamais. Est-ce qu'on ne naviguait pas vent arrière, le jour où je suis passée par-dessus bord, Lizzie ?

— Oui. Mais ça ne t'arrivera pas aujourd'hui. Ne t'en fais pas.

Gabriel sauta dans le cockpit et reprit la barre.

— Vas-y ! cria-t-il à Lisbeth.

Elle hissa le foc. La voile battit dans le vent puis se gonfla, et le bateau fila vers le Bay Bridge.

Heureuse, Lisbeth l'était doublement. Ce nouveau bateau l'enchantait et, en plus, elle pouvait montrer qu'elle possédait un don qui échappait à sa sœur. Elle aurait simplement voulu que Carlynn fût à l'aise, elle aussi, au lieu de s'accrocher à Alan, le visage crispé par la peur, alors que Gabriel faisait de son mieux pour modérer le tangage du voilier.

— Regarde le Golden Gate, dit Alan. L'architecture aérienne du pont se dessinait au loin.

En dépit d'un ciel dégagé, des volutes de brouillard glissaient entre les câbles et masquaient le sommet des piliers.

— Carly et moi, nous avons assisté à son ouverture, fit Lisbeth en espérant sortir sa sœur de son mutisme.

Celle-ci la regarda en s'arrachant un sourire. Quand ils furent à bonne distance du rivage, Gabe vira de bord et, aussitôt, la vitesse du voilier diminua.

— Oh, merci mon Dieu, fit Carlynn en prenant une longue inspiration.

— Vous pouvez vous détendre maintenant, lui dit Gabriel.

L'air se réchauffa. Lisbeth persuada sa sœur d'enlever son pull et de s'allonger au soleil, comme elle, tandis que les hommes se mettaient à parler de sport.

Le visage tourné vers Gabriel, Lisbeth l'observa. Les manches courtes de son tee-shirt laissaient voir des muscles fuselés et puissants. Pendant quelques instants, elle regretta que la présence de sa sœur et de son beau-frère les empêchât d'ancrer le voilier, de descendre dans la cabine et de faire l'amour sur une couchette. Plus Gabriel avançait en âge, plus il embellissait. Parfois, l'idée qu'il eût onze ans de plus qu'elle lui faisait peur. Penser qu'elle pourrait le perdre lui était insupportable. Grâce à Dieu, il avait cessé de fumer quelques mois après leur mariage.

Au bout d'une demi-heure de navigation, elle alla chercher leur pique-nique dans la petite cuisine. Carlynn semblait plus à l'aise maintenant, et l'on pouvait croire qu'elle souriait de bon cœur. Ils mangèrent des sandwiches faits de pain au levain et de bleu de Monterey, et baptisèrent le voilier au Champagne.

— J'aimerais que vous veniez travailler avec nous, proposa Alan à Lisbeth pendant le repas.

Ce n'était pas la première fois qu'il lui faisait cette proposition mais, cette fois, elle semblait plus sérieuse que jamais.

— Nous sommes totalement débordés.

— Totalelement ?

De temps en temps, Lisbeth envisageait de quitter le cabinet de Lloyd pour seconder Carlynn et Alan. Mais elle travaillait pour Lloyd depuis dix ans et se voulait loyale à son égard. Il avait engagé deux associés qui donnaient à Lisbeth l'occasion d'apprendre des choses nouvelles. Néanmoins, elle savait que Carlynn et Alan avaient besoin de quelqu'un d'expérimenté pour assumer un énorme surcroît de travail.

L'article de *Life Magazine*, paru deux ans plus tôt, en avait suscité des dizaines d'autres, et la notoriété de Carlynn avait atteint des proportions inimaginables. On venait la solliciter d'Europe, d'Afrique, du Japon. Ses patients comptaient des célébrités : deux stars hollywoodiennes, un joueur de base-ball blessé au cours d'un entraînement, un responsable politique du Moyen-Orient. Mais même Lisbeth ignorait leur identité. Carlynn respectait le désir d'anonymat de ces personnes qui voulaient éviter de passer pour des gens bizarres.

— Ce que je voudrais, reprit Alan en vidant sa coupe de Champagne, c'est que Carlynn puisse enseigner, former d'autres guérisseurs. Elle est la seule sur le terrain, et elle ne peut pas continuer comme ça.

— Je déteste refuser mon aide à des gens à qui je pourrais être utile. Surtout si je ne peux pas les envoyer ailleurs.

— Un don est quelque chose d'inné. Il n'y a rien à enseigner, non ? objecta Lisbeth.

— Franchement, je ne sais pas. Il est vrai que je ne comprends pas plus aujourd'hui qu'à seize ans comment je parviens à guérir.

— Carlynn a essayé de me former, avoua Alan avec un sourire dépité qui attendrit Lisbeth. Mais, apparemment, je suis réfractaire.

— Je pense que ma... technique, si je puis dire, est transmissible. En dépit de l'échec d'Alan, précisa Carlynn. Si j'arrive à cerner ce qui marche, procéder à une série d'expérimentations et trouver une explication scientifique, l'enseignement sera possible et je formerai des professeurs. Mais cela représenterait des années de recherche, et je n'en aurai jamais le temps. J'ai déjà tant à faire.

— Pourquoi ne pas créer un institut ou quelque chose de ce genre, et vous consacrer à la recherche ? suggéra Gabriel.

Il coupa un morceau de fromage et du pain et les tendit à Lisbeth pendant que Carlynn et Alan échangeaient un regard.

— En fait, nous avons déjà ce projet en tête, fit Alan. Mais il tient du rêve. Nous ne pouvons pas abandonner notre travail, et il nous faudrait des sommes considérables pour nous lancer dans une telle entreprise.

— Peut-être que vous pourriez à la fois soigner et faire de la recherche. A condition que vous ayez ce qu'il faut, au départ, pour limiter le nombre quotidien de vos patients.

— Mon Dieu ! fit Carlynn, levant les yeux au ciel. Ce serait magnifique !

Lisbeth avait perdu le souvenir d'un tel enthousiasme chez sa sœur.

— Je peux vous aider à obtenir des crédits, proposa Gabriel. J'ai déjà rempli un tas de demandes pour les laboratoires de l'hôpital. Je suis capable de rédiger ce genre de dossier les yeux fermés.

— Mais à qui l'adresser ? demanda Lisbeth à son mari.

Entre les recherches menées dans le cadre de l'hôpital et celles de Carlynn - encore trop souvent considérée comme un charlatan -, il y avait une différence.

— Il faut une mise de fonds initiale, expliqua Gabriel. Puis, quand vous commencerez à obtenir des résultats, les crédits suivront. En tout cas, il n'y a rien d'impossible. Et puis j'aime relever les défis.

— C'est sérieux, Gabe ? demanda Carlynn.

— Tout à fait.

— Ce serait vraiment formidable, opina Alan. Il se redressa, rayonnant.

— La renommée de Carlynn sera notre publicité. Moi, je pourrai mettre en place et diriger la recherche. Gabe, vous serez notre comptable, et Lisbeth s'occupera de l'intendance.

— Comment comptez-vous appeler cet institut ? demanda Lisbeth.

— Le Centre de recherche et de guérison de San Francisco, répondit Alan.

Lisbeth fut certaine qu'Alan avait déjà ce nom en tête depuis un moment.

— Il me semble qu'il faut que le nom de Carlynn apparaisse, remarqua-t-elle. Les gens en auront besoin comme référence.

— Non, intervint Gabriel. Ne mettons pas en avant le côté guérison. C'est un mot trop chargé. Appelons tout simplement cet institut le Centre Carlynn Shire.

— Vous êtes en plein rêve, non ? fit Carlynn. Vous me torturez !

— Tout ce qui vaut d'être réalisé commence par un rêve, Carly, observa Alan.

Et il lui passa la bouteille de Champagne.

Carlynn revenait à la vie sans avoir jamais eu l'impression de décrocher. Elle parlait

constamment dans la voiture, tandis qu'Alan et elle se dirigeaient vers Monterey, au lendemain de leur promenade en mer.

— Je tiens vraiment à ce centre de recherche, dit-elle, tournée vers son mari.

Toute la nuit, ils avaient échafaudé des projets, mais sans aborder les problèmes matériels.

— Tu crois qu'on y arrivera ? demanda-t-elle. Je veux dire que nos revenus vont beaucoup diminuer. Du moins au début. Mais c'est si important, Alan ! Il faut que nous trouvions des réponses à nos questions.

Il lâcha à moitié le volant pour prendre la main de sa femme.

— Je me moque de l'argent. Peu importe que nous n'ayons jamais une belle maison à Pacific Heights. Il n'y a que deux choses qui m'intéressent : ton bonheur et la possibilité pour toi d'exercer ton don au maximum. Un centre de recherche me paraît être le meilleur moyen d'y parvenir. Et Gabe nous a assuré que tous les espoirs étaient permis.

— Nous ne pouvons pas le laisser remplir ces dossiers sans le payer.

— Nous le paierons, bien sûr. Comme il le mérite. Et nous l'engagerons pour s'occuper de tous les aspects financiers de l'entreprise. Nous en avons déjà parlé, d'ailleurs.

— Alors c'est vraiment sérieux ? demanda-t-elle, le regard pétillant d'enthousiasme.

— Et comment ! Il déterminera lui-même son salaire. Maintenant, il faut voir si nous pouvons enlever Lisbeth à Lloyd Peterson.

— Ce serait merveilleux ! Nous travaillerions tous les quatre ensemble. Oh, quel bonheur !

Quelques secondes plus tard, Carlynn se rejetait contre le dossier du siège, le visage soudain assombri.

— Comment diable allons-nous mettre tout ça sur pied ? Gabriel a parlé d'une mise de fonds initiale. D'où viendraient ces fonds ?

Alan la regarda mais resta silencieux un instant avant de répondre.

— Je suis étonné que tu n'aies pas encore trouvé la solution, fit-il d'un ton calme. Tu n'as pas pensé à la personne que nous allons justement voir ?

— Maman ?

— Oui. Qu'en dis-tu ?

Elle regarda à l'extérieur tandis qu'ils laissaient sur leur droite la sortie de l'autoroute conduisant à Santa Cruz. Delora Kling était une femme riche. Née dans une famille fortunée, elle avait fait un second héritage à la mort de son mari, et elle accordait régulièrement des dons à des œuvres caritatives. Ce ne serait pas le cas cette fois-ci, mais elle ne perdait jamais une occasion de se vanter du don de sa fille.

— Je n'y avais pas pensé, avoua-t-elle. Mais elle sera probablement d'accord.

Il y avait une nouvelle servante à la villa. Angela, une Noire, grosse mais coquette, aidait Delora à se déplacer depuis que sa vue la privait de son entière autonomie. Carlynn se demanda si sa mère voyait mal au point de ne pas se rendre compte qu'elle dépendait d'une Noire.

Delora le savait, bien sûr. Pendant le déjeuner, pris sur la terrasse, elle expliqua combien elle appréciait que quelqu'un l'aidât à retrouver sa brosse à cheveux quand elle avait oublié de la remettre à sa place, ou lui évitât de basculer dans le vide lorsqu'elle voulait s'installer sur la terrasse.

— Bien que ce soit une femme de couleur, commenta Delora en piquant sa fourchette dans sa salade, elle m'est précieuse. Je ne pourrais plus me passer d'elle.

Ce genre de paroles suscita un certain optimisme chez Carlynn, à propos de Lisbeth et de Gabriel. Peut-être que Delora adopterait un jour une attitude plus souple à leur égard. Elle jeta un coup d'œil à son mari.

— Maman, nous voudrions te parler d'un projet qui nous tient à cœur.

— Ah ?

Voyant sa mère porter à ses lèvres une fourchette qui venait de rater la salade, Carlynn grimaça.

— Attendez, fit Alan.

Il poussa l'assiette de sa belle-mère vers le bord de la table, puis guida sa main.

— Voilà. Votre salade est juste sous la fourchette.

— Merci, Alan. Bien. Parlez-moi donc de ce projet.

— Tu sais combien j'ai toujours été perturbée par l'incrédulité des gens à mon égard, commença Carlynn. Et en même temps je n'ai jamais compris ce qui me permet de réussir.

— Moi, ça ne m'a jamais perturbée, rétorqua Delora, le sourire empreint de fierté. Tu possèdes quelque chose d'exceptionnel, et s'il y en a qui sont trop bêtes pour ne pas s'en apercevoir, tant pis pour eux.

— Merci, maman. Maintenant, voilà : il nous est venu une idée qui nous paraît formidable. Nous voudrions fonder un centre de recherche. Un institut, si tu veux, où nous chercherions à découvrir les mécanismes de ma pratique. Je continuerai à voir des patients, mais je consacrerai avec Alan plus de temps à la recherche.

— Nous souhaitons faire reconnaître les méthodes de guérison de Carlynn, précisa Alan. A partir de là, nous pourrions former d'autres médecins à ces méthodes.

— Carlynn a un don, pas des méthodes, rectifia Delora, l'air néanmoins songeur. Mais l'idée me paraît tout de même intéressante. Dîtes-m'en un peu plus.

Alan se lança dans une explication si détaillée que Carlynn en déduisit qu'il avait

énormément réfléchi à leur projet. Fasciné par la médecine alternative, il était avide de mettre sur pied leurs recherches, et le centre serait autant son œuvre que la sienne. Elle se dit qu'elle avait décidément trouvé le mari idéal.

—Vous avez besoin d'argent pour démarrer, n'est-ce pas ? lança Delora en retrouvant son sourire.

—Oui, maman, répondit Carlynn. Et nous nous demandions si tu serais disposée à nous en prêter.

—Nous ferons en sorte que votre investissement vous rapporte, expliqua Alan.

—Nous ignorons encore de quelle somme nous aurions besoin, ajouta Carlynn. Le projet est encore à l'étude, mais nous voulions savoir si tu serais intéressée.

— Ce projet m'intéresse au plus haut point.

Le regard de Delora était tourné vers l'océan, mais elle ne devait avoir devant elle qu'un monde brumeux, songea Carlynn.

—Est-ce que ta recherche pourrait te permettre de comprendre pourquoi tu ne parviens pas à soigner mes yeux ? demanda Delora à sa fille. Je veux dire...

La voyant chercher sa main, Carlynn la posa sur celle de sa mère.

— C'est un échec incompréhensible, continua Delora. Est-ce que tu chercheras pourquoi tu réussis avec certaines personnes et pas avec d'autres ?

— Oui. Bien sûr. N'est-ce pas enthousiasmant ?

—Oh ! si. Et d'autres médecins travailleront aussi dans ce centre ?

—Pas au début, précisa Alan.

Il jeta un regard inquiet à Carlynn, en pensant à ce qu'il allait dire, mais garda un ton calme.

—Nous démarrerons sans doute à quatre. Carlynn et moi-même, pour les consultations et la mise en route de la recherche. Lisbeth pour la partie administrative. Et son mari, Gabriel, sera chargé des demandes de fonds. C'est un expert en la matière.

Anxieuse, Carlynn se tourna vers Alan en se mordant la lèvre, pendant qu'ils attendaient la réaction de Delora. Ils virent son sourire s'effacer, et un moment passa avant qu'elle leur répondît.

—Bien. Je vous donnerai ce qu'il vous faudra pour commencer, finit-elle par annoncer. Mais à une condition.

—Laquelle, maman ?

—Que ta sœur et son mari ne fassent pas partie de votre équipe.

Carlynn jeta un bref coup d'œil à Alan.

—Mère, dit-il posément, Lisbeth et Gabriel peuvent nous être très utiles. Ils ont de l'expérience dans leur domaine, et ils sont très enthousiastes.

—En fait, toute l'idée vient de Gabriel, ajouta Carlynn.

—Eh bien, je lui dis bravo ! Et je propose qu'on lui envoie nos remerciements.

Delora commença à repousser sa chaise pour se lever, mais Carlynn la retint par la main.

—Maman, tu t'entêtes à rejeter deux personnes formidables. Lisbeth est ta fille, elle t'aime. Elle me pousse toujours à m'occuper de toi. Et elle adore Cypress Point. Tu l'as tellement blessée en...

—Je vous aiderai à ouvrir ce centre de recherche, Carlynn. Mais seulement si vous respectez mes conditions.

Carlynn secoua la tête.

—C'est impossible, dit-elle.

Résistant pour la première fois à sa mère, elle se sentit égarée.

—Alors, tu connais ma réponse, rétorqua Delora.

On ne reparla pas du fameux projet pendant tout le reste de l'après-midi. Carlynn et Alan aidèrent docilement Delora à ranger sa bibliothèque par ordre alphabétique, bien que Carlynn se demandât comment sa mère pourrait lire de toute façon. Mais elle eut au moins l'impression d'être utile.

Dans la voiture, sur la Seventeen Mile Drive, Carlynn se tourna vers son mari.

—Nous engagerons Gabriel et Lisbeth.

—Tu sais bien que je ne demande pas mieux. Mais j'ai l'impression que ta mère va camper sur ses positions. Elle ne nous donnera pas d'argent.

—Eh bien, on se débrouillera autrement ! Je ne veux plus qu'elle me dicte ma conduite. Je tiens à ce que ma sœur et mon beau-frère travaillent avec nous.

—Je suis d'accord avec toi. Gabe saura trouver de l'argent ailleurs.

Carlynn sourit.

—Tu sais ce que je ressens ?

—Dis-moi.

—J'ai l'impression de donner naissance à quelque chose. Comme si je mettais finalement un enfant au monde.

Alan ralentit et gara la voiture sur le bas-côté de la route.

—Qu'est-ce que tu fais ?

Il coupa le contact et prit Carlynn dans ses bras.

—Tu ne peux pas savoir à quel point ces paroles me réjouissent, Carlynn.

Il resserra son étreinte jusqu'à ce qu'une voiture apparut derrière eux et que son conducteur se mit à klaxonner.

Deux années de préparation furent nécessaires pour que le Centre Carlynn Shire ouvrît ses portes à l'été 1966. Les enfants de la « Flower génération » envahissaient les rues de San Francisco, les manifestations contre la guerre du Vietnam se multipliaient et, pour Gabriel comme pour les autres hommes et femmes de couleur, il n'y eut plus de « nègres », mais simplement des « Noirs ».

Carlynn et Alan louèrent tout un étage dans Sutter Street et, utilisant une partie des crédits que Gabriel avait réussi à obtenir, en firent un complexe comprenant bureaux, salles de traitement et de conférences.

Lisbeth assurait l'intendance et le secrétariat. Dès que le Centre développa ses activités, elle envisagea de se faire seconder mais, en attendant, ses responsabilités l'enchantèrent.

L'argent restait cependant un problème permanent. Gabriel prenait sur son temps libre pour rédiger des demandes de fonds. L'engager restait hors de question, si bien qu'il continuait à travailler au General Hospital. Mais le plus difficile était de répondre à toutes les demandes de ceux qui voulaient se faire soigner ou qui se proposaient comme chercheurs. A Alan revenait le soin d'organiser l'emploi du temps de Carlynn en sélectionnant les patients. Mais ni Alan ni Lisbeth - qui ne cessait de répéter au téléphone qu'il fallait passer par Alan pour obtenir un rendez-vous - ne parvenaient à décourager les plus tenaces. Il y avait souvent une file d'attente devant l'immeuble quand ils arrivaient le matin. Carlynn étant incapable de refuser, Alan finit par lui demander de passer par la porte de derrière et de le laisser régler le problème.

Carlynn devait limiter le nombre de ses rendez-vous afin de pouvoir rencontrer des journalistes et défendre sa cause auprès des organismes susceptibles d'être intéressés. Quant à Alan, il passait beaucoup de temps le nez dans des livres et des journaux afin de définir un programme de recherche.

Carlynn n'avait pas attendu la création effective du Centre pour changer d'humeur. Dès que le projet avait été établi, sa vie avait trouvé un sens, s'était axée sur une perspective qui jusque-là lui faisait défaut. Elle n'aurait pu trouver de meilleure compensation à l'absence d'un enfant. On s'en remettait à elle en la laissant prodiguer des soins à sa manière, et le nombre de ses patients allait se multiplier si l'activité du Centre réussissait à se développer.

Sam était couché, et Liam, assis sur le canapé, dans le séjour, jouait de la guitare. Il avait feuilleté toutes les partitions entassées dans la chambre d'amis depuis l'accident de Mara. Il avait acheté de nouvelles cordes et, depuis, il ne cessait de jouer. Toute la journée, à son travail, il pensait à sa guitare, notant les paroles et les accords qui lui venaient à l'esprit. Le soir, la musique remplaçait si bien Internet et la quête d'un miracle qu'il se sentait un peu coupable. Mais il se consolait en se disant que la célèbre Carlynn Shire s'occupait de sa femme. Que demander de plus ?

Par deux fois il avait emporté sa guitare en allant voir Mara. La semaine précédente, Carlynn avait installé Mara dans son fauteuil roulant et tenu ses mains dans les siennes. Il avait trouvé encore plus étrange de jouer de la guitare ce jour-là. Il avait eu l'impression d'être devant un petit comité. Mara avait suivi du regard le mouvement de ses doigts sur les cordes. Qu'avait-elle pensé ? Se souvenait-elle du temps où elle-même jouait ? Avait-elle eu envie de s'y remettre ? De reformer un duo avec lui ? « Si tu pouvais parler, Mara, que dirais-tu ? »

N'importe qui aurait pu penser, en observant Liam et Joëlle dans ces moments-là, qu'ils étaient des amis de longue date, spontanés, très à l'aise ensemble, capables de tout se dire. Mais ce n'était nullement le cas. Le sentiment de sécurité que Liam éprouvait dans cette chambre s'évaporait dès qu'il était seul avec Joëlle ou lui téléphonait. Il se bornait alors à ces conversations superficielles, à ces échanges entre collègues de travail auxquels il l'avait habituée au cours des derniers mois. « Comment vas-tu ? - Ça va. - Comment s'est passée ta journée ? - Bien. » Il lui parlait rarement de sa grossesse. Croyait-elle qu'il se désintéressait de son sort ? Qu'il se moquait d'avoir bientôt une petite fille ?

Avec son ventre de plus en plus rond, Joëlle était la preuve vivante de son infidélité. Et personne ne le savait, personne ne le devinait, personne n'aurait soupçonné que Liam Sommers et Joëlle D'Angelo avaient trahi Mara.

Liam sortait une vieille partition de l'un des cartons posés sur le canapé, lorsqu'une lumière de phares balaya le séjour. Une voiture venait se garer dans son allée. Il se leva, s'approcha de la fenêtre et vit la voiture de Sheila près de l'entrée du garage. L'intérieur de la voiture s'éclaira tandis qu'elle ouvrait la portière. Que faisait-elle ici à vingt-deux heures trente ?

Il ouvrit la porte d'entrée et sortit sur le perron au moment où Sheila refermait sa portière.

— Sheila ? Que se passe-t-il ?

Elle s'avança vers lui sans un mot et attendit d'être au pied des marches pour le regarder.

— Il faut que je vous parle.

Ses cheveux blonds brillaient dans la lumière du perron. Elle avait un regard noir qui le fit frissonner.

— Entrez, dit-il.

Il s'effaça pour la laisser passer et, déconcerté, ajouta :

— Il est arrivé quelque chose à Mara ?

— Eh bien, je n'en sais rien...

Visiblement folle de rage, elle pénétra en trombe dans le séjour.

— Que voulez-vous dire ? Que se passe-t-il ? Asseyez-vous, dit-il en débarrassant le canapé des cartons.

— Non. Je ne veux pas m'asseoir.

Elle fixa son gendre droit dans les yeux.

— Je sors de chez une voyante, déclara-t-elle.

— Pardon ? fit Liam en éclatant de rire.

Après Joëlle et sa guérisseuse, et maintenant Sheila et sa voyante, il avait l'impression de manquer de fantaisie.

—Ce n'est pas la première fois que je vais la consulter. Elle ne se trompe jamais. Elle me parle de choses qui me sont arrivées et que personne ne peut connaître.

—Bien. Et que vous a-t-elle dit cette fois-ci ?

—Elle m'a appris que vous êtes le père du bébé de Joëlle.

« Merde ! » songea-t-il en s'efforçant de rire.

—J'avais cru comprendre qu'elle vous parlait de vous, dit-il. Comment peut-elle parler de Joëlle, qui n'était même pas... ?

—Taisez-vous !

—Vous vous énervez pour rien. Je vous en prie, asseyez-vous et parlons...

—Regardez-moi dans les yeux et affirmez-moi que vous n'êtes pas le père de ce bébé.

Liam essaya en vain de soutenir le regard de sa belle-mère, et fut tout aussi incapable de lui répondre.

—Salaud ! hurla Sheila.

Elle se mit à le frapper avec son grand sac de cuir, l'obligeant à se protéger le visage de ses bras.

—Salaud ! Salaud ! Espèce d'ordure !

—Sheila !

L'attrapant par le poignet, il parvint à lui arracher son sac, mais elle se servit aussitôt de son poing.

—Arrêtez ! Arrêtez ! Vous allez réveiller Sam.

L'argument porta. Sheila baissa les bras, des traces de mascara sur les joues, des mèches pendantes, le visage rouge.

— Comment avez-vous pu faire ça à ma petite fille ? demanda-t-elle, la voix soudain cassée.

Il se surprit à l'entourer de ses bras, et lui parla doucement, les lèvres sur ses cheveux.

—C'est arrivé simplement parce que je suis un être humain... et, à mon grand regret, très imparfait.

Elle renifla.

—Je suis aussi humaine et imparfaite. Mais je n'ai couché avec personne pendant que Michael était malade.

—Je le sais. Vous avez été très forte. Mais... je vous demande de me pardonner, Sheila, mais vous n'aviez pas trente-quatre ans, et vous ne partagiez pas constamment votre chagrin avec une personne du sexe opposé qui se trouve être la meilleure amie de ma femme.

Sheila s'écarta de Liam et se laissa tomber sur le canapé.

—Vous et Joëlle, ça dure depuis combien de temps ? demanda-t-elle en essuyant sa joue.

Enlevant sa guitare du canapé, il s'assit à son tour.

—Ce n'est arrivé qu'une seule fois. Ensuite, nous avons pris de la distance. Vous-même avez remarqué que nous n'étions plus aussi proches.

—Oui. Mais j'avais d'abord eu l'occasion de remarquer le contraire.

—Cette situation me met extrêmement mal à l'aise. J'aime Mara, et j'ai l'impression de l'avoir trahie.

—Mais c'est bien ce que vous avez fait ! Est-ce que tout le monde est au courant ?

—Non. Pas du tout. Seulement vous. Et Carlynn Shire.

— Qu'allez-vous faire ?

—Je n'en sais rien. Je n'ai pas encore eu de véritable discussion avec Joëlle. Je tiens à lui apporter une aide financière, mais c'est quelque chose qui reste à préciser.

Sheila serra les poings et les posa sur ses genoux.

— A chaque fois que je pense à vous deux...

—N'y pensez pas. Je m'efforce moi-même d'éviter cela.

La tête appuyée contre le dossier du canapé, elle ferma les yeux et resta muette un instant.

—Mara commence à pouvoir se servir de son bras, dit-elle finalement.

—Je le sais.

—Un jour, peut-être, elle pourra prendre Sam dans ses bras.

Il préféra, cette fois-ci, hocher la tête plutôt que de contrarier l'optimisme de sa belle-mère.

Elle se leva, ramassa son sac. Sam se leva à son tour et l'accompagna jusqu'à la porte.

—Au revoir, dit-elle. Je vous verrai demain quand vous m'amènerez Sam.

—Bien.

Il ouvrit la porte et la regarda descendre les marches du perron. Puis, tandis qu'elle se dirigeait vers sa voiture, il l'appela.

—Sheila, est-ce bien votre voyante qui vous a dit ça ?

—Oui. Mais, pour être honnête, je m'en doutais déjà.

Liam retourna s'asseoir sur le canapé mais ne reprit pas sa guitare. La tête appuyée sur le dossier, il fixa le plafond, puis ferma les yeux.

Il avait dit à la fois une vérité et un mensonge. Ces derniers temps, il se revoyait sans cesse dans les bras de Joëlle. Chaque soir, elle lui manquait. Ce n'était pas du tout une question de sexe. Pas du tout. Il avait simplement envie de la serrer contre lui, de sentir l'enfant dans son ventre. Ce désir le tourmentait parfois si violemment qu'il regrettait qu'elle n'eût pas déménagé en emportant son secret avec elle pour toujours. Tout aurait été tellement plus simple.

Big Sur, 1967

On se perdait dans le brouillard épais. Sur l'autoroute, Carlynn faisait du cinq à l'heure de crainte de passer par-dessus la falaise et de plonger dans le Pacifique. Elle n'était pas venue par ici depuis longtemps, mais elle se souvenait autant des virages dangereux que de la beauté du panorama. Une beauté qui lui échappait pour le moment, tandis qu'elle se rapprochait de Bixby Bridge. Elle n'avait jamais aimé ce pont. Reliant deux falaises, il était beaucoup trop haut et trop long. Elle dut s'arrêter avant de s'y engager, humecter ses lèvres et rassembler son courage. « Ce n'est qu'une route », se dit-elle avant de repartir. Le brouillard tourbillonnait sous le pont et ce n'était pas plus mal. Au moins, il dissimulait la profondeur du ravin au-dessus de la crique. Elle souffla, soulagée, en atteignant l'autre extrémité du pont, bien que la route continuât à serpenter, à une hauteur vertigineuse.

Cette portion de l'autoroute, entre la péninsule de Monterey et Big Sur, demandait de constantes réfections. Elle était exposée à des inondations, à des glissements de terrain, à des incendies de forêts, et, si des rochers ou des arbres encombraient la chaussée, Carlynn les verrait trop tard à cause du brouillard. Elle remarqua qu'il y avait très peu de circulation, chose rare en été, et en conclut que le temps avait découragé les touristes. La route qui menait à la communauté Cabrial se trouvait à une quinzaine de kilomètres, au-delà de Monterey, lui avait expliqué Penny. Carlynn avait déjà compris que ce seraient les quinze kilomètres les plus longs de sa vie.

Penny Everett l'avait appelée en début de semaine, au Centre. Lisbeth lui avait passé la communication alors qu'elle était penchée sur le projet de recherche qu'Alan venait de mettre au point.

— C'est Penny Everett qui te demande, Carlynn !

— Non, ce n'est pas vrai ! Allô, Penny ?

— Oh ! Carlynn, fit une voix qui n'était qu'un murmure. Je suis si heureuse d'avoir pu te joindre !

Ne reconnaissant pas la voix de Penny, Carlynn crut pendant quelques secondes qu'une patiente avait recours à un stratagème pour obtenir un rendez-vous. C'était déjà arrivé.

— Penny ? Je te trouve une voix bizarre. Tu n'as pas l'air en forme.

— C'est pour cette raison que je t'appelle. Je suis navrée de te déranger. J'imagine que tu

es débordée. Mais je me demandais si tu ne pourrais pas m'aider.

Il n'y avait plus de doute : c'était bien Penny, mais on avait l'impression qu'elle avait une râpe dans la gorge.

— Que se passe-t-il ?

Carlynn s'était mise à murmurer elle aussi.

— Tout le monde murmure quand on m'entend, expliqua Penny. Ce doit être contagieux.

Carlynn eut un petit rire.

— Tu me manques, Penny. J'aurais pu te dire que j'étais ravie de t'entendre, mais avec cette voix...

— Je suis comme ça depuis quatre mois, dit-elle.

N'était-elle pas en train de pleurer ? Carlynn se le demanda.

— Quatre mois !

Carlynn se leva, s'avança vers la fenêtre qui donnait sur Sutter Street et sur sa circulation dense.

— C'est dû à quoi ?

— Je me le demande. Ça a commencé pendant que je jouais dans une comédie musicale. J'étais très stressée et, d'après mon médecin, il ne fallait pas chercher plus loin. Si je faisais une pause, je retrouverais ma voix. Mais je ne l'ai pas retrouvée.

— Tu t'es débarrassée de ton stress ?

— Oh, oui ! J'ai quitté New York. Je suis de retour en Californie, je vis dans une communauté de Big Sur, où il n'y a que de l'amour et du calme. Mais ça fait deux mois que je suis ici et j'ai toujours cette voix.

Plus de doute : Penny pleurait, et Carlynn sentit des larmes monter à ses propres yeux.

— Oh ! ma chérie. Je comprends ton angoisse.

Carlynn essaya d'imaginer Penny vivant dans l'une de ces communautés qui fleurissaient un peu partout, avec leurs hippies qui oubliaient de se laver et pratiquaient l'amour libre. Si ce genre de vie ne l'attirait nullement, en revanche, il devait permettre à son amie d'enfance de satisfaire son anticonformisme.

— Et le pire, ajouta Penny, c'est que je voudrais jouer dans cette comédie musicale qui va se monter l'année prochaine. Elle s'appellera *Hair*. Ce devrait être un énorme succès, et on me propose de passer une audition, mais je ne vois pas comment je pourrais. J'ai tellement peur de ne plus pouvoir chanter. Je peux déjà à peine parler...

— Tu viendrais à San Francisco ? Ce n'est pas très loin. Tu passerais quelques jours avec nous et j'essaierais de te soigner.

Il y eut un silence à l'autre bout du fil.

— Je voulais te proposer de venir ici, expliqua Penny. Je ne tiens pas à la ville pour le

moment. J'ai peur... du stress. Ici j'ai un petit chalet avec deux lits. Enfin...

Penny eut un petit rire rauque.

—Disons deux matelas... Tu ne crois pas qu'un changement d'air te ferait du bien ?

—C'est impossible. Je suis submergée de travail, répondit Carlynn.

Mais son imagination la trahissait. Elle rêvait déjà de ces quelques jours à Big Sur, des falaises battues par le vent, de l'océan, de ces nuages de brouillard célèbres dans le monde entier. Une semaine de vacances... Bien que son travail la comblât, elle se voyait très bien partager avec son amie d'enfance une vie communautaire pendant une petite semaine. Ce serait une véritable aventure. Et puis, à l'évidence, Penny avait besoin d'elle.

Lorsqu'elle l'entendit la supplier, sa décision était déjà prise.

Comment avait-elle pu penser au brouillard comme à un agrément supplémentaire ? Littéralement aveuglée, elle songea à sa mère qui, chaque jour, se demandait où elle mettait le pied.

Si elle ne voulait pas rater le tournant pour Big Sur, elle n'avait plus qu'une solution : se référer à l'odomètre. Elle le mettrait en marche à la hauteur de la sortie de Carmel et, quand il indiquerait quinze kilomètres, elle chercherait l'arbre qui servait de point de repère. « C'est un séquoia, lui avait précisé Penny. Le seul arbre visible dans le coin. Il a l'air d'avoir poussé là par mégarde. Tu ne pourras pas ne pas le voir. »

Carlynn commençait à en douter et s'apprêtait à chercher le premier magasin ou motel venu quand l'arbre troua le brouillard, sur sa gauche. En le voyant, énorme et solitaire, on se demandait effectivement ce qu'il faisait là. Sur une courte planche de bois, en forme de flèche, clouée au tronc, Carlynn déchiffra le nom de la communauté : Cabrial. Penny lui avait expliqué que c'était le nom des anciens propriétaires du terrain. Maintenant, il appartenait à une bande de hippies. Sans doute des fous, pensa Carlynn en s'engageant sur le chemin de terre. Qui aurait eu envie de vivre par ici ?

Le tracé tortueux de l'autoroute n'était rien comparé à celui de ce chemin qui escaladait une pente, la dégringolait, serpentait à travers la forêt noyée dans le brouillard. Et encore, il ne pleuvait pas ! Carlynn pria pour qu'il ne plût pas avant son départ, sinon le chemin serait impraticable.

Sur deux kilomètres, elle conduisit à travers des nids-de-poule et des rochers, et, pour comble de bonheur, elle s'aperçut tout à coup que sa jauge d'essence la prévenait d'une panne sèche imminente.

— Idiote, se dit-elle à haute voix, convaincue qu'elle n'aurait jamais le temps de sortir de ce mauvais pas.

Repérant une seconde flèche de bois sur un arbre, elle tourna dans la direction indiquée et se retrouva dans une sorte de clairière qui devait servir de parking. Il y avait là un camion

vert et un vieux pick-up Volkswagen blanc. Puis elle avisa un grand bâtiment, aux allures de chalet, à droite des véhicules, et enfin une femme qui descendait précipitamment les marches du chalet à l'instant où elle se garait. Il lui fallut quelques instants pour reconnaître Penny. Les cheveux raides, séparés par une raie, elle portait un débardeur blanc orné de rangs de perles accrochés aux épaules. Même dans le brouillard, on remarquait qu'elle n'avait pas de soutien-gorge. A trente-sept ans, elle avait l'air d'en avoir vingt, et Carlynn ne découvrit les légères rides de son visage qu'au moment où elle sortit de la voiture pour l'embrasser.

— Tu es magnifique ! lui dit-elle.

— Toi aussi, murmura Penny.

Bouleversée par sa petite voix, Carlynn reprit son amie dans ses bras.

—Pauvre Penny. Il faut que tu retrouves ta voix. Mais tu te souviens qu'on avait toujours du mal à te faire taire ?

—Oui. A la maison, ils me taquinent en me disant que j'ai dû épuiser mon crédit de paroles. Ce qui m'amuse, c'est qu'ici, où personne ne m'a connue avant, on me prend pour une femme calme et discrète.

Carlynn éclata de rire.

— Je leur dirai ce qu'il en est !

— Allons déposer tes bagages dans le chalet. Ensuite je te ferai visiter.

Penny attrapa la valise de Carlynn et l'entraîna sur un sentier à travers bois.

—Carly, fit-elle en glissant son bras sous celui de son amie. Je veux que tu saches que je n'attends pas un miracle. Je sais que tu ne réussis pas toujours à guérir. Je l'ai lu dans un journal.

—Je ferai de mon mieux.

—Tu sais que tu n'es pas équipée comme il convient. Tu as emporté autre chose ?

—Bien sûr.

Partie en fin de matinée, Carlynn portait sa tenue de travail : un pantalon bleu marine, un chemisier blanc et une veste à carreaux bleus et blancs. Ayant mis dans sa valise jeans, pulls et sweat-shirts, elle était impatiente de se changer.

—Comment marche ton Centre ? demanda Penny.

—Très bien. Je réalise mon rêve, et nous espérons prouver que les « soi-disant » guérisseurs sont réellement efficaces.

—En ce qui te concerne, il n'y a aucun doute. Je n'oublierai jamais la façon dont tu m'as remise debout, chez toi, après ma chute près du cyprès.

—Je n'ai pas eu grand-chose à faire. Je n'ai jamais cru à ta jambe cassée.

—Tu es trop modeste. Et, à propos de modestie, voilà mon logis.

Penny gravit le perron d'un petit chalet.

— Viens. Entre.

Carlynn remarqua au passage le panneau de bois suspendu au-dessus de la porte, sur lequel on pouvait lire « Cornflower ».

De dimensions modestes, le chalet comprenait un minuscule séjour, où le vieux canapé et le poêle à bois prenaient beaucoup de place, et une chambre encore plus petite. Sur le plancher, deux matelas aux draps et aux couvertures en désordre étaient serrés l'un contre l'autre sans pour autant laisser beaucoup d'espace libre.

—Oh ! fit Carlynn. Quel petit nid douillet !

Penny éclata de rire, puis observa :

—Pas de télévision. Pas de radio. Rien d'autre que le chant des oiseaux et le bruit de l'océan.

Carlynn remarqua les lanternes posées par terre et la minuscule coiffeuse.

—Il y a l'électricité ? demanda-t-elle en pensant à son sèche-cheveux. L'eau courante ? Des toilettes ?

—Non. Nous n'avons pas d'électricité, et seulement des sanitaires communs.

Carlynn devina qu'elle avait dû prendre un air déconfit quand elle vit Penny rire de nouveau.

—Dans deux jours, tu seras habituée, lui assura son amie.

Puis elle regarda les chaussures de ville de Carlynn.

—Tu n'as pas de chaussures de marche ?

—J'ai des baskets. Je vais les mettre.

Carlynn se changea, puis suivit Penny sous les arbres et dans les espaces découverts de la communauté. Son amie connaissait bien les lieux. Elle lui montra les différents chalets et, au bout d'un moment, elles atteignirent une clairière où, sur des balançoires fixées aux branches d'arbres massifs, des enfants jouaient à disparaître dans le brouillard et à resurgir comme par enchantement. Aux abords de la clairière, les toilettes se résumaient à un espace ouvert où l'on déféquait les uns à côté des autres. Quant à l'unique douche, elle était fixée à une branche d'arbre et reliée à une énorme barrique d'eau, installée au-dessus d'un feu qu'il fallait alimenter régulièrement si quelqu'un voulait avoir une chance de se laver à l'eau chaude.

—Rassure-toi, fit Penny de sa voix fluette. Dans le grand chalet près duquel tu t'es garée, nous avons de l'eau courante pour la cuisine. Tu n'auras pas besoin d'avoir peur des bactéries dans ton assiette.

Carlynn se sentit soulagée. Elle espérait soigner rapidement la voix de Penny et repartir sans demander son reste. Ici, c'était franchement le Moyen Age. Mais, comprenant que, sans une attitude positive, elle ne tiendrait jamais plus de vingt-quatre heures, elle suivit Penny qui l'emmenait au grand chalet pour le dîner, un sourire aux lèvres et bien décidée à manger

de bon appétit.

Elles s'assirent sur les bancs de l'une des trois longues tables de bois. Carlynn découvrit avec plaisir un plat nouveau pour elle, composé de légumes, de riz et de tofu. Penny la présenta à leurs voisins de table, puis se pencha vers elle pour lui parler de ses autres amis, assis ailleurs.

Montrant un homme aux cheveux blonds, bouclés et très longs, elle murmura :

—J'ai couché avec lui. Il s'appelle Terence, et Dieu que ce fut bon...

Elle ferma à demi les yeux, savourant son souvenir.

— Extraordinaire... Et aussi avec son voisin de table, poursuivit-elle en désignant un jeune Noir. Et avec elle.

Cette fois-ci, elle parlait d'une femme forte, assise à côté du jeune Noir.

—Avec elle ? fit Carlynn, plus effarée qu'elle ne voulait le paraître.

— C'est normal ici. Tout le monde couche avec tout le monde.

— Tu prends la pilule, j'espère.

—Bien sûr. Cela dit, j'ai déjà envisagé de rester ici et d'avoir des enfants si je ne retrouve pas ma voix. Mettre des enfants au monde, ici, c'est vraiment dans l'ordre des choses. Il y a eu deux naissances depuis mon arrivée. Les pères ont participé à l'accouchement. Et on attend un autre bébé ces jours-ci.

De nouveau penchée vers Carlynn, Penny fit un signe de tête en direction d'une très jeune femme brune, près d'accoucher, qui riait en écoutant l'un de ses voisins. Mais, même à distance, Carlynn perçut une tension dans ce rire. La future maman éprouvait une souffrance. Physique ou émotionnelle, Carlynn n'aurait su le dire, mais sans nul doute quelque chose perturbait cette jeune femme.

—Son compagnon, c'est le type assis en face d'elle. Johnny Angel.

Carlynn faillit rire.

—Johnny Angel ?

—Ce n'est pas son vrai nom, mais ici tout le monde l'appelle comme ça. J'ai couché avec lui aussi, deux ou trois fois. Il est très jeune, et quand on a son âge on tient toute la nuit, si tu vois ce que je veux dire.

— Tu as couché avec lui pendant que sa femme est enceinte ?

— Elle l'a elle-même incité à le faire. Nous sommes dans un autre monde, ici, Carly.

Une forte femme, les cheveux gris, longs et crépus, entra dans le chalet et vint s'asseoir à côté de Penny.

— Comment va ta voix aujourd'hui, Penny ?

—Il n'y a pas de changement. Felicia, je te présente ma meilleure amie, Carlynn. Felicia est la sage-femme de la communauté. Elle va bientôt aider Ellen à accoucher.

— Elle est enceinte de combien de semaines ? demanda Carlynn.

— Carlynn est médecin, expliqua Penny à Felicia.

— Trente-quatre.

Felicia avait une voix forte, autoritaire. Elle se servit copieusement de légumes et de riz.

— Je crois qu'elle va être en avance, ajouta-t-elle. Elle m'a dit aujourd'hui qu'elle avait des douleurs dorsales.

Carlynn hocha la tête. Ainsi s'expliquait le rire tendu de la jeune femme.

—Vous auriez des antibiotiques, par hasard ? lui demanda Felicia. Nous sommes à court.

River a eu une blenno et on a fini le stock.

— Non. Désolée, mentit Carlynn.

Elle en avait apporté au cas où elle en aurait besoin pour Penny. Elle les laisserait pour ce malade si Penny ne les prenait pas.

—Salut, Pen ! lança Terence depuis sa table. Si tu veux que ton amie ait ses aises, dors chez moi ce soir.

Penny força sa voix pour se faire entendre dans le bruit des couverts et des bébés qui pleuraient.

— Non, Terence. Merci. Je veux rester avec elle.

— Ah ! je vois, susurra Terence avec un sourire.

Carlynn secoua la tête.

—Vous vous trompez, rectifia-t-elle. Je suis mariée.

L'éclat de rire général qu'elle déclencha, comme si elle avait dit quelque chose d'hilarant, la fit sourire malgré elle.

—Laisse-moi te soigner sans plus attendre, dit-elle à Penny quand elles furent de retour au petit chalet.

Elle était impatiente de voir comment son amie allait réagir à son traitement.

—Je serais tellement heureuse que tu puisses retourner à New York et participer à cette comédie musicale qui promet d'être merveilleuse !

—Elle le sera, j'en suis sûre. On y parle du Vietnam, d'amour, de diversité des peuples, d'entraide. Ah ! je voudrais te faire plaisir, je t'aime tellement !

—Arrête, fit Carlynn en riant. Nous ne couchons pas ensemble.

— Non. C'est vrai que tu es une femme mariée.

— Tu te moques de moi ?

Carlynn se sentait un peu en marge, décidément, mais acceptait ce décalage si c'était Penny qui la taquinait.

—Installe-toi ici, dit-elle en montrant l'un des matelas. Allonge-toi confortablement.

Penny s'allongea. Carlynn s'assit sur le matelas, à côté d'elle, et lui prit les mains.

Raconte-moi comment ça a commencé.

—C'est comme ça que tu procèdes ? Tu parles, comme un psy ? J'en ai déjà vu un. Sans succès.

—Je ne suis pas psy, ma chérie. Mais parle-moi. Raconte.

Penny expliqua en pleurant qu'elle s'était un matin réveillée aphone. Carlynn oublia le monde extérieur, les cris des enfants, un soudain rire d'adulte, l'air de guitare qui venait d'un chalet voisin. Les yeux fermés, elle s'imprégna des paroles de Penny. Cela devait marcher. Elle le sentait dans les mains de Penny, et elle remercia le ciel. Au moins elle ne décevrait pas son amie d'enfance, même s'il fallait un certain temps pour que Penny retrouve sa voix.

Le lendemain, quand tout disparut dans le brouillard, les cris d'Ellen Liszt avertirent la communauté de l'imminence de son accouchement.

— Je peux faire quelque chose ? demanda Carlynn à Penny.

— Non. Crois-moi. Ici, on ne fait pas confiance aux médecins.

Sauf quand il faut des antibiotiques pour soigner une maladie vénérienne, songea Carlynn.

Elle passa la matinée à écouter parler Penny, les mains posées sur sa gorge. Au cours du déjeuner, Penny surprit tout le monde pendant quelques instants en retrouvant sa voix et, si ce ne fut qu'une fulgurance, elle se leva tout de même pour exécuter, ravie, une petite gigue entre les tables.

Retournant au chalet de Penny, elles passèrent devant celui d'Ellen, d'où s'échappa un cri, ou plutôt un hurlement. Johnny Angel était dehors, en train de couper du bois, et si concentré sur son travail qu'il ne vit pas les deux femmes.

—Je croyais que les hommes aidaient à l'accouchement, remarqua Carlynn.

—La plupart, oui. Mais j'ai l'impression que Johnny a peur. Pauvre gosse !

Carlynn reprit ses soins pendant une heure puis, assise avec Penny sur le canapé du séjour, elle cousit des morceaux de tissu sur les jeans troués de son amie. Soudain, un bruit de pas résonna sur le perron et Johnny Angel fit irruption dans la pièce, le visage blême.

—Le bébé ne respire pas ! dit-il.

Carlynn abandonna sa couture et se précipita dehors, suivie de Penny et de Johnny.

—Où est le chalet ? demanda-t-elle, égarée par le brouillard.

Johnny l'attrapa par le bras et l'entraîna en courant. Mais, au bas des marches, il se figea.

—Ici, dit-il en montrant la porte.

Carlynn le regarda droit dans les yeux.

— Ton amie a besoin de toi.

Elle lui saisit le poignet et le traîna à l'intérieur du chalet.

Agenouillée sur le matelas, entre les jambes de la jeune mère, Felicia tenait entre ses mains un bébé asphyxié, bleu au lieu d'être tout rose. Carlynn se laissa tomber sur les genoux à côté d'elle. Felicia lui tendit le bébé.

—Le cordon était enroulé autour de son cou, expliqua-t-elle.

Carlynn posa la petite fille sur les journaux ensanglantés qui recouvraient le matelas, puis lui fit du bouche-à-bouche.

— J'ai déjà essayé, remarqua Felicia.

Mais Carlynn s'obstina. Au bout d'un moment, elle sentit la main de Felicia sur son épaule.

—Elle est morte, murmura Felicia. C'est fini.

—Non ! hurla Ellen en tentant de se relever pour voir son enfant. Non, par pitié !

Carlynn souleva le bébé, une main sur son dos, l'autre sur sa poitrine, et posa ses lèvres sur sa tempe. Les yeux clos, elle transmet mentalement à l'enfant son énergie, sa force, son souffle. Elle se mit à se balancer au rythme lent, très lent, de sa respiration, en oublia le temps qui passait jusqu'à ce qu'elle ressentît un frémissement sous sa main, une infime contraction musculaire. Alors elle rouvrit les yeux et, au même instant, on entendit la petite fille gémir, avant de laisser échapper un vagissement, pendant que Carlynn reprenait conscience de ce qui l'entourait, comme si elle sortait d'un rêve. Le temps d'être enveloppée dans une couverture, la petite fille était rose et belle.

Etrangement, Carlynn eut du mal à donner le bébé à sa mère. Elle se surprit à le garder encore quelques instants, à caresser ses cheveux noirs avant de le tendre à Ellen. Puis elle sortit, un peu étourdie par ses efforts, surprise de constater que le brouillard s'était levé. Dans la lumière d'un soleil radieux, elle regagna le chalet de Penny.

Elle dormit tout l'après-midi et une partie du lendemain. Quand elle s'éveilla, la nuit tombait. Assise sur le matelas voisin, Penny lui annonça que la petite fille se portait bien.

—Ils l'ont baptisée Shanti Joy Angel, dit-elle de sa petite voix.

Carlynn eut un rire amusé.

—Tout le monde sait qui tu es maintenant, Carly. Certains avaient déjà entendu parler de Carlynn Shire, mais personne n'avait fait le rapprochement. Ils sont tous prêts à venir pour leurs rhumes, leurs maux d'estomac et leurs boutons, mais je leur ai dit que tu n'étais pas là pour ça.

—Merci. Je dois te consacrer tout mon temps. Ce qui n'a pas été le cas hier après-midi. Désolée.

—Tu ne pouvais pas faire autrement. Je suppose que tu meurs de faim. Tu n'as rien mangé depuis hier. Je t'ai apporté ton déjeuner. Est-ce que soigner te fatigue toujours autant

?

Carlynn s'étira et sourit.

—Ce bébé m'a vidée, je dois dire. Mais maintenant, j'ai récupéré, et dès que j'ai mangé, je te reprends en main. Combien de temps ai-je dormi ?

—Tu es arrivée samedi. L'accouchement a eu lieu hier, et nous sommes déjà lundi soir.

—Incroyable ! fit Carlynn en se levant. Je suis une paresseuse.

—Je t'ai apporté des légumes et du riz. Ils sont encore tièdes. Tu es prête à déjeuner ?

—Oui. Mais est-ce qu'il y a un téléphone quelque part ? Il faut que j'appelle Alan pour le prévenir que je reste quelques jours de plus.

—La cabine la plus proche est à des kilomètres d'ici. Tu sais ce qu'on va faire ? Tout le monde est d'accord pour que tu prennes la prochaine douche. De l'eau chaude t'attend. Je te suggère d'y aller, puis de manger, et pendant ce temps je t'emprunte ta voiture et je vais téléphoner à Alan pour toi.

Bien que Carlynn eût préféré parler à Alan elle-même, l'idée de prendre une douche, de se restaurer un peu et de se recoucher un moment la séduisit plus que tout.

—D'accord. Oh ! j'oubliais que je n'ai plus d'essence.

—Alors je vais emprunter le pick-up de Terence. Donne-moi le numéro de téléphone.

Carlynn inscrivit pour Penny le numéro d'Alan au Centre et chez eux, ainsi que ceux de Lisbeth et Gabriel, au cas où Alan serait difficile à joindre. Puis elle s'obligea à se lever, prit l'une des torches électriques de Penny et sortit.

Le reste de la semaine passa trop vite. Carlynn se rendit compte qu'elle avait eu besoin de cette pause. Ces dernières années, elle n'avait pas pris de vacances. Son travail était sa vie, elle n'avait jamais éprouvé l'envie de s'arrêter, mais la paix qu'elle trouvait à Cabrial, l'absence de journalistes, de télévision, cette rupture avec le reste du monde la régénérait à un point inimaginable. Elle adorait tenir dans ses bras le bébé qui lui devait peut-être la vie, et la perspective de quitter la petite fille, sans savoir si elle la reverrait un jour, la tourmentait d'une façon mystérieuse. Toute la communauté parlait d'un sauvetage miraculeux, pendant que Carlynn doutait. Elle constatait simplement qu'elle pouvait tenir dans ses bras une belle petite fille qui ne respirait pas à sa naissance. Mais, de l'avis général, Penny n'avait perdu sa voix que pour permettre à Carlynn d'être sur place au bon moment, et de participer à un vaste plan cosmique. Peu importait à Carlynn qu'il y eût ou non la moindre vérité dans cette assertion. La scientifique qu'elle était ne voulait même pas y penser.

Le jeudi matin, Penny retrouva toute sa voix, et le soir on fit la fête autour d'un feu de camp en l'honneur de Carlynn Shire, la femme médecin qui refusait la marijuana, le haschisch, le LSD et le vin de table, mais qui avait donné à la communauté Shanti Joy, et avait permis de découvrir la vraie voix de Penny et ses dons de chanteuse.

Lisbeth tapait du courrier pour Carlynn lorsque Alan apparut, le vendredi après-midi.

—Mais quand Carlynn compte-t-elle donc revenir ? demanda-t-il, au seuil du bureau, les mains sur les hanches.

Lisbeth leva les yeux et le regarda. Elle comprenait parfaitement l'agacement d'Alan. Elle-même ressentait comme un grand vide l'absence de Carlynn au Centre, et Alan devait également le ressentir une fois rentré chez lui. De plus, ils n'avaient eu de nouvelles que par Penny, et l'impossibilité de joindre Carlynn n'arrangeait rien.

—Elle sera sûrement de retour ce week-end, dit Lisbeth. Dès lundi matin, elle a des rendez-vous.

—Elle me donne l'impression d'être devenue une étrangère.

—Oh ! Alan. Ce n'est pas sérieux.

—Je le sais, mais en plus de dix ans, il ne s'était pas passé un seul jour sans que je lui parle.

—Elle est peut-être fascinée par la vie en communauté, plaisanta Lisbeth.

Devant l'air perdu d'Alan, elle le regretta aussitôt.

—Pourquoi n'irions-nous pas la rechercher ? suggéra-t-elle.

Alan la regarda, surpris.

—Voyez-vous, j'y ai pensé, mais je ne sais même pas où elle est exactement.

—Nous savons qu'elle se trouve dans une communauté de Big Sur. Il nous suffira de nous renseigner. Les gens doivent connaître.

Alan jeta un coup d'œil à sa montre.

—Bien. Si vous parlez sérieusement, c'est ce que nous allons faire.

—J'appelle Gabe et je lui propose de venir, suggéra Lisbeth, enchantée par ce petit climat d'aventure.

—Il est près de seize heures. J'ai un dossier à terminer. On ne pourrait pas attendre demain ?

—Non, répondit Lisbeth, impatiente de se mettre en route. Partons ce soir. Il fera nuit et on se perdra dans la nature.

—Lloyd m'a parlé une fois d'une auberge à Big Sur qu'il aimait beaucoup. On pourrait y passer la nuit. Comme nous sommes vendredi, il sera peut-être difficile de trouver une chambre, mais je vais les appeler.

Alan acquiesça en souriant.

—Bon ! Je suis tellement impatient de revoir Carlynn ! Merci, Liz.

Malgré la clarté de la pleine lune, en suspens au-dessus de l'océan, la route sinueuse

restait trop obscure pour que Lisbeth se sentît à l'aise. Big Sur n'était plus très loin cependant et, au milieu de la chaussée, de petits réflecteurs formaient un long ruban lumineux. On ne voyait pas d'autre voiture que la Coccinelle de Lisbeth. Alan et elle étaient seuls, et cette nuit déserte lui inspirait une certaine angoisse.

—Il vaut tout de même mieux conduire sur cette autoroute de nuit que de jour, expliqua Alan en se voulant rassurant. Pendant la journée, on ne sait jamais ce qui nous attend au prochain virage.

Lisbeth se dit qu'il avait raison, mais continua à prendre chaque tournant avec une grande prudence, l'estomac légèrement chaviré. Gabriel n'ayant pu venir, et Alan estimant qu'elle conduisait mieux que lui, elle avait pris le volant. La Coccinelle peinait un peu dans les montées, et ce fut un soulagement pour Lisbeth quand ils trouvèrent la route qui menait à l'auberge.

Elle se gara sur le parking aménagé juste à côté du bâtiment principal.

A la réception, un homme leur tendit une clef.

—C'est pour le bungalow numéro 4. Il est joli et bien équipé.

—Il y a deux lits ?

— Oui. Vous pourrez les rapprocher si vous voulez.

—Merci, fit Alan. A propos, nous cherchons une communauté qui doit se trouver dans le coin. Vous la connaissez ?

—Il y en a plusieurs. Gordo, Redwood, Cabrial. Mais qu'iriez-vous faire dans des endroits pareils ? On n'y trouve que des hippies crasseux.

—Nous venons chercher un membre de notre famille qui est allé voir une amie, expliqua Lisbeth.

Elle était d'autant plus déçue d'apprendre qu'il y avait plusieurs communautés qu'aucun des trois noms ne lui avait semblé familier. Partir à la recherche de Carlynn n'avait peut-être pas été une bonne idée, après tout. Alan semblait dans un tout autre état d'esprit.

—Allez vous installer dans la chambre, dit-il à Lisbeth. Moi, je reste ici et je me renseigne sur les accès à ces communautés.

Le chemin sous les arbres fut éclairé, mais Lisbeth poussa un soupir de soulagement quand elle trouva le chalet. Meublé de façon spartiate mais très propre, il comprenait une chambre, une douche étroite, des toilettes, une kitchenette. De toute façon, un grand confort n'était pas, en l'occurrence, leur premier souci.

Il la rejoignit aux environs de vingt-deux heures, avec des notes à la main.

—Bien, fit-il en s'allongeant sur un lit, tout habillé. Si elle est dans l'une de ces trois communautés, on la trouvera. Autrement, nous rentrerons bredouilles.

Lisbeth s'endormit rapidement, mais Alan la réveilla peu de temps après.

—Que se passe-t-il ? demanda-t-elle en tentant de jeter un coup d'œil à sa montre dans l'obscurité. Quelle heure est-il ?

—Vingt-trois heures. Je ne peux pas dormir. Je vais prendre la voiture et tenter ma chance. Vous voulez m'accompagner ?

Lisbeth s'assit sur son lit.

—Non, Alan. Et je préférerais que vous restiez ici. Vous allez tourner en rond dans la nuit.

—C'est mieux que de fixer le plafond.

Alan prit les clefs de la voiture sur la commode et quitta la pièce.

Carlynn était pratiquement seule dans la communauté. La majorité des adultes et des enfants, que l'on avait sortis de leur lit, étaient partis pour une promenade dans la nature au clair de lune. Un besoin d'aventure un peu curieux, au regard de Carlynn. De son matelas, elle entendait de temps en temps un bébé pleurer, et se disait qu'au moins Shanti Joy et ses parents étaient restés. Elle se sentait réconfortée par leur présence, à quelques mètres d'elle. Il régnait une grande clarté dehors, grâce à la pleine lune et à l'absence de brouillard, et c'était justement pour cette raison que les amoureux de la nature avaient entrepris leur promenade nocturne.

Une heure plus tôt, Johnny Angel était venu lui demander si elle pouvait aller voir Shanti Joy.

« Il me semble qu'elle a de la fièvre », avait-il expliqué.

Carlynn l'avait suivi. Mais elle avait trouvé Shanti en train de téter sa mère goulûment, le front nullement fiévreux.

« Pourquoi pensiez-vous qu'elle avait de la fièvre ? demanda-t-elle à Johnny.

—Contrairement à son habitude, elle pleurait. Et puis je la trouvais rouge. »

Ellen et Carlynn échangèrent un sourire. Johnny était décidément un jeune père anxieux. Ce n'était pas la première fois qu'il s'inquiétait pour sa petite fille et faisait appel à Carlynn. Mais Carlynn accourait volontiers, toujours heureuse de prendre le bébé contre elle.

« Shanti va très bien, dit-elle, une main sur l'épaule de Johnny. Et vous, vous serez un père exceptionnel. »

Elle avait quitté Johnny et sa petite famille pour regagner le chalet de Penny, en admirant les jeux de la clarté lunaire sur les arbres et les buissons. Elle se félicitait que Penny fût partie avec les autres. Un peu de temps pour se retrouver ne lui faisait pas de mal. Elle était impatiente maintenant de regagner Monterey. La semaine avait été merveilleuse, mais Carlynn était saturée de riz, de légumes, d'enfants nus, d'airs de guitare jusque tard dans la nuit, d'hypothèses, au petit déjeuner, quant aux derniers échanges de partenaires sexuels. Qui

avait couché avec qui ? Bon, ça suffisait. Demain, elle serait de retour à Monterey, retrouverait Alan, Lisbeth, Gabriel, et elle n'avait plus que cela en tête. Durant toute la semaine, elle s'était efforcée de ne pas trop penser à Alan afin de ne pas rendre leur séparation plus difficile. Mais, depuis que Penny avait retrouvé sa voix, Alan la hantait. Elle glissa dans le sommeil, les larmes aux yeux.

—Dieu que tu m'as manqué ! murmura une voix masculine à l'oreille de Carlynn.

Elle ouvrit aussitôt les yeux et aperçut Alan. Assis sur le bord du matelas, penché sur elle, il repoussait des mèches sur son front. Dans la clarté lunaire qui baignait la chambre, elle vit son regard amoureux et, avec un cri d'adolescente heureuse, elle jeta ses bras autour de son cou.

—Je rêve. Tu es vraiment ici ? demanda-t-elle.

Il lui était arrivé de se demander si elle aimait réellement Alan ou si leur union tenait plutôt d'une association fondée sur la passion qu'ils partageaient pour leur travail. Mais, en cet instant, elle comprit qu'elle l'aimait sans faille.

—C'est bien moi, fit Alan. Tu n'as pas l'intention de rentrer à la maison un jour ?

—Oh, si ! Demain. Pardonne-moi de m'être attardée ici. Surtout sans pouvoir t'appeler. Comment allez-vous, tous les trois ? Et le Centre... ?

—Viens. Je t'emmène maintenant. Je suis venu avec Lisbeth t'arracher à cet endroit.

—Lisbeth est ici ?

—Nous avons loué un bungalow, pas très loin. Elle est restée là-bas. Tu y dormiras aussi si tu te lèves et si tu t'habilles.

—Comment as-tu réussi à me trouver ?

—Ça n'a pas été sans mal. J'ai commencé par une autre communauté. Ici, je me demandais s'il y avait âme qui vive quand j'ai entendu un bébé pleurer. J'ai frappé à la porte du chalet d'où venait le bruit, et le père du bébé...

—Johnny Angel, fit Carlynn en souriant.

Alan roula les yeux, amusé.

—Si tu le dis ! Il m'a indiqué ce chalet. Le reste de la communauté serait partie pour une promenade au clair de lune, c'est ça ?

—Oui. Je devrais attendre qu'ils rentrent.

—Non. On s'en va maintenant, insista Alan. Ils ont suffisamment profité de ta présence.

—D'accord.

Carlynn alluma l'une des lanternes, le temps de s'habiller et de faire sa valise. Au dos de la feuille de papier sur laquelle Alan avait noté les renseignements fournis par l'aubergiste, elle laissa un mot pour Penny, puis quitta le chalet au bras de son mari.

—Oh ! fit-elle en retrouvant sa voiture. J'allais oublier. Je n'ai pratiquement plus d'essence. Ne me perds pas de vue. Je risque de tomber en panne.

—Plus jamais je ne te laisserai disparaître. Compte sur moi.

Carlynn put suivre Alan sans encombre jusqu'à l'auberge, bien que l'aiguille de la jauge d'essence fût dans le rouge. Ils seraient obligés de trouver du carburant dans la matinée mais, pour l'instant, elle avait envie de penser à autre chose. Ils réveillèrent Lisbeth, et tous trois passèrent des heures à parler, allongés sur les lits jumeaux. Carlynn raconta la vie dans la communauté, en précisant qu'elle n'avait nullement participé aux chasses-croisés sexuels dont l'évocation provoquait chez Lisbeth et Alan effarement et dégoût. Elle expliqua qu'elle avait rendu à Penny sa voix et que son amie jouerait dans une comédie musicale consacrée aux hippies chevelus. Evidemment, elle parla aussi du bébé, Shanti Joy, et décrivit le moment où elle avait senti que la petite fille commençait enfin à respirer entre ses mains.

—Je n'arrivais pas à la donner à sa mère, ajoutât-elle, rêveuse et mélancolique. Je me sentais tellement attachée à elle.

—Parce que tu lui avais sauvé la vie, remarqua Lisbeth.

—Probablement.

Carlynn parla encore des repas, toujours identiques et sans saveur. Lisbeth rit et lui promit qu'elle essaierait de trouver du bacon et des œufs pour le petit déjeuner.

Il était près de quatre heures quand ils s'endormirent. Dehors, le brouillard venu de l'océan commençait à se répandre sur la côte, à se faufiler entre les branches d'arbres, recouvrant peu à peu Big Sur d'un linceul blanc.

A sa vingt-huitième semaine de grossesse, Joëlle suivit sa première préparation à l'accouchement sur la moquette d'une des grandes salles de conférences de l'hôpital. Mis à part le professeur, Gale Firestone, l'assistante de Rebecca, Joëlle ne connaissait personne et elle était la seule à n'avoir ni mari ni amie pour l'encourager.

C'était sa mère qui devait lui apporter son soutien le jour de l'accouchement, mais Ellen ne pourrait être à Monterey que pour les deux dernières leçons. Joëlle l'avait rassurée. C'était très bien ainsi, à partir du moment où elle pouvait compter sur sa présence dès les premières contractions, et Ellen s'y était engagée.

Ce soir, les futures mères devaient suivre un film, assises ou allongées sur le sol dans la pièce faiblement éclairée. Joëlle avait du mal à se concentrer. Travaillant à la maternité, non seulement elle avait déjà vu des films comme celui-ci, mais elle avait aussi assisté plus d'une fois à des accouchements. Par terre, un oreiller sous la tête, elle trouvait difficile de se mettre à la place de la femme que l'on voyait, jambes écartées, sur l'écran.

La phase des contractions et l'accouchement lui-même commençaient à lui donner des cauchemars qui se déroulaient toujours de la même façon. Les contractions engendraient de violents maux de tête.

Liam était présent, mais il sortait précipitamment, et Rebecca comme les infirmières l'abandonnaient elles aussi à son sort, prétextant qu'elles devaient s'occuper d'autres patientes. Alors, elle restait là, avec ces terribles maux de tête, condamnée à accoucher sans aucune aide. Elle se sentait abandonnée dans ses cauchemars autant que dans la vie.

Sur l'écran, la femme haletait. Joëlle ferma les yeux et se revit, la veille, auprès de Mara, en compagnie de Carlynn et de Liam. Mara avait clairement émis un son, une sorte de « woo-woo » pendant que Liam jouait de la guitare. Joëlle et Liam avaient échangé un regard d'extrême surprise.

Ce son avait-il une signification précise ? Mara essayait-elle de chanter ? De communiquer ? Quand elle levait son bras, cherchait-elle à toucher Liam ? Ou, à trop espérer, étaient-ils victimes tous deux de leur imagination ?

Là-bas, dans la chambre de Mara, Joëlle avait, plus que partout ailleurs, conscience de son ventre, bien que personne n'en parlât, et elle se demandait si Mara, d'une manière ou d'une autre, ne le remarquait pas. Pourrait-elle un jour se dire : « Joëlle est enceinte » et se

demander qui était le père ? Était-elle, au tréfonds d'elle-même, tourmentée par des questions qu'elle ne pouvait exprimer ? Ou était-ce le vide ? Un vide qui expliquait son perpétuel sourire ?

Une terrible angoisse commençait à tarauder Joëlle. Une angoisse dont elle n'avait pas fait part à Carlynn, et que Liam éprouvait peut-être aussi. Si l'état de Mara s'améliorait sans pour autant lui permettre de quitter l'établissement spécialisé, serait-ce vraiment positif ? Qu'arriverait-il si elle prenait conscience de son état ? En ce moment, elle ne souffrait pas, et Joëlle se demandait s'il était raisonnable d'essayer de la sortir de l'ignorance paisible qui semblait être la sienne.

Mais, en attendant, il se passait quelque chose de miraculeux dans cette chambre. Tant qu'ils étaient en présence de Carlynn et de Mara, Liam et elle arrivaient à se parler et même à rire ensemble. Parfois, Joëlle éprouvait le sentiment que Carlynn lui sauvait la vie pour la seconde fois.

Big Sur, 1967

Un épais brouillard laiteux enveloppait le bungalow, le lendemain matin. Carlynn se réveilla la première. Il faisait si froid dans la chambre qu'elle se serra contre Alan mais, sentant qu'elle ne pourrait pas se rendormir, et désireuse d'aller chercher quelque chose pour le petit déjeuner, elle secoua doucement son mari par l'épaule. En vain, Alan ronflait légèrement, signe d'un sommeil profond.

Elle sortit du lit sans faire de bruit, ouvrit dans la pénombre sa valise, posée sur le plancher, prit des chaussettes, un jean et un sweater, puis alla s'habiller dans la salle de bains.

Tout en se brossant les dents, elle se dit qu'elle devait retourner à Cabrial afin de dire au revoir à Penny, et à tous ses nouveaux amis, de vive voix. Elle avait aussi oublié de laisser les antibiotiques, et puis elle mourait d'envie de serrer encore une fois le bébé dans ses bras. Si elle se voulait honnête avec elle-même, elle devait reconnaître que cette dernière motivation était la plus forte. Depuis l'ouverture du Centre, elle voyait beaucoup moins d'enfants que lorsqu'elle était pédiatre, et c'était quelque chose qui lui manquait.

Elle ressortit de la salle de bains et traversa la chambre pour aller ranger sa chemise de nuit dans sa valise.

— Bonjour.

Relevant la tête, Carlynn vit sa sœur lui sourire depuis son lit, la tête sur ses bras croisés.

—Désolée de t'avoir réveillée, murmura Carlynn.

—Ne t'inquiète pas. J'étais déjà réveillée quand tu t'es levée.

—Je suis en train de me dire que je ferais bien un saut à Cabrial pour dire au revoir. J'ai l'impression, ajouta-t-elle en regardant Alan, qu'il n'émergera pas avant deux heures. Tu veux venir avec moi ?

—Bien sûr. Je m'habille et on part.

Carlynn laissa un mot à Alan et alla attendre sa sœur dehors. Assise dans le brouillard, sur le perron, elle repensa à ces matins blancs de son enfance, à Cypress Point, quand Lisbeth et elle s'installaient sur une chaise longue de la terrasse et s'imaginaient être dans les nuages.

—Ah ! tu es là, fit Lisbeth en repérant Carlynn. Je ne t'ai pas vue tout de suite.

— Ça ne te rappelle pas les matins à la villa ?

Debout à côté de Carlynn, Lisbeth regarda les nappes de brouillard glisser autour d'elles.

—Je n'ai pas envie de penser à Cypress Point.

—Excuse-moi, fit Carlynn en se levant. Je sais combien la villa te manque.

—Il faudra qu'on rapporte quelque chose à manger pour Alan, remarqua Lisbeth, s'empresant de changer de sujet.

Les deux sœurs s'engagèrent sur le chemin qui conduisait au parking.

—Nous demanderons là-bas où nous pouvons acheter du bacon et des œufs, reprit Carlynn. Mais j'ai l'impression qu'il n'y a aucun magasin à proximité de Cabrial.

—Ils servent le petit déjeuner à l'auberge. On pourra toujours le prendre ici.

Le brouillard étant moins dense sur le parking que sous les arbres, elles trouvèrent facilement leurs voitures.

— Je n'ai plus d'essence, annonça Carlynn. On prend ta Coccinelle, d'accord ?

— Bien sûr.

Tandis qu'elles avançaient vers la Volkswagen, Carlynn regarda vers la route, où le brouillard semblait plus épais en bordure de l'océan.

— Nous devrions peut-être attendre un peu, dit-elle. C'est de la purée de pois le long de la côte.

Lisbeth s'immobilisa et suivit le regard de sa sœur.

— Qu'en penses-tu ?

— Oh ! allons-y, fit Carlynn en se disant qu'une semaine plus tôt elle était arrivée là sans incident dans le pire des brouillards.

Elles montèrent dans la voiture. Lisbeth effectua un demi-tour puis, hésitante à la sortie du parking, regarda sur sa gauche.

— On ne voit rien, fit-elle en riant.

—Si quelqu'un arrive, ce sera à la vitesse d'un escargot, j'imagine. Tu as mis tes antibrouillards ?

— Oui.

Lisbeth tourna prudemment à droite, mais avec tant d'appréhension qu'elle faillit caler. A travers le pare-brise, Carlynn scrutait le brouillard. Les arbres, au bord de la route, étaient visibles, et la route elle-même le devint brusquement.

— Ça va mieux, observa Lisbeth.

Soulagée, elle osa accélérer un peu.

— Reste bien sur le côté, lui conseilla sa sœur.

Au bout d'un moment, Lisbeth jeta un regard vers sa sœur.

— Je sais ce qui t'attire à la communauté.

— Quoi ?

— Tu as envie de prendre le bébé dans tes bras. Quel est son nom, déjà ?

— Shanti Joy, répondit Carlynn en s'étonnant de sa transparence. Ecoute, je tenais vraiment à dire au revoir à Penny. Et si, en même temps, je revois le bébé, tant mieux.

— Oui. Je comprends.

Carlynn la vit lui sourire et sut que Lisbeth, qui la connaissait parfaitement, ne la croyait pas.

— J'ai imaginé quelque chose de complètement fou, avoua Carlynn.

— C'est-à-dire ?

Le brouillard recommençait à s'épaissir. Les mains crispées sur le volant, Lisbeth se penchait en avant pour mieux voir, de crainte de sortir de la route.

— Tu sais, je suis... consternée par ce qui m'est venu à l'esprit. Je me suis imaginé que Shanti Joy perdait ses parents. Ils mouraient. Ou simplement se révélaient incapables de s'occuper d'elle. Et on me la confiait.

Sans quitter la route des yeux, Lisbeth esquissa un sourire.

— Tu as toujours envie d'un enfant, n'est-ce pas ?

— Je croyais avoir dépassé ce désir. J'adore mon travail. J'ai maintenant trente-sept ans. Mais cette petite vie entre mes mains... Elle est si belle. Elle a déjà une masse de cheveux noirs, et...

Brusquement, Lisbeth arrêta la voiture.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Carlynn.

— Je ne peux pas.

— Tu ne peux pas quoi ?

— Conduire dans ce brouillard, expliqua Lisbeth en désignant d'un mouvement de tête la route à peine visible. Je suis désolée. Il faut qu'on fasse demi-tour. J'ai les jambes qui tremblent.

Carlynn se tourna sur son siège et regarda en arrière.

— Impossible de faire demi-tour ici, ma chérie. Et tu ne devrais pas t'arrêter comme ça. Une autre voiture peut venir et nous rentrer dedans.

— Tu pourrais conduire ? demanda Lisbeth, figée derrière le volant.

— Oui. Je suis arrivée dans le même brouillard. J'ai déjà l'habitude, en quelque sorte.

Rapidement, elles sortirent de la voiture et échangèrent leurs places. Mais, une fois au volant, Carlynn comprit la panique de sa sœur. On ne voyait vraiment rien : ni la route ni les arbres sur les côtés.

Constatant qu'elle s'était trompée, que le brouillard était plus dense que la semaine précédente, Carlynn redémarrera, contrainte et forcée...

— Alors ? Tu as été tentée ? demanda soudain Lisbeth.

— Tentée par...?

— Tu as eu envie de coucher avec quelqu'un à Cabrial ?

— Lisbeth ! Tu es folle ? Bien sûr que non. Tu l'aurais été, toi ?

— Non, mais je me demandais si tu n'avais pas été prise par l'atmosphère. Tu nous as expliqué que Penny couchait avec tout le monde.

— Ce n'est pas nouveau chez elle. J'espère qu'elle ne tombera pas en...

— Carlynn ! Attention !

Une voiture arrivait sur elles. Carlynn n'eut d'autre choix que de se déporter sur la gauche pour éviter la collision. La Volkswagen dérapa sur la chaussée mouillée et sortit de la route. Carlynn sentit les roues décoller. Il y eut un heurt sous le véhicule qui bascula en avant, resta quelques secondes en équilibre au bord du précipice, puis plongea dans le vide.

Lisbeth tenta d'attraper le volant comme s'il y avait encore quelque chose à faire, mais il était trop tard. Carlynn saisit le bras de sa sœur.

— Mon Dieu ! Lizzie ! cria-t-elle. Pardonne-moi. La route...

Elle eut l'impression que la voiture roulait sur le côté, même si elle ne pouvait rien discerner dans un tel brouillard. Elle sentit une secousse, sans doute parce qu'elles rencontraient une corniche dans leur chute. Lisbeth hurla puis, soudain, ce fut la nuit et le silence.

Joëlle vint déjeuner à une heure tardive mais elle ne rencontra que Paul, assis à sa place habituelle. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule tandis qu'elle se dirigeait vers la table, son plateau entre les mains, espérant apercevoir Liam dans la file derrière elle. Mais on ne le voyait nulle part.

Paul se leva et tira une chaise pour elle, ce qui provoqua un éclat de rire.

— J'ai tout de la femme enceinte, si je comprends bien, remarqua-t-elle.

— Tu n'encourages pas la courtoisie, remarqua Paul. A propos, quand dois-tu accoucher ?

— Le 1er janvier.

— Ah ! oui. Comment ai-je pu oublier une date pareille ?

— J'en suis à la trentième semaine, aujourd'hui.

— Tu as l'air très en forme.

— Merci. Tu sais où est Liam ? demanda-t-elle en essayant de modérer sa curiosité.

— Il a eu une matinée très chargée. On se serait cru un samedi soir aux urgences. Et ce n'est pas fini.

Joëlle avala les vitamines recommandées par Rebecca avec un peu de lait.

— Et dans ton secteur, comment ça va ?

— Ça va. Et dans le tien ?

Le bipleur de Joëlle sonnait. Elle le prit et vit s'afficher le numéro des urgences.

— Quand on parle du loup... dit-elle en se levant.

— Les urgences ?

— Oui. Je reviens tout de suite.

Joëlle se dirigea vers le téléphone mural à la sortie de la cafétéria et composa le numéro du service. A l'autre bout du fil, ce fut Liam, qui décrocha.

— Tu es à la cafétéria, Jo ?

— Oui. Que se passe-t-il ?

— Je suis navré d'interrompre ton déjeuner, mais j'aurais besoin de toi. Je suis avec deux accidentés de la route, et une femme salement amochée vient juste d'arriver. Elle prétend qu'elle est tombée. Je n'y crois pas. Enfin, tu connais... Tu pourrais la prendre en charge ?

— Bien sûr. J'arrive.

— Formidable. Merci.

Joëlle raccrocha et retourna à la table, le temps de prévenir Paul.

— Je laisse le plateau ici, au cas où je n'en aurais pas pour longtemps.

— J'ai presque terminé. Tu veux que j'y aille à ta place ?

— Non, je te remercie, il s'agit sans doute d'une femme battue. Il vaut mieux que ce soit moi qui m'en charge. Bon après-midi, Paul, ajouta-t-elle avec un petit signe de la main.

En voyant la salle d'attente, Joëlle constata que Paul avait eu raison. Il y avait autant de monde qu'un soir de week-end. Des mères faisaient sauter sur leurs genoux des bébés en pleurs, deux gamins pressaient des sachets de glace sur leurs jambes, et plusieurs hommes, affalés sur leur chaise, regardaient impatiemment vers la réception, dans l'attente d'être appelés.

Dès qu'elle aperçut Joëlle, une infirmière s'avança vers elle en lui tendant un dossier.

— Elle est en salle 4, dit-elle. Bart lui a fait des points de suture. Elle a un bras cassé. Il lui a mis une attelle. Mais il n'arrive pas à lui faire avouer qu'on l'a battue. Elle dit qu'elle est tombée dans l'escalier. Qui sait ? C'est peut-être vrai, mais on ne peut pas la laisser repartir sans que l'un de vous l'ait interrogée. Je ne sais pas si vous pourrez la retenir. Elle veut partir tout de suite.

Joëlle hocha la tête tout en jetant un coup d'œil au dossier. La femme, de race blanche, âgée de vingt-quatre ans, s'appelait Katarina Parsons. Joëlle s'évita de se pencher sur l'écriture presque illisible de Bart. Elle ne tarderait pas à connaître toute l'histoire.

Elle trouva la jeune femme assise sur le bord de la table d'examen, bras croisés sur la poitrine, l'ennui inscrit sur son visage tuméfié. Joëlle fut convaincue que cette attitude blasée cachait un sentiment de peur. Elle avait déjà vu plus d'un cas semblable.

Elle s'avança vers la blessée, main tendue.

— Bonjour, Katarina. Je suis Joëlle D'Angelo, l'une des assistantes sociales de l'hôpital.

Katarina serra mollement la main de Joëlle.

— Pourquoi est-ce qu'ils vous envoient ?

— Eh bien... si on a l'impression que quelqu'un a été battu, on veut s'assurer que cette personne peut sortir d'ici sans courir de risques.

— J'ai dit au médecin qu'on ne m'avait pas battue. Je suis tombée dans un escalier en ciment, expliqua Katarina avec un petit accent.

Joëlle sourit.

— J'aime bien votre accent. D'où êtes-vous ?

— De Virginie.

— Oh ! fit Joëlle en s'asseyant sur un tabouret. Près de Washington ?

— Non. Je viens du sud-ouest de la Virginie. En bordure de la Caroline du Nord.

— Ce doit être joli par là. Qu'est-ce qui vous a amenée ici ?

— Mon copain.

— Il vit ici, ou bien... ?

— Il vivait là-bas, en Virginie. Mais son frère est à Monterey, et il a voulu venir lui aussi.

Seulement il n'a pas encore trouvé de travail.

Voyant Katarina bouger, comme si elle cherchait une position plus confortable, Joëlle lui désigna une chaise.

— Asseyez-vous là. Ce sera mieux pour votre dos. Marmonnant entre ses dents, la jeune femme alla s'asseoir sur la chaise, puis croisa de nouveau ses bras sur sa poitrine en un geste protecteur.

Elle est si ouverte, si malléable et effrayée, pensa Joëlle, persuadée qu'elle pourrait bientôt lui faire avouer la vérité.

— Où vous êtes-vous blessée ?

— Je vous l'ai dit. Sur des marches de ciment. Dans l'appartement de son frère.

— Non, je veux dire, sur quelles parties de votre corps. Je vois que vous avez des points de suture sur la joue. L'autre est enflée. Vous avez un bras cassé, je crois.

— J'ai déjà tout expliqué à ce médecin.

Joëlle se pencha vers elle.

— Katarina, il est possible que vous soyez effectivement tombée dans l'escalier. Mais, si ce n'est pas ce qui s'est passé, je suis ici pour vous aider. Il y a une adresse où vous pourrez être en sécurité. Vous venez d'arriver à Monterey. Vous ne devez pas connaître beaucoup de gens, mais ce n'est pas une raison pour croire que vous êtes seule.

Les larmes dans les yeux de Katarina prouvèrent à Joëlle qu'elle était sur la bonne voie.

— Vous n'êtes pas la première à qui ça arrive. Vous êtes, malheureusement, très nombreuses dans le même cas. Mais la bonne nouvelle, c'est que nous disposons de moyens de...

Soudain, Katarina eut un sursaut, les yeux tournés vers la porte. Joëlle entendait des voix dans le couloir. L'une, féminine et calme. L'autre était celle d'un homme en colère.

— C'est Jess, murmura Katarina.

— Votre petit ami ?

Katarina hocha la tête, le regard rivé sur la lucarne de la porte.

— Il va me tuer parce que je suis venue ici. Mais je ne pouvais pas faire autrement. Je savais que j'avais un bras cassé.

Joëlle se leva et décrocha le téléphone. Dans le couloir, l'homme, hors de lui, criait de plus en plus fort.

— Je vais appeler la sécurité, bien que quelqu'un l'ait sûrement déjà fait. Ne vous inquié...

La porte s'ouvrit d'un coup et un individu de large carrure, les cheveux blonds, coupés à la

diable, déboula dans la salle. Il bouscula Joëlle en passant. Elle vit le téléphone lui échapper et, d'instinct, plaqua ses mains sur son ventre.

— Qu'est-ce que tu fous ici ? cria l'homme à Katarina.

Elle se recroquevilla sur la chaise tandis que Joëlle remarquait dans les yeux de l'intrus une lueur qui ne présageait rien de bon.

— Je leur ai dit que je suis tombée dans l'escalier, expliqua Katarina.

— Jess, intervint Joëlle avec le plus grand calme possible, Katarina et moi avons presque terminé notre discussion. Veuillez attendre dehors. Nous sortirons dans quelques instants.

— Qui vous êtes, vous ? Une assistante sociale ? Bon sang, qu'est-ce qu'elle a pu vous raconter ? Elle est maladroite, c'est tout ce qu'on peut dire. C'est une salope maladroite.

Jess revint à Katarina, les mains prêtes à s'abattre sur les épaules de la jeune femme. Joëlle s'avança vers lui et le retint par le bras.

— Laissez-la tranquille ! s'écria-t-elle.

D'un seul mouvement, comme si les mains de Joëlle ne pesaient pas plus que des mouches, Jess se dégagea et continua à s'avancer vers Katarina.

Dans le couloir, des voix nouvelles se firent entendre. Joëlle crut que les hommes de la sécurité étaient arrivés, mais ce fut Liam qu'elle vit entrer dans la salle. Il ouvrit la porte toute grande, une occasion pour Katarina de s'échapper, se dit Joëlle.

— Katarina, sauvez-vous ! dit-elle.

— Tu restes ici ! hurla Jess à la jeune femme terrifiée.

Puis il se tourna vers Joëlle avec le regard d'un fou furieux.

— Et vous, la garce, vous la fermez ! fit-il. Levant la jambe, il plaqua sa botte sur le ventre de Joëlle et la fit reculer jusqu'au mur à coups de pied. Elle eut l'impression que tout ce qui tenait son bébé en place dans son ventre se déchirait. Elle s'écroula sur le sol et, pliée en deux par la douleur, vit ce qui l'entourait devenir flou, irréel. Dans ce brouillard, Liam saisit Jess par l'épaule, lui lança son poing en pleine figure, recommença tant de fois que Joëlle finit par ne plus savoir qui des deux hommes avait le dessus. Du sang coulait du nez et de la bouche de Jess tandis que Liam faisait fi de sa douceur habituelle pour frapper à coups redoublés. Craignant de vomir, Joëlle s'appuya au mur et ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, deux gardes étaient dans la pièce, et Liam s'accroupissait devant elle pour la prendre dans ses bras. Elle agrippa sa chemise.

— Le bébé, fit-elle, la voix rauque.

Liam glissa une main entre eux et la posa, chaude et apaisante, sur son ventre, tandis qu'elle laissait son front tomber sur son épaule.

— Ça va aller, lui dit-il à l'oreille. Il le faut.

San Francisco, 1967

Lisbeth entendait parler. Les voix n'avaient d'abord été qu'un murmure, comme si elles traversaient une cloison. Mais maintenant elle les reconnaissait : c'étaient celles d'Alan et de Gabriel.

Vainement, elle essaya de soulever les paupières, comme s'il lui avait fallu un effort surhumain. Alors, elle émit un son, entre un bourdonnement et un grognement. Un son qui résonna à ses oreilles. Et les voix se turent.

— Vous avez entendu ? dit Gabriel au bout de quelques instants.

Elle chercha à sourire, à tendre le bras vers lui, mais elle échoua.

— Lisbeth ? murmura Alan.

— Mmm, répéta-t-elle.

— Oh ! merci, mon Dieu, dit Gabriel.

Lisbeth sentit qu'il lui prenait la main.

— Lizzie...

— Chut ! l'interrompit Alan sèchement.

— Assurons-nous que personne ne vient, fit Gabriel.

— Je vais rester près de la porte.

Lisbeth sentit quelque chose effleurer sa joue. Puis les lèvres d'Alan se posèrent sur son front.

— Tu es de retour parmi nous, Lisbeth, dit-il.

— Gabe ?

— Je suis ici, ma chérie.

Gabriel caressa la joue de sa femme. Elle sentit l'odeur de son after-shave.

— Je suis... commença-t-elle.

Elle plissa le front. Où se trouvait-elle ? Certainement pas chez eux, dans leur lit. Des pensées se bousculèrent dans son esprit, sans suite.

— Ma tête me fait mal.

— Oui. Tu as eu une sérieuse commotion cérébrale.

— Je ne me souviens de rien.

Lisbeth essaya de nouveau d'ouvrir les yeux, souleva à demi une paupière, puis la

referma aussitôt, aveuglée par la lumière.

— Eteignez la lumière, Alan, dit Gabriel.

Il lâcha la main de Lisbeth. Elle entendit des stores se fermer, puis Gabriel revint et reprit sa main.

— Essaie encore d'ouvrir les yeux, dit-il. Il fait plus sombre maintenant.

Lisbeth souleva une paupière, et l'œil s'ouvrit cette fois, comme mû par un ressort. Puis l'autre s'ouvrit à son tour. Malgré la pénombre, elle distingua le visage de Gabriel penché sur le sien. Elle leva le bras pour toucher sa joue et s'aperçut qu'elle était mouillée.

— Je suis si heureux de te retrouver ! Tu nous as fait peur, ajouta Gabriel en embrassant la main de sa femme.

— Qu'est-il arrivé ?

— Tu as eu un accident de voiture.

— Je n'ai aucun souvenir. C'est arrivé quand ? J'allais où ?

— C'est arrivé il y a un mois.

— Comment ? Un mois... ?

—Oui. Tu étais avec Carlynn. A Big Sur, tu te souviens ?

Gabriel prononçait lentement, avec mesure, des paroles qu'il semblait avoir soigneusement préparées.

Le très vague souvenir de sa présence dans la voiture avec Carlynn, en plein brouillard, effleura la mémoire de Lisbeth comme s'il s'agissait d'un rêve.

— Il n'y a pas un mois, dit-elle.

—Si, ma chérie. Tu es restée dans le coma tout ce temps. Quel soulagement que tu en sois enfin sortie !

Sentant des élancements dans sa tête, Lisbeth voulut toucher sa tempe. Mais ses doigts rencontrèrent quelque chose : un tissu, ou de la gaze, au lieu de ses cheveux.

—Qu'est-ce que j'ai sur la tête ?

—Un bandage. Tu as eu diverses blessures, expliqua Gabriel. Un choc crânien a entraîné une commotion cérébrale, comme je te l'ai déjà dit. Tu as eu une jambe fracturée en plusieurs endroits. Des hémorragies internes. On t'a opérée deux fois. Tu as perdu beaucoup de sang. On t'a fait des transfusions. Mais tu es en train de guérir. Chaque jour, un kinésithérapeute vient bouger tes bras et tes jambes pour entretenir les muscles.

— Shanti Joy, dit soudain Lisbeth.

— Comment ?

—Le bébé, à Cabrial, fit Alan à l'autre bout de la pièce. Et alors ?

— Carlynn voulait retourner là-bas pour voir Penny et le bébé une dernière fois. Il y avait du brouillard. Oh ! Une voiture vient droit sur nous.

Lisbeth se contracta et retira sa main de celle de Gabriel.

—C'est ce qui s'est passé, oui, dit-il. Mais tu n'es plus là-bas, ajouta-t-il en lui reprenant la main. Tu es en sécurité. Avec moi. Vous rouliez, Carlynn et toi, sur ces routes étroites, à Big Sur. Une voiture est arrivée en sens inverse, sur le mauvais côté de la route. Carlynn a voulu l'éviter, mais elle est sortie de la route et vous êtes tombées du haut de la falaise. Tu as eu une chance inouïe de finalement t'en sortir.

Où était Carlynn ? La question vint brusquement à l'esprit de Lisbeth. Dans la chambre, il y avait Alan et Gabe, mais aucun signe de la présence de Carlynn.

—Et Carlynn ? demanda-t-elle, le cœur cognant dans sa poitrine.

Gabriel marqua une hésitation, puis secoua la tête, le regard rivé sur sa femme.

—Je suis navré, ma chérie. Elle n'a pas eu de chance.

—Qu'est-ce que ça signifie ? Ne me dis pas qu'elle...

—Si. Elle n'a pas survécu à l'accident. Oh, Liz ! Je suis tellement, tellement navré...

—Non.

Lisbeth lâcha la main de Gabriel et se mit à frapper son torse à coups de poing.

—S'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît ! Gabriel ! hurla-t-elle.

Elle tenta de tourner la tête vers Alan, mais la douleur qui lui vrilla le crâne, entre la nuque et la tempe, l'obligea à renoncer.

— Alan !

—Chut ! fit Alan.

Se précipitant vers elle, il lui prit les poings et les emprisonna au creux de ses mains.

—Elle n'est pas morte. C'est impossible. Alan, je vous en prie, dites-moi qu'elle va bien. Je vous en prie, Alan.

—Elle est morte presque sur le coup, Lisbeth. Tandis que les larmes qu'il ne pouvait retenir balayaient les dernières illusions de Lisbeth, Alan continua en jetant un regard hésitant vers Gabriel :

— Elle était... elle était coincée derrière le volant. La police nous a affirmé qu'elle ne s'était rendu compte de rien. Elle n'a pas souffert...

Entendant des voix dans le couloir, Alan se tourna aussitôt vers la porte, puis regarda Gabriel.

— Je crois que l'infirmière arrive, dit-il.

— Retenez-la un moment.

Alan laissa retomber les mains de Lisbeth et se dirigea d'un pas vif vers la porte que Lisbeth entendit s'ouvrir puis se refermer doucement.

—Lisbeth, dit Gabriel, devant l'infirmière Alan et moi t'appellerons Carlynn.

— Quoi ?

— Je vais t'expliquer. Je t'en prie. C'est important. Il faut que tu prétendes être Carlynn.

— Non !

Lisbeth chercha à s'asseoir, mais sa tête fut trop lourde pour se soulever.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Chut... Calme-toi. Ne parle pas si fort. Je t'explique. Je sais bien que ce n'est guère le moment. Tu auras du mal à assimiler ce que je vais te dire. Mais, s'il te plaît, ma chérie, écoute-moi.

— Je veux ma sœur, supplia Lisbeth, encore incapable de se rendre compte qu'elle ne reverrait jamais Carlynn. Oh, Gabe... Que suis-je sans elle ?

— Je comprends ce que tu éprouves. Nous voudrions tous qu'elle revienne. Mais tu m'écoutes ?

Il jeta un coup d'œil vers la porte et, bien qu'elle eût l'esprit brouillé, Lisbeth fut certaine qu'elle ne l'avait jamais vu si anxieux.

— Je t'écoute.

— Toi et Carlynn, vous étiez dans ta Coccinelle, et c'était Carlynn qui conduisait, d'accord ?

Lisbeth fit un effort de mémoire, les yeux fermés.

— Au début, c'était moi. Puis elle a pris ma place. Il y avait beaucoup de brouillard. Je ne voyais rien, j'en tremblais. Elle a pensé qu'elle serait plus à l'aise que moi.

— Bien. Et quand les secours sont arrivés, on a seulement retrouvé ton sac et ta carte d'identité. Rien en ce qui concernait Carlynn. Si bien qu'ils ont cru que c'était toi qui conduisais. Ils nous ont annoncé que tu étais morte et que Carlynn était grièvement blessée.

Eprouvant quelques difficultés à suivre Gabriel, Lisbeth plissa le front.

— Toi et Alan, vous n'avez pas... pu faire la différence quand vous m'avez vue ?

— Non. Nous n'avons pas vu Carlynn... après l'accident. Et toi, tu avais tellement de bandages, ton visage était couvert de contusions et de coupures...

Lisbeth tâta aussitôt ses joues du bout des doigts.

— Je suis défigurée ?

— Non, ma chérie. On ne voit presque plus rien. Tu as retrouvé ton visage. Et, bien sûr, tu ressembles aussi à Carlynn.

Brusquement, Lisbeth comprit ce que Gabriel voulait lui dire.

— Tu m'as crue morte ? demanda-t-elle.

Il hocha la tête.

— Ce fut le jour le plus horrible de ma vie. Et puis ce fut le tour d'Alan, quand on s'est rendu compte que c'était toi la rescapée.

— Mon Dieu ! Pendant combien de temps a duré cette méprise ?

— Quinze jours. Nous... Mais faut-il que je te raconte tout ?

— Oui. Dis-moi.

— Il y a eu un service funèbre pour toi. Enfin, tout ce qu'il faut...

Lisbeth resta sans voix. Sens dessus dessous, elle hésitait entre la joie et le chagrin, la compréhension et la colère.

— Pour toi, répéta Gabriel. Pas pour Carlynn.

—Maintenant il en faut un pour elle, remarqua Lisbeth. Dès que je pourrai sortir d'ici...

—Non, l'interrompit Gabriel. C'est précisément ce dont je dois te parler. Pendant que tu étais inconsciente, il s'est passé certaines choses. Il y a eu des articles dans la presse. Tous ont rapporté comment Carlynn Shire, la « célèbre guérisseuse » avait perdu sa sœur dans un accident. Des gens prient pour ton... pour son rétablissement. Ta mère a passé des jours et des nuits à ton chevet, et...

—Parce qu'elle croyait que j'étais Carlynn, n'est-ce pas ?

Gabriel hocha la tête et s'humecta les lèvres.

—J'ignore comment elle aurait réagi si elle avait su la vérité. Elle serait peut-être venue quand même, Liz. En tout cas, elle a cru, comme nous tous, que tu étais Carlynn. Mais elle a avoué qu'elle se reprochait la façon dont elle avait traité sa fille Lisbeth, et elle a promis de faire un don - un énorme don - au Centre, en ton nom.

Tout était si embrouillé pour Lisbeth qu'elle hocha la tête, ce qui déclencha une telle douleur qu'elle en grinça des dents.

—Tu veux dire... commença-t-elle sans même savoir quelle était la question.

—Je veux dire que, si Carlynn est capable de reprendre ses activités, ta mère financera le Centre. Elle paiera le loyer et les salaires.

Lisbeth commençait à comprendre.

—Donc... si elle apprenait que Carlynn est morte, maman ne ferait rien...

—Alan serait contraint de fermer le Centre. De toute façon, sans Carlynn et sa renommée, le projet ne serait plus viable.

—Ce serait la fin de son rêve, observa Lisbeth, le cœur meurtri.

— Exactement.

— Mais... tu ne peux pas sérieusement croire que je pourrais...

— Il y a autre chose. Ta mère exige que le Centre soit transféré à Monterey. Elle veut sa fille plus près d'elle, et elle...

— Tu parles de Carlynn...

— Oui. Et elle propose que Carlynn et Alan vivent à la villa. En ce qui me concerne, je l'ai évitée le plus possible - ou plutôt c'est elle qui m'a évité. Elle a dû m'apercevoir plus d'une fois, mais sa vue est trop mauvaise pour qu'elle sache vraiment à quoi je ressemble. Si bien

qu'Alan et moi avons un plan qui nous permettrait... tous les trois... de vivre ensemble à la villa.

— Pardon ?

— Ta mère a maintenant sa chambre au rez-de-chaussée, expliqua Gabriel d'un ton précipité. Elle ne monte plus au premier à cause de son arthrite. Alan, toi et moi pourrions donc vivre au premier étage. Pour ta mère, je serai le nouveau directeur financier. Nous utiliserons mon deuxième prénom...

— Quinn.

— Oui, elle ne se méfiera pas. On lui dira que je viens d'arriver dans la région, que je n'ai pas d'appartement et qu'au fond cette solution nous permet de travailler même le soir. C'est quelque chose qui la séduira, et grâce à l'argent qu'elle compte investir, je pourrai abandonner mon poste à l'hôpital pour me consacrer entièrement au Centre.

Lisbeth ferma les yeux.

— C'est complètement fou, dit-elle.

— Si je m'entendais expliquer ça, en sortant d'un long coma, comme toi, Liz, je penserais sûrement la même chose. Mais Alan et moi y réfléchissons depuis quinze jours, et maintenant...

— C'est impossible, Gabe. Je ne peux pas me substituer à Carlynn.

— Imagine ce qui se passerait autrement. Si tu annonces que tu es...

— Comment as-tu compris que c'était moi la survivante ?

Gabriel s'écarta de Lisbeth.

— Oh, Lizzie... Ce fut affreux.

— C'est-à-dire ?

— La police a remis à Alan tes bagues et celles de Carlynn dans des sachets en plastique, avec vos noms inversés. Alan a voulu remarquer qu'il y avait une erreur, puis tout à coup il a compris. Tu t'imagines ? Cependant nous doutions encore quand nous sommes venus ici et... Tu sais, tu as ce petit grain de beauté en forme de cœur sur le sein...

— C'est ce qui t'a permis de m'identifier. Pendant qu'Alan comprenait qu'il avait perdu sa femme.

En pleurs, Lisbeth tourna la tête sur le côté.

— Oh, Carly... gémit-elle.

Gabriel lui caressa les cheveux. Elle sentit dans ses doigts la tension qui l'habitait.

— Vis pour elle, Liz. Mais pas avec son mari, tout de même, fit Gabriel, un sourire dans la voix.

Lisbeth se retourna vers lui. Le sourire était aussi sur ses lèvres. Ils étaient loin de ressentir la même chose au même instant. Gabe avait déjà dépassé le chagrin qui accablait

Lisbeth.

— Bien entendu, Alan sera ton mari en public, expliqua-t-il. Mais, en privé, tu seras toujours ma femme. Pour tout le reste, la vie de Carlynn sera la tienne. Un jour tu hériteras de la villa. Tu pourras passer toute ta vie à Cypress Point. Avec moi. L'argent ne sera jamais, jamais un problème pour aucun d'entre nous, ni pour le Centre.

« Cypress Point », pensa Lisbeth. Y vivre et le partager avec Gabe...

—Qu'est-ce que Carlynn aurait voulu que je fasse ? demanda-t-elle.

—D'après toi ?

—Elle aurait voulu que j'aie tout ce qu'elle avait, répondit Lisbeth avec conviction. Mais pas de cette façon.

—Y en a-t-il une autre ?

—C'est tout de même de la folie. Je ne sais pas guérir les gens. Je ne suis même pas médecin.

—Ça n'a aucune importance. Nous nous chargeons de régler les détails, Alan et moi. Il faut simplement que les gens pensent - et ta mère en premier -que Carlynn est vivante. Nous pourrons toujours prétendre que l'accident a altéré son don de guérisseuse. C'est le programme de recherche qui compte avant tout. Un programme qui peut être modifié. Si nous attirons d'autres guérisseurs renommés, nous en ferons le principal sujet d'étude.

La porte s'ouvrit. Une infirmière entra, suivie d'Alan, visiblement pris de panique pour n'avoir pas réussi à la retenir plus longtemps dans le couloir. La nervosité fut tangible dans la chambre pendant que l'infirmière prenait le pouls de Lisbeth, contrôlait sa tension artérielle et sa température.

—Savez-vous où vous êtes ? lui demanda-t-elle en retirant le thermomètre de sa bouche.

—A l'hôpital.

—En quelle année sommes-nous ?

Lisbeth dut réfléchir un moment.

—En 1967 ? dit-elle finalement.

—Très bien. Et vous connaissez ces messieurs ? Lequel des deux est votre mari ?

Lisbeth hésita en pensant à sa sœur. « Carly, Carly, que dois-je faire ? » Elle glissa un regard à Gabriel, puis se tourna vers Alan.

— Celui-ci, dit-elle.

Liam serait resté auprès de Joëlle pendant qu'on l'examinait s'il n'avait dû lui-même recevoir des soins dans un autre box. Il avait un index cassé, une coupure au menton, et Bart lui faisait une anesthésie locale avant de lui mettre des points de suture.

De toute sa vie, il n'avait jamais frappé un être humain. Mais cette fois, rien ne lui avait semblé plus naturel, plus juste. Il avait eu envie de réduire en bouillie cet individu qui repoussait Joëlle contre le mur, à coups de botte sur son ventre : une scène qu'il n'était pas près d'oublier.

Il savait qu'elle se trouvait trois box plus loin. Il l'avait entendue crier et il avait voulu aller la rejoindre, mais les policiers qui l'interrogeaient lui avaient assuré qu'on lui prodiguait tous les soins nécessaires.

« Et puis vous pissez le sang », lui avait fait remarquer l'un des policiers.

Liam s'adressa à Bart, qui, assis à côté de lui, commençait à suturer sa balafre.

— Vous savez comment va Joëlle ?

— On l'a emmenée à la maternité.

Ce qui expliquait que Liam ne l'entendît plus crier.

— Elle va bien ?

— Elle va accoucher prématurément.

— Oh ! non. Je crois bien qu'elle n'en est pas encore à son septième mois...

— Gardez la bouche fermée, Liam. Oui, j'ai entendu parler de trente semaines. Ça va être délicat.

Et ça recommence ! se dit Liam. Pour la seconde fois, un enfant dont il était le père allait naître dans des conditions tragiques. Un enfant dont l'existence lui importait. Mais, pour l'instant, il se souciait encore plus de Joëlle.

— Elle va quand même bien ? Je veux dire... en dehors du fait qu'elle accouche trop tôt ?

— Elle a deux côtes cassées, il me semble. Et vous, vous en avez pour la journée à vous faire recoudre si vous continuez à parler.

Quand Bart eut fini, Liam se débarrassa de ses vêtements couverts de sang et emprunta une tenue d'infirmier pour la journée. Puis il quitta les urgences mais, avant de se rendre à la maternité, il s'engouffra dans des toilettes pour se regarder dans une glace. Ce fut un choc. Non seulement son menton recousu disparaissait sous un pansement, mais en plus il avait de

multiples hématomes sur le visage. Or il avait cru être le seul à frapper, et les policiers avaient dû rire après l'interrogatoire. Se sentant soudain exténué, il s'appuya contre le mur et ferma les yeux.

Joëlle connaissait trop bien les risques qu'implique un accouchement pour ne pas être terrifiée, pensa-t-il. Exactement comme Mara.

Il ressortit des toilettes en éprouvant une certaine nausée. S'il allait voir Joëlle, c'était en tant que collègue, ami de longue date, et parce qu'il avait été impliqué dans l'altercation dont elle subissait le contrecoup. Personne ne se douterait d'autre chose.

Il trouva Serena Marquez au bureau des infirmières de la maternité.

— Comment va Joëlle ?

— On m'a dit que vous avez frappé son agresseur. Mais j'ai l'impression que c'est plutôt le contraire.

— Comment va Joëlle ? répéta Liam, peu disposé à plaisanter.

— Rebecca tente de lui éviter un accouchement prématuré.

— Est-ce possible ?

— Pour l'instant, on n'en sait rien. Il y a eu rupture des membranes. Ce qui est embêtant.

— Je peux la voir ?

Serena jeta un coup d'œil à l'horloge.

— Attendez une vingtaine de minutes. Rebecca n'a pas encore terminé l'examen. Elle lui a administré un médicament qui renforce les poumons du bébé, au cas où elle ne parviendrait pas à prévenir l'accouchement. Mais c'est une précaution qui peut se révéler inefficace chez un prématuré de moins de huit mois.

Un dossier à la main, Serena sortit du bureau en ajoutant par-dessus son épaule :

— Elle est au numéro 20.

Liam attrapa un annuaire téléphonique, s'assit, chercha le numéro du Centre Shire et le composa aussitôt.

Une jeune femme décrocha.

— Bonjour, dit-il. J'ai besoin de parler à Carlynn Shire et je n'ai pas son numéro personnel. Voudriez-vous me dire comment je peux la joindre ? C'est urgent.

— C'est à quel sujet ?

— L'une de ses amies, Joëlle D'Angelo, est sur le point d'accoucher, et je voulais demander à Carlynn si elle pouvait venir ici, au Silas Memorial.

— Je lui transmets le message.

— Tout de suite...

— Si j'arrive à la contacter. Sinon, je ne peux pas vous dire quand.

— Essayez de la trouver, s'il vous plaît. Demandez-lui de me rappeler. Je suis Liam

Sommers.

Il laissa le numéro de l'hôpital en ajoutant :

— Qu'elle demande à la standardiste de me biper. Vingt minutes plus tard, alors qu'il rassemblait son courage pour aller jusqu'à la maternité, Liam reçut un appel. Il décrocha le téléphone.

— C'est Carlynn, Liam. J'ai reçu votre message et je suis venue immédiatement. Je suis dans le hall. Où en est Joëlle ?

— J'arrive. Nous en parlerons de vive voix.

Carlynn était assise près d'une fenêtre, les mains appuyées sur sa canne. Liam prit place sur une chaise à côté d'elle.

— Merci d'être venue.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Et vous, que vous est-il donc arrivé ?

— Joëlle interrogeait une femme battue aux urgences quand le petit ami a fait irruption et lui a donné des coups de pied dans le ventre.

— Oh, non ! Quelle horreur ! Est-ce qu'elle est indemne ?

— Pas tout à fait. Elle a deux côtes cassées et elle est sur le point d'accoucher.

— Mais c'est trop tôt ! Ça ne va pas. Et votre visage ? Votre doigt ?

— J'ai assommé le type qui l'a frappée. Et je paie maintenant.

Il montra sa main qui l'élançait.

— Vous avez bien réagi. Quel est le pronostic pour Joëlle ? Vous le savez ?

— On tente d'empêcher l'accouchement. Je me suis dit que votre présence pourrait l'aider.

— Pas la vôtre ?

— Je ne suis pas guérisseur.

Carlynn regarda ses mains, posées sur le pommeau de la canne.

— Je crois qu'en l'occurrence vous pouvez lui être beaucoup plus utile que moi.

Agacé, Liam constatait qu'une nouvelle fois Carlynn cherchait à le rapprocher de Joëlle, comme si Mara n'existait pas.

— Est-ce que vous comprenez mon dilemme, Carlynn ?

— Ce que je comprends, c'est que vous et Joëlle sacrifiez votre bonheur inutilement, rétorqua-t-elle d'un ton ferme. Je parierais que, si Mara pouvait parler, elle ne vous demanderait rien de tel. Au contraire, elle pousserait Joëlle à prendre soin de vous et de Sam, tout simplement parce qu'elle vous aime.

— Je croyais que vous étiez censée guérir Mara. Auriez-vous trompé Joëlle ? Et moi, par la même occasion ?

—J'ai fait tout ce que je pouvais. Mais vous avez raison. Ce n'était pas Mara que je cherchais à guérir. Elle n'a pas besoin de mon aide, Liam. Je l'ai compris tout de suite. C'est vous et Joëlle qu'il fallait aider. Regardez Mara. Elle sourit constamment. Vous donne-t-elle l'impression de souffrir ?

Liam resta muet. L'un et l'autre connaissaient la réponse à cette question.

—Si je cédaï à mes sentiments pour Joëlle, dit-il finalement, j'aurais l'impression de trahir ma femme.

—Non, Liam. Vous n'abandonneriez pas Mara. Vous pouvez aimer Joëlle sans faire de mal. Et sans divorcer. Joëlle et vous serez mariés dans vos cœurs. Dites-vous que plus votre bonheur sera grand, plus vous aurez de force à donner à Mara. Et à votre petit garçon. Pour votre enfant... pour vos enfants, vous vous devez de vivre pleinement, le plus heureux possible.

—Mes enfants... fit-il, rêveur. Elle se pencha vers lui.

—En ce moment même, vous avez le choix entre laisser Joëlle seule et courir vers Mara. Mara qui ne ressent presque plus rien, qui sourit indépendamment de votre présence ou de votre absence. Tandis que Joëlle éprouve frayeur, amour, anxiété en priant pour garder votre enfant. Qui a le plus besoin de vous, à votre avis ?

—Vous allez la voir ?

—Bien sûr. Mais je ne peux pas vous remplacer, Liam. Ni à son chevet ni dans son cœur.

Il quitta le hall mais évita la maternité, de crainte de tomber sur quelqu'un qui lui annoncerait que Joëlle le réclamait. Il devait d'abord se rendre ailleurs.

Mara dormait quand il entra dans la chambre. Ayant besoin d'être seul avec sa femme, il referma la porte derrière lui.

—Mara ?

Elle ouvrit les yeux au moment où il s'asseyait sur le lit, sourit et poussa son petit cri. Liam se pencha sur elle et l'embrassa.

—J'ai besoin de te parler, ma chérie, dit-il.

Il lui prit la main droite, celle qui avait gardé une certaine sensibilité.

—Mara, je t'aime. Je donnerai n'importe quoi pour te retrouver. Tu as toujours été merveilleuse avec moi. Tu m'as donné tant de joie ! Et un petit garçon magnifique.

Il caressa les longs cheveux de sa femme.

—Les années que nous avons passées ensemble ont été les plus belles de ma vie. Mais elles sont derrière nous, et nous devons aller de l'avant, expliqua Liam en souriant tristement. A ta manière, tu l'as déjà fait, n'est-ce pas ?

Elle fixait sur lui ses grands yeux noirs, mais son sourire restait immuable.

—Je suis amoureux de Joëlle, Mara. Nous avons en commun quelque chose d'immense : notre amour pour toi. Nous voulons tous les deux prendre soin de toi. Il faut que tu saches que je serai toujours là pour toi. Je viendrai toujours te voir, quelle que soit ma vie.

Tendrement, il lui caressa la main.

—Mais j'ai du mal à m'engager. Je ne veux pas avoir le sentiment de te trahir. Je t'aime tellement, Mara. Oh, Mara... Fais-moi un signe. Serre ma main. Bats des paupières. J'ai besoin de savoir que tu es d'accord.

Liam scruta le visage de Mara, mais ne vit que l'empreinte d'un sourire vide. C'était le seul signe qu'elle pouvait lui adresser, et le seul dont il avait besoin.

Lâchant sa main, il repoussa une mèche noire sur sa joue.

—Merci, ma chérie, dit-il.

Puis il l'embrassa avant de repartir.

— Il y a une chose qui va bien chez vous, annonça Lydia, l'infirmière, à Joëlle. C'est votre tension.

Tandis que la jeune femme lui enlevait le tensiomètre, Joëlle hocha la tête, sans ouvrir les yeux. Dès qu'elle soulevait les paupières, elle voyait les murs danser.

A son chevet, Carlynn la réconfortait en lui tenant la main.

— Il est dix-neuf heures, fit Lydia. Mais, si je ne me trompe, vous n'avez pas faim.

Joëlle hocha de nouveau la tête, en souriant, cette fois-ci.

— Vous avez raison. Je crois que je n'aurai plus jamais envie de manger.

Le sulfate de magnésium lui donnait trop chaud et la rendait malade, mais sans lui sa grossesse n'avait aucune chance d'arriver à terme. Grâce au moniteur attaché à son ventre, elle entendait battre normalement le cœur de son bébé, et le bruit, amplifié par l'appareil, évoquait celui des baleines et des dauphins quand ils cherchent à retrouver un chemin familier sous la mer.

— Vous n'êtes pas obligée de rester, dit-elle à Carlynn, les yeux toujours fermés. Vous devez vous ennuyer avec moi.

— Je ne suis pas venue pour m'amuser comme une folle.

Joëlle sourit. Garder son calme lui semblait essentiel, comme si c'était un moyen d'arrêter la dilatation du col de l'utérus. A trois ou quatre centimètres, avait prévenu Rebecca, ce serait le « point de non-retour » pour un accouchement prématuré. Le bébé naîtrait alors avec dix semaines d'avance, ce que Joëlle tentait d'éviter à tout prix.

Elle avait renoncé à appeler ses parents, de crainte de les alarmer. Ils risquaient de venir et de n'avoir d'autre spectacle que leur fille clouée sur un lit avec un moniteur attaché au ventre. Mais elle les ferait évidemment prévenir si l'accouchement devenait inévitable.

Malgré la sollicitude des infirmières du service qui étaient toutes venues prendre de ses nouvelles, et en dépit de la présence de Carlynn, elle éprouvait un sentiment de solitude. Personne ne pouvait remplacer celui dont elle espérait la visite.

Elle entendit Lydia se déplacer et pensa que l'infirmière vérifiait le goutte-à-goutte. Puis, soudain, elle entendit une voix d'homme.

— Je peux entrer ?

« Liam. » Joëlle ouvrit aussitôt les yeux. Les murs dansèrent un instant avant de se stabiliser. Elle sentit des larmes de joie lui monter aux yeux en voyant Liam passer la tête

dans la chambre.

— Bien sûr, fit Lydia en s'apprêtant à sortir. Si vous avez besoin de moi, Joëlle, vous me bipez.

Tandis que Liam entrait, Carlynn lâcha la main de Joëlle et se leva.

— Puisque Liam est ici, je vais en profiter pour aller boire un thé, si vous êtes d'accord, Joëlle.

— Je vous en prie. Encore merci d'être ici.

Il tint la porte pour laisser passer Carlynn, puis vint prendre sa place à côté du lit.

— Hello ! fit-il.

— Hello !

Joëlle plissa les yeux afin de mieux le voir.

— Mon Dieu ! Ton visage...

— Tu devrais voir notre bonhomme.

Liam avait un petit sourire qu'elle eut du mal à déchiffrer. Peut-être tendre, peut-être penaud. Elle ne savait pas.

— Tu as très mal ? demanda-t-elle.

— J'imagine que tu souffres plus que moi. Tu es drôlement harnachée, dis-moi.

— Tu entends son cœur ? fit-elle timidement.

Ils avaient jusque-là si peu parlé de ce bébé qu'elle osait à peine attirer l'attention sur le bruit qui emplissait la chambre.

— C'est un cœur de bébé en pleine forme, remarqua Liam.

— Mon Dieu ! Je l'espère.

— Tu te sens très mal.

Liam n'avait même pas formulé une question.

— C'est le sulfate de magnésium qui me rend malade.

— Je suis navré.

L'était-il par compassion ou pour une autre raison ? se demanda la jeune femme.

— Tu as l'air raide, observa-t-il, comme si tu avais peur de bouger.

— C'est vrai. Je crains de vomir si je bouge.

— Tu as le bassin juste près de ta tête.

Elle grimaça, puis fit sourire Liam en avouant :

— Je n'ai pas envie de vomir devant toi.

— Depuis plus d'un an, je nettoie du vomi de bébé et je change des couches. Alors, maintenant, je suis blindé. Si tu as besoin de vomir, vas-y.

— Merci.

Aussitôt soulagée, elle sentit son corps se détendre.

— Tu pourrais m'expliquer ce qui se passe ? lui demanda-t-il.

Elle lui parla des deux centimètres de dilatation, des doses de sulfate de magnésium, et du traitement pour les poumons fragiles du bébé, dans l'éventualité d'un accouchement prématuré.

— Il y a plusieurs risques, précisa-t-elle, respiratoires et cérébraux.

— Mais ces risques ne sont pas inévitables, non ?

— Si le bébé naît sous une très bonne étoile et avec une assistance médicale de premier ordre.

Liam soupira.

— On dirait que je porte la poisse à mes femmes quand elles accouchent.

« Mes femmes. » Joëlle ne retint que cette expression, oubliant un instant la poisse et tous les dangers du monde.

— Ce n'est pas ta faute si ce type m'a agressée.

— Mais c'est moi qui t'avais demandé de t'occuper de sa petite amie.

Espérant alléger la douleur provoquée par ses côtes cassées, Joëlle changea légèrement de position.

— Tu ne pouvais pas prévoir, dit-elle. Tu as demandé à Carlynn de venir ?

— Oui. Je l'ai appelée. J'ai bien fait ?

— Bien sûr. Je te remercie. La présence d'une guérisseuse reconnue ne peut pas me faire de mal. Quoique je ne sois toujours pas certaine d'y croire.

— Moi non plus.

Il toucha son pansement et grimaça un peu.

— Tu sais à quoi je crois ?

— Non.

— A nous. Avec ou sans bébé. Mais, toi et moi, nous allons faire en sorte que tout réussisse.

Les larmes de joie revenaient. Qu'était-il donc arrivé à Liam ? Quelle sorte de révélation avait-il eue ces deux dernières heures ? N'osant le lui demander, elle se contenta de se réjouir.

— Ce sera merveilleux, Liam.

— J'ai déjà prévenu Sheila que je rentrerai tard... Je crois que je vais la rappeler pour lui demander de garder Sam jusqu'à demain matin.

— Ce n'est pas nécessaire. Je vais dormir. Et peut-être rester ici pendant plusieurs jours. Sinon des semaines.

— Eh bien, tu auras ma compagnie, au moins pour cette nuit. J'ai passé si peu de temps avec toi ces derniers mois... A moins que tu n'aies pas envie que je reste.

- Je ne demande pas mieux. Mais tu te condamnes sûrement à me regarder dormir.
- Parfait, déclara Liam en se levant. J'appelle Sheila.
- Que vas-tu lui dire ?
- La vérité. Elle sait déjà que l'enfant est de moi.
- Comment l'a-t-elle appris ?
- Elle l'avait deviné, et je le lui ai confirmé.
- Mon Dieu ! Qu'a-t-elle dit ?
- Elle m'a frappé avec son sac.
- Tu plaisantes ? fit Joëlle en riant.
- Hélas, non !

Liam sourit et sortit.

Joëlle fut réveillée par ses propres gémissements. Des crampes tenaillaient son ventre.

— Qu'est-ce qu'il y a, Jo ? demanda Liam.

Elle ouvrit les yeux. La lumière du couloir entrant par la porte ouverte laissait les trois quarts de la chambre dans la pénombre et, pendant quelques instants, Joëlle se demanda qui était assis à côté du lit.

— Carlynn ?

— Elle est rentrée chez elle, répondit Liam. Ça va ?

— Je crois que... que j'ai une contraction. Quelle heure est-il ?

— Deux heures du matin.

La lumière du moniteur éclairait le bleu clair des yeux de Liam.

— Tu devrais aller chercher l'infirmière.

Il quitta la chambre, puis revint avec Lydia, qui examina la jeune femme.

— La dilatation n'a pas été freinée. Elle dépasse les quatre centimètres, annonça Lydia en se redressant. Je préviens Rebecca.

Quand Lydia eut quitté la pièce, Joëlle se tourna vers Liam.

— Ça y est. Je vais accoucher.

— Je serai près de toi, affirma-t-il en portant la main de Joëlle à ses lèvres.

— C'est ma mère qui devait assister à l'accouchement.

— Tu veux que je l'appelle ?

— Elle n'a pas suivi de cours.

— Moi, j'ai eu l'occasion de le faire. Je suis un pro. Une seconde contraction tordit le ventre de Joëlle.

Elle serra la main de Liam puis, quand la douleur fut passée, elle plongea son regard dans le sien.

— J'ai peur.

— Je sais. Moi aussi.

—Dernièrement, j'ai encore fait ces cauchemars où j'ai un terrible mal de tête.

— Ça n'arrivera pas, Jo.

— Qu'est-ce que Sheila t'a répondu quand tu lui as téléphoné ?

— Pratiquement rien. Je lui ai annoncé que je souhaitais rester auprès de toi. Il y a eu un long silence. Puis elle a dit : « Très bien », et elle a raccroché.

— Ah... Ce n'est pas très encourageant.

—Elle aurait pu refuser de garder Sam jusqu'à demain.

—Tu ne peux pas lui en vouloir. Ce doit être une épreuve douloureuse pour elle.

—Je n'en doute pas. Mais parlons d'autre chose, d'accord ? Pensons à nous pour le moment.

Une demi-heure plus tard, la jeune femme était en salle d'accouchement et, comme si son corps la savait prête, les contractions s'enchaînèrent. Un anesthésiste qu'elle ne connaissait pas lui fit une péridurale qui insensibilisa seulement son côté droit mais suffit à la faire dormir. Quand elle se réveilla, elle avait les pieds dans les étriers et plusieurs personnes l'entouraient. Rebecca se tenait entre ses jambes, un obstétricien à ses côtés. Liam aussi était présent et lui caressait le front d'une main attentive.

—Le plus difficile est passé, annonça Rebecca. Maintenant il faut pousser.

Ressentant une intense pression sur son bas-ventre, Joëlle s'étonna :

—Mais quelle heure est-il ? Je croyais qu'on m'avait fait une péridurale.

—Il est six heures, expliqua Liam.

—Vous avez bien eu une péridurale, précisa Rebecca. L'effet est certainement passé maintenant. Mais c'est le moment de pousser, Joëlle.

— Je veux pousser !

—Parfait ! répondit Rebecca. Nous ne vous demandons rien d'autre depuis dix minutes.

Joëlle sentit le bébé glisser, et pousser ne lui demanda pas beaucoup d'efforts. Mais elle soupçonna le bébé d'être bien petit pour que tout se révélât si facile.

— Je l'ai, dit Rebecca.

Aussitôt, elle tendit le bébé au spécialiste.

— Elle va bien ? s'inquiéta Joëlle.

Elle se tordit le cou pour voir l'enfant, mais le médecin, occupé à examiner la petite fille, lui tournait le dos. Elle entendit un petit cri.

— C'est elle ?

— Tu veux que j'aille voir ? demanda Liam.

Joëlle hocha la tête puis observa son visage tandis qu'il parlait au médecin. Il posa des

questions, baissa les yeux pour regarder le bébé mais demeura impassible.

Au bout d'un moment, il revint vers Joëlle.

— Elle est minuscule, Jo. Mais elle a l'air d'aller très bien. Elle ne pleure pas vraiment.

Elle fait des petits bruits.

— Je les entends.

Pendant que Joëlle tentait d'apercevoir leur petite fille, Liam ajouta :

— Les tests de stimulation sont satisfaisants, si on tient compte des circonstances.

Le médecin approcha l'incubateur de Joëlle.

— Maman a droit à un petit coup d'œil. Et puis on file vers la pouponnière.

C'était difficile de voir à travers le plastique. L'enfant n'était qu'une minuscule poupée et, avant que Joëlle pût découvrir les traits de sa fille, l'incubateur disparut.

— Je veux me lever, dit-elle en s'appuyant sur les coudes, décidée à suivre l'incubateur.

Rebecca éclata de rire.

— Pour l'amour du ciel, un peu de patience, Joëlle. Laissez-moi finir mon travail.

Moins d'une heure plus tard, Liam emmenait Joëlle à la pouponnière sur un fauteuil roulant. Elle aurait pu marcher, mais l'infirmière s'y était opposée, et elle n'avait pas eu la patience de discuter. Une seule chose comptait pour elle : être près de son bébé au plus vite. Cependant, au milieu du couloir, elle descendit du fauteuil roulant afin d'entrer debout dans la pouponnière.

En territoire familial, elle montra à Liam comment se laver les mains soigneusement avant de revêtir une blouse de papier jaune. Puis elle laissa Patty, une infirmière qu'elle connaissait bien, les guider vers l'incubateur.

— Elle est moins petite que je ne le pensais, dit-elle, assise à côté du minuscule nouveau-né.

Un tube sortait de la bouche du bébé et une multitude de fils était fixée sur son petit corps.

— Moins petite ? s'étonna Liam.

— J'ai vu dans ce service des quantités de bébés vraiment minuscules.

Patty apporta une chaise pour Liam, qui s'installa de l'autre côté de l'incubateur. Puis elle s'approcha de Joëlle et posa une main sur son épaule.

— Elle a l'air d'aller bien, dit-elle. Vous savez qu'on ne se prononcera pas avant quarante-huit heures. Mais il me semble que vous pouvez avoir bon espoir.

Joëlle sourit à l'infirmière, puis revint à son bébé tandis que Patty reprenait son travail.

— Nous pouvons la toucher ? demanda Liam.

— J'allais justement le faire.

Joëlle glissa une main dans l'une des ouvertures latérales de l'incubateur et, de son côté, Liam l'imita. Caressant légèrement le bras de sa fille, Joëlle eut l'impression de toucher du duvet. Elle regarda Liam poser le bout de l'index sur une main de poupée, un index sur lequel les doigts parfaitement formés du nourrisson se replièrent aussitôt.

— Tu as pensé à un prénom ? demanda-t-il, la voix chargée d'émotion.

Joëlle resta muette. Elle y avait effectivement pensé, et il lui était venu à l'esprit une combinaison de son prénom et de celui de Liam qui lui paraissait encore très audacieuse. Même s'il était resté auprès d'elle toute la nuit, elle croyait difficilement qu'il eût si radicalement changé.

— Oui, finit-elle par répondre. Mais je ne pense pas que ça te plaira.

— Dis toujours.

— Jolie.

Elle le vit sourire de l'autre côté de l'incubateur.

— J'allais précisément te proposer ce prénom.

— Vraiment ? fit-elle en riant.

Patty, qui s'affairait derrière elle, intervint :

— Vous voulez appeler votre fille « Jolie » ?

L'infirmière retira la petite carte du plastique suspendu au pied de l'incubateur, puis sortit un stylo de sa poche.

Se sentant un peu bousculée, Joëlle regarda Liam en grimaçant.

— Oui, nous la baptisons Jolie, déclara Liam. J-O-L-I-E. C'est une combinaison de nos deux prénoms.

Patty adressa à Liam un regard interrogateur.

— Etes-vous... ?

Les yeux écarquillés, elle laissa sa phrase en suspens.

— C'est exact, répondit-il en souriant. Je suis le père de ce bébé.

Dans le lit conjugal, Carlynn posa la tête sur l'épaule de Quinn. La nuit était si claire qu'elle pouvait voir les étoiles par la fenêtre. Deux heures plus tôt, elle était revenue de l'hôpital, exténuée d'avoir passé la majeure partie de la soirée auprès de Joëlle et de son bébé. Tout semblait très bien aller pour la petite fille. Carlynn avait caressé le bras du nourrisson tout en expliquant qu'il ne fallait pas voir là une mystérieuse spiritualité. Et elle avait confié à Joëlle bien d'autres choses encore.

—Tu voulais tout lui avouer depuis le début, n'est-ce pas ? remarqua Quinn.

—Oui, sans que je sache pourquoi. Je me souviens que ma sœur m'avait dit qu'elle se sentait attirée par Joëlle, bébé, et j'ai éprouvé la même chose avec elle, adulte. Ça t'ennuie que je lui aie tout expliqué ?

Quinn eut un petit rire qui résonna à travers son corps, pour le plus grand plaisir de Carlynn.

—Je suis un vieil homme. Tu sais bien que je ne me fais plus de bile depuis longtemps. Simplement, ne dis pas à Alan que nous n'avons plus de secrets pour Joëlle maintenant... Tu lui as également parlé de Mary ? ajouta Quinn après un instant d'hésitation.

—Je ne pouvais faire autrement. Quand je l'ai vue s'apitoyer sur le sort d'Alan, je lui ai expliqué qu'il avait une âme sœur depuis quinze ans. Je dois dire que ça l'a choquée plus que tout le reste.

Carlynn rit en repensant à la réaction de Joëlle :

« Je croyais que Mary était la gouvernante. Et Quinn un jardinier. »

Il y eut un silence. Carlynn suivit du regard les feux d'un avion qui traversait lentement le ciel nocturne. Jamais elle n'avait éprouvé une telle fatigue, et cette fatigue lui disait qu'il lui restait peu de nuits à passer près de son mari.

—Tu regrettes notre ruse ? demanda Quinn.

Surprise, Carlynn leva la tête pour le regarder.

—C'est la première fois que tu me poses cette question.

—J'ai toujours redouté la réponse, expliqua Quinn en caressant le bras de sa femme. Au début, tu t'es sentie piégée. Nous t'avons embarquée, Alan et moi, dans cette folle aventure sans te laisser le choix.

—J'ai beaucoup regretté de renoncer à la voile, avoua Carlynn dans un éclat de rire.

Le sacrifice avait été réel, mais inévitable. Tout le monde savait que la vraie Carlynn avait peur de la mer.

—Tu ris, mais je sais que ça t'a beaucoup manqué, observa Quinn.

Elle soupira en reposant sa tête sur l'épaule de son mari.

—Comment regretterais-je notre subterfuge quand je pense au Centre ?

—Nous avons fait du bon travail, c'est vrai. Maintes récompenses avaient distingué leurs recherches sur le phénomène de la guérison.

—Mais Lisbeth est morte en même temps que Carlynn, et ce fut une double souffrance pour moi. La nouvelle Carlynn, celle que je suis devenue, celle que je suis aujourd'hui, n'est ni Carlynn ni Lisbeth. Tu sais que je n'ai jamais été très à l'aise dans mon personnage.

Elle releva la tête pour observer son mari.

— Je ne voulais pas mourir en me disant que ma vie n'avait été qu'un mensonge. Il fallait que je guérisses vraiment quelqu'un avant de partir, que je transforme une vie. Tu comprends ? J'avais besoin d'achever ce que Carlynn avait commencé le jour où elle a sauvé la vie de ce bébé à Cabrial.

— C'est parfaitement compréhensible.

— Tu sais, au début, j'ai beaucoup regretté d'être privée d'une vie de couple normale.

— Moi aussi, reconnut Quinn. Mais ça s'est quand même bien passé, non ?

— Très bien. C'est sans doute ce qui m'a poussée à aider Joëlle et Liam. Ils me faisaient penser à nous deux.

— Ah ? Pourquoi ?

— Ils s'aiment mais ne peuvent être officiellement mariés. Comme toi et moi. Certes, nous nous sommes mariés, mais personne ne le sait. Au fil des années, j'ai fini par comprendre que c'était sans importance.

Il prit sa femme par le menton et l'embrassa sur les lèvres.

— Je t'aime, ma chérie.

— Moi aussi.

— Et j'ai une idée.

— Laquelle ?

Quinn sourit.

— Demain, je t'emmène en mer.

Epilogue

Joëlle fixait le bord de la route tandis que Liam conduisait lentement sur l'autoroute de Big Sur. Elle cherchait le séquoia sur lequel était autrefois cloué le petit panneau de bois indiquant la direction de Cabrial. Le panneau n'existait plus, elle le savait, mais elle espérait que l'arbre n'avait pas été abattu. Et que le chemin serait praticable.

En cette belle journée de fin décembre, on ne voyait pas une seule trace de brouillard le long de la côte. Sur l'horizon, le ciel et l'océan se rencontraient pour former une fine ligne bleue.

— Le voilà ! dit-elle soudain. Je suis heureuse de constater que personne n'y a touché.

— Je tourne ici ? demanda Liam en s'arrêtant. Sous les arbres, le chemin était envahi par les herbes folles.

— Tu crois que la voiture passera ?

— Ça vaut la peine d'essayer.

Joëlle ne reconnaissait plus rien. De multiples traces de pneus révélèrent que le chemin avait été emprunté depuis les dernières pluies. Les feuillages semblaient plus fournis qu'autrefois, et les branches éraflaient les côtés de la voiture, qui avançait en cahotant.

— Tu penses que des gens vivent encore là à longueur d'année ? demanda Liam. Vu l'état du chemin, ça me paraît improbable.

— En tout cas, il ne doit pas y avoir de survivants de la communauté de l'époque.

Au début des années 1980, en raison de dissensions politiques, les membres de la communauté s'étaient dispersés. De rares personnes étaient peut-être restées et, si c'était le cas, Joëlle espérait qu'elles ne refoulaient pas les visiteurs.

— Va de ce côté-là, indiqua-t-elle à Liam en montrant la petite clairière, à côté du grand chalet qui avait servi de cantine.

Il se gara près du perron. Il n'y avait aucun autre véhicule et, quand ils sortirent de la voiture, ils furent accueillis par un calme presque saisissant. L'air était frais, empli de senteurs de terre et de feuillage.

— J'ai l'impression que c'est désert, remarquât-elle sans aucune déception.

Elle gravit le perron, constata que la porte du chalet n'était pas verrouillée et l'ouvrit. Les longues tables avaient disparu. Les toiles d'araignée s'étaient installées, filets aériens entre les placards et le bar.

— On dirait que personne n'est entré ici depuis longtemps.

— Montre-moi le chalet où tu as vécu.

— Voyons si je sais le retrouver.

Touchée par l'intérêt que Liam portait au décor de son enfance, elle l'entraîna sur le sentier qui, dans sa mémoire, conduisait au chalet nommé Rainbow. Elle faillit ne pas le reconnaître. Le chalet voisin n'existait plus et, sans ce repère, elle eut besoin de quelques instants pour réaliser qu'elle était bien devant son ancienne maison. Deux vieux crochets pendaient à l'encadrement d'une porte d'entrée qui n'était plus qu'un souvenir.

—Le panneau qui portait le nom du chalet était accroché là, expliqua la jeune femme.

Précédant Liam, elle pénétra à l'intérieur.

— Je dormais dans le séjour parce que la chambre était trop petite pour trois, expliqua-t-elle. Pendant dix ans, je n'ai connu qu'un matelas posé par terre. Ça me semble tellement bizarre aujourd'hui ! Voilà la chambre. C'est ici que je suis née.

Etonné, il secoua la tête.

— Tu n'as pas eu une enfance ordinaire.

— Viens, fit-elle en le prenant par la main. Allons voir l'école. Le cyprès est peut-être toujours là.

Ils repartirent dans la direction du nord, et Joëlle ne tarda pas à repérer le chalet où elle avait suivi cinq ans de scolarité.

—Mon Dieu ! Regarde ça ! s'écria-t-elle dans un éclat de rire.

Des plantes grimpantes recouvraient complètement le chalet. Pour réussir à ouvrir la porte, elle dut prendre le sécateur qu'ils avaient eu soin d'emporter.

—C'est minuscule, remarqua-t-elle en redécouvrant la salle de classe.

Beaucoup plus petite que dans son souvenir, la salle avait gardé cette odeur de résine et d'humus qui l'avait accueillie chaque jour.

—Comment tous les enfants tenaient-ils là-dedans ? s'étonna-t-elle à haute voix.

Il n'y avait plus ni tables ni chaises. Seul le tableau noir était resté accroché au mur.

—Tu as écrit sur ce tableau ? demanda Liam.

—Oh, oui ! C'est peut-être difficile à croire, mais j'ai eu une bonne scolarité ici. Bien. Maintenant, cherchons le cyprès.

Joëlle était impatiente de voir si l'arbre avait survécu, peut-être même prospéré, sur les falaises de Big Sur. Liam contourna avec elle l'angle ouest du chalet.

—Le cyprès doit être au sommet d'une colline, se souvint-elle.

Elle reconnut le petit monticule qu'avec ses yeux d'enfant elle avait pris pour une colline. Au sommet se dressait un magnifique cyprès de Monterey, aux branches tordues, pliées par le vent.

—Oh ! Ce doit être lui. Mais qu'il est grand !

—Il a ton âge, Jo.

—Qu'il est beau !

Le cyprès n'avait pas plus de quatre à cinq mètres de hauteur, mais sa couronne verte devait avoir la même largeur. Sous l'effet du vent, les branches s'étaient tournées vers l'école et, au-delà, vers le Pacifique.

Joëlle et Liam s'aidèrent mutuellement à grimper le monticule. Au sommet, Joëlle ouvrit un sac en plastique pendant que Liam coupait un premier rameau. Quinn avait recommandé de respecter une longueur suffisante pour que les rameaux aient une chance de pousser. Il avait ajouté que la saison n'était pas propice aux boutures de cyprès, mais, devant l'insistance de Joëlle, il avait promis de les abriter dans la serre de la villa et d'en prendre le plus grand soin.

—Tu penses qu'il y en a assez ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

Il regarda dans le sac et hocha la tête.

—Alors, maintenant, il ne nous reste plus qu'à accomplir le rite ultime de notre visite.

Calmement, ils regagnèrent la voiture, en pensant à ce qui les attendait. Joëlle prit le temps d'envelopper les rameaux dans du papier humide avant de les mettre dans une boîte isotherme à l'intérieur du coffre.

Ils restèrent silencieux tandis que la voiture cahotait sur le chemin truffé d'ornières. Puis, dès qu'il se fut engagé sur l'autoroute, Liam jeta un regard vers Joëlle.

—Comment vas-tu retrouver l'endroit exact ? demanda-t-il.

—Je ne suis pas sûre d'y arriver. Carlynn m'a fait une description générale. J'espère que ça suffira.

Joëlle se plongea dans ses pensées. C'était la première fois qu'elle s'éloignait de Jolie. Le bébé était toujours à l'hôpital, et Joëlle, en mesure maintenant de l'allaiter et de la bercer, lui consacrait le plus clair de son temps. Si tout continuait à bien se passer, Jolie serait à la maison le 1er janvier, précisément le jour où elle aurait dû naître. Joëlle attendait avec impatience le moment où elle pourrait enfin vivre pleinement son rôle de mère. Elle avait encore trois mois de congé devant elle. Ensuite, Sheila s'occuperait à la fois de Jolie et de Sam, et Joëlle lui était infiniment reconnaissante de vouloir prendre soin de son bébé.

Désormais, elle se rendait auprès de Mara avec Liam, mais elle le poussait tout de même à la voir seul une fois par semaine, convaincue qu'il en avait encore besoin.

Elle se pencha soudain en avant et désigna le virage en épingle qui s'annonçait au loin.

—Ce doit être ici.

—Bon sang ! Je ne voudrais pas tomber d'une falaise à cette hauteur !

—On va se garer quelque part, puis on marchera jusque-là. On s'arrête sur la ligne droite

?

—Là ? Juste devant nous ?

—Oui.

—Il faudra faire la moitié du chemin à pied.

—Peut-être. Mais, au moins, si quelqu'un vient, il verra la voiture.

—Essayons.

Liam ralentit, puis se gara contre le garde-fou.

—Comme ça ?

—Parfait.

Ils sortirent de la voiture et, avant de s'éloigner, Liam prit la boîte en métal, toute simple, posée sur le siège arrière.

Joëlle allait faire ce que Carlynn lui avait demandé juste avant de recevoir une injection de morphine, chez elle, à la villa. La vieille dame lui avait décrit de son mieux l'endroit précis où sa sœur avait perdu la vie, et où, d'une certaine manière, la sienne s'était achevée également.

« Alan ou Quinn ne seront pas frustrés ? avait demandé Joëlle.

— Ils sont trop vieux, chère Joëlle. Ils tomberaient de la falaise », avait répondu Carlynn.

Dans le virage, Joëlle enjamba le garde-fou, se retourna et tendit les mains pour que Liam lui donne la boîte.

—Ne t'avance pas tout de suite vers le bord. Je viens avec toi.

Avec Liam à ses côtés, Joëlle s'accroupit, posa la boîte par terre et retira le couvercle. Elle évita de regarder à l'intérieur, refusant de voir le peu de chose qui restait de Carlynn. Lentement, elle se redressa, la boîte ouverte dans les bras.

—Ça va ? s'inquiéta Liam en voyant les yeux de Joëlle embués de larmes.

—Je suis impatiente de la libérer.

Joëlle leva la boîte et la renversa. Le vent emporta les cendres vers le sud. Une partie se répandit sur la terre, l'autre alla se disperser sur l'océan.

Les mains de Liam sur ses épaules, Joëlle s'appuya contre lui. Il glissa ses bras autour d'elle et posa la joue sur ses cheveux.

—Quelle vie elle a eue... murmura Joëlle.

—Elle a connu autant de joie que de chagrin. Ce que je trouve extraordinaire, c'est que, contre vents et marées, elle et Quinn ont eu de longues et heureuses années de mariage.

—Oui.

—Nous ferons comme eux.

—Comment peux-tu en être si sûr ?

Liam resserra son étreinte.

—Parce que nous avons été guéris.

Remerciements

J'ai éprouvé un immense plaisir à effectuer des recherches pour écrire un livre témoin des beautés naturelles de la côte californienne, des luttes et des espoirs de gens mus par la compassion... le tout accompagné d'un rien de magie ! Michael Reynolds m'a aidée à comprendre ce qu'est la vie sur la péninsule de Monterey. Avec Mike Woodbury et Karen Sears, j'ai pris des leçons virtuelles de navigation. Suzanne Schmidt, l'une de mes plus chères amies, infirmière dans un service d'obstétrique, m'a guidée pour les aspects médicaux de mon histoire. Le talent et la perspicacité de ma consœur Emilie Richards m'ont permis d'améliorer le déroulement de mon récit.

Je dois également beaucoup à Richard Bingler, Liz Gardner, Tom Jackson, Craig MacBean, Patricia McLinn et Katherine Rutkowski, qui ont tous contribué à l'élaboration de ce roman.

Comme toujours, j'exprime ma gratitude à mon agent, Ginger Barber, qui ne cesse de me témoigner sa confiance, et à mon éditrice, Amy Moore-Benson, qui a le don de m'aider à parfaire un livre.